

JO

V

FAIT

L'A

SEP

Ad

DE L

ar le P. D

TO

chez NYON

Avec A

JOURNAL

D'UN

VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DU ROI

DANS

L'AMERIQUE

SEPTENTRIONNALE;

Adressé à Madame la Duchesse

DE LESDIGUIERES.

par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie
de JESUS.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
chez NYON Fils, Libraire, Quai des Augustins,
à l'Occasion.

M DCC XLIV.
Avec Approbation & Privilège du Roy.

A RB
F1030
C468



REN

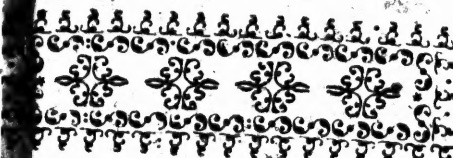
M.

INGEN

les Ca
chargé
Histo
France
de la Co
ournal
artie d



entiment
dra, que
né & pe
, pour u
on mette
Tom. V.



REMARQUES

DE

M. BELLIN

INGENIEUR DE LA MARINE,

des Cartes & les Plans, qu'il a été chargé de dresser, pour joindre à l'Histoire générale de la Nouvelle France du R. P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS : Et au Journal de son Voyage dans cette partie du Monde.



A Géographie répand un jour si avantageux sur l'Histoire, qu'elle devoit en être inséparable. C'est le sentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un sentiment général. Tout le monde connoît, que des faits arrivés dans un Pays inconnu & peu connu, exigent nécessairement, pour une plus parfaite intelligence, qu'on mette sous les yeux le théâtre, où

Tom. V.

ij) REMARQUES DE M. BELLIN
ils se sont passés : & quelquefois la connoissance des lieux interesse autant, que les faits mêmes.

L'Histoire de la Nouvelle France semble être faite pour prouver ce que j'avance ; son Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une manière aussi claire & aussi juste, qu'elle est agréable & amusante : chose d'autant plus rare, que cette science est souvent obscure & les détails presque toujours secs & ennuyans.

Il est vrai que notre Auteur a un avantage bien grand, c'est qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vastes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec un dessein formé de prendre toutes les connoissances possibles, & d'en faire part au Public : aussi ai-je tiré des Mémoires particuliers beaucoup d'éclaircissements, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois besoin pour former des Cartes, qui pussent nous donner des idées géographiques un peu plus justes, que celles que l'on a aujourd'hui de ces Parties considérables de l'Amérique Septentrionale, connues sous les noms de la Nouvelle France ou Canada, & de la Louysiane.

Les Cartes, que j'ai dressées pour cette Histoire, sont si différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me dispenser de rendre compte des principaux changemens que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs considérables, dans lesquelles ceux, qui m'ont précédé, sont tombés, & enfin de faire connoître les sources où j'ai puisé.

DE M. BELLIN

quelquefois la connoissance
autant, que les fautes

ouvelle France sembleroit
ce que j'avance ; for-
çon, que la Géographie
ave développée d'un
ussi juste, qu'elle est
chose d'autant plus
est souvent obscure
oujours sèches & cr-

Auteur a un avantage
qu'il a vû par lui-même
vastes Pays par ordre
recourus en Hommes
un dessein formé de
stances possibles, &
: aussi ai-je tiré de
s beaucoup d'éclaircis-
en vain chercher
besoin pour former
us donner des idées
justes, que celles de
ces Parties considé-
rentionnale, comme
Nouvelle France
siane.

ées pour cette Histoire
tout ce qui a paru
is me dispenser de
aux changements
de relever en man-
érables, dans les
écédé, sont tom-
être les sources

SUR LES CARTES.

iiij

Je dois au dépôt des Cartes, Plans & Jour-
naux de la Marine, le goût, que j'ai pris
pour ce genre d'étude ; & le peu de connois-
sances, que j'y ai acquises. On y trouve une
quantité de Cartes & de Plans manuscrits,
envoyés sur les lieux, & envoyés aux Ministres,
soit par les Ingénieurs, soit par des Naviga-
teurs habiles. On y trouve des Relations exac-
tes & circonstanciées de toutes les nouvelles
découvertes, & sur-tout un nombre prodigieux
de Journaux de navigation, qui sont
plupart remplis de Remarques & d'Observa-
tions, de la comparaison & de la réunion
desquelles la Géographie & l'Hydrographie
peuvent tirer de très grandes lumières.

Avec de pareils secours, & un peu d'amour
pour le travail, il n'est point étonnant, que
sois en état de débrouiller un peu mieux,
on n'a fait jusqu'ici, la Géographie de ces
Pays.

Mon dessein n'est point de faire la critique
des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France
de la Louysiane ; il y en a peu, & elles
sont à si petit point, & si éloignées du vrai,
ne j'ose dire, qu'elles ne méritent aucune
attention. Cependant je ne puis me dispenser
de parler de la grande Carte Angloise de l'A-
mérique Septentrionnale en 20 feuilles, pu-
liée depuis quelques années par M. Popple,
sous le nom d'*Empire Anglois dans l'Améri-
que*.

Comme cette Carte est à plus grand point
& plus détaillée, qu'aucune autre, beaucoup
de Personnes l'ont regardée comme un bon
ouvrage, auquel on pourroit avoir quelque
confiance ; mais il s'en faut bien, que cela

IV REMARQUES DE M. BELLIN

soit ainsi, & je le prouverai dans la suite.

Commençons par rendre compte de la construction de nos Cartes, & mettons sous les yeux les principales Remarques, dont nous nous sommes servis, & les changemens, qui en ont résulté.

Qu'il me soit permis de prier les Amateurs de la Géographie d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada*. Elle comprend l'Isle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Isle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivières, qui s'y déchargent, jusqu'à l'entrée du Lac Ontario: les Pays, qui sont au Nord de ce Fleuve jusqu'à la Baye d'Hudson, & ceux, qui sont au Midi, jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis assurer, que j'ai rendu ce morceau entièrement neuf, & que les détails, dont il est rempli, ont été ignorés jusqu'à présent.

1°. L'Isle de Terre-Neuve y est réduite à sa juste étendue, & à la véritable configuration de ses Côtes. J'ai dans plusieurs Journaux de navigation (a) des observations de latitude, qui ont été faites à la vue du Cap de Rase, qui est la pointe la plus méridionale de l'Isle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. degrés 50. minutes de latitude: la Carte de M. Popple le met par 46. degrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud,

(a) J'avois dessein de citer ici les Journaux des Vaisseaux, dont j'ai tiré mes Remarques, mais cela meneroit loin, & ne seroit d'aucune utilité pour la plupart des Lecteurs.

(a) Journaux du Brigantier Reine Marie-Quebec en

EM. BELLIN

ai dans la suite,
e compte de la con-
& mettons sous les
arques, dont nous
changemens, qui

prier les Amateurs
ner avec un peu
ai nommée *Paris*
France ou du Ca-
de Terre-Neuve
Golphe de Saint
cadie, le cours du
les Rivières, qui
entrée du Lac On-
Nord de ce Fleu-
on, & ceux, qui
Nouvelle Angle-
ai rendu ce mor-
que les détails,
ignores jusqu'à

y est réduite à sa
le configuration
urs Journaux de
ons de latitude,
Cap de Rase,
onnaie de l'Isle,
entre ce Cap par
de latitude: la
46. degrés 30.
minutes trop Sud,

eroit loin, & ne
d'aucune utilité
plupart des Lec-

SUR LES CARTES.

ai des latitudes observées (a) dans le Dé-
troit de Belle-Isle, & auprès de la Pointe la
plus Septentrionale de l'Isle de Terre-Neuve,
qui la mettent par 51. degrés 30. minutes.
Popple met cette Pointe par 52. degrés 10.
minutes, c'est 40. minutes trop Nord. Ainsi
nous constatons avec la plus grande évidence,
la longueur de cette Isle du Nord au Sud, que
la Carte Angloise fait d'un degré trop grande.
Sa largeur de l'Est à l'Ouest est déterminée
par les routes des Navigateurs, qui s'accor-
dent à trouver du Cap de Rase au Cap de
Raye, environ 80. lieues; ils donnent aussi
la latitude du Cap de Raye de 47. degrés, 30.
35. minutes. La Carte de Popple ne met que
30. lieues entre ces deux Caps, & place ce
dernier 20. minutes trop Nord, de sorte
qu'elle donne entre le Cap de Rase & le Cap
de Raye, un degré 10. minutes, pour la diffé-
rence en latitude, laquelle n'est que de 40.
minutes. Joignons cette erreur en latitude à
celles des 30. lieues en longitude, qui valent
ici plus de 2. degrés & demi; il en résultera
une prodigieuse différence pour le gisement
de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de
cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux:
par exemple entre le Cap de Rase & le Cap de
Sainte Marie, qui n'en est qu'à 20. lieues,
il n'y a que 5. minutes de différence en lati-
tude; c'est un fait connu de tous les Naviga-
teurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ou-
verture de la Baye de Plaisance entre le Cap

(a) Journal du Pilote
du Brigantin du Roy la
Reine Marie, envoyé de
Quebec en 1735. pour
faire la visite des Côtes,
& la découverte du Dé-
troit de Belle-Isle.

vj REMARQUES DE M. BELLIN
Sainte Marie & le Chapeau Rouge, est de 15.
lieuës au moins, & nous l'avons marqué ainsi:
la Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c.
Je crois inutile d'observer, qu'en lisant ceci,
il faut avoir notre Carte sous les yeux.
La Partie du Nord de Terre-Neuve, le
Déroit de Belle-Isle, & la Côte de Labrador,
sont ici bien autrement détaillés, & très-dif-
ferens de ce qu'on trouve dans toutes les Car-
tes, & sur-tout de celle de Popple. Je dois ces
connoissances aux divers (a) Manuscrits du
Dépôt, sur lesquels j'ai dressé une Carte par-
ticulière de l'Isle de Terre-Neuve en assez
grand point, pour y employer les noms de
presque tous les Caps, Ports & Havres; quoi-
qu'elle ne le soit pas cependant encore assez
pour rendre bien sensible le contour & le gise-
ment de la Côte de proche, & telle,
qu'il la faudroit pour l'usage de la navigation,
ce qui n'est point l'objet présent; mais elle
est suffisante pour l'Histoire, à laquelle elle
est jointe. J'y ai ajouté un Plan du Port de
Plaisance & de ses environs, dont la connois-
sance ne peut que faire plaisir. Avant de quit-
ter Terre-Neuve, il est bon d'avertir, qu'il
s'est glissé une faute dans l'impression de cet
Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette
Isle, le Cap de Bonnevisse y est dit situé par
les 46. degrés de latitude, il faut lire 49.
degrés 30. minutes: & un peu plus bas on

(a) Les Côtes de Ter-
re-Neuve ont été pendant
plusieurs années fort fré-
quentées par les François,
qui ont donné les noms à
presque tous les Ports &

les Havres; & dans ces
tems, plusieurs Vaisseaux
du Roy ont fait le tour de
l'Isle, & la visite des Cô-
tes.

RE
trouve
és, il
2°. l
ent so
aire co
e vien
des obs
Naviga
relevem
J'obs
Cap de
degrés
seaux d
siers de
& le C
lieuës,
Quart-E
Voyo
que ces
Saint Pa
distance
Nord-E
quelle p
de vent
trop sur
qui doit
degrés
Rochers
par les 4
met plus
au Cap d
ou 43. a
Jean, d
jusqu'à l
aucune p
les detai

M. BELLIN
Rouge, est de 15.
ons marqué ainsi:
que 8. lieues, &c.
qu'en lisant ceci,
les yeux.

erre. Neuve, le
ôte de Labrador,
illés, & très-dis-
s toutes les Car-
opple. Je dois ces

Manuscripts du
é une Carte par-
Neuve en assez
er les noms de
c Havres; quoi-
ant encore assez
ntour & le gise-
proche, & telle,
e la navigation,
ent; mais elle
à laquelle elle
an du Port de
ont la connois-
Avant de quit-
avertir, qu'il
pression de cet
arant de cette
st dit situé par
faut lire 49.
u plus bas on

es; & dans ces
sieurs Vaisseaux
nt fait le tour de
la visite des C&

REM. SUR LES CARTES. vii

trouve, il descendit au Sud Sud-Est 6. de-
grés, il faut lire 6. lieues.

2°. L'Isle Royale & le Golphe Saint Lau-
rent sont travaillés avec soin; mais pour le
faire connoître, je ne puis que répéter ce que
je viens de dire. Ce sont toujours des latitu-
des observées; des distances estimées par les
Navigateurs, & conclues de leurs routes, des
relevemens de différens points, &c.

J'observerai cependant que la latitude du
Cap de Nord en l'Isle Royale, est de 47.
degrés 5. minutes; celle des Isles aux Oi-
seaux de 48. degrés, & celle du Cap des Ro-
siers de 49. degrés: qu'entre l'Isle de S. Paul
& le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15.
lieues, & qu'ils gisent entr'eux Nord-Est-
Quart-Est, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, &c.

Voyons comment la Carte Angloise mar-
que ces Parties. On y trouve entre l'Isle de
Saint Paul & le Cap de Raye 25. lieues de
distance, & leur gisement Nord-Quart de
Nord-Est, & Sud-Quart de Sud-Ouest;
quelle prodigieuse différence, quatre rumb
de vent sur un gisement, & 10. lieues de
trop sur une distance de 14. lieues? mais ce
qui doit surprendre, c'est d'y voir par 30.
degrés 20. minutes de latitude, le Cap des
Rosières, que nous avons dit ci-devant être
par les 49. degrés; de sorte que cette Carte
met plus de 60. lieues des Isles aux Oiseaux,
au Cap des Rosiers, lorsqu'il n'y en a que 42,
ou 43. au plus. L'Isle Royale & l'Isle de Saint
Jean, de même que toute la Côte voisine,
jusqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont
aucune précision dans la Carte Angloise, ni
les détails nécessaires pour donner des idées

vlij REMARQUES DE M. BELLIN

un peu justes de ces Pays: pour en être convaincu, il ne faut que la comparer avec la mienne.

L'Isle Royale m'a paru mériter une Carte particulière; celle que l'on trouve ici, a été dressée sur les divers Manuscrits du Dépôt & sur les Journaux des plus habiles Navigateurs; ainsi je crois, qu'on peut y avoir quelque confiance: & comme cette Isle nous intéresse, j'y ai joint le Plan du Port & de la Ville de Louysbourg, qui est la Capitale de l'Isle; & un Plan du Port Dauphin & de sa Rade, dont la situation est des plus belles.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver des sondes sur mes Plans; c'est-à-dire, la quantité de brasses, ou de pieds d'eau; je sçais que ces détails sont extrêmement utiles; & il m'auroit été facile de les remplir avec exactitude: mais des raisons particulières, qui n'ont rien de commun avec la Géographie, m'en ont empêché. A l'égard des Plans des Ports, qui n'appartiennent pas à la France, j'y ai mis des sondes.

J'ai placé l'Isle de Sable à environ 30. lieues au Sud de Louysbourg, par la latitude de 44. degrés 10. à 12. minutes. Cette position ne s'accorde point avec ce qui est dit à la page 109. du tome premier, que l'Isle de Sable est éloignée de l'Isle Royale, d'environ 25. lieues au Sud-Est; ni avec ce qui est dit 2. lignes plus bas, qu'elle est à 35. lieues Nord & Sud de Camceau. Ces deux gisemens se détruisent l'un l'autre; mais l'Auteur, en les rapportant, n'a en vûe, que de faire connoître deux sentimens différens, sans y avoir égard; & la preuve, c'est qu'ensuite il nous donne

la latitude
& telle
Journal
30.
sur l'A
rentes
y ont
tale &
leurs r
à l'aut
ce mo
font d
Pays,
graphi
conno
Bayes
Et po
fait u
quoi j
j'ai do
Came
jetté i
jettera
prime
conton
possib
échell
tendu
cas,
ma C
la gra
mais
de la
rédui
borne
satisf

pour en être com
comparer avec l

mériter une Carte
trouve ici, a été
uscripts du Dépôt
s habiles Naviga
peut y avoir quel
cette Isle nous in
du Port & de la
est la Capitale de
Dauphin & de si
des plus belles.
de ne pas trouver
c'est-à-dire, la
pieds d'eau; je
rêmement utiles;
les remplir avec
us particulieres,
ec la Géographie,
rd des Plans des
pas à la France,

à environ 30.
, par la latitude
s. Cette position
est dit à la page
l'Isle de Sable est
environ 25. lieues
t dit 2. lignes
es Nord & Sud
ns se détruisent
en les rappor-
aire connoître
y avoir égard;
il nous donne

SUR LES CARTES. ix

la latitude de l'Isle de Sable très-exactement,
& telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs
Journaux de navigation.

3°. J'ai fait toutes les recherches possibles
sur l'Acadie; j'ai tiré des Journaux des diffé-
rentes Campagnes, que les Vaisseaux du Roy
y ont faites, des latitudes de la Pointe Orien-
tale & de la Pointe Occidentale; j'ai réduit
leurs routes, & j'ai trouvé que d'une Pointe
à l'autre, elles donnoient 80. lieues; par ce
ce moyen le gisement & l'étenduë de la Côte
sont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du
Pays, dont il paroît par toutes les Cartes Gé-
ographiques, qu'on n'avoit eu jusqu'ici aucune
connoissance; & j'ai tâché de conserver aux
Bayes & aux Ports leurs véritables figures.
Et pour rendre ces détails plus sensibles, j'ai
fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur
quoi je remarquerai, que dans cette Carte,
j'ai donné environ 15. lieues de trop du Cap
Camceau au Cap de Sable. Le détail m'a
jeté insensiblement dans cette erreur, & y
jettera presque toujours; car en voulant ex-
primer la configuration des Ports, & tous les
contours des Pointes & des Isles, il est im-
possible, lorsque la Carte est sur une petite
échelle, qu'on ne leur donne un peu plus d'é-
tenduë, qu'elles n'en ont réellement. C'est le
cas, où je me trouve, puisque l'échellé de
ma Carte ne porte qu'une ligne au plus, pour
la grande lieue de France de 2853. toises:
mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte
de la Partie Orientale du Canada, & j'y ai
réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes
bornes, comme on l'a vû ci-devant. Et pour
satisfaire davantage la curiosité du Public,

* REMARQUES DE M. BELLIN.
j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans sont celui de la Baye de *Chedabouctou*, appelée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chibouctou*, le Port de la *Heve*, & le Port Royal, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuscrits de notre Dépôt, où l'on sçait qu'il y en a de toutes les parties de l'Univers, & à plus fortes raisons de celles, que nous avons possédées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux sur la Carte Angloise de Popple, je trouve qu'elle marque assez bien les latitudes & la longueur de cette Peninsule, quoiqu'elle mette le Cap de Camceau 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exact sur la figure des Ports, ni sur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en est pas question sur cette Carte. Le cours des Rivières & des Lacs, qui sont les communications des divers Cantons de cette presque Isle, n'y sont point marqués: elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve Saint Laurent, & les Pays, qui en sont au Nord & au Sud, demanderoient une Dissertation beaucoup plus étendue, que celle, qu'il m'est permis de faire ici. J'aurois même souhaité de pouvoir donner une Carte particulière de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout son cours, qui a plus de 250. lieues, depuis sa sortie du Lac Ontario, jusqu'à son embouchure dans le Golphe de Saint Laurent, & dont la moitié est navigable pour de gros Vaisseaux, de faire voir la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont il

E M. BELLIN.
ticuliers des princi-
celui de la Baye
léc aujourd'hui le
de la Baye de Chi-
, & le *Port Royal*,
vale. Je les ai tirés
épôt, où l'on sçait
rries de l'Univers,
celles, que nous

cadie, jettons les
se de Popple, je
bien les latitudes
sulte, quoiqu'elle
20. minutes trop
racte sur la figure
particulier de la
du Pays, il n'en
rte. Le cours des
nt les communi-
cette presqu'Isle,
a cela de com-
je conçois.

nt Laurent, &
ord & au Sud,
tion beaucoup
l m'est permis
haité de pou-
liere de ce fa-
onnoître dans
10. lieues, de-
jusqu'à son
de Saint Lau-
gable pour de
quantité pro-
eurs, dont il

SUR LES CARTES. 21

st semé, ses ports & ses mouillages; les dan-
ers, qu'il faut éviter; les Rivières, qui
y déchargent; les Lacs, qu'il forme; les
Rapides ou Saults, & ses Portages; en un
mot, mille détails géographiques aussi inté-
ressans, que curieux, & entierement ignorés.
Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit
fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une
grandeur suffisante; or cela ne convenoit pas
à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je
devois travailler, & auroit jetté les Libraires
dans une trop grande dépense, car mon pro-
jet ne se seroit pas borné au Fleuve de Saint
Laurent. J'aurois fait la même chose pour le
Fleuve Micissipi, dont j'aurois donné plus
de 400. lieues de cours, ce qui auroit en-
traîné le détail de diverses parties de la Louy-
siane, de la Nouvelle France, &c.

Quoique je dise que j'aurois pû entrer dans
un plus grand détail, il ne faut pas croire,
que j'aye rien négligé de ce qui peut contri-
buer à l'intelligence de l'Histoire, & à la
satisfaction des Lecteurs, pour laquelle on
voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car
comme dans ma Carte de la Partie Orientale
du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient
un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres
de certaines Parties, qui m'ont paru inté-
ressantes. On trouvera une Carte de *l'Isle*
d'Orleans, & d'un passage difficile, qui en
est proche, qu'on appelle *la Traverse*; une
Carte contenant le Bassin de *Québec* & ses
environs, le Plan de la Ville de *Québec*, une
Carte de *l'Isle de Montreal* & des Isles voi-
sines; une Carte de la *Rivière de Richelieu*
& du *Lac Champlain*, enfin une Carte du

217 REMARQUES DE M. BELLIN
Cours du Saguenay depuis *Checouitimi* : jusqu'à son embouchure dans le Fleuve de Saint Laurent. Ce sont des morceaux de détails que je puis assurer être curieux, & avoir quelque exactitude, les ayant travaillés sur de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de ce travail. Les Vaisseaux du Roy, qui font tous les ans la Campagne de Quebec, me fournissent les remarques nécessaires pour dresser une Carte du Fleuve depuis Quebec jusqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes, des relevemens, des mouillages. Les Pilotes les plus habiles & les plus pratiques, avec lesquels je suis en relation, m'ont communiqué leurs observations. Voilà mes matériaux, & les sources, où j'ai puisé.

Que l'on compare à présent la figure de mon Fleuve, avec celle, que Popple lui donne dans sa Carte, on sera surpris de la différence, qui se trouve entre nous. Par exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane* est d'environ 12. lieues, la Carte Angloise la fait de 28. Elle place les sept Isles au Nord de *Matane*, elles en sont au Nord-Est.

Tout le reste du Fleuve est aussi défectueux; près de la moitié des Isles n'y sont pas marquées, & celles, qu'on y trouve, ne sont, ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai gisement. La plupart des Rivières y sont oubliées, les autres y sont jetées au hazard, & sans aucune précision géographique : en voici la preuve.

Qu'on regarde sur ma Carte ce grand nombre de Lacs & de Rivières, qui sont entre la Rivière du Saguenay, & le Lac des Mistassins,

DE M. BELLIN
puis *Checoutimi* : ju
dans le Fleuve de Saint
morceaux de détails
curieux, & avo
ayant travaillé sur

mens à l'examen de
du Roy, qui font
ne de Quebec, me
nécessaires pour
ve depuis Quebec
titudes, des routes,
villages. Les Pilotes
pratiques, avec
m'ont commu-
Voilà mes maté-
j'ai puisé.

ésent la figure de
que Popple lui
sera surpris de la
entre nous. Par
ve devant *Matane*
a Carte Angloise
ept Isles au Nord
Nord-Est.
aussi défectueux;
y sont pas mar-
ouve, ne sont,
dans leur vrai
ieres y sont ou-
ées au hazard,
graphique : en

ce grand nom-
i sont entre la
des *Mistassins*,

SUR LES CARTES. xij

es ont toutes des noms. On trouvera plus
80. Lacs, dont la plupart ont 5. & 6.
ues de tour, & plusieurs bien davantage :
ont aussi presque tous des noms, ou Sau-
ges, ou François. Rien de tout cela dans
Carte Angloise, ni dans aucune autre. Le
ac des *Mistassins* y est marqué, mais il y
t mal ; sur ma Carte on voit qu'il forme
ois Lacs différens, qui se communiquent
r des Détroits, & chaque Lac a son nom.
le plus grand est le Lac des *Mistassins*, le
cond le Lac *Albanel*, & le plus petit le Lac
Amphin.

Au Nord & à l'Ouest du Lac de *S. Jean*,
y a des Rivières remarquables, & singu-
res par le nombre de leurs chutes, & plu-
urs Lacs, dont la Carte Angloise ne donne
la moindre connoissance.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin
Analyse de la Carte de la Partie Orientale
Canada : ce qu'on vient de voir suffit pour
re connoître les recherches, que j'ai
bligé de faire, le travail, qui en a résulté ;
le degré de confiance, qu'on y peut avoir :
e dis le degré de confiance, car il s'en faut
ien, que ma Carte soit au point, où je
ouhaiterois : les connoissances suffisantes
n'ont manqué dans quantité d'endroits : mais
e ne crois pas qu'il soit possible de faire
mieux, quant à présent. Ainsi il ne me reste
plus qu'à dire un mot sur les longitudes.

L'Observation Astronomique de *Boston*,
& celle de *Quebec*, sont les points fixes,
ausquels je me suis assujetti. J'aurois fort sou-
haité d'avoir une bonne Observation à l'Isle
de *Terre-Neuve*, ou à l'Isle Royale. On s'est

xl REMARQUES DE M. BELLIN
de quelle importance elle seroit pour fixer
longitude de ces Parties, de façon, qu'on
pût y rien opposer.

Je sçai que quelques Géographes, & sur-
tout les Anglois, prétendent que Quebec
est plus Occidental, que Baston, d'environ
40. ou 45. minutes; mais je ne vois pas le
quel fondement.

J'ai examiné l'Observation de l'éclipse de
Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, sur
laquelle la longitude de cette Place a été dé-
terminée 72. degrés 13. minutes, plus Occi-
dentale que Paris; & je l'ai comparée avec celle
de Baston, qui est de 72. degrés 55. minutes.
J'ai trouvé que cette différence s'accorde
fort bien avec celle, qui résulteroit des remar-
ques des Voyageurs, avec les routes, que
nous avons de Quebec à Baston; & en-
fin avec la discussion géographique la plus exacte
qu'on puisse faire aujourd'hui. M. Delille
dans sa Carte de l'Amerique de 1722, a
donné ces longitudes. Malgré cela, je suis
prêt d'abandonner mon sentiment, & de me
rendre à toute autre longitude pour Quebec
dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard
de la longitude de Baston, elle est universelle-
ment reçue.

Il est bon de remarquer que, parant de
Baston, & suivant les Côtes d'Acadie & de
Terre-Neuve, jusqu'au Cap de Race, les
routes & les distances tirées des Journaux de
meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap
par les 53. degrés 10. minutes à l'Occident du
Mér dien de Paris, tandis que la Carte An-
gloise de Popple le met par les 56. degrés à
l'Occident du Méridien de Londres, ce qui

S DE M. BELLIN

SUR LES CARTES.

xv

elle seroit pour fixer
de façon, qu'on
C'est une différence en longitude de 5.
15. minutes.

Géographes, & sur
entendent que Queb
ne Baston, d'envir
mais je ne vois pas
ici une bien plus forte encore.

ration de l'éclipse
ar M. Deshayes, s
cette Place a été d
minutes, plus Occ
comparée avec cel
degrés 55 minute
différence s'accorde
résultoit des rema
avec les routes, q
à Baston; & en
hique la plus exact
rd'hui. M. Delille
que de 1722,
ilgré cela, je suis
entiment, & de m
tude pour Quebec
ouvée. A l'égard d
lle est universelle

puis assurer, que j'ai discuté cette Partie
toute l'attention, dont je suis capable.
mes Manuscrits (A) s'accordent à ne
er que 6. à 7. degrés entre Quebec & le
de la Baye d'Hudson. Le sieur Franque-
Géographe du Roy, qui a passé sa vie
le Canada, qui a parcouru plusieurs
es de ce grand Pays, & qui a vécu &
versé avec ceux, qui en faisoient les dé-
vertes; dans ses Mémoires & dans les
es, qu'il envoyoit aux Ministres, n'a

r que, partant de
tes d'Acadie & de
Cap de Rase, le
des Journaux de
terminent ce Cap
es à l'Occident d
que la Carte An
les 56. degrés à
Londres, ce qui

) J'ai les Remar
de Louis Joliet, qui
it le voyage de Ta
fac à la Baye d'Hud-
en 1678. par le Lac
Mistassins & la Ri-
e de Rupert, & qui a
été une Carte de sa
tc.
J'ai le voyage de Pierre

Allemand, qui a fait la
route par les terres de
Quebec à la Baye d'Hud-
son, & qui en a envoyé
la Carte à M. de Seigne-
lay en 1688. Ce même
Voyageur a fait aussi Jeux
autres voyages de Quebec
à la Baye d'Hudson par
Mer.

vi) REMARQUES DE M. BELLIN
jamais mis que 6. degrés de longitude en
Quebec & la Baye d'Hudson : d'où il résulte
que le Fort de Rupert est au plus par les 7
degrés 20. ou 30. minutes de longitude Occi-
dentale ; au lieu que la Carte Angloise
met par 87. degrés 30. minutes.

La Baye d'Hudson est assez considérable
pour mériter d'être connue ; & comme
n'en a point de Cartes exactes, j'en donne
une, que j'ai dressée sur les Mémoires & les
Journaux de plusieurs Navigateurs : & pour
rendre plus sensibles toutes les Isles, qui sont
au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite
Carte particulière.

Je ne ferai point l'Analyse de cette Partie
je remarquerai seulement, que la Partie Occi-
dentale de cette Baye depuis le 60^{me}. degré
de latitude, en allant vers le Nord ; a été jusqu'
qu'ici inconnue : on croyoit même qu'il pou-
voit y avoir un passage par-là, pour aller dans
la Mer du Sud. Les dernières découvertes des
Anglois ont éclairci ce point de Géographie
ainsi qu'on le peut voir sur ma Carte. C'est
sur le Journal & la Carte du Pilote Middleton
qui a été chargé de cette découverte en 1741
& qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai
travaillé.

Passons à la Partie Occidentale du Canada
je veux dire, à la Carte des Lacs. On s'en
peut être surpris de me voir avancer que je
n'ai pu tirer aucun secours de nos Géographes
les plus habiles ; ni des sieurs Sanson, ni du
P. Coronelli, ni du sieur Delille, tous Géog-
raphes du premier ordre, & à qui nous sommes
redevables des meilleures Cartes, que
nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien

fourni
faire
vaincu
Carte
d'eux

Que
Analy
devoir
satisfac
phie,
voir p
avoien
genre d

Rien
que de
que d'
phe est
nature
doit ten
pour le
dre & d
fances
l'Astron
tude lo
cussion
Journal
& d'err
assidu r
quelque

Est-il
lesquell
ter de r
gence a
se livrer
ai plus
Reve

grés de longitude en
Hudson : d'où il résulte
est au plus par les
minutes de longitude O
de la Carte Angloise
o. minutes.

est assez considérable
nnuë ; & comme
exactes, j'en donne
ur les Mémoires &
Navigateurs : & pour
tes les Isles, qui sont
j'en ai fait une petite

analyse de cette Partie
, que la Partie Occ
puis le 60me. degré
le Nord ; a été ju
oit même qu'il pou
là, pour aller dan
res découvertes de
nt de Géographie
ur ma Carte. C'est
Pilote Middleton
découverte en 1741
ngleterre, que j'ai

entrale du Canada
es Lacs. On s'en
ir avancer que je
e nos Géographes
rs Sanson, ni de
elle, tous Géog
à qui nous som
es Cartes, que
ne m'ont rien

SUR LES CARTES. xvij

fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pu
faire ici le moindre usage. Pour en être con-
vaincu, il ne faut que jeter les yeux sur ma
Carte, & la comparer avec ce que chacun
d'eux a donné sur cette Partie.

Quoique je n'aye pas envie de faire une
Analyse particulière de cette Carte, je crois
devoir m'y arrêter quelques instans, pour la
satisfaction de ceux, qui aiment la Géogra-
phie, & me justifier en quelque façon de n'a-
voir pas suivi d'aussi grands Maîtres, qui
avoient bien plus d'acquit que moi, en ce
genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile,
que de faire des Cartes ; rien de si difficile,
que d'en faire de passables. Un bon Géogra-
phe est d'autant plus rare, qu'il faut que la
nature & l'art se réunissent pour le former. Il
doit tenir de la première la mémoire, l'amour
pour le travail, la patience, & un esprit d'or-
dre & d'arrangement ; de l'autre des connois-
sances suffisantes dans la Géométrie & dans
l'Astronomie, après lesquelles viennent l'é-
tude longue & sterile des Voyageurs, la dis-
cussion critique de leurs Relations & de leurs
Journaux, sources continuelles d'incertitudes
& d'erreurs, que souvent le travail le plus
assidu ne sçauroient vaincre : joignez à cela
quelque intelligence des Langues Etrangères.

Est-il aisé de réunir toutes ces Parties, sans
lesquelles cependant on ne peut guere se flat-
ter de réussir ? On doit donc quelque indul-
gence aux fautes, qui échappent à ceux, qui
se livrent à cette Science, & je sçais que j'en
ai plus de besoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré de

xviii REMARQUES DE M. BELLIN

Journal du R. P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Historien Voyageur a traversé dans toutes leurs longueurs le Lac Ontario, le Lac Erié, le Lac Huron & le Lac Michigan. Par tout la Boussole à la main, il a relevé les principaux gisemens de pointe en pointe, toutes les fois, que le tems lui a permis, il a observé la hauteur du Pole, il a estimé avec le plus de précision, qu'il étoit possible, les distances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de ce Pays.

Qu'on ne soit donc point surpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Est & Ouest, tandis que la Carte de la Louysiane de M. Delille le fait courir Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest; & la Carte de Popple, Nord-Est & Sud-Ouest. Cette dernière marque le Fort de *Cataroconi* à l'entrée du Lac Ontario, près d'un degré trop Septentrional.

On trouvera sur ma Carte seize Rivières, qui se déchargent dans l'étendue de la Côte méridionale du Lac Ontario, parmi lesquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieues de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace sur la Carte Angloise, ni sur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même soin le Lac Erié & le Lac Huron: cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du second, ne me paroissent pas trop bien connus, & je ne suis point content de ce que j'en ai donné, mais il ne m'a pas été possible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivières, qui n'en sont éloignées, que d'une

M. BELLIN

avoir, la plus
trouvera de bon
aversé dans tou
Ontario, le Lac
Michigan. Par
il a relevé les
nte en pointe
ui a permis, il
ple, il a estimé
il étoit possible
autre, enfin il
pouvoit servir

surpris de voir
io Est & Ouest
ouysiane de M.
d'Est & Ouest
pple, Nord-Est
marque le Fort
c Ontario, près
l.
seize Rivières,
dûe de la Côte
io, parmi les
prétend avoir
il n'y a pas la
ngloise, ni sur

oin le Lac Erié
Côte du Sud
du second, ne
nuës, & je ne
en ai donné
e faire mieux.
marqué quatre
es, que d'une

SUR LES CARTES. xix

deux, par lesquelles on peut descen-
dans l'Ohio, ou la belle Rivière: il n'y a
nt de Cartes, où elles soient marquées.
changé aussi le cours de l'Ohio & de la
Rivière Onabach. Je dois ces connoissances
Manuscrits du Dépôt, parmi lesquels il
en a quelques-uns de M. de la Sale, que
n sçait avoir traversé plusieurs fois ces Can-
os: & ceux, qui me manquoient, m'ont
communiqués par M. le Baillif, Auditeur
Comptes, arrière-Neveu de ce fameux
voyageur, qui a sacrifié son bien & sa vie
ur la découverte de la Louysiane.

Le Poste de Michillimakinac & le Détroit
Sault Sainte Marie, qui fait la communi-
cation du Lac Huron avec le Lac Supérieur,
a paru curieux, & entierement ignoré des
géographes. Cela m'a engagé d'en faire une
carte particulière, celle des Lacs n'é-
nt pas en assez grand point, pour rendre ces
tails géographiques bien sensibles.

Le Lac Michigan est assujetti aux Observa-
ons de latitude, qui ont été faites à l'entrée
Détroit, qui fait sa jonction avec le Lac
uron, & auprès de la Rivière de Saint
seph, ce qui détermine sa longueur du
ord au Sud. J'ai des remarques sur le gise-
ment de la Côte Orientale, & sur les Rivie-
s, qui s'y déchargent; & ce sont les fruits
n Voyage de notre Auteur, aussi-bien que
s latitudes; de sorte que j'ai fait courir cette
ôte au Sud Sud-Est: au lieu que la Carte de
A. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Ouest,
où il résulte plus de 60. lieues entre le Lac
rié & le Lac Michigan, tandis qu'il ne peut
avoir qu'environ 45. lieues.

REMARQUES DE M. BELLIN

Je remarquerai ici, que dans le Journal page 312. en parlant de la Côte Orientale du Lac Michigan, on trouve: *Je traversai la Baye, qui a trente lieues de profondeur*; faut lire trois lieues. L'inspection de la Carte fera sentir la nécessité de la correction.

Le cours de la Rivière de Saint Joseph, sources du Theakiki, & celles de la Rivière Ouabache, ne sont pas bien dans la Carte de M. Delille: j'ai changé tout cela, & je suis en état de rendre compte de ces changements. Je ne dis rien ici de la Carte Angloise, dans toute cette Partie n'est qu'une copie peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Supérieur le plus grand & le plus considérable de ceux, que nous connoissons dans l'Amérique, n'est pas bien sur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changements. Les Mémoires particuliers, qui sont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le représenter un peu plus fidèlement, qu'on ne l'a vu jusqu'à présent. Cependant je crois qu'il faut attendre encore d'autres éclaircissements, car toutes les Parties ne m'en paroissent pas également constatées; mais c'est toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à se développer. Il est inutile de remarquer, que les cartes sont les

(*) L'erreur est dans le mot de *profondeur*, au lieu duquel il faut dire de *circuit*; car l'Auteur sçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieues.

Il se peut faire aussi, que la Baye ne suive pas toujours le même Rhumb de vent, & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

ES DEM. BELLIN

ci, que dans le Jour
de la Côte Orientale
trouve : Je traversai
des de profondeur
l'inspection de la C
de la correction
de Saint Joseph
& celles de la Riv
bien dans la Carte
de tout cela, & je
de ces changeme
Carte Angloise, o
n'est qu'une copie
de M. Delille.

plus grand & le p
que nous connoiss
pas bien sur toutes
oir du premier co
fait de changeme
rs, qui sont au D
yens de le représe
nent, qu'on ne l
ndant je crois qu
es éclaircissement
n'en paroissent pa
mais c'est toujours
ie de ces Pays-là
Il est in

peut faire aussi, qu
ye ne suive pas tou
le même Rhumb d
& que de l'Orien
ourne au Midi, &
il n'y aura point
ur,

SUR LES CARTES. xxj

, qui puissent donner des connoissances
es de ces Lacs, les noms des Isles, qui y
répandues, & des Rivières, qui s'y dé-
gent, qui sont les unes & les autres en
d nombre, font voir que ce n'est qu'à
Voyageurs, & sur-tout aux Missionnai-
qu'on est redevable de leurs découvertes.
avant que de quitter la Carte des Lacs, il
bon d'observer, que j'ai donné plus de 27.
rés de longitude depuis l'entrée du Lac
ario jusqu'au fond du Lac Supérieur, je
is que c'est un peu trop : c'est le détail des
es & l'estime des Voyageurs, qui m'ont
é si fort vers l'Ouest. J'ai remarqué que
s tout le Canada les lieux sont très-pé-
la difficulté des chemins en est sans
te la cause : d'ailleurs le nombre de dé-
rs, qu'il faut faire en remontant une Ri-
re, ou en côtoyant un Lac, augmentent
beaucoup le chemin, sans augmenter les
tances. Ainsi il n'est point étonnant que le
ographe, qui a suivi ces Itinéraires, ne
trouve trop d'étendue, lorsqu'il veut rap-
ter sa Carte au Ciel, c'est à-dire, y mar-
er les latitudes & les longitudes. Le seul
oyen d'y remédier, est d'avoir quelques
bservations de latitudes & de longitudes.
e sont des Points fixes, dont la Géographie
peut se passer, & sa perfection dépendra
jours du nombre de ces sortes d'Observa-
ons.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur
Carte de l'Amérique Septentrionale, que
ai mise à la tête de cet Ouvrage. On auroit
eut-être souhaité de trouver ici une grande
arte, où toutes les Parties eussent été plus

xxij REMARQUES DEM. BELLIN
sensibles, & mieux développées; & j'aurois
été bien plus satisfait, si j'avois pu la faire:
mais on a vû les raisons, qui m'ont forcé
de me borner aux grandeurs convenables à
un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc
regarder cette Carte, que pour y voir la situa-
tion, que les diverses Parties, que nous avons
données séparément, ont entr'elles; le tout,
qu'elles forment sur le globe de la Terre, &
leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire
que, quoiqu'à petit point, & par conséquent
peu susceptible de ce détail, elle mérite quel-
que attention, tant par les choses neuves,
qui s'y trouvent, que par les corrections,
qu'on a faites sur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Isles de
l'Amerique y sont assujettis à plusieurs obser-
vations sûres de longitude & de latitude. Les
Journaux des Navigateurs m'ont fourni le
gisement des Côtes & des Isles de proche en
proche; de sorte que je suis en état de prouver
la justesse de la plupart des positions. Ainsi
qu'on ne soit pas surpris de trouver cette
Partie de ma Carte si différente de tout ce
qui a paru, & sur-tout de celle de M. Pop-
ple. Je n'ai point envie de faire la critique de
cette dernière, je remarquerai seulement,
qu'entre Carthagéné & Portobelo, elle mar-
que 6. degrés de longitude, & qu'il n'y en a
que 4. & 10. minutes au plus. C'est assuré-
ment une grande erreur en Géographie, que
de mettre 120. lieuës d'un endroit à un autre,
lorsqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane
y est par les 83. degrés 10. minutes du Méri-
dien de Londres, ce qui revient à 85. degrés
35. minutes, du Méridien de Paris. L'Obser-

vation
déterm
minut
n'a qu
l'Est à
lieuës.
de la p
& il n
au fon
née p
degrés
Cette
degrés
vient
de Par
lois r
glissée
Mexic
mes é
biles
faveu
une C
rendre
subsist
judicia
le mo
de sau
2°.
Micist
que ce
trer d
livré
beauco
œuvre
peu lo
me sui

EM. BELLIN
oppées ; & j'aurois
vois pû la faire :
qui m'ont forcé
s convenables à
Il ne faut donc
ar y voir la situa-
que nous avons
tr'elles ; le tout ,
de la Terre , &
ant je puis dire
par conséquent
lle mérite quel-
choses neuves ,
es corrections ,
ntes.

& les Isles de
plusieurs obser-
e latitude. Les
ont fourni le
de proche en
tar de prouver
ositions. Ainsi
trouver cette
e de tout ce
de M. Pop-
la critique de
seulement ,
o, elle mar-
il n'y en a
C'est assuré-
raphie . que
à un autre ,
La Havane
es du Méridien
85. degrés
is. L'Obser-

SUR LES CARTES. xxij

vation Astronomique , qui y a été faite , la détermine à 84. degrés , c'est un degré 35. minutes de différence. L'Isle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieues de longueur de l'Est à l'Ouest , la Carte de Popple y met 130. lieues. Elle donne à l'Isle de Cuba 240. lieues de la pointe de Mesy au Cap Saint Antoine , & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz , au fond du Golphe du Mexique , est déterminée par Observation Astronomique à 100. degrés à l'Occident du Méridien de Paris, Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. degrés du Méridien de Londres , ce qui revient aux 103. degrés 25. minutes , de celui de Paris. Enfin je ne finirois point , si je voulois relever toutes les erreurs , qui se sont glissées dans cette Carte sur le Golphe du Mexique & les Isles de l'Amérique. Un de mes étonnemens , c'est qu'un de nos plus habiles Géographes se soit laissé prévenir en faveur de cette Carte au point , de publier une Copie de cette Partie , qu'il a prétendu rendre à l'usage des Navigateurs , où il a laissé subsister toutes les fautes , même les plus préjudiciables à la Navigation , lesquelles , avec le moindre examen , ne pouvoient manquer de sauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louysiane & le cours du Fleuve Micissipi auroient mérité un tout autre détail , que celui , qu'il m'a été possible de faire entrer dans une Carte générale ; & je m'y serois livré avec d'autant plus de plaisir , que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre ; mais comme cela m'auroit jetté un peu loin , & auroit multiplié les Cartes , je me suis contenté de charger en quelques en-

xxiv REMARQUES DE M. BELLIN
droits ma Carte générale de façon qu'on y
trouvât ce qui m'a paru de plus intéressant &
de plus nécessaire à l'intelligence de l'His-
toire. J'ai fait plus ; j'ai donné quelques mor-
ceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire
plaisir au Public. Par exemple, on trouvera
une Carte d'une partie de la Côte de la Louy-
siane & de la Floride, depuis la Nouvelle
Orleans jusqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une
petite Carte des embouchures du Micissipi,
un Plan de la *Nouvelle Orleans*, & un de la
Baye de Pensacole.

Les Observations Astronomiques, qui ont
été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Isle
Dauphine, m'ont servi à placer la Côte de la
Louysiane par sa véritable latitude & longi-
tude. M. Baron nous a donné celle de la Nou-
velle Orleans par 92. degrés 16. minutes, à
l'Occident du Méridien de Paris. Et la So-
ciété Royale de Londres nous donne celle de
l'Isle Dauphine, de 90. degrés 25. minutes.
Cette dernière est fort différente de celle,
qui résulteroit des Observations Astronomiques
que le Pere Laval y avoit faites en 1720, &
qui étoit de 103. degrés. Mais on a sçu de-
puis que l'erreur venoit du dérangement de
sa pendule, ce qu'il ignoroit alors ; erreur,
dont M. Delille s'aperçut par ses détails géo-
graphiques, & sur laquelle il donna un fort
bon Mémoire, qui est inséré dans les Mé-
moires de l'Académie de l'année 1726. Ce-
pendant M. Delille n'avoit point alors d'Ob-
servations immédiates, comme nous les
avons aujourd'hui ; & voilà pourquoi dans sa
Carte de la Louysiane, qu'il a publiée en
1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94.
degrés

de façon qu'on y
plus intéressant &
intelligence de l'Hif-
onné quelques mor-
ni cru devoir faire
mple, on trouvera
Côte de la Louy-
puis la Nouvelle
c d'Apalache, une
res du Micissipi,
eans, & un de la

omiques, qui ont
Orleans & à l'Isle
acer la Côte de la
latitude & longi-
né celle de la Nou-
s 16. minutes, à
e Paris. Et la So-
us donne celle de
grés 25. minutes.
fférente de celle,
ns Astronomiques
faites en 1720, &
Mais on a sçu de-
u dérangement de
bit alors; erreur,
par ses détails géo-
il donna un fort
éré dans les Mé-
année 1726. Ce-
point alors d'Ob-
omme nous les
à pourquoi dans sa
u'il a publiée en
e Orleans par 94.
degrés

degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'est-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Popple la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96. degré 5. minutes, du Méridien de Paris: erreur bien plus considérable, & qui ne se peut excuser dans M. Popple, qui devoit avoir connoissance, en dressant la Carte, des deux Observations Astronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à S. Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & du Journal du Réverend Pere de Charlevoix: on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occasion de faire sur plusieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit presque point de connoissance. Il nous fait connoître, par exemple, l'Isle des Chiens, à 10. lieues de Saint Marc d'Apalache; & le passage, qui est entre la Terre ferme & cette Isle, laquelle a 9. 10. lieues au moins de longueur, ce qui n'est marqué sur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ces vastes Contrées, qui sont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Micissipi; sur les Rivières, qui les arrosent; les Nations, qui les habitent; les Voyageurs, qui les ont parcourues; & la manière, dont les Cartes nous les représentent. Mais cela demanderoit une Dissertation particuliere, & je suis obligé de finir celle-ci, qui n'est déjà que trop longue: peut-être quelque jour aurai-je occasion de travailler sur cette Partie, & de m'étendre autant

xxv) REMARQUES DE M. BELLIN
que le sujet me paroît l'exiger. Cependant
avant que de finir, il faut nécessairement dire
un mot sur les Pays, qui sont à l'Ouest & au
Nord de nos Lacs du Canada, dont la Géographie
est très-imparfaite, pour ne pas dire
entièrement ignorée.

Il n'est pas douteux, selon moi, qu'à l'Occident
du Canada, on ne trouve la Mer, qui
sépare cette Partie de l'Amérique de l'Asie,
que nous nommons *Mer de l'Ouest*, mais qu'elle
est proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de
croire qu'elle n'est pas éloignée de plus de 300
lieues du Lac Supérieur. Il est même presque
certain qu'il y a une suite de Lacs & de Rivières,
par lesquels on peut communiquer du
Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, que l'on a rassemblé
diverses conjectures, qui sembloient
prouver l'existence & la découverte d'une Mer
dans cette Partie: il ne faut que voir ce que
dit Gomara, liv. 6. chap. 18, des Espagnols,
qui virent la Mer, quand ils furent à *Quivira*, &
qui apperçurent même des Vaisseaux sur la Côte.
Jean de Laër, chap. du Nouveau Mexique,
parlant du voyage de Vascor Cortes, dit que les
Habitans de *Cibola*, qui sont un peu à l'Occident
du Nouveau Mexique, vont querir des cuirs de
Bœufs à huit journées de chez eux du côté du
Nord; & Ramusio, tom. 3. pag. 359, qui rapporte
aussi ce voyage, dit que les Plainnes, dans
lesquelles ils les vont querir, sont du côté de
la Mer. Vieffier, (dans la Description du Nouveau
Monde, au titre *Quivira & Anian*) marque une Mer au
Nord de la Californie, & du Nouveau Mexique,
ajoutant que les Côtes de *Quivira* ne

JES DE M. BELLIN

roit l'exiger. Cependant
il faut nécessairement dire
qui sont à l'Ouest & au
Canada, dont la Géographie
faite, pour ne pas dire

, selon moi, qu'à l'Ouest
ne trouve la Mer, qu'à
l'Amérique de l'Asie
er de l'Ouest, mais qu'à
du Sud; & j'ai lieu de
loignée de plus de 300
. Il est même presque
de de Lacs & de Rivières
pour communiquer de
e Mer.

hui, que l'on a ras
ures, qui sembloient
découverte d'une Mer
fait que voir ce que
18, des Espagnols
d ils furent à Quivira
même des Vaisseaux
chap. du Nouveau
page de Vassal Cor
de Cibola, qui sont
Nouveau Mexique,
cous à huit journées
ord; & Ramusio,
te aussi ce voyage,
lesquelles ils les
e la Mer. Vissier,
Nouveau Monde, au
rque une Mer au
du Nouveau Me
s de Quivira m

SUR LES CARTES. xxvj)

nt connus, qu'en quelques endroits, parce
elles sont hors de toutes les routes des Na-
gateurs. Nicolosi, dans son *Hercule Sici-*
en, marque aussi une Mer au Nord du Nou-
au Mexique: j'ignore sur quels Mémoires
Auteur a travaillé, mais je sçai qu'il a eu
communication de ceux, que l'on envoie à la
ongrégation de la Propagande. On peut en-
re voir ce que dit Purchas sur cette Mer,
tom. 3. de ses navigations). Joignez à ces
verses Relations, celle du voyage de Mar-
n d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit
Nord de la Californie. De tout cela il me
roit, qu'on doit hardiment conclure l'exis-
nce d'une Mer au Nord de la Californie &
Nouveau Mexique, & par conséquent à
Ouest du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoissances,
que nos Voyageurs François & des Mis-
ionnaires ont eu de cette Mer par leur Com-
merce avec les Sauvages; mais cela seroit
trop long. Il suffit que l'on sçache que c'est
quelques Mémoires particuliers, & qui ne
ont point encore publiés, que j'ai tiré les
oms & les situations de ces Rivières & de
es Lacs, que j'ai marqués à l'Ouest du Lac
supérieur, & sur lesquels j'attends des éclair-
cissemens. A l'égard du *Lac des Assiniboils*,
de celui des *Cristinaux*, les Relations,
ne l'on en a, sont très-incertaines, pour ne
pas dire fabuleuses: & il me paroît, que c'est
aussi le sentiment du R. P. de Charlevoix, ci-
près page 271. de son Journal, où il parle
du Pays des Assiniboils. Cependant je n'ai pas
cisé de les marquer, les ayant trouvés sur
ne Carte manuscrite du sieur Franquelin;
b ij

xxvii] REM. DE M. BELLIN, &c.
dont j'ai parlé ci-devant, & qui devoit con-
noître ces Parties, mieux que personne. Ain-
l'on y ajoûtera telle foi, que l'on jugera à
propos (a).

(a) L'Auteur de l'Hif-
toire & du Journal a de
bonnes raisons pour croi-
re que ce n'est point par
cette route, que l'on ira
plus sûrement & plus
promptement à la Mer
dont il s'agit. Il s'en est
expliqué en plusieurs en-
droits de son Journal, &
il rapporte de bonnes
preuves de ce qu'il avance.



JOURNAL

BELLIN, &c.
& qui devoit con
que personne. Ain
, que l'on jugera

romptement à la Me
ant il s'agit. Il s'en e
pliqué en plusieurs c
ois de son Journal, &
rapporte de bonne
euves de ce qu'il avan

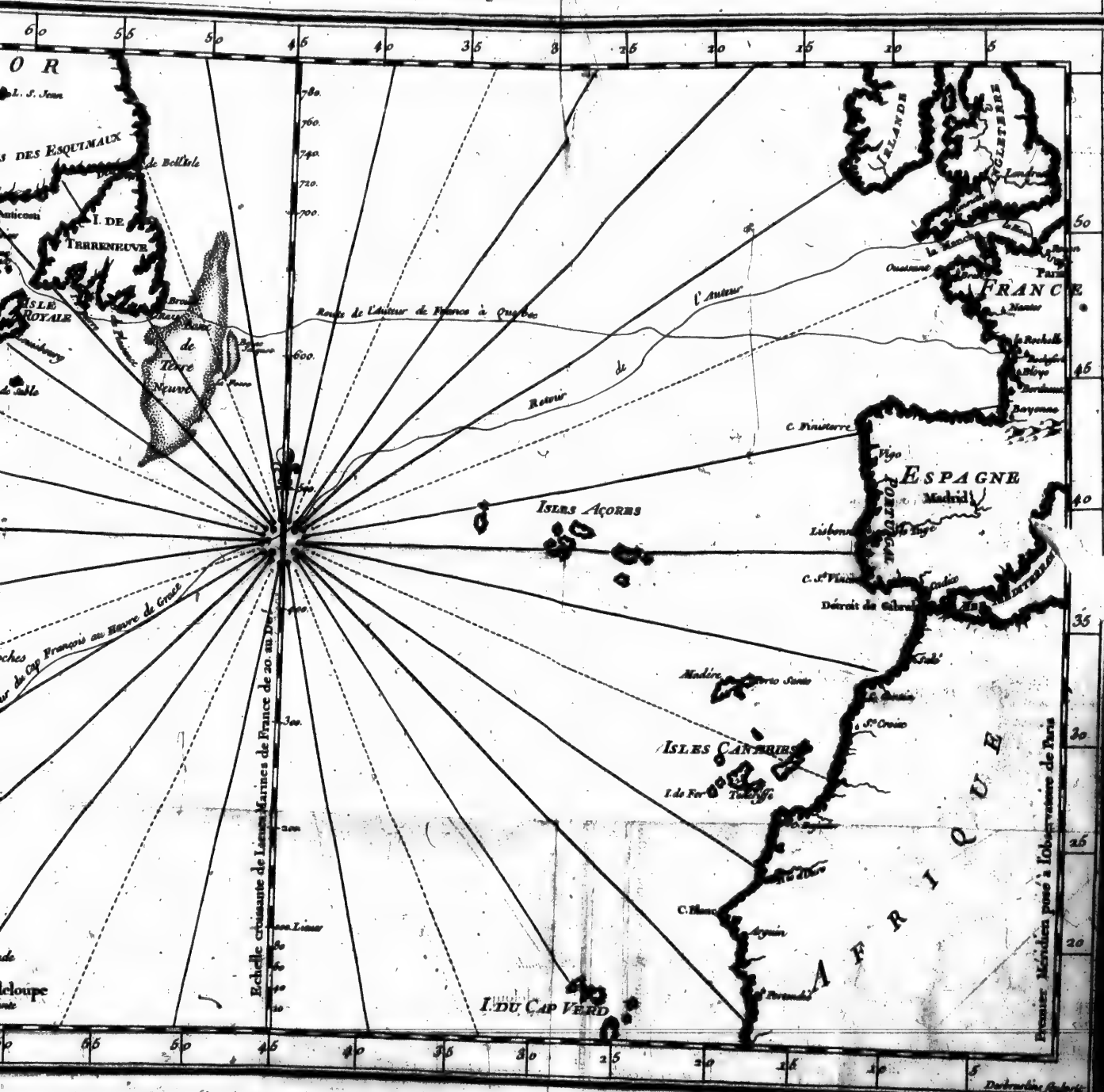


JOURNAL

CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL ET PARTIE DE L'AMÉR
Que le R. P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canad
N^o Les Routes dans les Terres sont marquées



PARTIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. *Dirigée pour l'intelligence du Journal du Voyage.*
a fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à St Domingue.
Les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.
Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.



CA PA

sus a
outes d



C
O'
T
s
on
&
reu
de
diti
te
L
de
ERT
FO
ava
Gabr
orte
V.

CA PA

sus a
outes d



JOURNAL D'UN VOYAGE

T PAR ORDRE DU ROI,

as l'Amérique Septentrionale;

on trouvera la Description Géographi-
& l'Histoire Naturelle des Pays, que
teur a parcourus, les Coûtures, le
ctere, la Religion, les Mœurs & les
ditions des Peuples, qui les habitent.

Té à Madame la DUCHESSE
LESDIGUIERES (a).

ERTATION PRELIMINAIRE
l'Origine des AMERIQUAINS.

N P R E s avoir lû presque tout ce
qui a été écrit sur la maniere,
dont l'Amérique a pu être peu-
plée, il me paroît qu'on est au-
si peu avancé, qu'on pouvoit
avant qu'on eût agité cette grande
Gabrielle-Victoire de Rochecouart Morte-
norte en 1741.

V.

A

2 DE L'ORIGINE
question. Cependant on feroit un juste Volume, si on vouloit seulement rapporter les différentes opinions des Sçavans sur ce sujet. Mais la plupart ont tellement donné dans la chimère; presque tous ont appuyé leurs conjectures sur des fondemens si ruineux, qu'ils ont eu recours à des convolutions de noms, de mœurs, de Coutumes, de Religion & de langages, si frivoles; qu'il est, ce me semble, aussi inutile de les réfuter, qu'impossible de les concilier.

Il n'est peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matière, se soient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchaient sans guide. Ma surprise est que ceux, qui ont le plus approfondi la chose, & ont eu pour cela des secours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précédés dans ce travail, aient donné dans de plus grands travers encore: ils auroient pourtant pu les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont assez bien établis; les conséquences simples & naturelles, qu'on en doit tirer, suffisoient à mon avis pour satisfaire & fixer la curiosité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui souvent porte à faux, ne fait que rejeter dans ses premières incertitudes. C'est ce que je me flatte de rendre sensible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut sans doute fort étonné dans notre Hemisphere, lorsqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où jusques-là on n'avoit imaginé qu'une vaste Mer, sur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût

de
pein
que
ma
d'O
Isle
tôt
P'o
ETI
méri
gher
tes d
les p
Espa
A
placé
mais
chim
à l'Eu
Mexi
Fils d
qu'un
mé d
Peupl
tagne
que l
partan
des d
long
sçavan
le mên
vin, C
les Esp
sion de
des Ha
tendre

I N E
eroit un juste Vo-
ment rapporter les
rvans sur ce sujet.
ent donné dans la
appuyé leurs con-
si ruineux, ou
uanees de noms,
de Religion & de
est, ce me sem-
uter, qu'impossi-

nant que les Pre-
tatiere, se soient
étoit pas frayée,
de. Ma surprise
s approfondi la
es secours, que
nt précédés dans
de plus grands
pourtant pû les
à un petit nom-
e quelques-uns
séquences sim-
loit tirer, suf-
aire & fixer la
grand étalage
& qui souvent
jetter dans ses
ce que je me
peu, que j'en

né dans notre
que l'on avoit
dans l'autre,
é qu'une vaste
it pas qu'il fût

DES AMÉRIQUAINS.

de la prudence de l'exposer. Cependant, à
peine Christophe C O L O M B Y eut reconnu
quelques-Isles, & surtout celle, qu'il nom-
ma, l'Isle Espagnole, où il trouva des Mines
d'Or, que lui-même se persuada que cette
Isle étoit, tantôt l'Ophir de SALOMON, tan-
tôt le Zipangri, du Ille Cipango de Marc
P O L de Venise. V A T A B L E & Robert
ETIENNE ont cru aussi que c'étoit dans l'A-
mérique, que Salomon envoyoit ses Flottes
chercher de l'or, & Colomb a cru voir des res-
tes de ses Fourneaux dans les Mines de Cibao,
les plus belles & les plus abondantes de l'Isle
Espagnole, & peut être de tout le N. Monde.
A R I A S M O N T A N U s non-seulement a
placé Ophir & Pariaim dans le N. Monde,
mais il donne pour Fondateur à Juktan, Ville
chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER,
à l'Empire même du Perou, & à celui du
Mexique, qu'il prétend être Ophir, un des
Fils de Jochan, qui portoit ce nom. Il ajoute
qu'un autre Fils du même Patriarche, nom-
mé dans l'Ecriture JONAB, fut le Pere des
Peuples de la Côte de Paria, que la Mon-
tagne Orientale Sephur, jusqu'où Moÿse dit
que les Enfans de Jectan s'avancèrent, en
partant de Messu, est la fameuse Chaîne
des Andes, qui s'étend du Nord au Sud le
long du Perou & du Chili. L'autorité de ce
sçavant Interprète de l'Ecriture a entraîné dans
le même sentiment POSTEL, BECÂN, POSSE-
VIN, GENEERARD, & quantité d'autres. Enfin
les Espagnols ont avancé qu'au tems de l'inva-
sion de leur Pays par les Maures, une partie
des Habitans se réfugia en Amérique. Ils pré-
tendirent même au quinziesme siècle y re-

4 DE L'ORIGINE

trouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & sur lesquelles ils avoient, disoient-ils, des droits incontestables. OVIEDO, un de leurs plus célèbres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles*, sont les fameuses *Hesperides*, si vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faisant passer sous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur restituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile: ce qu'il appuie de l'autorité de Saint Gregoire dans ses Morales. Si on ajoute à cela ce que Platon a dit qu'au de-là de son Isle *Atlantide*, il y avoit un très-grand nombre d'Iles, derrière ces Iles un très-vaste Continent, & derrière ce Continent la vraie Mer, il se trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendrait alors l'opinion de THEOPHYRASTE PARACELSE, qui a soutenu que chaque Hemisphere avoit eu son Adam?

Postel, que j'ai déjà cité, & qui s'est rendu fameux par ses opinions hasardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il est le premier, qui ait séparé tellement les deux Amériques à l'Isthme de Panama, que les Habitans de l'une, selon lui, & ceux qui l'ont suivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ce cas, j'aimerois mieux encore mettre, com-

me a f
aussi-
dire q
l'Amé
les M
GOM
tous l
de la
au co
sie en
NAZA
THEY
Israël
qu'ils
ce qu'
espec
braiqu
du fai
trouv
trigonn
tre, m
des car
Aug
par le
est au
Descen
en An
qui so
Un Sic
qu'on
une M
du Per
n'eusse
là, co
croire
ber ce

N E
Empire, que
it enlevées, &
soient-ils, des
, un de leurs
craint d'avan-
meuses *Hospé-*
s, que Dieu,
mination des
leur restituer
trois mil cent
tems du Roy
reçu le nom,
Jacques &
ille: ce qu'il
rogoire dans
ce que Platon
landide, il y
fles, derriere
, & derriere
se trouvera
ins que nou-
deviendrait
STE PARA-
que Hemis-

ai s'est rendu
lées, a cru
annale avoir
Habitans de
ier, qui ait
riques à l'Is-
itans de l'u-
ont suivi,
eur origine
ais dans ce
ttre, com-

DES AMÉRIQUAINS.

me a fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, aussi-bien que les Colonnes d'Heracles, & dire que c'est la Scandinavie, qui a peuplé l'Amérique Septentrionale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font descendre tous les Amériquains des Cananéens chassés de la Terre promise par Josué: quelques-uns au contraire font passer par le Nord de l'Asie en Amérique les Israélites, que SALMA NAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEYLT, qui croyoit comme eux que les Israélites ont peuplé le N^l Monde, conclut qu'ils se sont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açores une espece de Tombeau avec des caracteres Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien instruit du fait. Ce n'est pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Isle de *Corvo*, la plus Septentrionale des Açores, mais une Statue Equestre, montée sur un pied-d'estal, où il y avoit des caracteres; qu'on n'a pu déchiffrer.

Augustin TORNIEL estimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui est au Nord de cet Archipel, que les Descendans de Sem & de Japhet ont passé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui sont au Sud du Détroit de *Magellan*. Un Sicilien, nommé MARINOZZI, sur ce qu'on publia de son tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguste dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'eussent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Espagnol avoit laissé tomber cette Médaille, en visitant les Mines.

Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules, & fondeoit cette opinion bizarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausles Divinités. Mais si cette prétendue ressemblance pouvoit faire une preuve, n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois, qu'on sçait avoir eu de tout tems beaucoup de goût pour les Voyages, & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies ?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Américains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois ; Abraham MILIUS aux anciens Celtes, & le P. KIRKER aux Egyptiens, & Robert LE COMTE aux Phéniciens, chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions, beaucoup moins soutenables encore, & qui sont toutes également fondées sur de simples conjectures, dénuées de vraisemblance, pour venir à ceux, qui ont le plus creusé la matiere.

Le Premier est le P. Gregorio GARCIA, Dominiquain Espagnol, qui après avoir longtemps travaillé dans les Missions du Perou & du Méxique, imprima en 1607 à Valence un Traité en Espagnol de *l'Origine des Indiens du Nouveau Monde* ; où il rapporte & discute un très-grand nombre d'opinions diverses sur ce sujet. Il propose chaque opinion, comme on fait une Question en Philosophie : il nomme ses Auteurs & ses Partisans, il ap-

Amériquains étoient
fondoit cette opi-
à l'autre Peuple
Fausles Divini-
une ressemblance
n'auroit-il pas
que des Gaulois,
tous beaucoup
de peuplé un très-
de leurs Colo-

eurs Partisans au-
quains. Suffridus
écrit que les pre-
du Chili étoient
PARRON & Guil-
ne honneur aux
aux anciens Cel-
tiens ; & Robert
chacun à l'exclu-
se quantité d'au-
bins soutenable
alement fondées
lénues de vrai-
ux, qui ont le

osio GARCIA,
après avoir lon-
ous du Pérou &
07 à Valence un
e des Indiens du
orte & discute
nions diverses
opinion ; com-
Philosophie : il
rtisans, il ap-

porte leurs preuves, il répond aux objections,
& ne décide point. Il y a joint les traditions
des Peruviens, des Mexiquains, & des In-
dulgaires d'*Haini*, qui est l'Isle Espagnole, &
qu'il avoit apprises sur les lieux mêmes. Il
dit ensuite son sentiment, qui est que plu-
sieurs Nations différentes ont contribué à
peupler l'Amérique : il auroit pu s'en tenir
à. Ce sentiment a quelque chose de plus,
que de la vraisemblance, & il devoit, ce sem-
ble, lui servir de l'appuyer, comme il fait,
de quelques preuves tirées de la variété des
langues, des Caractères, des Coutumes, &
des Religions, qu'on a remarquée dans les
différentes Contrées du Nouveau Monde.
Mais il en admet un si grand nombre de celles,
dont les Auteurs des autres opinions avoient
fait usage, qu'il affoiblit la sienne, en vou-
lant la fortifier. En 1729 Dom André Gon-
zales de BARCELA fit réimprimer à Madrid
l'Ouvrage de ce Religieux, considérablement
augmenté ; mais en y ajoutant beaucoup d'é-
rudition, il n'a pas mis ses Lecteurs plus
en état de prendre leur parti.

Le Second est le Pere Joseph de ACOSTA,
Jésuite Espagnol, qui a aussi passé une grande
partie de sa vie dans l'Amérique ; & duquel
nous avons deux excellens Ouvrages ; l'un
en Castillan, intitulé *Historia Natural y Mo-
ral de las Indias* ; l'autre en Latin, sous ce
titre : *De promulgando Evangelio apud Bar-
baros, sive de procurandâ Indorum Salute*.
Cet Auteur, dans le Premier Livre de son
Histoire, après avoir rapporté le sentiment
de PARMENIDE, d'ARISTOTE, & de PLINE,
qui ne croyoient pas qu'il y eût des Hom-

DE L'ORIGINE

mes entre les deux Tropiques, ni qu'on eût
jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plu
loin que les Canaries, regarde la prétendu
Prophétie de Medée dans Seneque, comme
une simple conjecture de ce Poète, qui ne
pouvant se persuader qu'il n'y eût point de
Terre au-delà de l'Océan Occidental, et
voyant que la navigation commençoit à se
perfectionner, jugeoit qu'on ne seroit pas lon
tems sans faire de ce côté-là, quelque décou
verte. Quant à ce que j'ai déjà cité du Timée
de Platon, cela paroît à l'Historien Espagnol
une pure fiction, dans laquelle des Disciples
de ce Philosophe, zelés pour sa gloire, s'étoient
forçoiens, pour sauver son honneur, de trou
ver quelque ingénieuse allégorie.

Au Chapitre seizième, le P. de Acosta com
mence à examiner par quelle voie les premiers
Habitans de l'Amérique ont pu passer dans ce
grand Continent, & il rejette d'abord la voye
directe & préméditée de la Mer, par la raison
qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Bouée
sole. Il ne trouve pourtant point d'inconvé
nient à dire que des Bâtimens ont pu être
jettés sur les Côtes de l'Amérique par quelque
tempête, & sur cela il cite (a), comme une
fait constant, la Fable du Pilote, qu'un vent
forcé avoit poussé vers le Bresil, & qui laissa
en mourant ses Memoires à Christophe Co
lomb. Il rapporte ensuite ce que Plin a écrit
de quelques Indiens, qu'un mauvais tems
avoit dégradés sur les côtes de la Germanie,
& dont le Roi des Sueves fit present à Quin
tus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien
de croyable dans ce qui est rapporté sous
(a) Chapitre XIX.

opiques, ni qu'on eût
 dent de l'Afrique, plu
 regarde la prétendu
 ans Seneque, comme
 de ce Poëte, qui
 qu'il n'y eût point de
 cean Occidental, &
 ion commençoit à
 u'on ne seroit pas lo
 té-là, quelque déco
 i déjà cit. du Tiro
 l'Historien Espagno
 quelle des Disciple
 pour sa gloire, s'é
 n honneur, de troi
 légorie.

e P. de Acosta com
 le voie les premier
 nt pu passer dans ce
 ette d'abord la voye
 Mer, par la raison
 a parlé de la Boue
 point d'inconvé
 mens ont pu être
 érique par quelque
 (*), comme un
 Pilote, qu'un vent
 resfil, & qui laissa
 à Christophe Co
 que Pline a écrit
 n mauvais tems
 de la Germanie,
 t présent à Quin
 uvenon plus rien
 est rapporté sous

DES AMÉRIQUAINS.

nom d'Aristote, qu'un Navire Carthagi
 is ayant été pris d'un Vent d'Est forcé,
 le porta fort loin à l'Occident, l'Equi
 ge y découvrit des Terres, jusques-là in
 nnuës; & il conclut de ces faits, que selon
 res les apparences, l'Amérique a reçu par
 semblables voyes une partie de ses Habi
 s: mais il ajoûte qu'il en a fallu nécessai
 ment chercher un autre, pour peupler cette
 tie du Monde, quand ce ne seroit que
 ar y transporter certains Animaux, qu'on
 peut pas raisonnablement supposer avoir été
 débarqués sur des Navires, ni avoir fait à la
 ge de si grands Trajets.

Ce passage, continuë le Pere de Acosta,
 peut être que par le Nord de l'Asie ou de
 rope, ou par les Terres, qui sont au Sud
 Détroit de Magellan, & de ces trois rou
 , n'y en eût-il qu'une de praticable,
 est assez pour comprendre comment l'A
 rrique s'est peuplée peu à peu, sans avoir
 ours à la navigation, dont on ne voit nulle
 e dans les Traditions des Amériquains.
 ar fortifier ce raisonnement, il observe
 les Îles, qui sont trop éloignées du Con
 ent, pour supposer qu'on puisse y aller dans
 petits Bâtimens, dont se servent les Peuples
 Nouveau Monde, telle qu'est la Ver
 de, se sont trouvées désertes; que la pre
 ere fois, qu'on apperçut des Vaisseaux à la
 e du Perou, les Peruviens en témoigne
 nt une surprise extrême, & que les Ani
 ux, qui vraisemblablement y sont allés par
 erre, ou en traversant tout au plus de pe
 s Détroits, comme les Tygres & les Lyons,
 oient inconnus dans les Îles de cet Hémis

phère, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, pour être un peu trop sérieusement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliser cette chimère; car il ne balance pas à la traiter ainsi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Isle prétendit il n'y avoit qu'un très court trajet en Amérique. Dans le Chapitre suivant, il rejette le sentiment de ceux, qui s'autorisant du Quatrième Livre d'Esdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1°. que les Hébreux avoient des Caractères, & qu'aucun Peuple Américain n'en connoissoit l'usage: 2°. que ceux-ci ne faisoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3°. que les Descendants d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circoncision, qui n'est pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4°. qu'ils ont toujours conservé avec un grand soin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre un Messie; que depuis leur dispersion dans toutes les Parties du Monde, ils ne se sont relâchés en rien de toutes ces choses, & qu'on n'a point de raison de croire qu'ils y eussent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun vestige, que par-tout ailleurs.

Dans le vingt-quatrième Chapitre, il observe qu'il est beaucoup plus aisé dans cette discussion de réfuter les systèmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'Ecriture & de Traditions certaines dans les Américains rend leur origine très-difficile

duplés.
 III. il se vint à l'At-
 titude, pour-étre un
 l'opinion de quel-
 réaliser cette chi-
 pas à la traiter ainsi,
 a tête, que de cette
 le qu'un traicteur
 e Chapitre suivant,
 eur, qui s'autori-
 Esdras, ont avancé
 euplé par les Hé-
 que les Hébreux
 qu'aucun Peuple
 it l'usage : 2.^e. que
 ces de l'argent, &
 a été fort avides ;
 Abraham ont de
 la Circoncision,
 endroit de l'A-
 toujours conservé
 gage, leurs Tra-
 rémonies, qu'ils
 un Messie ; que
 toutes les Parties
 achés en rien de
 a point de rai-
 plutôt renoncé
 voir aucun ves.

apitre, il ob-
 isé dans cette
 es des autres,
 que le défaut
 aines dans les
 très-difficile

DES AMÉRIQUAINS. 11

découvrir, & qu'on ne peut rien assurer
 ar cela sans témérité : que tout ce qu'on y
 eut permettre à la conjecture, c'est que ce
 and Continent s'est peuplé peu à peu par
 s voyes, dont nous avons fait mention :
 n'il ne peut croire que ces transmigrations
 aient anciennes ; & que selon toutes les ap-
 préhensions, les Premiers, qui ont tenté ce
 passage, ont été plutôt des Chasseurs, ou
 es Peuples errans, que des Hommes civi-
 lisés ; mais que quand bien même les pre-
 miers Colons du Nouveau Monde auroient
 été tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner
 ne leurs Descendans eussent dégénéré, &
 téré la Religion & les Mœurs de leurs An-
 cêtres : que le manque de plusieurs choses
 suffisoit pour leur faire perdre leurs anciens
 usages, & que faute de secours pour se trans-
 mettre leurs Traditions d'âge en âge, ils
 ont dû les oublier insensiblement, ou les
 défigurer de manière à les rendre tout à fait
 méconnoissables ; que l'exemple de plusieurs
 peuples de l'Espagne & de l'Italie, qui semblent
 avoir de l'Homme, que la figure, donne à
 tout ceci un grand air de vraisemblance :
 que le Déluge, dont les Amériquains ont
 conservé le souvenir, ne lui paroît pas être
 celui, dont il est parlé dans l'Ecriture ; mais
 quelque inondation particulière, dont de
 très-habiles Gens prétendent qu'il reste dans
 l'Amérique des preuves certaines : enfin qu'on
 ne sçauroit démontrer que les plus anciens
 monumens de l'Amérique soient antérieurs
 au treizième, ou au quatorzième siècle, &
 qu'en remontant plus haut, on ne trouve
 que des Fables & des Contes si pueriles ;

qu'il n'est pas possible d'en tirer même une conjecture raisonnable.

Jean de LAET, le troisième Auteur, dont je dois rapporter le sentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du solide dans celui du Pere de Acosta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jésuite suppose mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets sur Mer sans le secours de l'Aiguille aimantée, puisqu'absolument parlant, on peut naviguer en observant le cours des Astres; qu'il semble même se contredire en soutenant que la Boussole est une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'usage en étoit ancien au Mosambique dès le quinzième siècle: qu'il avance sans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux; qu'il falloit bien enfin qu'on pût s'en passer, ou qu'elle fût connue dans les premiers tems, puisque dans notre Hemisphere même plusieurs Isles assez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Histoire du Pilote, dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Christophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer; qu'on sçait que les Espagnols n'ont publié la premiere, que par jalousie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la possession de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Espagne; & qu'ils n'ont donné cours à la seconde, que pour enlever

aux Po
ouvert
tour de
possible
qu'au L
Mer; p
Maire
l'erreun
étoit e
Maire
qui por
3°. &
& qu'il
Contin
l'envir
d'Habi
n'avoit
deux c
n'y a
dont l
Améric
dont M
Genesé
Outr
Ecrivai
Hollan
ont pa
sont l
& G R
ment p
déjà p
S O L O
Espagn
rum, c
rapport
l'Origie
8629.

NE
irer même une

Auteur, dont
, trouve qu'il
dans celui du
n'en approuve
équivoque suppose
faire de longs
de l'Aiguille
parlant, on
cours des As-
contredire en
une invention
ui-même que
lambique dès
vance sans le
l'avoient pas,
par les Occi-
in qu'on pût
nuë dans les
notre Hemis-
lez éloignées
peu de tems

airs certains
référéndu que
la route du
e Colomb,
le Roi des
sait que les
ere, que par
e, à qui ils
on de tant
le malheur
qu'ils n'ont
pour enlever

DES AMERIQUEAINS. 13

aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faisant le tour de l'Afrique: qu'il se trompe, s'il croit possible le passage des Terres Australes jusqu'au Détroit de Magellan, sans traverser la Mer; puisque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impossibilité. Mais l'erreur du P. de Acosta, si c'en est une, étoit excusable, car lorsqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte son nom.

3°. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il est contre toute apparence que ce vaste Continent, & quelques-unes des Isles, qui l'environnent, eussent eu un si grand nombre d'Habitans à la fin du quinzième siècle, si on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raison de juger que le Déluge, dont la tradition s'est conservée parmi les Américains, n'est pas le Déluge Universel, dont Moïse nous a décrit l'Histoire dans la Genèse.

Outre le Jésuite Espagnol, trois autres Ecrivains; un François, un Anglois, & un Hollandois, qui ont traité le même sujet, ont passé par l'examen du docte Flamand. Ce sont LESCARTOT, BREVEROOD, & GROTIUS. Il ne connoissoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déjà parlé, non plus que celui de Jean de SOLORZANO PEREYRA, Jurisconsulte Espagnol, qui a pour titre: *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans sur l'Origine des Américains, fut imprimé en 1629.

Quoiqu'il en soit, Marc Lescarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'esprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en plusieurs endroits de mon Histoire. En rapportant les diverses opinions sur la question présente, qui étoient en vogue de son tems, il rejette comme frivoles les applications, que l'on faisoit de quelques Prophéties à ce sujet, sur tout de celle d'ABDIAS à la conversion des Indes Occidentales par le ministère des Espagnols & des François, les seules Nations, qui aient véritablement entrepris ce grand œuvre, car les Portugais, qui ont converti le Bresil, peuvent être compris sous le nom d'Espagnols, & les Missionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y sont allés que sous la Bannière des Couronnes de France, d'Espagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vue que les Iduméens, & il n'y a pas un mot dans sa Prophétie, qui puisse, avec quelque sorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Lescarbot panche un peu plus vers le sentiment de ceux, qui ont transporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chassés de la Terre promise par Josué. Il y trouve au moins quelque vraisemblance, en ce que ces Peuples, aussi-bien que les Américains, avoient la coutume de faire sauter leurs Enfants par-dessus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere de Acoſta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navi-

IN E
Lefcarbor, Avo-
toit un Homme
rudition, mais
e merveilleux.
rs endroits de
t les diverses
te, qui étoient
te comme fri-
on faisoit de
, sur tout de
on des Indes
s Espagnols &
qui ayent vé-
œuvre, car les
refil, peuvent
gnols, & les
de l'Europe,
n de l'Evan-
n'y font allés
es de France,
et Abdias n'a
Idumécens,
Prophétie,
apparence,

vers le sen-
té dans le
assés de la
e au moins
e ces Peu-
s, avoient
nfans par-
s Idoles,
approuve
accidens,
ues Navi-

DES AMÉRIQUAINS.

17

res en Amérique, & du passage par le Nord de l'Europe & de l'Asie. Il étoit que toutes les Parties du Continent se touchent, ou du moins, que s'il y a quelque Détroit à passer, comme celui de Magellan, qu'il supposoit séparer deux Continens, il se pourroit bien faire qu'ils n'eussent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puisque Jacques CARTIER a vû un Ours de la grosseur d'une Vache, faire à la nâge un trajet de quatorze lieues. Enfin il propose son sentiment propre, qu'il ne paroît pour- tant donner, que comme une simple con- jecture.

Est-il, croyable, dit-il, que Noé, qui a vécu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde, & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à passer des Canaries aux Açores, & des Açores au Canada, ou des Isles du Cap-Verd au Bre- sil, que du Continent de l'Asie au Japon, ou à d'autres Isles encore plus éloignées? Il rapporte à ce sujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, surtout dans Elien & dans Pla- ton, des vestiges, qui restoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoissance de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Hesperides des Anciens sont les Antilles, & il explique la Fable du Dra- gon, qui, selon les Poètes, en gardoit les Pommes d'or, des différens Détroits, qui serpentent autour de ces Isles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impraticables. Il ajoute à cela

16 DE L'ORIGINE

beaucoup d'autres observations géographiques, qui ne sont pas toutes fort exactes, & que Jean de Laër réfute très-bien.

Ce Critique remarque aussi avec raison que, si les Cananéens sacrifioient leurs Enfants à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fussent Anthropophages. Il convient de la possibilité & de la vraisemblance du passage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avouë qu'il est aisé de comprendre comment des Hommes ainsi transplantés dans un Pays désert, & si éloigné, y sont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais pensé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaise humeur, excitée sans doute par quelques-unes des preuves de Lescarbot, qui véritablement ne sont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de sensé dans cette conjecture. Il est assez ordinaire aux Sçavans d'en user de la sorte: comme si la vérité & la vraisemblance cessent d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaises preuves parmi celles, dont on les appuie.

EDOUARD DE BREVEROOD, sçavant Anglois, après avoir réfuté le sentiment insoutenable, qui fait descendre tous les Tartares des Israélites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*, veut que ce soit uniquement cette nombreuse Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde:

& voici
jours é
du côté
riquain
des Ta
qués à
univers
& des a
certain
ble; &
& des I
tent. 4
en Am
blemen
Mer, l
Tartari
qu'on l
sont ci
eiffon
tates,
homé
De l
du do
ter le s
tates d
sar; &
Tartar
qu'il p
lorsque
pre. M
qui se
Groti
dispute
ne fit
En l
in-qu

N E
ons géographi-
s fort exactes,
très-bien.

est avec raison
sient leurs En-
dans aucun en-
ussent Anthro-
possibilité & de
es Hommes &
l'Amérique, &
apprendre com-
nsplantés dans
, y sont deve-
mais il regarde
trouve même
où ait jamais
nent. Sa mau-
ute par quel-
rbor, qui vé-
o bon alloy,
nt y avoir de
est assez or-
de la sorte :
mbulance ces-
néle de mau-
nt on les ap-

OD, sçavant
entiment in-
ous les Tar-
que l'igno-
du nom de
e l'Hebreu,
ve Tartar,
nombreuse
au Monde ;

DES AMÉRIQUAINS.

17

& voici ses preuves. 1°. L'Amérique a tou-
jours été plus peuplée du côté de l'Asie, que
du côté de l'Europe. 2°. Le génie des Amé-
riquains a un très-grand rapport avec celui
des Tartares, qui ne se sont jamais appli-
qués à aucun Art ; ce qui n'est pourtant pas
universellement vrai 3°. La couleur des uns
& des autres est à peu près la même : il est
certain que la différence n'est pas considéra-
ble ; & peut être l'effet de celle du Climat,
& des Drogues, dont les Américains se frot-
tent. 4°. Les Animaux féroces, qu'on voit
en Amérique, & qu'on ne peut raisonna-
blement juger y avoir été transportés par
Mer, ne peuvent y avoir passé que par la
Tartarie. Il répond ensuite à une objection,
qu'on lui peut faire sur ce que les Tartares
sont circoncis, & il soutient que la circon-
cision n'a jamais été en usage parmi les Tar-
tares, qu'après qu'ils eurent embrassé le Ma-
hométisme.

De Laët se contente d'exposer cette opinion
du docteur Anglois, laquelle consiste à rejeter
le sentiment, qui fait descendre les Tar-
tares des Israélites, transférés par Salmana-
sar ; & à donner à tous les Américains les
Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce
qu'il pense lui-même de cette origine,
lorsque nous exposerons son sentiment pro-
pre. Mais il faut auparavant examiner ce
qui se passa entre lui & le fameux Hugues
Grotius, sur le sujet que nous traitons. La
dispute fut très-vive de part & d'autre, &
ne fit guères qu'embrouiller la question.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage
in-quarto sous ce Titre : *De Origine Gen-*



tium Americanarum, où il commence par supposer que l'Isthme de Panama fut jusqu'au temps de la découverte du Nouveau Monde par les Espagnols une barrière regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, si on en croit le docteur Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voisines, dont il fait une classe à part, toute l'Amérique Septentrionale a été peuplée par les Norvégiens, qui y passèrent par l'Islande, le Groenland, l'Estotiland, & la Norimbegue. Il avoué néanmoins qu'ils y furent suivis quelques siècles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ses preuves de la conformité des mœurs & de la ressemblance des noms; mais il faut convenir que rien n'est plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort persuadé, & qu'il ne persuade à personne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'est l'usage de la circoncision, dont il s'est mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prétendue Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que leurs Ancêtres avoient été sauvés des flots de la Mer; ce qui a fait croire à quelques uns, ajoute-t'il, qu'ils étoient issus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'est servi Breverood, & il estime, avec Dom Pierre

tie de ses pre-
 mineurs &c. de la
 is il faut conve-
 nir que ces pré-
 ardoit néanmoins
 rsuade à perfon-
 e à part l'Yuca-
 ncision , dont il
 a trouvé des tra-
 une prétendue
 ans, qui portoit
 fauves des flots
 quelques uns,
 s des Hébreux.
 inion avec les
 dont s'est servi
 c Dom Pierre.

MARTYR D'ANGLERIE , que les Premiers , qui peuplerent l'Yucatan , furent des Ethiopiens jetés sur cette Côte par une tempête ; ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens , ce qu'il infere d'une espèce de Baptême usité dans le Pays. Il ne scauroit disconvenir , que le langage des Américains Septentrionaux n'est proprement ni Ethiopien , ni Norvégien , mais cette difficulté ne l'arrête point : il en cherche , comme il peut , la solution dans le mélange des Peuples divers , qui se sont établis dans la suite des tems dans cette partie du Nouveau Monde , & dans leur victrante , qui les a obligés , dit-il , de se faire de nouveaux jargons.

Il passe de-là aux Nations les plus voisines du Détroit de Magellan, & s'imaginant voir beaucoup de ressemblance entre celles, qui sont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionale ; & celles, qui demeurent au-delà, il décide que les Premières tirent leur Origine des Dernières ; & que celles-ci, aussi-bien que les Habirans de la Nouvelle Guinée, sont venus des Moluques & de l'Isle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruvians, leurs Loix, leurs Costumes, leur Police, les superbes édifices, qu'ils avoient construits, & les débris des Navires Chinois, que des Espagnols, dit-il, ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique, au sortir du Détroit de Magellan, ne lui permettent point de douter, que cette Nation ne soit originairement une Colonie Chinoise ; ce qui se confirme, ajoute-t-il, par le culte du Soleil également établi dans l'un

& dans l'autre Empire, par la ressemblance de leurs caractères & de leur maniere d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Américains par le peu de conformité, qui se trouve, selon lui, entre les mœurs & les coutumes des uns & des autres : il insiste principalement sur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on sçait, dit-il, que les Scythes ne peuvent absolument se passer.

Pour faire tomber ce système, il suffit de montrer, qu'il porte presque toujours à faux, & c'est ce que le Critique Flamand rend très-sensible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'est pas plus heureux à attaquer les sentimens des autres, qu'à établir le sien. En effet il observe que tous les Scythes n'ont pas l'usage des chevaux, puisque plusieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir ; à quoi il ajoute, que dans le sentiment de ceux, qui prétendent que c'est par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'est pas nécessaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares ; que les Pays, qu'il a fallu traverser, n'étoient nullement propres pour les chevaux ; que la coutume des Scythes, quand ils se voyent contraints de passer quelque Détroit de Mer, est de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, sur lesquels ils s'embarquent. Il soutient enfin que, selon toutes les apparences, ces traumigrations se sont faites assez peu de tems après la dispersion des petits-fils de

par la ressemblance
de leur maniere d'être
à eux, qu'ont eu les An-
ciens dans la Navigation.
Tartare ou Scythe
de conformité,
entre les mœurs &
les autres : il insiste
ceux-ci n'ont point
dit, dit-il, que les
ment se passer.
ystème, il suffit de
e toujours à faux,
flamand rend très-
moins bien que
eux à attaquer les
établir le sien.
les Scythes n'ont
puisque plusieurs
en peuvent pas
que dans le senti-
ent que c'est par
a été peuplée, il
que tous ceux,
ns le Nouveau
Tartares, que
verfer, n'étoient
chevaux ; que la
d ils se voyent
Détroit de Mer,
de les écorcher,
les Bâtimens,
Il soutient en-
pparences, ces
s assez peu de
s petits-fils de

Joë, & qu'alors les Scythes & les Tartares
pouvoient bien ne pas encore faire usage
des Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par
la multitude des Peuples, qui habitoient
Amérique Septentrionale, lorsqu'on en fit
découverte, & quant à l'impossibilité pré-
tendue de franchir l'Isthme de Panama, il
a fait voir l'absurdité par le peu d'obsta-
cles, que les Européens ont trouvé dans ce
passage. Il entreprend ensuite de montrer,
que les Américains les plus Septentrion-
aux ont beaucoup plus de ressemblance,
soit dans les traits du visage, soit dans la cou-
leur, soit dans la maniere de vivre avec les Scy-
thes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les
Norvégiens & les Peuples Germaniques ; &
ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Is-
lande, il remarque fort bien que cette Isle
a commencé d'être peuplée par les Norvé-
giens qu'à la fin du IX^e. siècle de l'Ere Chré-
tienne ; qu'alors même il n'y passa que quel-
ques Familles, & qu'ainsi elle ne fut pas si-
tôt en état d'envoyer en Amérique des Co-
lonies assez nombreuses, pour avoir produit
tant de milliers d'Hommes, qui dans le quin-
zième siècle remplissoient ces vastes Con-
tées. La route, que Grotius fait prendre à ses
Norvégiens, fournit encore à son Adversaire
de puissantes armes pour le combattre. Il
a fait observer, que le Groënland est en-
tre coupé de vastes & profonds Détroits de
Mer presque toujours glacés, que tout le Pays
est couvert de neiges très-hautes, & qui ne
fondent jamais entièrement, que la Frislan-

de, si elle existe, ne peut être qu'une partie de Groënland, ou de l'Islande, & qu'il n'y a nul fond à faire sur tout ce qu'en ont débiter les deux Freres Zanis : que l'Estotiland suivant le rapport de ces deux Nobles Vénitiens, est fort éloigné de la Frislande, puisque de leurtéms il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays, & que ce fut par un pur hasard, que des Pêcheurs eurent connoissance de ce Dernier : que ce Royaume enchanté, dont le Souverain avoit une magnifique Bibliothèque, a disparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique, que la Norimbegue, où Grotius conduir les Norvégiens, n'est gueres moins fabuleuse que ce nom, dans lequel ce Sçavant trouve avec complaisance un si grand rapport avec celui de Norvége, n'est pas le nom du Pays, mais un nom factice, dont personne ne connoît le Parrain ; que les Naturels du Pays l'appelloient *Aggancia*, que ce Pays est bien éloigné au Sud de l'endroit, où l'on avoit supposé qu'étoit l'Estotiland, puisqu'il fait partie de la Côte Méridionale de la Nouvelle France, entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé sur la terminaison en *ars*, si commune dans l'Antique & le Nouveau Méxique. Laët le tire de ce retranchement, en faisant voir que presque tous ces noms sont modernes, & de la façon des Espagnols. Il renverse avec la même facilité l'argument, que Grotius tiroit des Traditions des Méxiquains, en observant que quand ces Peuples se sont placés aux environs du Lac de Mexico, ils y ont trou-

être qu'une partie
flande, & qu'il n'y
ce qu'en ont de
que l'Estotiland
deux Nobles Ve
de la Frislande
avoit aucun Com
ys, & que ce fu
s Pêcheurs euren
que ce Royaume
erain avoir une
la disparu depuis
d de l'Amérique
Grotius conduire le
moins fabuleuse
ce Scavant trou
grand rapport av
s le nom du Pays
ont personne n
les Naturels d
s, que ce Pays d
l'endroit, où l'
otiland, puisq
ridionnale de l'
Acadie & la No

appuyé sur la ter
une dans l'Ancie
l'æt le tire de
voir que presq
s, & de la façon
avec la même fa
rotius tiroit de
s, en observan
sont placés au
s, ils y ont tro

antité de Barbares, qui parloient toutes
ortes de Langues, entre lesquelles il n'y
oit aucune affinité, ni aucune sorte d'anal
e, de sorte qu'après les avoir subjugués, ils
rent contraints d'établir des Interprètes pour
s pouvoir gouverner. Cette vaine ressem
ance de noms avoit encore fait imaginer à
rotius dans la Californie un Peuple *Alward*,
l'il fait descendre des Lombards; Laër lui ré
nd que le nom d'*Alward* pourroit bien n'a
oir point d'autre fondement, que celui d'*Al
mada*, Capitaine Espagnol, qui avoit suivi
ernand Cortez au Mexique, & peut-être aussi
ns la Californie, dont on sait que ce Con
érant en a fait la première découverte.

Laër fait voir ensuite que Grotius ne réus
pas mieux à montrer une conformité de
eurs, de Coutumes, de Traditions, &
Forme de gouvernement entre les Amé
quains Septentrionnaux & les Norvégiens;
isque tout ce qu'il en rapporte, étant fondé
de faux Mémoires. Puis il vient à l'argu
ent, que tire son Adversaire de la Circon
on & du Baptême prétendu des Peuples
l'Yucatan. Il soutient d'abord qu'il est
ntre toute vraisemblance d'aller chercher
Pays renfermé entre des Colonies Nor
giennes, pour y placer des Africains,
auroient dû plus naturellement prendre
re au Brésil, ou du moins s'arrêter aux An
les, qu'ils auroient rencontrées sur leur pas
ge, en supposant qu'ils auroient passé le Tro
que. Il avoue que D. Pierre Martyr d'Angle
e en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que
sieurs étoient circoncis; mais il prétend que
Auteur Italien a été mal informé, puisque,

ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acofta, ni Oviedo, dont l'autorité est fort fupérieure à la fienne, n'ont parlé ni de cette Circonfcion, ni de ce Baptême, ni des Croix dressées fur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire passer des Abyffins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët assure que Grotius s'est trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient jusques-là. Il est cependant certain par des Relations Portugaises que le Roi de Benin recevoit du Monarque Abyffin.

Laët dit peu de choses sur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui font au Sud du Détroit de Magellan; il se contente de remarquer que ces Terres ne font que des Isles, & qu'au-delà, jusqu'aux Terres Australes, il y a une étendue immense de Mer: qu'on ne fçait pas encore au juste ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Amériquains Méridionaux, fans en excepter les Peuples, qui étoient soumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues différentes. Les preuves, sur lesquelles Grotius établissoit l'Origine Chinoise des Peruvians, ne paroissent pas beaucoup plus solides à son Censeur.

Premièrement, dit-il, le caractère des deux Nations, & leur goût pour les Arts font extrêmement opposés. En second lieu, personne n'a encore dit que les Chinois aient jamais adoré le Soleil; & quand cela seroit, ce culte est commun à tant de Peuples, qu'on

n'en

n'en
tion
Per
nois
comb
ou l'
quai
tez,
qu'il
Grot
pé,
voies
nois
perpe
qui a
lassé
même
conno
forme
avolt
mies
être q
tée pe
fait a
Perou
Ent
dans a
btis d
fique.
ficile à
de la
l'anné
court
cident
fi les
(4)

N 2
ere de Acoſta,
ort ſupérieure
ette Circonci-
Croix dreſſées
de pures Fa-
des Abyſſins
partir de la
Laër aſſure
vançant que
endoient juſ-
par des Re-
Benin rele-

a maniere,
rique Méri-
Habitans des
roit de Ma-
uer que ces
qu'au-delà,
a une éten-
çait pas en-
es Terres &
les Améri-
exospter les
Incas du
le Langues
uelles Gro-
des Peru-
p plus ſoli-

ractere des
ut les Arts
ond lieu,
inois ayent
ela ſeroit,
les, qu'on
n'en

DES AMÉRIQUAINS.

17

n'en peut tirer aucun argument dans la queſ-
tion préſente. Il eſt vrai que les Incas du
Perou, auſſi-bien que les Monarques Chi-
nois, ſe diſoient les Fils du Soleil, mais
combien d'autres Princes ont pris ce titre,
ou l'ont reçu de leurs Sujets ! Les Méri-
quains ne ſe donnerent-ils pas même à Cor-
tez, ſoit pour lui faire honneur, ſoit parce
qu'il venoit de l'Orient. En troiſième lieu,
Grotius s'eſt encore plus groſſièrement trompé,
en aſſurant que les Péruviens ſe ſer-
voient de Caractères figurés, comme les Chi-
nois, & les plaçoient comme eux, en lignes
perpendiculaires, puisſque le Pere de Acoſta,
qui a demeuré long-tems au Perou, & Garcil-
aſſo de la Viſta, qui y étoit né du ſang
même des Incas (a), aſſurent qu'on n'y
connoiſſoit ni Caractères, ni l'uſage d'aucune
ſorte d'écriture. Ce que le Docteur Hollandois
avoit ajouté, que Manco Cara, le Pre-
mier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit
être qu'une conjecture, ou une fable inven-
tée par quelque Voyageur, car il n'en eſt
fait aucune mention dans les Traditions du
Perou.

Enfin, Laër déclare qu'il n'a jamais lu
dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des dé-
bris de Navires Chinois dans la Mer Paci-
fique. La choſe lui paroît même aſſez dif-
ficile à croire, par la raiſon, que, pour aller
de la Chine au Perou, les Vents ſont toute
l'année tellement contraires, qu'il ſeroit plus
court de prendre le grand détour par l'Oc-
cident, que la route directe. Il ajoute que,
ſi les Péruviens deſcendoient des Chinois,

(a) Il en deſcendoit par ſa Mere.

ils auroient conservé du moins quelques vestiges de l'art de naviguer, & l'usage du fer, au lieu qu'ils ne connoissoient ni l'un, ni l'autre, qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Péruviens & les Peuples du Chili, leurs Voisins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'assez polices, pour être capables de donner naissance à un Empire tel, qu'étoit celui du Pérou.

Grotius répliqua, mais en Ambassadeur, & en sçavant étonné de ce qu'on avoit osé le contredire. Laër un peu piqué, le menaça moins dans sa répartie : il lui fit voir qu'il ne disoit rien de nouveau, que des injures, & prétendit que dans une dispute purement littéraire, le caractère d'Ambassadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecivain, ni aucun poids à ses raisons.

Grotius triomphoit de ce que son Adversaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens : voilà donc, disoit-il, une partie de l'Amérique dont les Habitans tirent leur origine de la Norvège. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin ? Il ne s'agit pas, répond de Laër, de sçavoir si quelques Peuples du Nord ont passé en Amérique par le Groenland ; mais si tous les Américains viennent de la Norvège ; & je soutiens que cela est impossible. ANGRIMUS JONAS, Islandois, assure que la première découverte du Groenland n'a été faite qu'en 964. Hertera & GOMARRA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent sur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voisinage de la Califor-

nie.
riqua
doi
qu'e
par
N
riqua
avoit
mias
parés
de A
Peup
d'aill
mém
Mexi
pour
ne so
Gr
par u
bâti
suite
ragon
croit
comm
roit r
ce qu
ration
polite
pas da
cesse d
Le
lû dan
laos re
Laër,
ver ce
pete ce

int quelques ves-
r, & l'usage du
oissoient ni l'un,
ien plus naturel
& les Peuples du
que Nation In-
d'assez polices,
naissance à un
Perou.

Ambassadeur,
qu'en avoit osé
qué, le mé-
il lui fit voir
to, que des in-
ne dispute pu-
d'Ambassadeur
un Ecrivain,

ne son Adver-
oenland avoit
voilà donc,
que s donc les
la Norvege.
giens Groen-
e s'agit pas,
quelques Peu-
érique par le
Amériquains
soutiens que

6 JONAS,
de découverte
964. Her-
nent que les
lac de Me-
nt du Nou-
la Califor-

DES AMERIQUAINS.

27

nie. Telle est la Tradition constante des Mé-
riquains : l'Amérique Septentrionale avoit
donc des Habitans plusieurs siècles avant
qu'elle en ait pu recevoir de la Norvege
par le Groenland.

Il n'est pas moins constant que les vrais Mé-
riquains fondèrent leur Empire en 902, après
avoir subjugué les *Chichimeques*, les *Oto-
mias*, & les autres Barbares, qui s'étoient em-
parés des environs du Lac de Mexico : & le Pere
de Acosta nous assure que chacun de ces
Peuples avoit sa Langue particuliere. On sçait
d'ailleurs que les Mexiquains venoient eux-
mêmes de la Californie, ou du Nouveau
Mexique, & qu'ils avoient fait, du moins
pour la Plupart, le voyage par Terre. Ils
ne sont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainsi erré dans le principe
par un Anachronisme évident, tout ce qu'il
bâtit sur ce fondement, n'est plus qu'une
suite de ce premier égarement : & son An-
tagoniste, qui, avec toute la liberté Belge, se
croit être en droit de ne le regarder que
comme un Sçavant dont le système lui pa-
roît ruineux, & qui, offensé à son tour de
ce que l'ayant attaqué avec assez de modé-
ration, il n'en avoit pas reçu le retour de
politesse, qu'il en attendoit, le suit pas à
pas dans tous ses écarts, & les lui remet sans
cesse devant les yeux.

Le docte Ambassadeur s'imaginait avoir
lû dans Herrera que les Insulaires de *Bacca-
laos* ressembloient parfaitement aux Lapons.
Làet, après avoir protesté qu'il n'a pu trou-
ver ce fait dans l'Historien Espagnol, re-
pète ce qu'il avoit déjà dit, qu'il ne nie point

DE L'ORIGINE

que quelques Amériquains n'ayent pu avoir eür leur origine de l'Europe, puis ramenant son Adversaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avoür de commun les Mexiquains avec les Habitans de l'Isle Baccaloz. Il avouë ensuite qu'Herrera parle d'une espèce de Baptême, & de Confession usitée dans l'Yucatan & dans les Isles voisines, mais il soutient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & si manifestement Idolâtre, qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'ils l'eussent reçu des Abyssins Chrétiens. Il ajoute qu'il est bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Christianisme & de Judaïsme, qu'on a cru appercevoir en plusieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque est de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée sur l'autorité des Peres de l'Eglise.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pu, avec le tems, changer leur couleur sous un Soleil moins brülant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur sous un Climat plus chaud, que celui, où ils sont nés, mais qu'il est sans exemple que les Descendans d'un Noir soient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas seulement de l'ardeur du Soleil, puisque les Bräsiiliens & tant d'autres, qui habitent sous les mêmes paralleles, ne l'ont point. Enfin, il relève une

dem
suad
l'im
dans
d'un
tre
Peru
Il
Crie
sent
main
étab
torie
mai
bi
pou
desq
Edifi
avoie
par l
que
rem
allie
ont
long
C
de c
viro
étoie
& p
mon
turel
song
n'eu
bler
de f

dernière erreur de Grotius, qui s'étoit persuadé que les Chinois ne connoissoient point l'imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit se tirer d'une objection, qu'on auroit pu faire contre son système de l'Origine Chinoise des Péruviens.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajouter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du sentiment du célèbre Grotius; il faut voir maintenant, s'il a été aussi heureux à bien établir le sien. Il rapporte d'abord, sur l'autorité de quelques Auteurs cités par Plin, mais qui ne paroissent pas avoir été fort habiles Géographes, que dans quelques Isles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre desquelles sont les Canaries, on a vu des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puisqu'elles ont été dans la suite entièrement désertes, les Habitans se sont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont passé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Transmigration, suivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans: alors les Espagnols étoient fort inquiétés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'est-il pas naturel de penser que plusieurs d'entre eux songerent à se réfugier en des Pays, où ils n'eussent pas à craindre qu'on vint encore troubler leur repos? Et qui a pu les empêcher de se retirer dans les Antilles, en passant

par les Açortes, qui sont à moitié chemin. Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation, & pouvoient servir aux Espagnols de modèles pour en construire de semblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple assez récent du célèbre HANNON, Carthaginois, qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraisemblance à dire que des Isles du Cap Vert on ait traversé au Brésil. Les *Antololes*, que Pline a placés dans leur voisinage, étoient Scythes, & non pas Ethiopiens, leur couleur & leurs mœurs conviennent assez avec celles des Brâsiliens.

La Grande-Bretagne, l'Irlande, & les *Cadées* paroissent aussi au Scavant d'Anvers très propres à fonder une conjecture toute semblable en faveur de l'Amérique Septentrionale. Il rapporte à ce sujet ce qui est marqué dans l'Histoire du Pays de Galles, écrite par le Docteur David POWELL, sous l'année 1170. MADOC, dit cet Historien, un des Fils du Prince OWEN GUYNETH, las du rebuté des Guerres Civiles, qui s'étoient élevées entre ses Freres après la mort de leur Pere, arma plusieurs Vaisseaux, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de long cours, & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très fertiles, & qui n'étoient point habitées: il y débarqua une partie de son Monde, puis retourna en Angleterre, où il fit de nouvelles Recrues, qu'il mena dans sa Colonie. Laër paroît faire beaucoup de fond sur cette Histoire, & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entreprises

dans
souhait
à comp
Région
celles d
De li
rallèle
riquin
de Plin
à tout
& de s
quelqu
quoiqu
Peuple
Nord
du rest
eux n
que to
Améri
a d'An
Méridi
dans c
voit fa
dre si
lui au
sieurs
jours
mais
tion d
où les
vrai
pour
d'avo
suffire
Plin
picque

dans toutes les Isles Britanniques. Il seroit à souhaiter, ajoute-t'il, qu'on se fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De là il vient aux Scythes, & fait un parallèle de leurs mœurs avec celles des Américains. Il prouve d'abord, par le témoignage de Plin, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionales de l'Asie & de l'Europe, & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la suite on l'ait restreint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où plusieurs ont été longtemps ignorés du reste du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages, que tous ont pu envoyer des Colonies en Amérique, & que, si on lui objecte qu'il n'y a d'Anthropophages, que dans l'Amérique Méridionale, c'est que tous ceux, qui étoient dans ce détestable usage y ont passé. Il pourroit sans doute s'épargner la peine de répondre si mal à une objection, que Personne ne lui auroit apparemment faite, puisque plusieurs Américains Septentrionaux ont toujours été, & sont encore Anthropophages : mais continuons de le suivre dans l'exposition de son système. Je dis son système, car, où les Mémoires manquent pour constater le vrai, c'est une nécessité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette question, d'avoir recours au vrai-semblable, & il doit suffire de ne s'en pas éloigner.

Plin, à la vérité, dit que les Scythes se piquoient d'avoir beaucoup de Chevaux,

mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de plusieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caspienne, & dont une partie menotent une vie errante : ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choses avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique : & il n'est pas fort étonnant, ajoûte Lait, que ces rapports ne soient pas absolument parfaits ; car ces Peuples, avant même que de sortir de leur Pays différoient déjà les uns des autres, & ne portotent pas le même nom : le changement de demeure a fait le reste. On trouve les mêmes rapports entre plusieurs Nations Amériquaines, & les Samojedes établis sur le grand Fleuve Obi, tels que les Russiens nous les ont représentés ; & il est bien plus naturel de supposer que des Colonies de ces Peuples ont passé en Amérique, en traversant la Mer Glaciale sur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Amériquains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samojedes & des Scythes Nomades. De l'Amérique Septentrionale Lait passe à la Méridionale, & examine si elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Isles de Salomon sont à huit cent lieues des Côtes du Perou, & on sçait aujourd'hui qu'elles sont séparées des Terres Australes par une Mer, dont on ne connoit point encore toute l'étendue. Le Pere de Acosta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent ; mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que

c'est u
docte
nale a
Austra
dinand
nand d
pace de
(4) C
une pa
Lettre
débarq
peuple
toutes
que La
que M
séparée
plus q
centrio
a été p
ment
Nouve
Pour
l'Améri
Pacifiq
partie d
permett
Orient
Amériq
point-l
au mo
qu'il n
pour o
que ; c

(4)
Faites
quoi il

us les Scythes,
qui étoient au
, & dont une
e: ce qu'il rap-
leur façon de
choses avec
uvages de l'A-
nnant, ajoute
nt pas absolu-
avant même
roient déjà les
pas le même
a fait le reste.
ntre plusieurs
amojedes éra-
que les Rus-
est bien plus
lonies de ces
en traversant
que de faire
chemin, que
les Améri-
de ceux-ci,
s Nomades.
e. Lait passe
si elle a pu
r. Pacifique.
cent lieues
aujourd'hui
Austales
noit point
de Acosta
de la Nou-
un Conti-
d. H A W-
référé que

DES AMERIQUEAINS. 33

c'est une île. Il faut donc, continué le docte Flamand, que l'Amérique Méridionale ait été peuplée par cette grande Terre Australe, la même que Dom Pierre Ferdinand Giròs, Portugais, & Dom Ferdinand de Quiros, Espagnol, rangerent l'espace de huit cent lieues en 1609. & en 1610. (*) Ce Dernier, qui a donné son nom à une partie de cette Terre, marque dans sa Lettre au Roy Catholique que le Pays où il débarqua en plusieurs endroits, étoit fort peuplé, & qu'il y avoit vu des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'est-il pas étrange que Lait aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionale par une Terre, qui en est séparée par une Mer immense, & beaucoup plus que du reste du Monde, que par la Septentrionale, laquelle, en supposant qu'elle a été peuplée la première, doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déjà dit, que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique, il observe que les vents de la partie de l'Est, qui y regnent toujours, ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient; puis il examine plusieurs Langues Américaines pour les confronter, & ce n'est point-là le meilleur endroit de son Ouvrage; au moins, si nous en jugeons par l'Extrait, qu'il nous donne d'un Vocabulaire Haron, pour opposer cette Langue à celle du Mexique; car il l'a tiré du Frere Gabriel Saghar,

(*) Voyez dans les Voyages de Quiros, & dans les Chronologies à quelle est la vraie situation de ces Isles de Salomon, quoi il se réduise ce

Recoller, qui entendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur première Origine, & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mène pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de MORAËZ, Portugais, tiré du vingtième Livre de son Histoire du Brésil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israélites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israélites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brésiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considère l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations diffèrent, & je puis assurer que cette prétendue ressemblance, qui a tant séduit l'His-

torien
air,
dispar
qu'on
Jea
opini
& n'a
succè
ges d
y ent
crut
décou
glois
de l'E
Ap
mais
trouv
zano
il me
prend
de co
mités
du Su
Premi
en on
témoi
à Cur
main
rable
prom
ches
bien l
se rép
Voyon

(a) V
des Rôti

peu le Huron.
 fruit de la Re-
 la dans laquelle
 es, qui le puis-
 Origine; & en
 ion ne le mene
 leurs, quoique
 fait une étude
 us exactement
 es, il trouve-
 ses à réformer

il fait en peu
 annuel de Mo-
 même Livre de
 e n'est pas en-
 teur, ce sont
 tes, qui ont
 ave, à l'égard
 it des décou-
 que le Sénat
 ars, d'où il est
 nt alors dans
 rts, n'ayant
 Compatrio-
 de choses,
 uant aux Il-
 our trouver
 Brâsiliens,
 ireconcision.
 n considère
 là à cette
 res points
 Nations
 cette pré-
 l'Hic-

DES AMÉRIQUINS.

59

torien Portugais, est tout au plus un faux
 air, qui saisis au premier coup d'œil, &
 disparaît, quand on y regarde de près, &
 qu'on ne s'est pas laissé prévenir.

Jean de Laër ayant donc bien réfuté les
 opinions, qu'on avoit avancées jusqu'à lui;
 & n'ayant pas prouvé la sienne avec le même
 succès, un Sçavant Hollandois, nommé Geor-
 ges de HORN, entra dans la lice; & il
 y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il
 crut tirer un grand avantage des nouvelles
 découvertes, que ses Compatriotes & les An-
 glois venoient de faire au Nord de l'Asie,
 de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a ja-
 mais imaginé; c'est-à-dire, tout ce qu'on
 trouve dans le Pere Garcia, & dans Solor-
 zano sur le sujet, qu'il entreprend de traiter,
 il met dans tout son jour la difficulté de
 prendre son parti; difficulté fondée sur le peu
 de connoissance, que nous avons des extré-
 mités de la Terre, du côté du Nord & du côté
 du Sud, & sur ce que les Espagnols, qui les
 Premiers ont découvert le Nouveau Monde,
 en ont ruiné les plus anciens monumens:
 témoin ce grand Chemin double de Quito
 à Cuzco, Entreprise, à laquelle les Ro-
 mains mêmes n'ont rien exécuté de compa-
 rable (*). Il ne craint pourtant pas de se
 promettre un heureux succès de ses recher-
 ches, & trouve que le Pere de Acosta décide
 bien légèrement qu'on ne peut sans témérité
 se répondre de réussir dans cette Entreprise.
 Voyons s'il n'a pas lui-même justifié ce

(*) Voyez M. BRACIA, sur les Grands Chemins
 des Romains.

qu'il blâme dans l'Auteur Espagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas possible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vu le peu de tems, qui s'est écoulé depuis la Création du Monde, jusqu'à ce grand événement. De très habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes sur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, du moins la chose est-elle possible, & c'en est assez pour ne point assurer le contraire. Il faut avouer néanmoins que de Hornn n'est pas sent de son sentiment; mais ce qu'il ajoute, ne donne pas une grande idée de son exactitude, ou de sa bonne foi. Selon lui, Lescarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde; cependant l'Historien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il pose ensuite pour principe qu'après le Déluge, des Hommes & les Animaux Terrestres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de dessein formé, & par hasard; que les Oiseaux y ont passé en volant; ce qui ne doit point paroître étrange, puisqu'on en a vu suivre pendant trois cent lieues des Vaisseaux, sans s'arrêter, & qu'il se rencontre par-tout des Rochers, & des Isles, où ils peuvent se reposer. Ainsi, selon lui, Jean de Laët a eu raison de dire que l'article des Oiseaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne sera pourtant pas de leur avis, car combien connoissons-nous de Volatiles, qui ne peuvent ni nager, ni voler à loin? Le Pere de Acosta a aussi très-bien observé, au jugement du docte Hollandois, que les Bêtes Sauvages ont pu trouver un pas-

sage lib
rencon
vaux
Elepha
ni beau
qui y
ou n'a
duire
rique
tous ce
Hémis
Pou
ciut de
les No
de Neg
Cares
tems a
quelqu
nois,
les Peu
l'Europ
les an
teurs &
de se ti
des &
tes ces
voit p
frisés,
Mig
Scharh
lapoqu
aussi
ne lais
Tou
Hornn
n'ont

Espagnol. ne croit pas pos-
 été peuplée avant
 tems, qui s'est
 du Monde, jus-
 De très-habiles
 dès-lors il y avoit
 terre, qu'il y en a
 chose est-elle pos-
 ne point assurer
 néanmoins que
 son septiment;
 donne pas une
 e, ou de sa bon-
 fait naître Noë
 pendant l'Hi-
 , qui approche
 rpe qu'après le
 Animaux Ter-
 Amérique par
 formé, & par
 e passé en vo-
 oître étrange,
 ant trois cent
 éter, & qu'il
 hers, & des
 Ainsi, selon
 de dire que
 ne difficulté.
 pas de leur
 nous de Vo-
 er, ni voler
 si très-bien
 Hollandois,
 ver un pac-

sage libre par les Terres, & que, si l'on n'a
 rencontré dans le Nouveau Monde, ni Che-
 vaux, ni Bœufs, il pouvoit ajoûter, ni
 Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros,
 ni beaucoup d'autres, c'est que les Nations,
 qui y ont passé, n'en avoient point l'usage,
 ou n'ont pas eu la commodité de les y con-
 duire. Il y a cependant des Bœufs en Amé-
 rique, mais d'une espece très-différente de
 tous ceux, que nous connoissons dans notre
 Hémisphère.

Pour ce qui est des Hommes, de Hœnn ex-
 clut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous
 les Noirs, tant de l'Asie, que de l'Afrique, le peu
 de Negres, qu'on a trouvé dans la Province de
Caraca, y ayant sans doute été conduits peu de
 tems auparavant par quelque accident, ou par
 quelque hazard. 2°. Les Norvégiens, les Da-
 nois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous
 les Peuples du Nord & du milieu des Terres de
 l'Europe & de l'Asie. Cependant les Celtes &
 les anciens Bretons étoient grands Naviga-
 teurs & autant portés qu'aucun autre Peuple,
 de se transporter en Amérique. 3°. Les Samoie-
 des & les Lapons. Sa raison pour exclure tou-
 tes ces Nations, est qu'en Amérique on ne
 voit personne, qui ait les cheveux blancs &
 frisés, ni qui porte de la barbe, si ce n'est les
Miges, dans la Province de *Zapoteca*, les
Scheriet, vers *Rio de la Plata*, & les *Ma-
 lapoues*, dans le Brésil. Les Esquimaux ont
 aussi les cheveux blancs, & ces exceptions
 ne laissent pas d'embarrasser.

Tous les Indiens de l'Asie, continuë de
 Hœnn, croient la Métémpsychose: donc ils
 n'ont point passé en Amérique, ou on ne

la connoit point. Cependant de bons Auteurs, & surtout le Savant KOSMOS, prétendent que la Métaphysique n'a été portée aux Indes, que par XANX, qui vraisemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambise chassa de leur Pays, quand il eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perse & dans les Indes, & l'un & l'autre sont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIONORA de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux : donc ils n'ont point contribué à peupler le N. Monde. Ces propositions générales sont bien difficiles à démontrer, sur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, decupé par tant de Nations, de mœurs, d'usages, & de génies si différens. Les Grecs & les Latins sont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, selon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raison, que les Carthaginois, puissans sur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas soufferts. Cette preuve me paroît bien foible, sur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être assez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aimerois mieux dire qu'HÉRACULES s'étant persuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'est pas venu à l'esprit des Compatriotes de s'y embarquer, qui ne seroit pourtant qu'une conjecture assez aisée à détruire.

Enfin les Chrétiens, les Juifs, les

Mahométans, si on en croit de Hornn, ne se sont point établis dans le Nouveau Monde ; & cet Sçavant ne rejette pas absolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circoncision, de la Confession, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on a prétendu avoir trouvé des vestiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de son système, dont voici le plan.

Il suppose d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord ; & regardant comme une supposition dénuée de fondement, la Barrière de l'Isthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Espagnols, il soutient que les premières Colonies sont allées beaucoup au-delà, puisque l'on rencontre dans toute l'étendue de ce Continent ; dans la Partie Méridionale, comme dans la Septentrionale, des traces certaines du mélange des Nations du Nord avec celles, qui sont venues d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies sont des Scythies ; que les Phéniciens & les Charraginois ont abordé ensuite en Amérique par l'Océan Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pu y passer par quelque-une de ces voyes, ou y avoir été jetés par la Tempête ; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pu s'y trouver transportés par quelque événement semblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il observe, ce me semble, très-bien que les

Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien; que si dans les premiers siècles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation; que comme leurs Descendans n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une structure ordinaire ont pu produire, & produisent encore aujourd'hui de ces Colosses, ainsi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénégal. Jusqu'ici il ne s'est rien de nouveau, & la plupart de ces observations avoient été faites avant lui: mais voici du neuf, qui lui est propre: il passe de la possibilité au fait, & des conjectures aux assertions, & cet essor une fois pris, il va fort loin: suivons-le, il nous divertira, & de temps en temps il nous dira d'assez bonnes choses.

Laisant à part les Scythes, qu'il suppose avoir passé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premières Peuplades, il établit une première transmigration de Phéniciens, en posant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hemisphere de leurs Colonies: mais il est bon d'observer, que sous le nom de Phéniciens, il comprend aussi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens sont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continue-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes: HANNON a fait le tour de l'Afrique; les Cana-

D
riel étoit
d'ailleurs
en Afrique
guerres
ruinées
Mauritanie
rant;
Ecrivain
DORÉ
ciens,
après d
rique?

Cette
certain
très-an
qui a
du M
avant
que P
exact
dans
serve
Hes
il est
Platon
subim
core
quin
tyr d
racon
fois
été s
Tern
trouv
Délu
nale

riels étoient connus des Anciens. On sçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afrique y ont eu à soutenir de grandes guerres contre les Naturels du Pais, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE est ici son garant, & il préfère l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contredisent. OÙ ces Phéniciens, ajoute-t'il, auroient-ils pû se retirer après de si grandes pertes, que dans l'Amérique ?

Cette premiere Transmigration lui paroît certaine, dès qu'elle est possible, & il la juge très-ancienne; mais il se moque d'OPMER, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'est pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la description, qu'il en fait. Il observe qu'on a nommé Atlantides toutes les Isles, qui sont à l'Occident de l'Afrique, & il estime vraisemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été submergée par le Déluge, dont il reste encore quelque léger souvenir parmi les Américains. Il dit encore que, selon Pierre Martyr d'Anglerie, les Insulaires des Antilles racontotent que leurs Isles avoient été autrefois jointes à la Terre ferme, & n'en avoient été séparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations: qu'on trouve encore dans les lieux des vestiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionale est pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la

Septentrionale, où la Nouvelle France seule
 & plus d'eaux, que tout le reste de ce grand
 Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens
 avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlan-
 tique, & forcés par des Tempêtes, avoient
 pris Terre à une grande Isle, à l'Occident de
 la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrain
 fertile, des Fleuves navigables, & de somp-
 tueux Edifices. De Hornn explique ceci de la
 seconde Transmigration de ces Peuples en
 Amérique. Diodore ajoûte que dans la suite
 les Carthaginois, vexés par les Tyriens &
 par les Habitans de la Mauritanie, qui
 leur donnoient ni paix, ni trêve, menèrent
 dans cette Isle des Colonies, & tinrent la
 chose secrète, afin d'avoir toujours de ce
 côté-là une retraite assurée, en cas de dis-
 grace. D'autres Auteurs, que de Hornn ne
 ne nomme pas, ont prétendu que ces Voya-
 ges se faisoient à l'insû des Magistrats, les-
 quels s'appercevant que leur Etat se dépen-
 ploît, & ayant découvert la source de ce dé-
 sordre, défendirent cette navigation sous
 de très-grièves peines.

Enfin, la troisiéme Transmigration des
 Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occa-
 sionnée, selon notre Auteur, par un Voyage
 de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne,
 qui étoit au service de Salomon. D'abord,
 sur l'autorité de Joseph, il assure qu'Amon-
 Gaber, où se fit l'embarquement, est un
 Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoûte-
 r'il, alloit chercher des Dents d'Eléphants &
 des Paons sur la Côte Occidentale d'Afrique,
 qui est *Tharfe* : c'est aussi le sentiment de

D
 Monfigu
 est. Has
 Colomb
 ques-uns
 même se
 aux 10e
 que les
 des Col
 est la
 nom au

Une
 le doct
 doive s
 rent l'h
 Palestin
 après ce
 ciens da
 les Car
 de l'Yu
 force &
 entre e
 Religio
 Nouvea
 que, g
 c'est qu
 blirent
 leares
 usage
 étoit p
 les Car
 depuis
 son ren
 Tous
 plusieurs
 en voi
 disting

Monsieur HUET : puis de l'Or à Ophir, qui est Haïti, l'Isle Espagnole : Christophe Colomb l'avoit dit avant lui, selon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même sentiment. De Hornn revenant ensuite aux Isles Atlantiques, veut nous persuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la Cerné des Anciens est la Grande Canarie, laquelle doit son nom aux Cananéens, qui s'y réfugièrent.

Une des Canaries s'appelle la Gomora : le docteur de Hornn ne doute point qu'elle ne doive son nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chassés de la Palestine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve le Cham des Phéniciens dans le Chemax de l'Isle Haïti, dans les Camis du Japon, & dans le Chile Cambal de l'Yucatan ? Tout est à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre ensuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point passer sous silence, c'est que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Isles Baléares, n'avoient ni Caractères, ni aucun usage de l'Ecriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grece, non les Caractères, dont la Nation s'est servie depuis, mais ceux, dont se servoient de son tems les Egyptiens.

Toutes ces Transmigrations ont précédé de plusieurs siècles la Venue de Jesus-Christ : en voici de plus modernes. Notre Auteur distingue trois sortes de Scythes, qui ont pa-

fé dans le Nouveau Monde, des Huns, des Tartares du Cathay, & des Chinois : A coup sûr, les Partisans de l'Antiquité de la Nation Chinoise ne lui passeront pas que ce grand Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, & ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il y a d'incertain dans les prétentions de quelques Chinois, ne seront pas de son avis. Il est aujourd'hui constant que l'Empire Chinois n'est pas fort postérieur aux Petits-Fils de Noë. Mais nous ne finirions point, si nous voulions relever toutes les suppositions fausses & hasardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des Nations sans nombre, qui occupoient un Pays immense : & l'occasion du passage de plusieurs en Amérique fut, selon lui, leur multitude & leurs guerres intestines. Pour ce qui est de la route, qu'il leur fait prendre, il prétend qu'ils passèrent par l'extrémité du Nord, où ils trouvèrent des Mers glacées. Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nombre infini de ces Barbares, que leurs vastes Contrées ne pouvoient plus contenir, comme il avoit déjà oublié ce qu'il avoit dit d'abord, que les premières Peuplades de l'Amérique s'étoient formées par les Scythes, il nous avertit que si les Quartiers Septentrionaux de l'Amérique sont les moins peuplés, c'est que le Pays des Huns l'a été fort tard, & qu'encore aujourd'hui il ne l'est pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même chemin ? Non, car tandis que le plus grand nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux, qu'on appelloit *Finnés*, & que Cornéille Ta-

CETTE place
& les Ca
dent, tr
Laponnie
que des
sois déb
on ne tr
nétre da
chercher
le fond
maux &
la Baye
Norvégi
en. Ce q
n'ont rie
ni pour
vivre, n
Cheveux
leurs plu

Quant
Lions &
parences
canie da
pourroie
Hemisph
côté de
nous en
raconter
GREL
table. C
vaillé q
Nouvel
Un jour
rencont
connue
aventur

N 2
des Huns, des
inois : A coup
é de la Nation
que ce grand
fondateurs, &
point ce qu'il
ions de quel-
de son avis.
que l'Empire
r aux Petits-
irions point,
e suppositions
Hollandois.
omprend des
épuoient un
passage de
on lui, leur
ines. Pour ce
ait prendre,
xtrémité du
ers glacées.
ire du nom-
leurs vastes
enir, com-
l avoir dit
ades de l'A-
s Scythes,
ers Septen-
moins peu-
ns l'a été
il ne l'est
même che-
plus grand
ient, ceux,
neille TA-

DES AMERIQUAINS. 45

Cette place dans la Finlande, les *Samojedes*. & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverserent la Nouvelle Zemble, la Lapponie, & le Groënland, d'où il juge aussi que des Norvégiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un seul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voisines de la Baye d'Hudson, tirent leur Origine des Norvégiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui est certain, c'est que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voisins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui selon toutes les apparences, ont passé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur passage pourroit bien être une preuve que les deux Hemispheres se touchent par le Nord du côté de l'Asie, & ce n'est pas la seule, que nous en ayons, si ce que j'ai souvent oüi raconter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jésuite François, est véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Missions de la Nouvelle France, passa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une Femme Huronne, qu'il avoit connue en Canada : il lui demanda par quelle aventure elle se trouvoit dans un Pays si éloi-

gné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation jusqu'à l'endroit, où elle se trouvoit. On m'a encore assuré qu'un autre Jésuite passant par Nantes au retour de la Chine, y avoit rapporté un trait assez semblable d'une Femme Espagnole de la Floride : elle avoit été prise, disoit-il, par des Sauvages, & donnée à une Nation plus éloignée, & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainsi successivement passé de Pays en Pays, traversé des Régions très-froides, & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie, y avoit épousé un Tartare, qui avoit passé en Chine avec les Conquérans, & s'y étoit établi.

A la vérité ceux, qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Asie, en suivant les Côtes d'Yesso, ou de Kamtschatka, ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent, & ont conclu qu'entre l'Asie & l'Amérique, il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA, Espagnol, si on en croit Jean Hughes de LINSCHOOTEN, a vérifié que cette séparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large, les dernières navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'est qu'une Baye, au-dessus de laquelle on peut passer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement, lorsqu'il dit que l'Amérique Septentrionale est remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une espèce de Tygres, dont le poil est de petit gris, qui ne sont pas mouchetés, dont la queue est fort lon-

gue, & mais à c
pique,
Tygres
pourtant
de la T
en avan
des Cli
on peu
donné

Ce e
les Scyt
grande
toire T
nous ap
& de
habités
ture d
d'un gr
On m
quelqu
parlé d
qu'il d
& que
M A R
crainte
des H
dilleu
semble
plus d
Scyth
Jus
loin d
tems,
ses éc
de vo

gue, & dont la chair est bonne à manger : mais à cela près, ce n'est que vers le Tropique, que l'on commence à voir de vrais Tygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve pourtant point, qu'ils n'y soient point venus de la Tartarie & de l'Hircanie : mais comme en avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé des Climats, qui leur convenoient davantage, on peut croire qu'ils ont tout-à-fait abandonné les Pays Septentrionaux.

Ce que SOLIN & Plin rapportent, que les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une grande étendue de Pays, jusqu'au Promontoire *Tabin* : & ce que Marc Pol de Venise nous apprend, qu'au Nord-Est de la Chine & de la Tartarie il y a de vastes Pays inhabités, pourroient bien confirmer la conjecture de notre Auteur, touchant la retraite d'un grand nombre de Scythes en Amérique. On trouve dans les Anciens les noms de quelques uns de ces Peuples : PROLEMEE parle des *Tabiens*, Solin nomme les *Apalcens*, qu'il dit habiter pour Voisins les *Messagates*, & que Pline assure avoir disparu. Ammien MARCELLIN dit expressément que la crainte des Anthropophages obligea plusieurs des Habitans de ces Contrées à se réfugier ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me semble, au moins une forte conjecture, que plus d'une Nation Américaine a une Origine Scythe ou Tartare.

Jusques-là de Horn ne s'égare donc pas si loin de son but, qu'il n'y revienne de tems en tems, & l'on reconnoît le Scyvant jusques dans ses écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force de vouloir conjecturer sur des convenances

de noms, la tête lui a tourné. Qui ne riroit, par exemple, en lui voyant avancer sérieusement, que les *Apalaches*, Nation Floridiennne, sont les *Apaléens* de Solin, & que des *Tabians* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Pérou? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a, dit-on, un Peuple Voisin des Mogols, qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada: Herodote donne aux Turcs le nom d'*Treas*. Voilà les Iroquois & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes, la conjecture porte à faux: car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France, ou presque tous, sont de la façon des François.

Il y a plus, les Hurons & les Iroquois, à qui notre Auteur donne des Origines si différentes, parlent à peu près la même langue; l'une est une Dialecte de l'autre: au lieu que les Souriquois, auxquels de Hornu donne les mêmes Ancêtres, qu'aux Iroquois, n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage, ni dans le caractère d'esprit. La Langue, qu'ils parlent est une Dialecte Algonquine; & le Huron est aussi différent de l'Algonquin, que le Latia l'est de l'Hébreu. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée, pour se persuader que le *Meyra Humona* des Brasiiliens, & le *Paicuma* des Habitans de Santa-Cruz, viennent de Saint Thomas, & sont dérivés de la Langue des Turcs, qui avant que de passer en Amérique, avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre?

La confiance abandonne notre Auteur, lorsqu'il semble qu'elle devroit moins lui manquer,

ézer,
dionna
si elle e
trouve
de déb
Pérou
sieurs F
pas for
détruisi
à comb
puis lon
choisis
mœurs
de Cor
differe
les Cor
aussi po
Les u
Hornu
lieux; c
les Jap
Chinois
des Scy
Phénici
reçu tou
les Arts
mélange
ensin le
ces Peup
Amériq
pas con
Cathaye
Japonne
veau M
à peu pr
fana &
Tom.

quer, il n'ose décider, si l'Amérique Méridionale a peuplé les Terres Australes, ou si elle en a reçu ses Habitans : mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Mexique. Il convient avec plusieurs Historiens que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes lorsque les Espagnols les détruisirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis longtemps dans les Pays, qu'ils avoient choisis, sur-tout dans le Mexique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette différence venoit apparemment de ce que les Conquerans du Mexique n'étoient pas aussi policés, que ceux du Pérou.

Les uns & les autres, si on en croit de Hornn, sont néanmoins sortis des mêmes lieux ; ce sont, dit-il, les Peuples du Cathay ; les Japonnois, qui en sont originaires ; les Chinois, qu'il suppose toujours descendus des Scythes ; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà assurément une Origine bien mêlée, & bien bisarrement assortie. Mais enfin le Sçavant Hollandois veut que tous ces Peuples aient envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'est pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & surtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a souvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de M É N A G E ; mais aussi

on leur fait faire un si long chemin , qu'on ne doit pas être surpris , s'ils ont si fort changé sur la route.

Il n'y a pas jusqu'aux *Chiquites* du Paraguay , dont il ne fasse dériver le nom , lequel est purement de la façon des Espagnols , de celui de Cathay. Le nom d'*Incas* , qui étoit celui de la Famille Impériale du Pérou , a , selon lui , trop de ressemblance avec le même nom de Cathay , pour qu'il soit permis de douter que ces Souverains ne tirassent leur Origine de ce grand Pays. En un mot , chercher des Catayens en Amérique , c'est , dit-il , chercher des Grecs en Italie , & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli* : donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne. *Chiapra*, Province du Mexique , peut-il venir d'ailleurs que de *Giapan* , nom , que quelques-uns donnent au Japon ? Motezuma Empereur du Mexique , avoit une Barbe à la Chinoise : il n'en faut pas davantage pour le faire Originaire de la Chine. Ce n'est pourtant pas sans scrupule , que notre Auteur quitte les étymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe est fort singulière dans un Mexiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motzainma* , qu'il prétend , je ne sçai sur quelle autorité , être un titre d'honneur au Japon : ainsi ce Prince pourroit bien tirer son Origine de ces Isles.

Cependant ce ne sont ni les Cathayens , ni les Japonnois , qui ont fondé la Monarchie Mexiquaine : de Hornn en fait honneur à *Fasur* , Roi de la Chine , qui , détrôné par

Cubl
avec
en A
nouv
nois
siécle
des r
Co
Man
perfe
fices
pagn
Amér
Pol
Chin
n'ont
répon
ciles
court
symb
Vo
la qu
si la
verfe
Lect
pour
sur ce
qu'en
paroi
1^o. e
être
l'a-t-
Ri
de ré
être
du M

DES AMÉRIQUAINS. 51

Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes sur mille Vaisseaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathay, avoit fondé deux siècles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne sçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très-grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices somptueux, qui étonnerent si fort les Espagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de son tems, dit Marc Pol de Venise, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conservé leurs caracteres ? c'est, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire ; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aisé d'y suppléer par des figures symboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit sur la question présente ; & je suis bien trompé, si la simple exposition de tant d'opinions diverses n'est pas suffisante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumières, dont il a besoin pour prendre le seul parti, qui convienne sur cette grande controverse, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle se réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé ? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t-il été ?

Rien, ce me semble, n'est plus aisé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé sur cela des dif-

DE L'ORIGINE

fiacités, qu'on croyoit insolubles, & qui ne l'étoient point. Les Habitans de l'un & de l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & elle a été peuplée. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, & on les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes pour les extrémités de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe; pour se transporter dans des Isles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? non sans doute. La navigation, qui s'est si fort perfectionnée depuis trois ou quatre siècles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût alors dans le degré de perfection nécessaire, pour le dessein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en sont tenus à cette possibilité, qu'on ne sauroit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique au Brésil; des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Isles Britanniques & des Côtes de France en Terre-neuve, la Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en pourrois dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Isles Mariannes, & de-là au Mexique. Il y a dans l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en

avoir
conce
furent
dre,
Terre
pler
Il
tion
à fa
ont c
l'Am
Hist
plût
les c
simp
pare
fond
dout
rans
renv
être
niere
prem
ne,
en a
jusq
toien
nou
com
fait
ble
cult
Ce
n'a
le se
la c

avoir trouvé dans l'Amérique? & peut-on concevoir que les petits-Fils de Noë, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, & de se répandre, selon les desseins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers?

Il falloit donc s'en tenir là, mais la question étoit trop simple, & la réponse trop aisée à faire. Les Sçavans veulent discuter, & ils ont cru-pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée: & parce que les Histoires ne leur fournissoient rien pour cela, plutôt que de demeurer court, ils ont réalisé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une simple convenance de noms, une légère apparence leur ont paru des preuves, & sur ces fondemens ruineux ils ont bâti des systèmes, dont ils se sont entêtés; dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux; & qu'on renverse souvent par un seul fait, qui ne peut être contesté. De-là il est arrivé que la manière, dont le Nouveau Monde a reçu ses premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point; on a porté l'extravagance jusqu'à se persuader que les Américains n'étoient point issus du premier Homme, que nous reconnoissons pour notre Père commun; comme si l'ignorance de la manière, dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même un degré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus singulier, c'est qu'on n'a pas pris, pour sçavoir ce qu'on cherchoit, le seul moyen, qui nous restoit: je veux dire, la confrontation des Langues. En effet dans

la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoissance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hemisphere, qui sont regardées comme Primitives; pourroient nous faire parvenir à quelque heureuse découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'est pas aussi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Millionnaires, qui ont travaillé sur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un-Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'alteration, qu'elles ont souffertes, tiennent encore assez de la Matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, on a cherché dans les Mœurs, les Coutumes, la Religion, & les Traditions des Amériquains, leur premiere Origine: cependant je suis persuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire sûrement au but, qu'on se propose. Les anciennes Traditions s'effacent de l'esprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant plusieurs siècles n'ont eu aucun secours pour les conserver; & la moitié du Monde est dans le cas. De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui effacent les premieres, & sont effacées à leur tour. Au bout d'un siècle ou deux on n'a plus rien, qui puisse ser-

vir d
mieu
L
par
le m
niffe
touj
vern
altér
étré
nus
regl
ques
té. l
sém
duit
celle
de l
à la
ser,
F
plus
tion
ren
poir
un
par
tion
qu'i
ram
le f
Les
tier
tou
déf
& d

vir de guide pour retrouver la trace des premières Traditions.

Les Mœurs dégénèrent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent; par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raison cette altération de mœurs & de caractère doit-elle être sensible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant sans principe, & sans règles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que sont l'éducation, & la société. Les Coutumes s'abolissent encore plus aisément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on abandonnées. Que dirai-je de la privation des choses les plus nécessaires à la vie? La nécessité, où l'on est de s'en passer, en fait perdre les noms avec l'usage.

Enfin rien n'a essuyé de plus prompts, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vue, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs si peu liées entr'elles, parce que l'inconséquence & les contradictions sont l'appanage essentiel du mensonge, qu'il ne reste pas le moindre fil, qui puisse ramener à la vérité. Nous en avons vu dans le siècle précédent un exemple bien sensible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux: toutefois en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice de Religion, d'instruction, & d'une autorité, qui les retint dans le devoir,

ils en étoient venus jusqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. S'ils avoient subsisté seulement jusqu'à la troisième génération, leurs Petits-Fils auroient été aussi peu instruits des principes du Christianisme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison, & n'est-ce pas de cette sorte que tant de Nations Infidèles se sont trouvées avoir mêlé dans leur Culte Idolâtre, des cérémonies, qui paroissent copiées d'après les nôtres ?

Il n'en est pas de même des Langues. Je conviens qu'une Langue vivante est sujette à de continuel changemens, & comme toutes l'ont été, on peut dire qu'aucune ne s'est conservée dans sa pureté originale. Mais il n'en est pas moins vrai, que malgré les changemens que l'usage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les distinguoit des autres, ce qui suffit pour ce qu'il nous faut dans le cas présent ; & que des ruisseaux, qui sont sortis des principales sources, je veux dire des dialectes, on peut remonter jusqu'aux Langues Meres, comment cela ? c'est que, suivant la remarque d'un sçavant Académicien (a), les Langues Meres se reconnoissent en ce qu'elles sont plus énergiques, que celles, qui en sont dérivées, parce qu'elles ont été formées sur la nature ; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses, dont ils sont les signes ; qu'elles doivent moins au hasard, & que le mélange, qui a formé les dia-

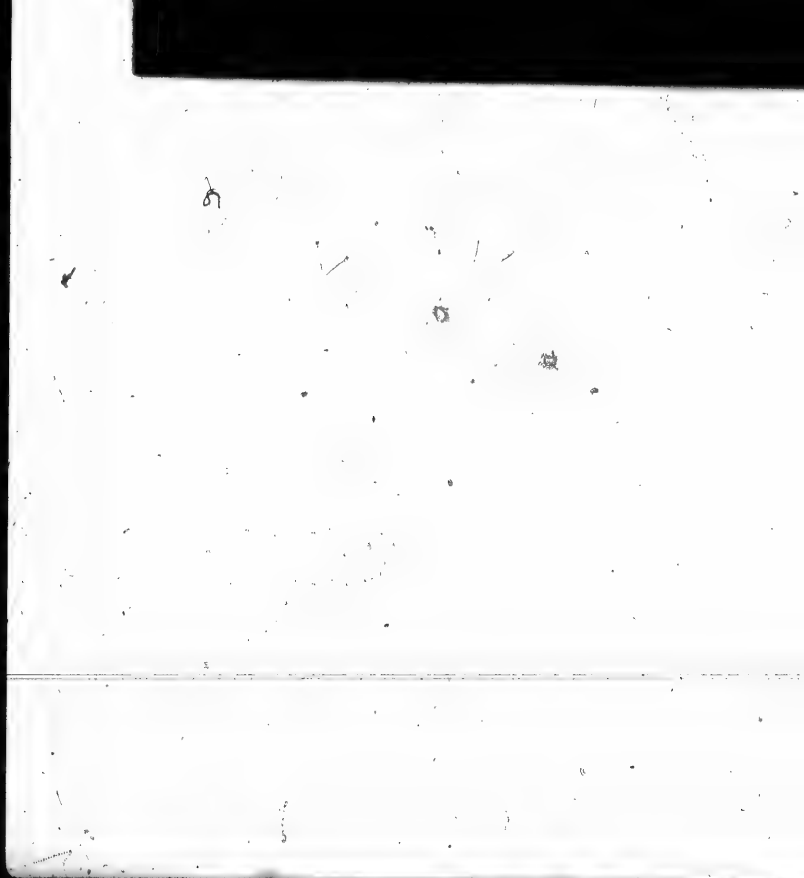
(a) M. l'Abbé DUBOS, *Histoire de la Peinture & de la Poésie*.

lectes
tie de
nature
étoien
De
l'Amé
teres,
remoi
& pa
parler
assez
des Pe
elles
observ
arrière
dans l
sé. Je
puisse
qui pe
Enfan
l'Arti
qui a
vogue
borne
cueils
à ceux
lui,
Créat
pas,
sur un
ses an
Est
n'a p
Est il
n'ont
Moy

lectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur son avec les choses, dont ils étoient les signes institués.

De-là je conclus, que si l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent ces caractères, il n'est pas permis de douter qu'elles ne remontent à la première origine des Langues; & par conséquent que les Nations, qui les parlent, n'ayent passé dans cet Hémisphère assez peu de tems après la première dispersion des Peuples: surtout, si dans notre Continent elles sont entièrement inconnues. J'ai déjà observé, qu'on suppose gratuitement que les arrières Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu passer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas pensé. Je ne vois en effet aucune raison, qui puisse autoriser une pareille supposition, & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ses Enfans en sçavoient moins que nous: que l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer sur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à se garantir de tant d'écueils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ses Descendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer sur un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites?

Est-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vraisemblable que Noë & ses Enfans n'ont connu que la moitié du Monde, & Moïse ne nous apprend-il pas que toutes les









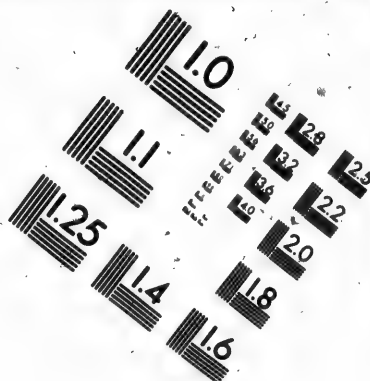
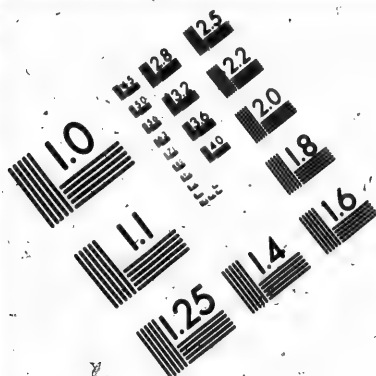
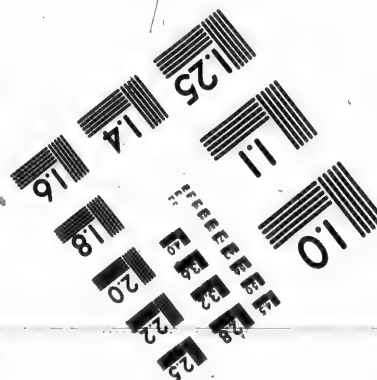
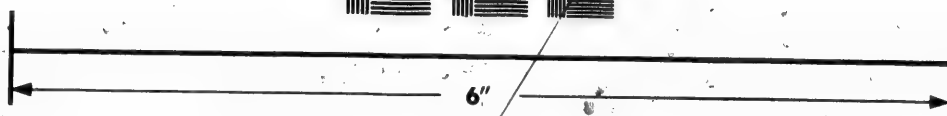
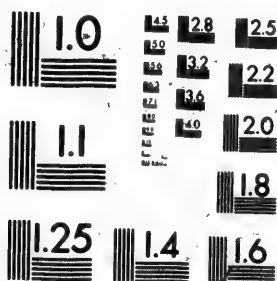


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Terres & les Isles les plus éloignées ont été peuplées ? Comment accorder cela avec la prétention de ceux , qui soutiennent que les premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer ; & peut-on bien dire sérieusement , contre l'autorité d'un témoignage si respectable, comme a fait Jean de Laët , que la navigation est un effet de l'audace des Hommes ; qu'elle n'entroit point dans les vûes directes du Créateur , & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes , & l'Eau aux Poissons ? D'ailleurs les Isles ne font-elles point partie de la Terre , & n'y a-t-il point des endroits du Continent , où il étoit plus naturel d'aller par Mer , que par de longs détours , souvent impraticables , ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter ?

Il est certain que l'art de naviguer a eu le sort de quantité d'autres , dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés , dont quelques-uns sont perdus , & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de nations : mais qu'est-ce que cela prouve ? Il faut toujours en revenir à ce principe , que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux , qui les devoient remplir. L'industrie en a peut-être fait inventer , qui n'étoient qu'utiles ; & la cupidité en a fait découvrir , qui ne pouvoient servir , qu'à satisfaire nos passions. On peut croire aussi que ce qui en a fait tomber plusieurs dans l'oubli , c'est qu'ils n'étoient plus nécessaires , & que telle a été la navigation de long cours , dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il suffisoit pour le Com-

merc
Isles
faute
de lo
tant ,

Q
fi-tôt
les H
avoie
en l'a
de son
faite
parav
ont e
& ha
vient
Habi
sole.

Trad
voyé
Trad
loin
tion
nécess
car ,
d'une
Isle ;
donc
qu'on
ignor
ils n'o
prend
que j
mais
d'autr
Les

merce de ranger les Côtes , & de traverser aux Isles les plus proches. Faut-il s'étonner que , faute d'usage , on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si inconstant , & si souvent orageux ?

Qui peut même assurer qu'on l'ait perdu si-tôt ? Strabon dit en plusieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Espagnols avoient de grands Vaisseaux , & excelloient en l'art de naviguer. Pline se plaint de ce que de son tems la navigation n'étoit pas aussi parfaite , qu'elle l'avoit été plusieurs siècles auparavant ; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Le P. de Acoſta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'usage de la Boussole. Les Insulaires de Madagascar ont une Tradition , qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Isle. Rejetter cette Tradition sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Boussole , n'est-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin si la Boussole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar , j'ai autant de droit de dire , sur la foi d'une Tradition constante dans une grande Isle ; les Chinois ont passé à Madagascar , donc ils connoissoient l'usage de la Boussole ; qu'on en a de raisonner ainsi : les Chinois ignoroient l'usage de la Boussole , donc ils n'ont point passé à Madagascar. Je n'entreprends pourtant pas de soutenir le fait , quoique je puisse le faire avec de bons Auteurs ; mais je serois aussi fondé à l'avancer , que d'autres à le rejeter.

Les Chinois , dont l'Origine remonte aux

Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes; c'est un fait assez bien établi dans l'Histoire: Qui a pu les empêcher de passer au Mexique par les Philippines? Les Espagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Isles Mariannes & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'espace de Mer, qui sépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même manière, les unes plutôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Isles de Salomon, & ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes ressemblent trop peu aux Américains, pour qu'on puisse imaginer qu'ils ayent la même origine, si on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de sçavoir d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pays sont peuplés: il est bien vraisemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette manière, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas été dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre?

Les anciens Celtes & les Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Europe, & dont on ne sçauroit presque nier que l'Origine ne remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique? & si on objecte que les Açores étoient sans Habitans au quinzième siècle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Isles, les ont sans doute négligées,

pour
plus
dont
mau
que
du N
autre
n'est
dent
mun
cond
n'y a
& il
des
plus
Il
méri
parti
rée
Nati
tere
freu
rien
ans
Peup
que
quel
la R
ces
nes
pas
viro
qui
belle
dans
des

pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Esquimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guères d'apparence qu'elle soit ancienne; & il n'y a aucun inconvénient à supposer que des Pays si peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en est pas de même du reste de l'Amérique, on ne me persuadera jamais qu'une partie si considérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations; & la raison, qui se tire du caractère des Américains, & de la peinture affreuse, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples aussi Sauvages & aussi peu policés, que la plupart d'entr'eux, & elle en a encore quelques restes. L'Asie, le premier siège de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés de la plus épaisse barbarie? L'Egypte, qui s'est vantée d'avoir été la source des plus belles connoissances, & qui est retombée dans l'ignorance la plus profonde; l'Empire des Abyssins si ancien, & autrefois si florif-

62 DE L'ORIGINE

fant ; la Lybie , qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie , d'où sont sortis tant de Sçavants en tout genre , n'ont-ils pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples , qui sembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains , si lontems ignorés du reste du Monde , soient devenus Barbares & Sauvages , & que leurs plus florissans Empires se soient trouvé dénués de tant de choses , qu'on croyoit d'une nécessité indispensable dans notre Hemisphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu si féroces , les Montagnards des Pyrenées , dont plusieurs le sont encore ; quelle est l'Origine des Lapons & des Samojedes , d'où sont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi sous les mêmes paraleles il y a des Noirs en Afrique , & il n'y en a point ailleurs , & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes questions touchant les Eskimaux & les Algonquins , les Hurons & les Sioux , les Guayranis & les Patagons. Que si on demande pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe , ni de poil par tout le corps , & pourquoi la plupart sont de couleur rougeâtre , je demanderai à mon tour pourquoi la plupart des Afriquains sont noirs ? Cette question n'entre pour rien dans la dispute sur l'Origine des Amériquains.

Les Nations Primitives se sont mêlées & divisées à diverses reprises ; les guerres étrangères & domestiques , aussi anciennes que la passion de dominer ; la nécessité de se séparer & de s'éloigner , soit parée qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ses Habitans , qui se multi-

plioient
bles
Fort
les a
aisé
les d
dont
diffic
ditio
des P
quel
lées
dents
ont c
terr
cela
tre d
des a
entre
O
ver c
ou f
défer
d'un
quen
form
mis à
de N
des p
de ; t
xique
histo
dava
conn
puiss
Il est

plioient à l'infini ; soit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curiosité , si naturelles aux Hommes , mille raisons , qu'il est aisé d'imaginer , & qui entroient toutes dans les desseins de la Providence ; la manière , dont se sont faites ces transmigrations ; la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs transplantés dans des Pays incultes , & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civilisées : tout cela est aisé à concevoir. Les accidens imprévus , les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports , qu'on apperçoit entre des Peuples aujourd'hui si éloignés les uns des autres , & de la différence , qui se trouve entre des Nations voisines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants , ou forcés par la nécessité de se réunir pour se défendre , & se soustraire à la domination d'un Peuple puissant , ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur , ayant formé des Corps de Monarchie , se soient soumis à des Loix , se soient rassemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde ; tels ont pu être ceux du Pérou & du Mexique dans le Nouveau ; mais les monumens historiques nous manquent pour en sçavoir davantage , & il n'y a , je le répète , que la connoissance des Langues primitives , qui puisse porter quelque jour dans ces ténèbres. Il est assez étonnant qu'on ait négligé jusqu'à

cc.
e exécut
tes aussi
upart de
uis deux
i ce pro
on voit
de larr
les Lan
de l'An
doivent
e. dans
l'Ana
font en
Monde,
smigna
ribuée,
e acci-
é dans

JOURNAL
HISTORIQUE
D'UN VOYAGE
DE L'AME'RIQUE.

*Adressé à Madame la DUCHESSE
DE LESDIGUIERES.*



PREMIERE LETTRE.

1720.
Juin.

A Rochefort, ce trentième de Juin, 1720.



ADAME,

VOUS avez souhaité que je vous écri-
visse régulièrement par toutes les occasions,
que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai pro-
mis, parce qu'il ne m'est pas permis de vous
rien refuser ; mais je crains fort que vous

1710.

Juin.

ne vous lassiez bientôt de recevoir mes Lettres : car je ne puis me persuader que vous les trouviez aussi intéressantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'est sur un Journal suivi, que vous avez compté ; mais en premier lieu, je prévois que les Messagers, dont je me servirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne seront pas tous bien fidèles, ni des plus exacts ; & si cela est, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & sans suite : d'ailleurs je ne sçai pas trop de quoi je le remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on m'envoie dans un Pays, où je serai souvent cent lieues, & davantage, sans rencontrer un Homme, & sans voir autre chose que des Bois, des Lacs, des Rivières & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer ? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne sçavent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils ? Ils ne sçavent rien, & que leur dirai-je ? ils ne sont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe ; que vous ni moi, Madame, ne le sommes d'être instruits de leurs affaires.

En second lieu, quand je serois Homme à user du privilège des Voyageurs ; je vous connois trop, pour oser prendre cette liberté avec vous ; & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me sens point d'inclination à forger des aventures ; j'ai déjà fait l'expérience de ce que dit un Ancien, qu'on ne change point de caractère en passant la Mer, en changeant de Climat ; j'espère conserver celui de sincérité, que vous me connoissez, en parcourant l'A-

D'UN
mérique
Vous étie
paroissoi
prendre
gneur, e
voudrois
les autre
ter, con
on m'a c
dame,
chemin
peut-êtr
dit que
des Ru
l'Améri
n'ait été
J'avo
quatre
Conti,
de Lang
d'un ve
mes ga
rer d'un
ser la m
Rivière
liers, c
mais c'e
insistân
Nous n
nal, q
recomm
ce qui
moi, q
pentoit
tableme
bien su

mes Let-
que vous
vous avez
ffet, c'est
compté,
les Mes-
vous faire
ous bien
cela est,
& sans
o de quoi
pas que
erai sou-
rencon-
re chose
es & des
ore; que
s Sauva-
gue, &
que me
que leur
ux d'ap-
ue vous
être inf-

Homme
je vous
e liberté
ous en
n, je ne
es aven-
ce que
t de ca-
eant de
acérité,
ant l'A-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. I. 67
mérique, & les Mers, qui la séparent de nous.
Vous étiez en peine de ma santé, qui ne vous
paroissoit pas en assez bon état pour entre-
prendre un voyage si pénible; grâces au Sei-
gneur, elle se fortifie de jour en jour, & je
voudrois bien être aussi sûr d'avoir toutes
les autres qualitez nécessaires, pour m'acquit-
ter, comme il faut, de la Commission, dont
on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Ma-
dame, que j'ai déjà pensé perir à moitié
chemin de Paris à Rochefort? Vous n'avez,
peut-être pas oublié que je vous ai souvent
dit que nos Rivières de France ne sont que
des Ruisseaux, en comparaison de celles de
l'Amérique; il s'en est peu fallu que la Loire
n'ait été vengée de cet outrage.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec
quatre ou cinq Officiers du Régiment de
Conti, Infanterie. Le seize, étant vis-à-vis
de Langets, & ne pouvant avancer à cause
d'un vent contraire assez fort, nous voulû-
mes gagner cette Bourgade pour nous assû-
rer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y pas-
ser la nuit. Il falloit pour cela traverser la
Rivière, & nous le proposâmes à nos Bate-
liers, qui y témoignèrent de la répugnance;
mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous
insistâmes, ils n'osèrent nous contredire.
Nous n'étions pas encore au milieu du Ca-
nal, que nous aurions bien voulu être à
recommencer; mais il n'étoit plus tems, &
ce qui me fâchoit le plus, c'est que c'étoit
moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on se re-
pentoit fort d'avoir suivi. Nous étions véri-
tablement en grand danger, & on le voyoit
bien sur le visage de nos Conducteurs; ils

1720.

Juin.

1720.

Juin.

ne se démonterent pourtant point, & manœuvrèrent si bien, qu'ils nous tirèrent d'affaire.

Le danger passé, quelqu'un de la Compagnie, lequel avoit été plusieurs fois sur le point de se déshabiller pour se jeter à la nage, se mit à crier de toute sa force, mais d'un ton, qui faisoit voir que le Cœur lui battoit encore, que j'avois eu grand peur. Il disoit peut-être, plus vrai, qu'il ne pensoit, mais à coup sûr, il le vinoit; car pour écarter les reproches, que l'on commençoit à me faire, & pour tâcher de persuader les autres, qu'il n'y avoit pas de danger, j'avois fait assez bonne contenance. On rencontre assez souvent de ces faux Braves, qui, pour tacher la frayeur, dont ils sont saisis, veulent faire diversion, en donnant sur ceux, qui sont beaucoup plus rassurés qu'eux-mêmes. Cependant, Madame, si je croyois aux présages, voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage, où je dois faire plus de trois mille lieues sur Mer, & naviguer en Canot d'Ecorce sur deux des plus grands Fleuves du Monde, & sur des Lacs presque aussi grands & pour le moins aussi orageux, que le Pont Euxin & la Mer Caspienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reste du jour, & nous couchâmes à Langets; nos Officiers, qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi, étoient de fort honnêtes gens, & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion, & ils en donnèrent une preuve, qui n'avoit rien d'équivoque. Une espece d'Aventurier, moitié petit-Maitre, & moitié bel-esprit, s'étoit joint à

D'UN V
eux à Par
contenu,
embarqué
peu, & i
libres sur
voir que
au point
à Langet
lui en fit
ler cherch
J'arriv
parce qu
Cour, m
& il n'es
main m'e
& belle
sous l'Isle
naissance
de V O U
CHAVIT
Quebec p
DREUIL,
vécu en
ciers & d
avons un
d'Officier
pour la
que notre
rien desir
Navire,

teux à Paris : jusqu'à Orléans il s'étoit assez contenu , mais du moment que nous fûmes embarqués , il commença de s'émanciper un peu , & insensiblement il tint des propos fort libérés sur la Religion. J'eus la consolation de voir que tous nos Officiers en furent offensés au point , qu'aucun ne voulut loger avec lui à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant , qui lui en fit la déclaration , & qui l'obligea d'aller chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf ; on m'y attendoit , parce que j'étois chargé de Paquets de la Cour ; mais on y attendoit aussi de l'argent , & il n'est arrivé qu'aujourd'hui. Je vais demain m'embarquer sur le *Chameau* , grande & belle Flûte du Roi , laquelle est en Rade sous l'Isle d'Aix , & j'y serai en pays de connoissance. J'ai déjà fait Campagne avec M. de VOUTRON , qui la commande , & avec CHAVITEAU , son premier Pilote : j'ai eu à Quebec pour Disciple M. le Comte de VAUDREUIL , son Capitaine en second , & j'ai vécu en Canada avec quelques-uns des Officiers & des Passagers. On nous assure que nous avons un très bon Equipage , & il n'est point d'Officier de Marine , qui ait plus d'expérience pour la navigation , que nous allons faire , que notre Commandant. Ainsi je ne pouvois rien désirer de mieux , & pour la sûreté du Navire , & pour l'agrément de la Société.

Je suis , &c.

 1720.

Juin.

1720.

Juillet.

SECONDE LETTRE.

Voyage de la Rochelle à Québec : Quelques Remarques sur cette Navigation, sur le Grand Banc de Terre - Neuve, & sur le Fleuve Saint Laurent.

A Québec, ce vint-quatre Septembre, 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après quatre-vingt trois jours d'une lente & assez facheuse Traversée : nous n'avions pourtant que mille lieues à faire ; ainsi vous voyez qu'on ne va pas toujours sur Mer *per la via delle Poste*, comme disoit M. l'Abbé de CHOISEUL. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait souffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte, parce que j'avois déjà payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempéramens, qui ne peuvent sympathiser avec cet Elément, & le mien est de cette espee. Or, dans l'état, où ce mal nous réduit, il n'est pas possible de faire attention à ce qui se passe sur le Vaisseau. D'ailleurs rien n'est plus stérile qu'une Navigation comme celle-ci ; aussi n'y est-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent, combien on avance, & si l'on est en route : car pendant les deux tiers du chemin, on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je

D'UN
vais néa
moire m
ser penda
tant qu'i
vous ai

Nous
Juillet,
faveur d
premiers
bon côte
soloit, p
bloit qu
que de l
meur. L
tourna d
devint g
nous fu
Vents n
prenoien
par derr
au plus
Le neu
sur le G
se trom
même e
jours é
seau (e
nous ne
qu'on a
est prop
les Eau

(a) A
c'est pre
biais.

(b) E
c'est qu

Quelques
n, sur le
& sur le

re, 1720.

le, après
& assez
pourtant
us voyez
er la via
de. CHOI-
e Voyage,
ecoup fait
e m'étois
vois déjà
des tem-
iser avec
ce espece.
réduit,
à ce qui
ien n'est
ne celle-
iner d'oit
& si l'on
tiers du
Eau. Je

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. I. 71
vais néanmoins vous marquer ce que ma mé-
moire me fournira de plus propre à vous amu-
ser pendant un quart d'heure, pour tenir, au-
tant qu'il m'est possible, la parole, que je
vous ai donnée.

1720.

Juillet.

Nous restâmes en Rade tout le premier de
Juillet, & le second nous appareillâmes à la
faveur d'un petit soufle du Nord-Est. Les trois
premiers jours les Vents furent toujours du
bon côté, mais bien foibles, & on s'en con-
soloit, parce que la Mer étoit belle. Il sem-
bloit qu'elle voulût nous amadoüer, avant
que de se montrer dans toute sa mauvaise hu-
meur. Le quatrième, ou le cinquième le Vent
tourna & nous mit à la Bouline (a). La Mer
devint grosse, & pendant près de six semaines
nous fûmes secoués de la bonne maniere. Les
Vents ne faisoient que tourner, mais il nous
prenoient bien plus souvent par devant que
par derriere, & nous étions presque toujours
au plus près (b).

Le neuvième d'Août nos Pilotes se croyoient
sur le *Grand Banc de Terre-Neuve*, & ils ne
se trompoient pas de beaucoup. Ils étoient
même en regle; car un bon Pilote doit tou-
jours être un peu de l'Avant de son Vais-
seau (c); mais depuis le neuf jusqu'au seize,
nous ne fîmes presque point de chemin. Ce
qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve,
est proprement une Montagne cachée sous
les Eaux, environ à six cent lieues de France

Description
du grandBanc

1720.

Août.

(a) Aller à la Bouline,
c'est prendre le Vent de
biais.

(b) Etre au plus près,
c'est quand on pince le

Vent, en le prenant de
biais, parce qu'il vient
presque de devant.

(c) C'est à-dire se croi-
re plus avancé qu'il n'est.

1720.

Août.

du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS, duquel nous avons un très-bon Ouvrage sur l'Amérique Septentrionale, & un Traité fort instructif de la Pêche de la Morue, donne à cette Montagne cent cinquante lieues d'étendue du Nord au Sud; mais, selon les Cartes Marines les plus exactes, son commencement, du côté du Sud, est par les quarante & un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionale est par les quarante-neuf degrés, vint-cinq Minutes.

La vérité est que les deux extrémités se terminent tellement en pointe, qu'il est malaisé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient mouillé l'Ancre à cinq brasses; ce qui est encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il est certain qu'en plusieurs endroits il y en a plus de soixante. Vers le milieu de sa Longueur, du côté de l'Europe, il forme une espèce de Baye, qu'on a nommée *la Fosse*; & c'est ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, & à la vûe l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle *le Banc Jacquot*. Il est par le travers du milieu de sa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône: mais j'ai vû des Pilotes, qui des

trois

D'UN
trois n
tions,
a sur
profon
guent
Cable.
de la f
pas po
trouvè
lages,
toutes
riture
bre son
qui co
siècles
cent N
On ne
nues de
plus q
Fleuve
les Côt
& de
fournie
Ce son
valent
de frai
Nous
que les
les Fro
c'est bi
commo
ne s'y
du tem
& épaiss
du Ban
dre. Qu
Toi

trois n'en font qu'un , & se tirent des objections , qu'on leur fait , en disant , qu'il y a sur le Grand Banc des cavités , dont la profondeur a trompé ceux , qui n'en distinguent trois , que pour n'avoir pas filé assez de Cable. Quoiqu'il en soit de la grandeur & de la figure de cette Montagne , dont il n'est pas possible d'être instruit au juste , on y trouve une quantité prodigieuse de Coquillages , & plusieurs espèces de Poissons de toutes grandeurs ; la plupart servent de nourriture ordinaire aux Moruës , dont le nombre semble égaler celui des Grains de Sable , qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux siècles on en charge tous les ans deux à trois cent Navires , & il n'y paroît presque point. On ne feroit pourtant pas mal de discontinuer de tems en tems cette Pêche , d'autant plus que le Golphe de Saint Laurent , le Fleuve même , pendant plus de soixante lieues , les Côtes de l'Acadie , celles de l'Isle Royale & de Terre-neuve , ne sont guères moins fournies de ce Poisson , que le Grand Banc. Ce sont là , Madame , de vraies Mines , qui valent mieux , & demandent beaucoup moins de frais , que celle du Perou & du Mexique.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems , que les Vents contraires nous retinrent sur les Frontières du Royaume des Moruës , car c'est bien le plus désagréable & le plus incommode Parage de tout l'Océan. Le Soleil ne s'y montre presque jamais , & la plupart du tems l'air y est ouvert d'une Brume froide & épaisse , qui fait connoître les approches du Banc , de maniere à ne s'y pas méprendre. Quelle pourroit être la cause d'un Phé-

Causes des
Vents & des
Brumes , qui
y regnent.

1720.

Août.

nomene si marqué & si constant ! Seroit-ce le Voisinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent ? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui est la Terre la plus proche du Grand Banc, en est éloigné de trente-cinq lieues, la même chose n'arrive point de tous les autres côtés de l'Isle, & de plus, l'Isle de Terre-neuve n'est embrumée, que du côté du Grand Banc : par-tout ailleurs ses Côtes jouissent d'un air pur, & d'un Ciel serein. Il est donc vraisemblable que c'est la proximité du Grand Banc, qui cause les Brouillards, dont le Cap de Raze est ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cause sur le Banc même. Or voici sur cela ma conjecture, que je soumets à la décision des Sçavans.

Je commence par observer que nous avons un autre signe de l'approche du Grand Banc : c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on appelle communément les *Ecorres*, la Mer est toujours glapissante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cause des Brouillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond est mêlé de Sable & de Vases, épaisit l'Air & l'engraisse, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs grossières, qu'il ne peut jamais bien résoudre ? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer sur les *Ecorres* du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond ? La voici, si je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulièrement

• u
pouff
impé
sont
avec
ration
Qu
appro
tous
que-c
aux e
ou qu
trent
point
certain
d'après
& les
coup à
mais q
d'autre
& que
des Bo
Rade,
d'ailleu
Ce f
sept he
mes sur
Brasses
s'appell
quer :
des Mo
coûtum
Vive le
Equipag
mais le
bon, &
les onz

Seroit-ce
s, qui les
de Rade,
du Grand
q lieux,
tous les
l'Isle de
du côté
ses Côtes
el serain.
la proxi-
es Brouil-
ordinaire-
chercher la
ci sur cela
la décision

nous avons
and Banc:
és, qu'on
la Mer est
impétueux.
cela comme
regnent, &
ont le fond
paissit l'Air
n'en attire
ne peut ja-
andera d'où
ur les Ecor-
ar-tout ail-
il regne un
me trompe.
ces Parages
d'un côté,
gullairement

UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. II. 75
poussée par ces Courans, & heurtant avec
impétuosité contre les bords du Banc, qui
sont presque partout à pic, en est repoussée
avec la même violence, ce qui cause l'agi-
tation, qu'on y remarque.

Que si la même chose n'arrive point aux
approches de tous les Hautsfonds, c'est que
tous n'ont pas une aussi grande étendue,
que celui-ci; qu'il n'y a point de Courans
aux environs, qu'ils n'y sont pas si forts,
ou qu'ils ne s'y croisent pas, qu'ils ne rencon-
trent pas des bords aussi roides, & n'en sont
point repoussés avec autant de force. Il est
certain d'ailleurs, comme je l'ai déjà observé
d'après les Marins, que l'agitation de la Mer,
& les Vases, qu'elle remue, contribuent beau-
coup à épaissir l'Air, & à engraisser les Vents;
mais que ces Vents, quand ils n'ont point
d'autre cause, ne s'étendent pas bien loin,
& que sur le Grand Banc, à quelque distance
des Bords, on est tranquille comme dans une
Rade, à moins d'un Vent forcé, qui vienne
d'ailleurs.

Ce fut un Vendredi, seizième d'Août, à
sept heures du soir, que nous nous trouvâ-
mes sur le Grand Banc, par soixante & quinze
Brasses d'eau. Arriver au Grand Banc, cela
s'appelle *bancquer*; en sortir, c'est *débanc-
quer*; ce sont deux mots, dont la Pêche
des Moruës a enrichi notre Langue. C'est la
coutume, quand on a trouvé fond, de crier:
Vive le Roi, & on le fit de bon cœur. Notre
Equipage soupiroit après la Moruë fraîche;
mais le Soleil étoit couché, le Vent étoit
bon, & on jugea à propos d'en profiter. Vers
les onze heures du soir, Vent forcé de Sud-

1720.

Août.

Tempête.

1720.

Août.

Est, lequel, avec la seule *Mifène*, nous auroit fait faire trois lieues par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en faisant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre; mais il survint une Pluie si abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'est que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement; il tomba si près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faisoient la Manœuvre, en ressentirent le contre-coup. Il redoubla ensuite, & cent Pièces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point; un coup n'attendoit pas l'autre; on ne se voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie; il sembloit que nous étions à la Tranchée; le Cœur battoit aux plus intrépides; car le Tonnerre restoit toujours sur notre tête, & s'il étoit tombé une seconde fois, nous aurions pu aller servir de pâture aux Moruës, aux dépens desquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chère. Castor ou Pollux, car je ne sçai lequel des deux étoit en faction, sous le nom de *Feu Saint Elme* (*), nous avoit bien avertis de tout ce fracas, & sans cela, nous aurions bien pu être surpris, & tourner sous Voiles.

Au bout d'une heure & demie; la Pluie cessa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de faibles lueurs à l'Horison. Le Vent étoit tou-

(*) On ne manque guères de voir ces Feux sur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

D'UN
jours b
paroiss
alors v
Lits ét
par les
est iné
On fir
core tr
marché
sur-tou
ces Me
fortific
Tempé
nous n'
nuyam
Tou
est fra
bonté
quand
ce font
ce qu'
la Tén
dans l'
Poivre
servir
ainsi c
peut p
che. L
n'avoit
Grand
à peut
de sa
ni qui
dans l
de Po
s'étoit

jours bon , & n'étoit plus si brutal , & la Mer paroissoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller se coucher , mais tous les Lits étoient inondés , la Pluie ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles , ce qui est inévitable , quand le Vaisseau est fort agité. On fit comme on put , & on se trouva encore très-heureux d'en être quitte à si bon marché. Tout ce qui est violent ne dure point , sur-tout le Vent de Sud-Est , au moins dans ces Mers. Il n'est constant , que lorsqu'il se fortifie peu à peu , & souvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jour ; nous n'avancions pas , mais nous nous défennuyâmes en pêchant.

Tout est bon dans la Moruë , quand elle est fraîche ; elle ne perd même rien de sa bonté , & elle devient un peu plus ferme , quand elle a été deux jours dans le Sel ; mais ce sont les Pêcheurs seuls , qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent , c'est-à-dire , la Tête , la Langue , & le Foye , qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre , avec un peu de Poivre , lui fait une Saussie exquise. Pour conserver tout cela , il faudroit trop de Sel : ainsi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas consommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë , que j'aye vue , n'avoit pas trois pieds : cependant celles du Grand Banc sont les plus fortes : mais il n'y a peut-être point d'Animal , qui à proportion de sa grandeur , ait la Gueule plus large , ni qui soit plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poisson , jusqu'à des têts de Pots cassés , du Fer , & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela , mais

1720.

Août.

Des Moruës ,
& de la Pêche
de ce Poisson.

on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitié usés. On est persuadé aujourd'hui que le *Gau*; c'est le nom que les Pêcheurs ont donné à l'Estomac de la Moruë, se retourne comme une Poche, & que ce Poisson se décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une sorte de Moruë, qui se pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne diffère des Moruës de l'Amérique que parce qu'elle est plus petite. On se contente de saler celle du Grand Banc, & c'est ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occasion qu'il a vu faire en Canada d'aussi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'essai dans des Marais creusés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage.

La Moruë sèche, ou la Merluche ne se peut faire que sur les Côtes : cela demande de grands soins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vus faire ce Commerce en Acadie, s'y sont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-sensible, qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y est pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec succès, il faut que les Pêcheurs soient établis dans le Pays, & voici quel est son raisonnement. Toute Saison n'est pas propre pour cette Pêche; on ne la peut faire que depuis le com-

D'UN
mencer
mois d
relots
route l
fits, o
Pêche,
Car de
tems à
Bois,
tainem
il faud
mourre

Mai
servi, &
On co
dront l
les bon
pendan
travail
Si on
cinq
des plu
Car ra
upe son
ble d'y
velle A
les Ang
que no

Qua
menon
presqu
pas mé
cette M
quiem
tes, ni
mande

commencement du mois de Mai jusqu'à la fin du mois d'Août. Or si vous faites venir des Matelots de France, ou vous les payerez pour toute l'année, & les frais absorberont les profits, ou vous ne les payerez que pendant la Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte. Car de dire qu'on les employera le reste du tems à scier des Planches, & à couper du Bois, c'est une erreur; ils n'y gagneront certainement pas ce qu'ils dépenseront; ainsi ou il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils mourront de faim.

Mais s'ils sont Habitans, on en fera mieux servi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aise. On connoitra les bons Ouvriers; ils prendront leur tems pour la Pêche, ils choisiront les bons endroits, ils gagneront beaucoup pendant quatre mois, & le reste de l'année ils travailleront pour eux dans leurs Habitations. Si on s'y étoit pris de cette sorte il y a cent cinquante ans, l'Acadie seroit devenuë une des plus puissantes Colonies de l'Amérique. Car tandis qu'on publioit en France, avec une sorte d'affectation, qu'il n'étoit pas possible d'y rien faire, elle enrichissoit la Nouvelle Angleterre par la seule Pêche, quoique les Anglois n'y eussent pas tous les avantages, que nous y pouvions avoir.

Quand on est sorti du Grand Banc, on en rencontre plusieurs autres plus petits, & tous presque également poissonneux. La Morue n'est pas même le seul Poisson, qu'on trouve dans cette Mer. On y voit à la vérité peu de Requiemis, point du tout de Dorades, de Bonites, ni de tous ces autres Poissons, qui demandent des Mers plus chaudes: mais en ré-

80 JOURNAL HISTORIQUE

1720.

AOÛT.

compenſe elle eſt remplie de Baleines, de Souffleurs, d'Eſpadons, de Marſouins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons en plus d'une fois le plaisir du Combat de la Baleine contre l'Eſpadon, & rien n'eſt plus amusant. L'Eſpadon eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept à huit pieds, & ſon Corps va toujours en rétréciſſant vers la queue. Son nom vient de ſon arme, eſpece d'Eſpadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il eſt poſé ſur ſon nez, & de chaque côté il a une ſuite de dents de la longueur d'un pouce rangées dans une diſtance égale les unes des autres. Ce Poisson ſe met à toute ſauce, & c'eſt un excellent manger. Sa tête eſt plus délicate que celle du Veau, plus groſſe & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros.

Combat de
la Baleine &
de l'Eſpadon.

Jamais la Baleine & l'Eſpadon ne ſe rencontrent, qu'ils ne ſe battent, & c'eſt, dit-on, celui-ci, qui eſt toujours l'Aggreſſeur. Quelquefois deux Eſpadons ſe joignent contre une Baleine, & alors la partie n'eſt pas égale. La Baleine n'a pour Arme offensive & défensive, que ſa queue: pour ſ'en ſervir contre ſon Ennemi, elle plonge la tête, & ſi elle peut frapper l'Eſpadon, elle l'aſſomme d'un coup de ſa queue, mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & auſſi-tôt il fond ſur la Baleine, & lui enfonce ſon Arme dans le dos. Le plus ſouvent il ne la perce pas juſqu'au fond du lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élançer pour la frapper, elle plonge, mais l'Eſpadon la pourſuit dans l'Eau, & l'oblige à ſe remonter. Alors le Combat recommence, & dure juſqu'à ce que l'Eſpadon

D'UN
perde d
retraité
d'eau.

Le
paroît
nutif.
ventre
tre à c
& il en
tout es
os un f
fine. S
ceux d
qu'on
très-d
pour c
eſt le
qu'un
dirai.
d'Oiſe
n'y ſul
Pêcher
& ils
arrête.

Le
les V
Sud,
pour
que d
point
n'avo
souve
ger d
du ma
ſembl
quanc

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. II. 81
perde de vûe la Baleine, qui bat toujours en
retraite, & qui nâge mieux que lui à fleur
d'eau.

1720.

AOût.

Du Flettan.

Le *Flettan* est comme une grande Plic : il
paroît que ce qu'on appelle *Fles*, est son dimi-
nutif. Il est gris sur le dos, & blanc sous le
ventre. Sa longueur est ordinairement de qua-
tre à cinq pieds, sa largeur au moins de deux,
& il en a un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse ;
tout en est exquis & fort tendre : on tire des
os un suc, qui vaut mieux que la moëlle la plus
fine. Ses yeux, qui sont presque aussi gros que
ceux de l'Espadon, & les bords des deux côtés,
qu'on appelle *Relingues*, sont des morceaux
très-déliçats. On jette tout le Corps à la Mer
pour engraisser les Moruës, dont le Flettan
est le plus dangereux ennemi, & qui ne fait
qu'un repas de trois de ces Poissons. Je ne vous
dirai rien, Madame, de toutes les especes
d'Oiseaux, qui vivent sur ces Mers, & qui
n'y subsistent, que de la Pêche, car tous sont
Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé,
& ils n'en ont rien dit, qui mérite qu'on s'y
arrête.

Le dix-huit, bon vent : nous croyons que
les Vents nous ont porté un peu trop au
Sud, & nous faisons l'Ouest-Nord-Ouest,
pour nous remettre dans notre latitude. C'est
que depuis dix ou douze jours nous n'avons
point vu le Soleil, & que par conséquent nous
n'avons pu prendre hauteur. Cela arrive assez
souvent, & c'est ce qui fait le plus grand dan-
ger de cette navigation. Vers les huit heures
du matin on apperçoit un petit Bâtiment, qui
semble venir à nous, on va s'en devant, &
quand il est proche, on lui demande par quelle

1720.

Août.

Erreur des
Pilotes, & le
danger, où
elle met le
Vaisseau.

latitude nous sommes ? C'étoit un Anglois, & le Capitaine répondit dans sa Langue : on crut entendre que nous étions par les quarante-cinq degrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier, car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on se rassura, & comme le Vent continuoit à être bon, on se flate, s'il ne change point, d'avoir passé le Golphe dans deux jours.

Vers les quatre heures du soir le Vent tomba, & nous en fûmes consternés, c'étoit cependant notre salut. A onze heures de nuit l'Horison parut fort noir devant nous, quoique par-tout ailleurs le Ciel fût très-serein. Les Matelots de quart (*) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier se moqua d'eux, mais comme il les vit persister dans leur sentiment, il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raison. Par bonheur il faisoit si peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit, ainsi il espéra que le jour viendrait avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A minuit le quart changea. Les Matelots, qui succederent aux Premiers, furent d'abord de leur avis ; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raisons que la Terre ne devoit point être là, & que ce qu'ils voyoient, étoit une Brume, qui se dissiperoit avec l'Aurore. Il ne les convainquit point, & ils s'obstinèrent à soutenir que le Ciel étoit trop pur, pour être embrûmé de ce

(*) L'Equipage d'un Vaisseau est partagé en quatre Bandes, dont chacune est en Faction pendant quatre heures. C'est

ce qu'on appelle faire le Quart. Chaque Bande est commandée par un Officier.

D'UN
côté-là

Au p
qu'il
même
heures
qu'à
Terre
Comte
mencé
fut pas
précau
parut
Terres
glois
nous.
sic aussi
eut bie
bre, d
pas ave
cepend
à la vû
avoit f
C'est p
ce pou
d'habil
plus qu
Cep
point
soir,
car no
Brisan
sible
voir o
tain,
les qu
plus au

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. II. 83
côté-là, s'il n'y avoit point de Terre.

Au point du jour, ils se mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, sans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures sonnans, il va se coucher, en assurant qu'à son réveil il trouvera cette prétendue Terre fondue. Son Successeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonspect, commença par faire serrer quelques Voiles, & ne fut pas longtems sans s'apercevoir que cette précaution étoit nécessaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horizon presque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois meillé à deux portées de canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, fit aussitôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire sortir de sa Chambre, d'où il protestoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre si près de nous. Il vint cependant après deux ou trois semonces, & à la vue du danger, que son entêtement nous avoit fait courir, il fut saisi d'étonnement. C'est pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer sur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raison.

Cependant, Madame, si le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du soir, nous nous serions perdus dans la nuit, car nous courions à pleines Voiles sur des Brisans, dont il ne nous auroit pas été possible de nous tirer. L'embarras étoit de savoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'est que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq degrés. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud? C'est sur quoi

1720.

AOÛT.

1720.

Août.

les sentimens furent partagés. Un de nos Officiers assura que la Terre, qui paroissoit devant nous, étoit l'Acadie; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoissoit: un autre soutint que c'étoit les *Isles de Saint Pierre*. Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous soyions si avancés? Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que nous étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieues du Grand Banc aux *Isles de Saint Pierre*. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se régler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux *Isles de S. Pierre* (4).

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le *Cap de Raze*. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi

(4) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son estime d'une manière bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur le *Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit au 25

d'Août ce Navire se brisa sur un Rocher, près de *Louysbourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieues.

D'UN
surpris
Baye,
là, ou
Raze
par n
que d
nous
il fort
il y av
Navir
Il y
ce mé
& qu
peut-
entre
Dame
là d'a
nous
qui fi
d'Hy
cela v
vent
troisi
Mare
c'est-
Vent
app
Vais
si le
car à
été n
Je
car j
étoie
paroi
Dam

surpris que nous , de se trouver dans cette Baye , mais avec cette difference , que c'étoit là , où ils avoient affaire : que le Cap de Raze étoit devant nous , le *Cap de Brolle* par notre travers , dix lieues au-dessous ; que du milieu de ces Brisants , sur lesquels nous avions couru risque de nous perdre , il sortoit une Riviere , à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloise , où le petit Navire alloit porter des Provisions.

Il y a quinze ans , qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort singuliere , & qui nous fit courir un aussi grand risque peut-être que celui , dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août , & nous avions essuyé jusquelà d'assez grandes chaleurs. Un marin , en nous levant , nous fûmes saisis d'un froid , qui fit recourir tout le monde à ses Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit , le tems étant fort beau , & le vent ne venant point du Nord. Enfin , le troisieme jour à quatre heures du matin un Matelot se mit à crier de toute sa force *au Lof* , c'est-à-dire , mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi , & un moment après on apperçut une Glace énorme , qui rasoit le Vaisseau , & contre laquelle il se seroit brisé , si le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins , car à peine y voyoit-on , & si le Timonnier eût été moins prompt à changer son Gouvernail.

Je n'ai point vû , Madame , cette Glace , car je n'étois point levé ; mais tous ceux , qui étoient alors sur le Pont , nous assûrèrent qu'elle paroissoit aussi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris , & qu'elle passoit du moins de

1710.

Août.

1720.

Août.

beaucoup les Mats du Navire. J'ai souvent vu soutenir que cela étoit impossible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieusement profonde pour s'élever si haut au-dessus de la Mer, & qu'il n'est pas possible qu'il se forme une Glace de cette hauteur. A cela je réponds en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'est pas la première fois que l'on a vu en Mer de ces Ecueils flottans. La Mere de l'INCARNATION faisant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui pensa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut aperçue de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoute que l'on donna l'Absolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il est certain en second lieu que dans la Baye d'Hudson il y a de ces Glaces formées par la chute des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui se détachent avec un grand fracas pendant l'Été, & sont ensuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JEREMIE, qui a passé plusieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curiosité de faire sonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échouée, & qu'on fit cent brasses de lignes, sans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze.

Le Cap de Raze, Madame, est la pointe du Sud-Est de l'Isle de Terre-neuve: il est situé par les quarante-six degrés, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieues à l'Ouest, prenant un peu du Nord, & se termine au Cap de Raze.

D'UN V
qui est p
moitié c
sance,
l'Améri
Baye il y
& qui s
Chapea
loin av
couleur
nous ét
ranger
avions

Ce se
sont for
il ne p
de Mou
vre en
phyre.
Termes
nous a
grande
appelle
n'est p
Terrein
quarts
point
derrier
vions
matin
attende
Voiles
assez g
deux h
& nov
repent
Il é

qui est par les quarante-sept degrés. Presque à moitié chemin est la Grande Baye de *Plaisance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Ouest-Sud-Ouest de cette Baye il y a un Morne, qu'on apperçoit de loin, & qui sert à la reconnoître : on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme d'un Chapeau, & que la couleur en est rougeâtre. Le vint-trois à midi nous étions par son travers, & le soir nous rangeâmes les Isles de Saint Pierre, que nous avions à *tribord*, c'est-à-dire, à main droite.

Ce sont trois Isles, dont les deux premières Des Isles de Saint Pierre. sont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroissoit que des Montagnes couvertes de Mouffe. On prétend que cette mouffe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un assez bon Port, où nous avons en quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Isle *Maguelon*, n'est pas si haute, que les deux autres, & son Tertein paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieues de long. Le vint-quatre au point du jour elle restoit cinq ou six lieues derrière nous; mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit soufle de Sud-Est. En attendant qu'il fût assez fort pour enfler nos Voiles, on s'amusa à pêcher, & on prit une assez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir.

Il étoit huit heures, quand on appareilla,

1720.

Août.

& nous courûmes tout le jour, dans l'espérance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit sur notre droite, ou la petite *Isle de Saint Paul*, que nous devions laisser à la gauche, & qui est presque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit se ferma, sans que nous eussions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que vers le minuit nous essuyâmes une tempête assez semblable à celle que nous avions essuyée sur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fussions près de l'une des deux Terres, entre lesquelles nous devions passer, nous n'osâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainsi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de passer sans risque, *on mit en Panne (a).*

Au point du jour nous apperçûmes le Cap de Raye, sur lequel les Courants nous portoient, & pour surcroît de disgrâce, nous n'avions plus de Vent pour nous soutenir. Nous étions presque dessus, lorsque sur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Ouest vint fort à propos à notre secours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Ouest, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaisir de

(a) Mettre en Panne, c'est arrêter le Vaisseau, quand il est sous voiles. Pour cela on cargue les grandes Voiles, & on dispose les Huniers de telle sorte, que le Vent souffle

dans la grande Misene pour lui faire battre le Mât, & dans la petite, pour l'éventer. Ainsi, le Vaisseau poussé des deux côtés, n'avance point.

n'UN
céder
point,
l'entré
sième
Paul,
point
le. Ce
zarde
parce
la Bri
entre
plus la
dre l'a
en pr
Le
lieuès
nous
des C
renco
range
qu'il
Jacqu
de T
deux
envin
& do
trois
de l'a
les de
loupe
ils fo
absol
couver
veine
On
des C

céder la place à un autre ; mais il ne le fit point , & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troisieme jour nous passâmes entre l'Isle de Saint Paul , & le Cap Saint Laurent , qui est la pointe la plus Septentrionale de l'Isle Royale. Ce Passage est fort étroit , & on ne s'y hazarde point , quand le Ciel est embrumé , parce que l'Isle de Saint Paul est si petite , que la Brûme la cache aisément. Celui , qui est entre cette Isle & le Cap de Raye est beaucoup plus large : mais nous étions parés pour prendre l'autre , lorsque le Vent changea , & nous en profitâmes.

1720

AOÛT.

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vingt lieues de long , qu'un bon Vent de Sud-Est nous fit faire en vingt quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Isles aux Oiseaux* , que nous rangâmes à la petite portée du Canon , & qu'il ne faut pas confondre avec celles , que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Isle de Terre-neuve. Celles , dont il s'agit , sont deux Rochers , qui m'ont paru s'élever à pic , environ soixante pieds au-dessus de l'Eau , & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils sont fort près l'un de l'autre , & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux assez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il est difficile de dire de quelle couleur ils sont , car la fiente des Oiseaux en couvre absolument la surface , & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits , des veines d'une couleur rougeâtre.

Du Golphe de Saint Laurent , & des Isles aux Oiseaux.

On les a visitées plusieurs fois ; on y a chargé des Chaloupes entieres d'œufs de toutes les

1720.

Août.

fortes, & on assure que l'infection y est insupportable. On ajoute qu'avec les Goëlands & les Tanguaux, qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres Oiseaux, qui ne sçauroient voler. La merveille est que dans une multitude si prodigieuse de nids, chacun trouve d'abord le sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'alarme dans toute cette République Volatile, & il se forma au-dessus des deux Isles un nuage épais de ces Oiseaux, lequel avoit bien deux ou trois lieues de circuit.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions le Cap des Rosiers, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Est, & Sud-Ouest, & le Vent de Nord-Ouest, qui s'éleva bientôt, nous eût servi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conséquence deux jours à l'entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Ouest tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant lesquels nous ne fîmes pas cinq lieues. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous secoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fût perir de la manière, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des
Rosiers, de
Gaspé, & de
l'entrée du
Fleuve Saint
Laurent.

Le Cap des Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'est de-là, qu'il faut mesurer la largeur de son embouchure, qui est d'environ trente lieues. Un peu en deçà, plus au Sud, sont la Baye & la Pointe de Gaspé ou Gachepe. Ceux, qui prétendent

D'UN
que le
de larg
parem
Au-des
d'Isle
carpé
de hau
Pan d
touch
vis,
on m
par la
passer
donne
reconn
apperc
au-des
mée l
est à u
la mē
a huit
vre. U
milieu
bouill

Tou
Pêche
seroit
qui se
on a p
ries u
ployer
tité d'
& à s
connu
qu'ay
moder

que le Fleuve Saint Laurent à quarante lieues de large à son embouchure, le mesurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaspé. Au-dessous de la Baye on apperçoit une espee d'Isle, qui n'est au fond, qu'un Rocher escarpé d'environ trente toises de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille muraille, & on assure qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui est vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans son milieu une ouverture en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biscayenne peut passer à la Voile, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Isle Percée*. Les Navigateurs reconnoissent, qu'ils en sont proches, lorsqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'élève au-dessus de plusieurs autres, & qu'on a nommée la *Table à Roland*. L'Isle *Bonaventure* est à une lieue de l'Isle Percée, & presque à la même distance est l'Isle *Miscou*, laquelle a huit lieues de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Isle il sort du milieu de la Mer une source d'eau douce, qui bouillonne, & jaillit assez haut.

Tous ces Parages sont excellens pour la Pêche, & le mouillage y est bon par tout. Il seroit même aisé d'y établir des Magasins, qui serviroient d'entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelletteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à assurer celui des Morues, & de quantité d'autres Poissons, dont cette Mer abonde, & à se fortifier dans des Postes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant si près de nous des abris sûrs & commodes, nous allassions y attendre le retour du

1720. bon Vent, mais on espéroit de moment en moment qu'il reviendrait, & on vouloit en profiter à l'heure même.

Enfin le Jeudi dixième de Septembre le Nord-Ouest tomba sur le midi, alors nous trouvant sans pouvoir avancer, ni presque manœuvrer, nous nous amusâmes à pêcher, & cet amusement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à son Gouvernail, laissa venir le Vent sur les Voiles, & qui s'appelle en termes de Marine *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déjà beaucoup dérivé sur l'Isle d'*Anticosty*, l'accident, dont je parle, nous en fit approcher de si près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déjà tout à découvert les Brisants, dont l'Isle est bordée en cet endroit. Pour comble de disgrâce, le petit soufle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au besoin.

Pour peu que ce calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflèrent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord; mais le Navire, contre son ordinaire, refusa de venir au vent (a), & cela deux fois de suite: preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes sans ressource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour risquer de revirer de Vent arriere (b). Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'espérance de nous sauver; & dans l'instant

(a) Tourner en présentant la Prouë au Vent.

(b) Tourner en présentant la Poupe au Vent.

même nous éprouvâmes que Dieu vient au secours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les sept heures du soir la Pointe d'Anticosty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée.

Cette Isle s'étend environ quarante lieues Nord-Est & Sud-Ouest, presque au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLIET à son retour de la découverte du Micissipi, mais on ne lui fit pas un grand présent. Elle n'est absolument bonne à rien. Elle est mal boisée, son Terroir est stérile, & elle n'a pas un seul Havre, où un Bâtiment puisse être en sûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfèvre, pour en faire l'épreuve : mais il n'alla pas bien loin. Il s'aperçut bientôt au discours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'existoit que dans le Cerveau blessé de cet Homme, lequel lui recommandoit sans cesse d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que si la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas nécessaire d'aller jusqu'à Anticosty, & il revint sur ses pas. Les Côtes de cette Isle sont assez poissonneuses ; toutefois je suis persuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaste Seigneurie pour le plus petit Fief de France.

Quand on a passé cette Isle, on a le plaisir de se voir toujours entre deux Terres, & de s'assurer du chemin, que l'on fait : mais il faut naviguer avec bien de la circonspection

1720.

Septembre.

Description
de l'Isle d'Anticosty.

1720.

Septembre.

sur le Fleuve. Le Mardi troisiéme nous lâmâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys*; c'est une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre lesquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habitées par des Sauvages. Les environs du *Mont-Louys* ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un Etablissement fort avantageux pour la Pêche, surtout pour celle de la Baleine, & il ne seroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France; ils y trouveroient des secours, dont ils ont quelquefois un extrême besoin. La nuit suivante le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de la *Trinité*, que nous devions laisser sur notre droite; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas si proches; d'ailleurs ils s'estimoient assez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en sursaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été différé d'un quart d'heure, le Navire étoit brisé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatrième au soir nous mouillâmes, pour la première fois, un peu au-dessous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matane*. Ce sont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle est éloignée du Rivage de deux lieues. Je ne crois pas qu'on puisse voir un Pays plus sauvage. On n'y appercevoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne Terre. A la vérité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chasse y est presque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

D'UN
No
parce
a pare
par pl
lieuès
Rivie
forme
nom,
Barna
traver
de no
Le
pas l
finies
nice e
l'onze
moiti
le plu
aurion
là ell
n'est t
à-cou
cherch
l'Isle
Nous
de ce
du No
l'avoit
pourr
Marée
No
Baud
vant j
montr
seau d
bâtir u

Nous restâmes là pendant quatre Jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Maniconagan*, fameuse par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieues dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui sort des Montagnes de *Labrador*, forme un assez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*. & se décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire*.

Le huitième nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes; mais la variété desennuye, & l'exercice est bon aux Matelots. La nuit du dix à l'onze nous fîmes quinze lieues; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Passage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car jusquelà elles ne sont presque pas sensibles, si ce n'est sur les bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Ouest, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes sous *l'Isle Verte*, où nous restâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulâmes voir si du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait espérer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin* Du Saguenay *Bande*; la traverse est de cinq lieues. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où sort un Ruiffeau d'une eau claire. C'est du moins de quoi bâtir un Moulin à l'eau; mais il n'y a gueres

Septembre.

& du Port de Tadoussac.

1720.

Septembre.

d'apparence qu'on y en bâtitte jamais. Il n'est peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le *Saguenay* est un peu au-dessus, c'est une Rivière, que les plus gros Vaisseaux peuvent remonter vingt-cinq lieues. En y entrant on laisse à main droite le Port de *Tadoussac*, où la plupart de nos Géographes ont marqué une Ville; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maison Françoisse, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient ensuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire: & ce n'étoit en effet que cela.

Il est vrai que ce Port a été longtemps l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, soit de France, soit du Canada; que les Missionnaires profitoient de l'occasion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, les Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forêts, & les Ouvriers Evangéliques suivoient ces Derniers pour achever de les instruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de *Tadoussac*, & les Géographes ont supposé que c'étoit une Ville; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Jurisdiction (*).

Au reste, *Tadoussac* est un bon Port, & on m'a assuré que vingt-cinq Vaisseaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancragey est sûr, & que l'entrée en est facile. Sa figure est presque ronde, des Rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse l'en-

(*) M. l'Abbé LANGELET DU FRESNOY.
viroient

RIQUE.
elle jamais. Il
le Pays moins
guenay est un
re, que les
monter vint-
laissé à main
la plupart de
e Ville; mais
on Françoisse,
es, qui y ve-
emportoient
n fait les Lo-
ffer que cela.
tems l'abord
Nord & de
ent, dès que
France; soit
s profitoient
ociet pour le
nds retour-
prenoient le
eurs Forêts,
voient ces
struire. Ce-
railleurs par-
les Géogra-
Ville) quel-
u'elle avoit

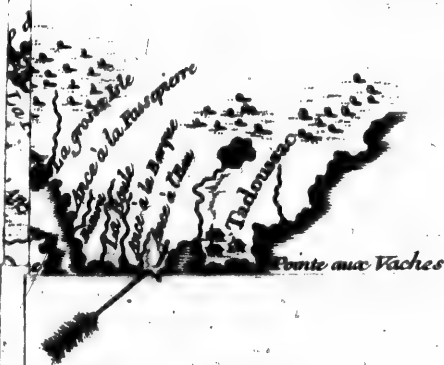
DU COURS ERE DU SAGUENAY

TAOUICHETZ

*es Manuscrits du Dépôt
et Plans de la Marine.*

1744

Ingénieur de la Marine.



Dheulland Sculp.

appelée par les Sauvages
PITCHITAOUICHETZ
*Dressée sur les Manuscrits du Dépôt
des Cartes, et Plans de la Marine.*

1744

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine.



D'UN V
vironnen
petit Ruis
tous les M
Marbre
la Pêche d
avec la Ha
en même
entre tête
gueur de
autrefois o
encore sur
nom , & c
Verte , des
de Balaines
sédentaire
ment dans
sur les Côt
ques & de d
Les deux
Terre , &
mouillage
bitations F
voit ni Hor
jour à mid
franchissent
n'est pas aisé
Isle , comm
pour éviter
à l'entrée de
qui s'avance
fait , on rev
l'Isle Rouge
auroit fallu
& le vent
Rouge n'est
qui paroît vé
Tome

Septembre.

virionnent de toutes parts, & il en sort un petit Ruiffeau, qui peut fournir de l'eau à tous les Navires. Tout ce Pays est plein de Marbre, mais la plus grande richesse seroit la Pêche des Balaines. En 1705, étant mouillé avec le *Heros* dans ce même endroit, je vis en même tems quatre de ces Poissons, qui entre tête & queue étoient presque de la longueur de notre Vaisseau. Les Balques ont fait autrefois cette Pêche avec succès, & on voit encore sur une petite Île, qui porte leur nom, & qui est un peu plus bas que l'Île Verte, des restes de Fourneaux, & des Côtes de Balaines. Quelle difference entre une Pêche sédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle, qu'on va faire sur les Côtes du Groenland avec tant de risques & de dépenses!

Les deux jours suivans point de vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoises; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troisiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchissons le Passage de l'Île Rouge, qui n'est pas aisé. Il faut d'abord porter sur cette Île, comme si on vouloit y aborder; c'est pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui est à l'entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Passage au Sud de l'Île Rouge est beaucoup plus sûr; mais il auroit fallu pour cela retourner sur nos pas, & le vent auroit pu nous manquer. L'Île Rouge n'est qu'un Rocher presque à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & sur lequel

1720. plus d'un Navire a fait naufrage.
 Le lendemain, avec un peu de vent & de
 Septembre. Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de
 De l'Isle aux *l'Isle aux Coudres*, qui est à quinze lieues de
 Coudres, & Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gau-
 du Gouffre. che, & ce Passage est dangereux, quand on
 n'a pas le vent à souhait. Il est rapide, étroit,
 & d'un bon quart de lieue. Du tems de CHAM-
 PLAIN il étoit beaucoup plus aisé; mais en
 1663. un Tremblement de Terre déracina
 une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres,
 qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où
 étoit cette Montagne, il parut un Gouffre,
 dont il ne fait pas bon de s'approcher. On
 pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres,
 & ce Passage seroit facile & sans danger, il
 porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté
 avec succès, mais la coutume est de passer au
 Nord, & la coutume est une loi souveraine
 pour le commun des Hommes.

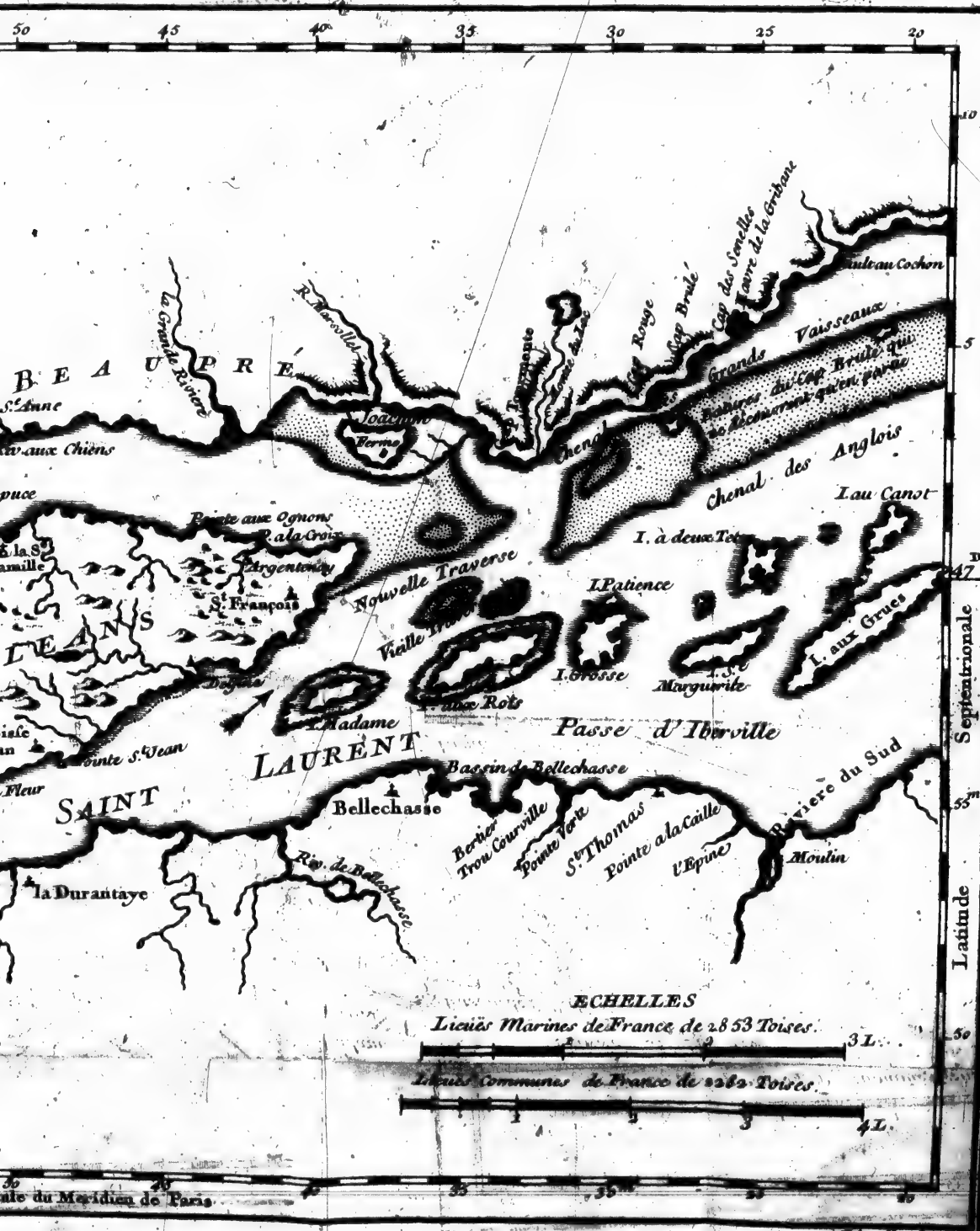
De la Baye
 de S. Paul.

Au-dessus du Gouffre, dont je viens de par-
 ler, est la *Baye de Saint Paul*, où commen-
 cent les Habitations du côté du Nord, & où
 il y a des Pinieres, qu'on estime beaucoup;
 on y trouve surtout des Pins rouges d'une
 grande beauté, & qui ne cassent jamais. Mes-
 sieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs
 de cette Baye (*). Six lieues plus haut est un
 Promontoire extrêmement élevé, où se ter-
 mine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend
 plus de quatre-cent lieues à l'Ouest. On l'ap-
 pelle le *Cap-Tourments*, apparemment parce
 que celui, qui l'a ainsi baptisé, y a essuyé
 quelques coups de Vent. Le mouillage y est

(*) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine
 de Plomb.

t & de
flus de
euës de
à gau-
and on
étroit,
HAM-
mais en
étracina
oudres,
ace, où
ouffre,
er. On
oudres,
ger, il
a tenté
asser au
versaine

de par-
mmen-
, & où
ucoup ;
s d'une
s. Mes-
igneurs
t est un
se ter-
s'étend
On l'ap-
nt parce
a essuyé
ge y est
elle Mine



BEAUPRE

S. Anne
riv. aux Chiens

SAINT LAURENT

SAINT LAURENT

la Durantaye

LAURENT

Bellechasse

Berthier

Pointe Fort

S. Thomas

Pointe à la Caille

l'Épine

Moulin

ECHELLES

Lignes Maritimes de France de 2853 Toises

Lignes Commerciales de France de 2853 Toises

du Méridien de Paris

Septentrionale

Latitude



p'ou
bon , &
les gran
La plus
les Can
comme
cieulém
torze li
érigée e
en favo
taire G
quise de
de Quel
& on y
peuplés
Des d
il n'y a
pour les
Icauoi
Marée l
faut trav
& cette
tre des S
pas touj
Navires
que quan
côte cer
M. d'Ibe
part pou
cent dix
y est en
boire qu'
parent l'
assez diff
attention
malgré la
Les Mi

bon , & on y est environné d'Isles de toutes les grandeurs , qui forment un très-bon abri. La plus considérable est l'Isle d'Orléans , dont les Campagnes , toutes cultivées , paroissent comme un Amphithéâtre , & terminent gracieusement la vûe. Cette Isle a environ quatorze lieues de circuit , & en 1676. elle fut érigée en Comté , sous le nom de S. Laurent , en faveur de François BERTHELOT , Secrétaire Général de l'Artillerie , qui l'avoit acquise de François de LAVAL , Premier Evêque de Québec. Elle avoit déjà quatre Villages , & on y compte aujourd'hui six Paroisses assez peuplées.

Des deux Canaux , qui forment cette Isle , il n'y a que celui du Sud , qui soit naviguable pour les Vaisseaux. Les Chaloupes mêmes ne sçauroient passer par celui du Nord , que de Marée haute. Ainsi du Cap-Tourmente il faut traverser le Fleuve pour aller à Québec , & cette traversée a ses difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans , sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'eau pour les plus gros Navires , ce qui oblige à ne s'y engager jamais que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Passage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente , d'où l'on part pour faire la traversée , est éloigné de cent dix lieues de la Mer , & l'eau du Fleuve y est encore Saumâtre. Elle n'est bonne à boire qu'à l'entrée des deux Canaux , qui séparent l'Isle d'Orléans. C'est un Phénomene assez difficile à expliquer , surtout si on fait attention à la grande rapidité du Fleuve , malgré sa largeur.

Les Marées montent ici régulièrement cinq

1720.

Septembre.

Des Marées
du Fleuve, &
de la déclinaison
de la Bouf-
sole.

heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac elles montent & descendent pendant six heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminue, & le Reflux augmente. A vingt lieues au-dessus de Quebec le Flux est de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi flot dans le Port de Tadoussac, & à l'entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vingt cinq lieues plus haut sur cette Riviere, & néanmoins elle se trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient sans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelques tems l'équilibre de *Checoutimi* avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reste n'est au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renversa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le lit, & forma une Peninsule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-dessus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir; la profondeur du Saguenay, depuis son embouchure jusqu'à *Checoutimi*, est égale à sa rapidité. Aussi n'oseroit-on pas y jeter les Ancres, si on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaisseaux aux Arbres, qui couvrent les bords de cette Riviere.

On a encore observé que dans le Golphe Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées sont différentes, selon les diverses positions des Terres, ou la variété des Saisons; qu'en quelques endroits elles suivent les

vents, & qu'en d'autres elles vont contre le vent, qu'à l'embouchure du Fleuve en certains mois de l'année, les Coutants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres toujours à Terre; enfin que dans le Fleuve même, jusques vers *les Sept Isles*, c'est-à-dire, pendant soixante lieues, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'est pas trop aisé d'apporter de bonnes raisons de tout cela; ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable, c'est qu'il se fait sous l'eau des mouvemens, qui produisent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la maniere des Pompes.

Une autre observation à faire ici, c'est que la déclinaison de la Boussole, qui dans quelques Ports de France n'est guères que de deux ou trois degrés Nord-Ouest, va toujours en diminuant jusques par le travers des Açores, où elle n'est plus sensible; mais qu'au-delà elle augmente de telle sorte, que sur le grand Banc de Terre neuve elle est de vingt-deux degrés & plus; qu'ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize degrés à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

Le Dimanche vingt-deux nous étions mouillés par le travers de l'Isle d'Orléans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'adresse, dit-on, à eux, pour sçavoir l'avenir, ou ce qui se passe dans des lieux

De l'Isle
d'Orléans.

1720.

Septembre.

éloignés. Par exemple, si les Navires de France tardent un peu trop, on les consulte pour en avoir des nouvelles, & on assure qu'ils ont quelquefois répondu assez juste : c'est-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroire, pour se divertir, qu'ils parloient de science certaine, on s'est imaginé qu'ils avoient consulté le Diable.

Lorsque Jacques Cartier découvrit cette Isle, il la trouva toute remplie de vignes, & la nomma *l'Isle de Bacchus*. Ce Navigateur étoit Breton; après lui sont venus des Normands, qui ont arraché les vignes, & à Bacchus ont substitué Pomone & Cérès. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens fruits. On commence aussi à cultiver le Tabac, & il n'est pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, le *Château* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieues à faire dans ces fragiles voitures, il faut que je m'y accoutume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pu me rappeler des particularités de mon voyage. Ce sont, comme vous voyez, des bagatelles, qui seroient tout au plus bonnes à amuser des Personnes desœuvrées dans un Vaisseau. J'aurai peut-être dans la suite quelque chose de plus intéressant à vous mander : mais je n'ajouterais rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occasion d'un Navire Marchand, qui est sur le point de mettre à la voile. J'aurai l'honneur de vous écrire encore par le Vaisseau du Roi.

Je suis, &c.

U E
de Fran-
te pour
u'ils ont
à-dire ,
& ayant
ils par-
imaginé

rit cette
gnes , &
avigateur
des Nor-
es , & à
Cérés. En
t d'excel-
ultiver le
le Lundi
ant Que-
res aupa-
millier de
itures , il
eu. Voilà ,
er des par-
t , comme
oient tout
onnes des-
peut-être
intéressant
rai rien à
pas man-
band , qui
ile. J'aurai
le Vaisseau

8cc.

PLAN, DU BASSIN DE QUEBEC

ET DE SES ENVIRONS

Par N.B. Ingénieur de la Marine. 1744.



Echelle de Quinze cents Toises. 5103



- a le Palais, ou logement de l'Intendant
- b l'Hôtel-Dieu
- c Fort St Louis ou demeure le Gouverneur
- d Paroisse N. Dame et le Séminaire
- e L'Eveché
- f Les Jésuites
- g Cul de Sac ou les barques hivernent



D'Heuland Sculp

PLAN D

QU

ET DE

Par N.B. Ing.



N D
Q
T DE
N.B: Ing



TROISIÈME LETTRE.

Description de Quebec, Caractere de ses Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie François.

1720.

Octobre.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

J'ay voulu vous parler de Quebec; toutes les Descriptions que j'en ai vûes jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai crû vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connue, n'y eut-il que la singularité de sa situation; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en eau-douce, à six-vint lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers.

Ce Fleuve, jusqu'à l'Isle d'Orleans, c'est-à-dire, à cent dix ou douze lieues de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de large; mais au-dessus de l'Isle il se rétrécit tout-à-coup de telle sorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine signifie *Rétrécissement*. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine,

Origine du nom de Quebec.

1720.

Octobre.

le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite Rivière de la *Chaudière*, par où ces Sauvages venoient à Québec du voisinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance sur l'Isle d'Orléans, cache entièrement le Canal du Sud; l'Isle d'Orléans cache celui du Nord, de sorte que le Port de Québec ne paroît de là qu'une grande Baye.

Du Sault
de Montmo-
renci.

La première chose, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, est une belle Nappe d'eau d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle est immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Isle d'Orléans, & on la voit d'une longue pointe de la Côte Méridionale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déjà observé, paroît se recourber sur l'Isle d'Orléans. Cette Cascade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'est que la Nouvelle France a eu successivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, son Neveu. Il n'y a personne, qui ne crût qu'une chute d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, ne soit la décharge de quelque belle Rivière: elle ne l'est pourtant que d'un cherif Ruisseau, où en quelques endroits on n'a pas de l'eau jusqu'à la cheville du pied, mais il coule toujours, & il tire sa source d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieues.

Situation de
Québec.

La Ville est une lieue plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve est le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Isle d'Orléans il y a un Bassin d'une bonne lieue en tout sens, dans lequel se décharge la *Rivière de Saint Charles*, qui vient du Nord-Ouest.

HISTORIQUE
 qui veut dire, ce qui
 e l'entrée de la petite
 , par où ces Sauvages
 voisinage de l'Acadie,
 avance sur l'Isle d'Or-
 nt le Canal du Sud ;
 ui du Nord, de forte
 e paroît de-là qu'une

u'on apperçoit en en-
 ne belle Nappe d'eau
 large, & de quarante
 atement à l'entrée du
 rleans, & on la voit
 a Côte Méridionale
 mme je l'ai déjà ob-
 er sur l'Isle d'Orleans.
 née le *Sault du Mont-*
 porte le nom de *Levi*.
 rance a eu successe-
 Amiral de Montmo-
 ntadour, son Neveu.
 ne crût qu'une chute
 qui ne tarit jamais,
 quelque belle Riviere :
 d'un chetif Ruiffeau,
 on n'a pas de l'eau
 d, mais il coule tou-
 d'un joli Lac éloigné
 lieux.

plus haut, & du
 même, où le Fleuve
 ruelle, & l'Isle d'Or-
 une bonne lieue
 décharge la Riviere
 ient du Nord-Ouest.

Plan de la Ville de QUEBEC

a. *Port St Louis.*

b. *Redoute du Cap au Diamant*

c. *Canalier du Moulin.*

d. *Les Récolets.*

e. *Les Jésuites et dépendances.*

f. *Las Urselines.*

g. *La Piroisse avec le Séminaire
 et dépendances.*

h. *L'Evêché.*

i. *L'Hôtel Dieu.*

k. *St Roch.*

l. *Le Sault au Matelot.*

m. *L'Intendance.*

n. *Redoute au Bouteau.*

o. *Redoute St Roch.*

p. *Coteau de la Potasse.*

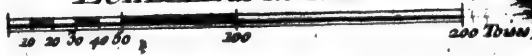
Dheulland sculp.



104



Echelle de 200 Toises



Rocher

Maccinte

Angou

Vielle

Port pour
les Barques

Bassin



Plan de la Ville de QUEBEC

- a. Port S^t Louis.
- b. Redoute du Cap au Diamant
- c. Cavalier du Moulin.
- d. Les Récollets.
- e. Les Jésuites et dépendances
- f. Les Ursulines.
- g. La Paroisse avec le Séminaire
et dépendances.
- h. L'Evêché.
- i. L'Hôtel Dieu.
- k. S^t Roch.
- l. Le Sault au Matelot.
- m. L'Intendance.
- n. Eglise de la basse Ville.
- o. Batterie de Vaudreuil.
- p. Batterie Dauphine.
- q. Batterie Royale.
- r. Batterie du Château.
- s. Bastion S^t Louis.
- t. Bastion de la Glacière.
- u. Demi Bastion de Joubert.
- v. Redoute S^t Ursule.
- w. Redoute au Bourreau.
- x. Redoute S^t Roch.
- y. Château de la Pénitence.

Dheutland sculp.

S'v
Quel
viere
avan
est v
& l'a
Nord
chasse
sans c
Lort
Ville
jusqu
Fleuv
à sec u
Ville,
au-des
tans c
miere
est une
figure
de Mai
tre le l
de pro
longue
Place,
deux c
Ville.
une pe
rangées
y en a u
Port, &
y a enco
sur le bo
des Ma
comme
Ville.
Entre

Quebec est entre l'embouchure de cette Riviere, & le Cap aux Diamants, lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage est vis-à-vis, il a vingt-cinq brasses d'eau, & l'Ancre y est bon: toutefois, quand le Nord-Est souffle violemment, les Vaisseaux chassent quelquefois sur leurs Ancres, mais sans danger.

1720.

Octobre.

Lorsque Samuel de Champlain fonda cette Ville en 1608, la Marée montoit quelquefois jusqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'est retiré peu à peu, & a enfin laissé à sec un grand Terrain, où l'on a bâti la Basse Ville, laquelle est présentement assez élevée au-dessus du Rivage, pour rassurer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere chose, qu'on rencontre en débarquant, est une Place de médiocre grandeur, & de figure irréguliere, laquelle a en face une suite de Maisons assez bien bâties, & adossées contre le Rocher, ainsi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Rue assez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche jusqu'aux deux chemins, qui conduisent à la Haute Ville. La Place est bornée sur la gauche par une petite Eglise, & sur la droite par deux rangées de Maisons placées parallèlement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Eglise & le Port, & au détour du Cap aux Diamants, il y a encore une suite assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse, qu'on appelle l'Anse des Morts. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse Ville.

Description

de Quebec.

Entre ce Fauxbourg & la grande Rue on

1720.

Octobre.

monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'il a fallu y faire des degrés, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la place sur la droite, on a pratiqué un chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Rivière Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Rivière de Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le Collège des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfle deux Ruës, qui sont traversées par une troisième, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux descentes à la Rivière Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons: l'autre à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, à l'Hôtel-Dieu à mi-côté, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où

d
log
tes,
long
la H
de n
- T
Que
assez
Mais
comp
Mais
Idée
tre pl
fices.
cation
en co
de Q
nom
fert de
litans
simple
Pomer
tion,
sont lo
ne sont
Ecole.
Le P
pelle,
le Dess
Quarré
un très
sur la C
Rade.
France
(4) O
qu'elle a

loge l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Rue assez longue, où sont les Ursulines. Au reste, toute la Haute Ville est bâtie sur un fond, partie de marbre, & partie d'ardoise (*).

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étendue, dont presque toutes les Maisons sont bâties de pierres, & où l'on ne compte pourtant qu'environ sept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juste idée de cette Ville, je vais vous faire connaître plus particulièrement ses principaux Edifices. Je vous parlerai ensuite de ses Fortifications. L'Eglise de la Basse-Ville a été bâtie en conséquence d'un vœu fait pendant le Siège de Quebec en 1690. Elle est dédiée sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, & elle sert de Succursale pour la commodité des Habitans de la Basse-Ville. Sa structure est très-simple, une propreté modeste en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la suite, sont logées entre cette Eglise & le Port: elles ne sont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

Description
de ses principaux Edifices.

Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, qui porte le Desssein, suivant lequel ce doit être un Carré long. S'il est jamais achevé, ce sera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend jusques sur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France sera aussi florissante que celle de l'An-

L'Evêché.

(*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a été assez considérablement dépeuplée.

2720.

Octobec.

chempe (& il ne faut pas désespérer de rien , Paris a été long-tems beaucoup moins que n'est Quebec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter , ils ne verront que Bourgs , Châteaux , Maisons de Plaisance , & tout cela est déjà ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent , qui roule majestueusement ses eaux , & les amene de l'extrémité du Nord , ou de l'Ouest , y sera couvert de Vaisseaux : que l'Isle d'Orleans & les deux bords des deux Rivières , qui forment ce Port , découvriront de belles Prairies , de riches Côtéaux , & des Campagnes fertiles , & il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles , qui serpente agréablement dans un charmant Vallon , sera jointe à la Ville , dont elle sera sans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques : que le Port sera environné de Bâtimens superbes , & qu'on y verra trois ou quatre-cent Navires chargés de richesses , que nous n'avons pas encore vu faire valoir , & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde , vous m'avouerez , Madame , que cette Terrasse offrira un point de vue , que rien ne pourra égaler , & que dès à présent on doit être quelque chose de fort beau.

La Cathédrale
& le Séminaire.

La Cathédrale ne seroit pas une belle Paroisse dans un des plus petits Bourgs de France , jugez si elle mérite d'être le Siège du seul Evêché , qui soit dans tout l'Empire François de l'Amérique , beaucoup plus étendu , que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture , son Chœur , son Grand Autel , ses

Chapelles sentent tout-à-fait l'Eglise de Campagne. Ce qu'elle a de plus passable, est une Tour fort haute, solidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaire, qui touche à cette Eglise est un grand Quarré, dont les Bâtimens ne sont point encore finis. Ce qui est fait, est bien construit, & avec toutes les commodités nécessaires en ce Pays-ci. C'est pour la troisième fois qu'on bâtit cette Maison. Elle fut brûlée par le feu en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau presque toute consumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Rivière de Saint-Charles, autant que la vûe peut s'étendre.

Le Fort est un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons saillans, mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler incessamment à l'autre (*). On y entre par une Cour assez spacieuse & régulière, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort est construit sur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtimens, y supplée en quelque sorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut se faire entendre aisément avec un porte-voix, & on y voit toute la Basse-Ville sous ses pieds. En sortant du Fort, & prenant sur la gauche, on entre dans une assez grande Esplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamans, qui est une fort belle plate-forme. Outre l'agrément de la vûe, on respire en ce lieu l'air le plus pur; on y voit quantité de Mascouins,

Du Fort & du Cap aux Diamans.

(*) Il est achevé.

1720.

Octobre.

FIG JOURNAL HISTORIQUE

blancs comme la neige, jouer sur la surface des eaux, & on y ramasse quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vus d'aussi-bien taillés, que s'ils fussent sortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'est ce qui a fait donner au Cap le nom, qu'il porte. Présentement ils y sont fort rares. La descente du côté de la Campagne est encore plus douce, que du côté de l'Esplanade.

Des Récollets
& des Ursuli-
nes.

Les Peres Récollets ont une grande & belle Eglise, & qui leur feroit honneur à Versailles. Elle est proprement lambristée, ornée d'une large Tribune; un peu massive, & d'une boiserie bien travaillée, qui regne tout autour, & dans laquelle sont pris les Confessionnaux. C'est l'ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui sont fort grossièrement peints; le Frere Lue y en a mis de sa façon, qui n'ont pas besoin de ces ombres. La Maison répond à l'Eglise: elle est grande, solidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin spacieux & bien cultivé. Les Ursulines ont essuyé deux incendies, aussi-bien que le Séminaire; avec cela elles ont si peu de fonds, & les dons, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, sont si modiques, que dès la premiere fois que leur Maison fut brûlée, on pensa à les renvoyer en France. Elles sont néanmoins venues à bout de se rétablir toutes les deux fois; & l'on acheve actuellement leur Eglise. Elles sont proprement, & commodément logées: c'est le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur économie, de leur sobriété,

D'ou
& de
dent
qui
d'un
Vo
quelq
est u
quan
de Ba
vages
qui su
les pro
comp
un tr
suivis
copiés
dant l
quos
bien l
aujourd
tes pa
La
geuse
qu'on
vûe. Il
pectiv
bons
jouir
drale
qui ne
laquell
celle,
Iege es
ble mi
(4)
est mair

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. III. 171
& de leur travail : elles dorment , elles bro-
dent , toutes sont utilement occupées , & ce
qui sort de leurs mains est ordinairement
d'un bon goût.

1710.

Octobre.

Vous aurez sans doute vu , Madame , dans
quelques Relations que le Collège des Jésuites
est un très - bel Edifice. Il est certain que ,
quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe
de Barraques Françaises & de Cabannes Sau-
vages , cette Maison , la seule , avec le Fort ,
qui fût bâtie de pierres , faisoit quelque figure :
les premiers Voyageurs , qui en jugeoient par
comparaison , l'avoient représentée comme
un très-beau Bâtiment ; ceux , qui les ont
suivis , & qui , selon la coutume , les ont
copiés , ont tenu le même langage. Cepen-
dant les Cabannes ont disparu , & les Barra-
ques ont été changées en Maisons , la plupart
bien bâties , de sorte que le Collège dépare
aujourd'hui la Ville , & menage ruine de tou-
tes parts (*).

Du Collège.

La situation n'en est pas même avanta-
geuse ; il est privé du plus grand agrément ,
qu'on eût pu lui procurer , qui est celui de la
vue. Il avoit d'abord celle de la Rade en per-
spective , & ses Fondateurs avoient été assez
bons , pour s'imaginer qu'on les en laisseroit
jouir ; mais ils se sont trompés. La Cathé-
drale & le Séminaire leur font un masque ,
qui ne leur laisse plus que la vue de la Place ,
laquelle n'a pas de quoi les dédommager de
celle , qu'ils ont perdue. La Cour de ce Col-
lege est petite & mal-propre , rien ne ressem-
ble mieux à une Cour de métairie. Le Jardin

(*) On a depuis peu rebâti tout le Collège , & il
est maintenant fort beau.

112 JOURNAL HISTORIQUE

1720.

Octobre.

est grand & bien entretenu, & il est terminé par un petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher : elle est toute couverte d'ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage ; car tout est ici couvert de bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légère, bien pratiquée, & bordée d'une balustrade de fer, peint, doré, & d'un bon ouvrage : une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en fer & en bois : trois Autels bien pris ; quelques bons Tableaux ; point de voûte ; mais un lambris plat assez orné ; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend cette Eglise supportable en hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des quatre grandes Colonnes cylindriques & massives, d'un seul bloc d'un certain Porphire noir comme du Gay, sans taches & sans fils ; dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand Autel : elles y feroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossièrement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les lits y sont bien tenus, les malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derrière la Sale des Femmes ; & n'a de considérable que le Maître-Autel ; dont le Retable est fort beau.

d'u
Cet
Hosp
gréga
les pr
comm
les ap
faute
à mi
sur la
d'une
La
Palai
assem
deux
& ou
pe. L
petite
pied
l'entr
à dro
d'entr
laque
sente
délag
avant
année
avoit
étaien
En
juste,
Camp
lieu
plus b
parero
Franc
(4)

Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalières de Saint Augustin, de la Congrégation de la Miséricorde de Jésus, & dont les premières sont venues de Dieppe. Elles ont commencé à se bien loger ; mais selon toutes les apparences elles n'acheveront pas si tôt, faute de fonds. Comme leur Maison est située à mi-côte, sur un platon, qui avance un peu sur la Rivière de Saint Charles, elles jouissent d'une assez belle vûe.

La Maison de l'Intendant se nomme le *Palais* : parce que le Conseil Supérieur s'y assemble. C'est un grand Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques pieds, & où l'on monte par un perron à double rampe. La façade du Jardin, qui a la vûe sur la petite Rivière, & qui y conduit de plein pied, est beaucoup plus riante, que celle de l'entrée. Les Magasins de Roi sont sur la Cour à droite, & la Prison est derrière. La porte d'entrée est masquée par la Montagne, sur laquelle est la Haute-Ville, & qui ne présente en cet endroit, qu'un Roc escarpé fort désagréable à la vûe. C'étoit bien pis encore avant l'incendie, qui réduisit, il y a quelques années, tout le Palais en cendres ; car il n'y avoit point d'avant-Cour, & les Bâtimens étoient sur la rue, qui est assez étroite (4).

En suivant cette rue, ou pour parler plus

De l'Hôpital
Général.

(4) Ce Palais fut en effet entièrement brûlé en 1722.

1720.

Octobre.

trois le Terrain , où elle située. M. de Saint VALLIEN , Evêque de Quebec , les a transférés dans la Ville , a acheté leur Emplacement , & y a dépensé cent mille écus en Bâtimens , en Ameublemens & en Fondations. Le seul défaut de cet Hôpital est d'être bâti dans un Marais ; on espère y remédier , en desséchant le Marais ; mais la Riviere de Saint Charles fait en cet endroit-là un conde , où les eaux ne coulent pas aisément , & c'est ce qu'on ne pourra jamais bien corriger.

Le Prélat Fondateur a son appartement dans la Maison , & y fait sa résidence ordinaire ; il a loué son Palais , qui est encore son Ouvrage , au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de servir d'Aumônier à l'Hôpital , aussi-bien qu'aux Religieuses , & il en remplir les fonctions avec un zèle & une assiduité , qu'on admireroit dans un simple Prêtre , qui vivroit de cet Emploi. Des Artisans , ou autres , à qui leur grand âge , ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie , sont reçus dans cet Hôpital jusqu'à la concurrence du nombre de lits , qui y sont fondés , & trente Religieuses sont occupées à les servir. C'est un essai de l'Hôtel-Dieu de Quebec ; mais pour les distinguer , l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers , & leur fait porter une Croix d'argent sur la poitrine. La plupart sont Filles de condition , & comme ce ne sont pas les plus aisées du Pays , le Prélat en a doté plusieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'est pas fortifié régulièrement , mais on travaille depuis longtemps à en faire une bonne Place. Cette Ville n'est pas même facile à prendre , dans l'état , où elle est. Le

D'UN
Port et
les gra
c'est à
pieds d
noxes
dessus
un der
plus ha
a vint
petit F
est enc
aller d'
memes
long d
Charles
& que
De l
Ville ,
l'on a
dre un
a un l
Cavali
une pr
distanc
étroit d
auroit
& qui
Roc ,
petite
Diaman
été exé
l'état d
sirent p
Armen
Général
de son

Port est flanqué de deux Bastions, qui dans les grandes Marées sont presque à fleur d'eau, c'est-à-dire, qu'ils sont élevés de vingt-cinq pieds de Terre, car la Marée dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, lequel est pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vingt-cinq Pièces de Canon en batterie. Un petit Fort carré, qu'on nomme *la Citadelle*, est encore au-dessus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, sont extrêmement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, jusqu'à la Rivière de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de Bastion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhaussé, sur lequel il y a un Moulin fortifié. En descendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fusil, une première Tour bastionnée, & à la même distance de celle-ci, une seconde. Le dessein étoit de revêtir tout cela d'une chemise, qui auroit eu les mêmes angles, que les Bastions, & qui seroit venue se terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déjà une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamants. Je ne sçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorsque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de son Pilote, s'approcha trop près des Seps.

1740.

Octobre.

Isles, y perdit tous les plus gros Navires ; & trois mille hommes de ses meilleures Troupes. •

Quebec est encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourriez justifier sur le Plan en relief, que M. de CHAUSSEGROS de LERY, Ingénieur en Chef, envoie cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale ; il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans ; c'est son bel endroit, & si, à ne considérer que ses Maisons, ses Places, ses Ruës, ses Eglises & ses Edifices publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assure le titre de Capitale.

Des Habitués.

J'ai déjà dit qu'on ne compte guères à Quebec, que sept mille Ames; mais on y trouve un petit Monde choisi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (a) avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (b), avec un Conseil Supérieur, & les Jurisdictions subalternes; un Commissaire de Marine (c), un Grand Prevôt (d), un Grand Voyer, & un Grand Maître des Eaux & Forêts (e), dont la Jurisdiction est assurément la plus étendue de l'Univers; des Marchands aisés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient; un Evêque &

(a) M. le Marquis de Vaudreuil.

(b) M. Begon.

(c) M. de Clerambaut d'Algrenville.

(d) M. de Saint Simon.

(e) M. de Baran de Be...

un Séminaire nombreux, des Récollets & des Jésuites; trois Communautés de Filles, bien composées; des Cercles aussi brillans, qu'il y en ait ailleurs, chez la Gouvernante, & chez l'Intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de Personnes de quoi passer le tems fort agréablement.

Aussi fait-on, & chacun y contribue de son mieux. On joue, on fait des parties de promenades; l'été en Calèche, ou en Canot; l'hiver, en Traîne sur la neige, ou en Patins sur la glace. On chasse beaucoup; quantité de Gentilshommes n'ont guères que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le Pays n'en fournit presque point, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la-fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année; on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour, & la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun accent.

On ne voit point en ce Pays de Personnes riches, & c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, & Personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon, on se retranche sur la table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustemens font bien à nos Créoles. Tout est ici de belle taille, & le plus

1720.

Octobre.

Difference
des Colonies
Angloises &
Françoises.

sang du monde dans les deux Sexes; l'esprit enjoué, les manieres douces & polies sont communes à tous; & la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les Campagnes les plus écartées.

Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglois nos Voisins, & qui ne connoitroit les deux Colonies, que par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il regne dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique soumises à l'Empire Britannique, une opulence, dont il semble qu'on ne sçait point profiter; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aïssance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la premiere, l'industrie des Habitans soutient la seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du bien, & ne fait aucune dépense superflue: le François jouit de ce qu'il a, & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses Heritiers; celui-ci laisse les Siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui même, de se tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Américains ne veulent point de guerre; parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croient point en avoir besoin. La Jeunesse Françoisé, par des raisons contraires, déteste la paix, & vit bien avec les Naturels du Pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre, & l'amitié en tout tems. Je pourrois pousser plus loin ce parallele;

d'
mai
tre
pose
jour
notr

QU

Du
ch
Ca

A

M

J
dont
faut
tromp
de, je
de Qu
seille
d'y être
couven
utilité
tous le
Le
Anges
& après
rejetta
Passage

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IV. 119
mais il faut finir : le Vaisseau du Roi va met-
tre à la Voile, les Navires Marchands se dis-
posent à le suivre, & peut-être que dans trois
jours il n'y aura pas un seul Bâtimement dans
notre Rade.

Je suis, &c.

QUARIEME LETTRE.

1721.

*Du Village Huron de Lorette. Ca qui a empê-
ché le progrès de la Colonie Française du
Canada. Des Monnoyes, qui y ont en cours.*

Février.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

Je reviens d'un petit Voyage de dévotion,
dont je veux vous rendre compte : mais il
faut auparavant vous dire que je me suis
trompé, lorsqu'en finissant ma dernière Let-
tre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade
de Quebec seroit vuide. Un Navire de Mar-
seille y est encore, & a même trouvé le moyen
d'y être à l'abri des glaces, donc le Fleuve est
couvert. C'est un secret, qui peut avoir son
utilité. Il est bon d'avoir des ressources contre
tous les accidens, qui peuvent survenir.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les
Ancres le second de Novembre vers le soir ; d'un Navire
& après avoir fait environ une lieue, il les
rejeta, pour attendre quelques-uns de ses
Passagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la

Aventure

Provençal.

1721.

Février.

nuit. Il donna ensuite ses ordres pour appareiller, dès que la Marée commenceroit à baisser, & s'alla mettre à l'ancre avec sa belle heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment se remplissoit d'eau : il fit pomper, mais inutilement. L'eau croissoit toujours, au lieu de diminuer; enfin chacun songea à mettre sa vie en sûreté, & il étoit remis. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire disparut. Une Barque chargée de Marchandises pour Montreal a eu le même sort à l'entrée du Lac de S. Pierre, mais on espère bien relever l'un & l'autre, quand la belle saison sera revenue. On se flate même que la plupart des effets, dont ces deux Bâtimens sont chargés, ne seront point perdus. D'autres ne le croient pas, & je suis de leur avis: je n'y serai point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des suites, car le Capitaine soupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Pèlerinage.

Description
de Lozette.

A trois lieues d'ici vers le Nord-Est, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle est bâtie sur le modèle & avec toutes les dimensions de la *Santa Casa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une image de la Vierge, semblable à celle, que l'on voit dans ce célèbre sanctuaire. On ne pouvoit guère choisir point placez sous Mission, un lieu plus sauvage. Cependant le concours des Fidèles y est fort grand, & sans imagination, soit dévotion, soit prévention, on tout ce que vous voudrez, bien des Personnes m'ont assuré qu'ils avoient été saisis, en y arrivant,

arrivant, d'une secrète & sainte horreur, dont ils n'avoient pas été les maîtres. Mais ce qui fait à tous une impression d'autant plus grande, que la réflexion même y contribue, c'est la solide piété des Habitans de ce désert.

Ce sont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naissance & de leur origine, que ce qui en est estimable, c'est-à-dire, la simplicité & la franchise du premier âge du Monde, avec ce que la Grace y a ajouté, la foi des Patriarches, une piété sincère, cette droiture & cette docilité de cœur, qui sont les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Christianisme pur, & sur lequel le Monde n'a point soufflé l'air contagieux, qui le corrompt, & souvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'est plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prières de l'Eglise, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'est comparable à la ferveur & à la modestie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vu personne, qui n'en ait été touché jusqu'au fond de l'âme.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé, mais les maladies, & je ne sçai quoi, qui réduit insensiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ses Habitans. La vieillesse & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Pasteurs avoient aussi fait quelques brèches à leur première ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeler; & celui, qui les gouverne présentement, n'a plus qu'à entretenir les choses sur le pied, où il les a trouvées. Il

Ferveur des Sauvages.

1721.

Février.

est vrai qu'on ne sçauroit porter plus loin les précautions, dont on use pour empêcher que le relâchement ne s'y introduisît de nouveau. Les Boissons enyvrautes, la plus ordinaire, & presque la seule pierre d'achoppement, qui puisse faire tomber les Sauvages, y sont interdites par un vœu solennel dont la transgression est soumise à la pénitence publique, aussi-bien que toute faute, qui cause du scandale; & la rechûte suffit ordinairement pour bannir le coupable sans espérance de retour d'un lieu, qui doit être l'asyle impénétrable de la piété & de l'innocence. La paix & la subordination y regnent parfaitement; & tout ce Village semble ne faire qu'une Famille, réglée sur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque sçait jusqu'où ces Peuples & les Hurons surtout, portent naturellement la fierté & l'esprit d'indépendance.

Le plus grand, & peut-être le seul embarras du Missionnaire est à trouver de quoi faire subsister son Troupeau; le Terrain, qu'il occupe, n'y sçauroit suffire, & on a de bonnes raisons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y supplée. Monsieur & Madame Bégon étoient de notre Pèlerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Personnes de ce rang, & qui ne les laissent jamais manquer du nécessaire. Après une réception toute militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent suivis d'un festin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les

R I Q U E
er plus loin les
empêcher que
de nouveau.
plus ordinaire;
opement, qui
y sont inter-
ont la trans-
nce publique,
cause du scan-
airement pour
nce de retour
impénétrable
a paix & la
ment, & tout
ne Famille,
s de l'Evan-
conque sçait
ons surtout,
l'esprit d'in-

cul embarras
e quoi faire
n, qu'il oc-
e de bonnes
u'il l'aban-
Monsieur &
pèlerinage,
ytes, com-
de ce rang,
uer du né-
e militaire
clamations
ar les exer-
uellement.
éral, dont
ut tous les

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 123
honneur. Les Hommes, suivant l'usage,
mangerent dans une Maison; & les Femmes,
avec les petits Enfans dans une autre. Je dis
Maison, & non point Cabanne, car ces Sau-
vages se sont depuis peu logés à la Française.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont ac-
coutumé de témoigner leur gratitude, que
par leur silence & leur modestie; mais parce
qu'il étoit la première Dame, qui fut alors
dans la Colonie, qui régaloit tout le Village,
on accorda aux Huronnes un Orateur, par
l'organe duquel elles déploierent à leur illus-
tre Bienfaitrice tous les sentimens de leur
cœur. Pour les Hommes, après que le Chef
eut harangué l'Intendant, ils dansèrent &
chanterent tant que l'on voulut. Rien, Ma-
dame, n'est moins divertissant, que ces
chants & ces danses. D'abord tous sont assis
à terre comme des Singes, sans aucun ordre:
de tems en tems un Homme se leve, s'avance
lentement au milieu de la Place, toujours,
dit-on, en cadence, tourne la tête de côté &
d'autre, chante un air, qui n'est rien moins
que mélodieux pour quiconque n'est pas né
Sauvage, & prononce des paroles, qui ne
signifient rien. Tantôt c'est une chanson de
guerre, tantôt une chanson de mort; quel-
quefois une attaque ou une surprise: car com-
me ces Gens-là ne boivent que de l'eau, ils
n'ont point de chanson à boire, & ils ne se
sont pas encore avisés de mettre leurs amours
en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne
cesse point de battre la mesure, en tirant du
fond de la poitrine un *hé*, qui ne varie point.
Les Connoisseurs disent qu'ils ne perdent ja-
mais la mesure, je m'en rapporte à eux.

1721.

Février.

Quand l'un a fini, un autre prend sa place, & cela dure jusqu'à ce que l'Assemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, sans un peu de complaisance, qu'il est bon d'avoir pour ces Gens-là. C'est en effet une Musique bien ennuyante & bien désagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vu. Des Gofiers ferrés, une Monotonie continuelle, des airs qui ont toujours quelque chose de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix est toute autre, quand ils chantent à l'Eglise. Pour ce qui est des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui surprend; elles ont même beaucoup de goût & de disposition pour la Musique.

Dans ces rencontres, la Harangue est ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & presque toujours d'une manière ingénieuse, le sujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en a fait les frais, ne sont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occasion des Personnes, qui sont présentes, quand on parle surtout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une grâce, ou pour faire quelque représentation. L'Orateur des Hurons nous dit ce jour-là des choses si spirituelles, qu'on soupçonna l'Interprète, qui étoit le Missionnaire même, de lui avoir prêté son esprit & sa politesse avec sa voix; mais il protesta qu'il n'avoit rien ajouté du sien, & on le crut, parce qu'il est connu pour un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (4).

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quel-

(4) Le Pere Pierre-Daniel RICHARD,

RIQUE
rend la place,
emblée les re-
de, sans un
bon d'avoir
une Musique
le, du moins
Des Gofiers
le, des airs
e féroce, ou
oute autre,
t ce qui est
oureur, qui
up de goût

gue est ce
en peu de
manière in-
uelle on ne
ifs relevés.
t les frais,
e quelque-
qui sont
devant le
ant, pour
aire quel-
s Huron-
spirituel-
qui étoit
prété son
ais il pro-
n, & on
r un des
& le plus
fait quel-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IV. 125

ques excursions aux environs de cette Ville, mais comme la Terre est partout couverte de cinq ou six pieds de neige, ces courses ne m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru dans toutes les Saisons, & je puis vous assurer qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus fécondes, & d'une meilleure qualité. Je me suis surtout fort appliqué cet hyver à m'instruire des avantages, qu'on pourroit retirer de cette Colonie, & je vais vous faire part du fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit point la France, c'est une plainte aussi ancienne, que la Colonie, & elle n'est pas sans fondement. On n'y trouve point d'Habitans riches, cela est encore vrai. Est-ce la faute du Pays, & n'y a-t-il pas beaucoup de celle des premiers Colons? C'est sur quoi je vais tâcher de vous mettre à portée de prononcer.

La première source du malheur des Provinces, qu'on a honorées du beau nom de *Nouvelle France*, est le bruit, qui se répandit d'abord dans le Royaume, qu'elles n'avoient point de Mines, & on ne fit pas assez d'attention que le plus grand avantage, qu'on puisse retirer d'une Colonie, est l'augmentation du Commerce; que pour parvenir à ce dessein, il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades se font peu à peu, & sans qu'il y paroisse dans un Royaume, tel que la France: & que les deux seuls objets, qui se présenterent d'abord dans le Canada & dans l'Acadie, je veux dire, la Pellerie & la Pêche, demandoient que ces Pays fussent peuplés, que s'ils l'avoient été, ils eussent peut-être donné plus de secours à la France, que l'Espagne n'en a tiré des plus

1721.
Février.

*Idee fautive,
qu'on s'est fai-
te du Canada.*

1721.
Février.

riches Provinces du Nouveau Monde, sur tout, si on y eût ajoûté la construction des Vaisseaux : mais l'éclat de l'or & de l'argent, qui venoient du Mexique & du Perou, éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere, qu'un Pays, qui ne produisoit pas ces précieux métaux, étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons sur cela un Auteur sensé, qui avoit été sur les lieux.

„ Les demandes ordinaires, qu'on nous fait,
„ dit Marc Lescarbot, sont ; Y a-t-il des trésors ? Y a-t-il de l'or & de l'argent ? Et per-
„ sonne ne demande, ces Peuples-là sont-ils
„ disposés à entendre la Doctrine Chrétienne ?
„ Et quant aux Mines, il y en a vraiment ; mais
„ il les faut fouiller avec industrie, labeur, &
„ patience. La plus belle Mine, que je sçache,
„ c'est du Bled & du Vin, avec la nourriture du
„ Bestial ; qui a de ceci, il a de l'argent ; & des
„ Mines, nous n'en vivons point. Les Mari-
„ niers, qui vont de toute l'Europe chercher du
„ Poisson aux Terres-neuves & plus outre à
„ huit ou neuf cent lieues loin de leur Pays y
„ trouvent de belles Mines, sans rompre les Ro-
„ chers, éventrer la Terre, vivre en l'obscurité
„ des enfers. Ils trouvent, dis-je, de
„ belles Mines au profond des eaux, & au trafic
„ des Pelleteries & Fourures, dont ils retirent
„ de bon argent.

Fautes, qu'on
a faites dans
son Etablisse-
ment.

Non-seulement on a fait à la Nouvelle France, sans la connoître, une fort mauvaise réputation ; mais ceux-mêmes, qui croyoient en pouvoir tirer quelque avantage, n'ont pris pour cela aucunes mesures. Premièrement on a été un tems infini sans se fixer : on desfr-choit un Terrain, sans l'avoir auparavant.

RIQUE
Monde ; sur
struction des
de l'argent ,
erou , éblouit
tiere , qu'un
recieux mé-
auvais Pays.
qui avoit

n nous fait,
il des tré-
? Et per-
là font-ils
hrétienne ?
ment ; mais
abeur , &
ie sçache , &
rriture du
nt ; & des
es Mari-
ercher du
outre à
r Pays y
e les Ro-
bscurité
s-je , de
au trafic
retirent

ouvelle
auvaise
oyoient
ont pris
ient on
défri-
travaux .

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 127

bien examiné ; on l'enseménçoit , on y éle-
voit des Bâtimens , puis , sans trop sçavoir
pourquoi , le plus souvent on l'abandonnoit ,
& on alloit se placer ailleurs. C'est cette in-
constance , qui a le plus contribué à nous faire
perdre l'Acadie , & à nous empêcher d'en rien
retirer , tandis que nous possédions cette belle
Peninsule. L'Auteur , que j'ai déjà cité , &
qui avoit été témoin de nos irrésolutions , ne
craignoit point de les reprocher à ceux , qui en
étoient les plus coupables. C'est ainsi , dit-il ,
que de tout tems nous avons fait des levées
de Boucliers , que nous nous sommes portés
avec ardeur à de nouvelles Entreprises , que
nous avons projeté de beaux commencemens ,
& puis que nous avons tout quitté de ce
verité , pour faire de telles Entreprises , il faut
de l'aide & du support ; mais aussi faut-il des
Hommes de résolution , qui ne reculent pas ,
& qui ayent ce point d'honneur devant les
yeux , *Vaincre ou mourir* , étant une belle &
glorieuse mort celle , qui arrive en exécutant
un beau dessein , comme pour jeter les fonde-
mens d'un Royaume nouveau , & établir la
Foi Chrétienne parmi des Peuples , entre les-
quels Dieu n'est pas connu . Je pourrois ,
Madame , pousser beaucoup plus loin ces
réflexions ; mais je craindrois de m'engager
trop avant dans des discussions , où je ne dois ,
ni ne puis entrer , avec les seules connoissan-
ces , que j'ai présentement .

Je viens au Commerce. Il a roulé longtems
en Canada uniquement sur la Pêche & la Pel-
lerie. La Pêche des Morues se faisoit sur le
grand Banc , & sur les Côtes de Terre-neuve ,
longtems avant qu'on eût découvert le Fleuve

1721.

Février.

Saint Laurent, mais on s'avisa bien tard de faire un Etablissement dans l'Isle, & nous nous y laissâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaisance, où l'on a vu plus d'une fois des Escadres du Roi : nous y avons soutenu des Sièges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cèdent point à ceux des plus braves Flibustiers de Saint Domingue. Ils ont souvent désolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Isle; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aisément leurs plus fortes Places, connoissoient trop bien leurs Ennemis, pour se déconcerter. Accoutumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils se comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vue d'une tempête inévitable. Ils cédoient sagement à l'orage, ils réparoient ensuite sans obstacle le dégât, qu'il avoit causé dans leurs Postes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, soit qu'ils attaquaient, ou qu'ils se défendissent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de Commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en sont enfin demeurés les seuls Maîtres, & Possesseurs tranquilles.

On s'est encore plus mal comporté en Acadie : cette grande & riche Province a été longtemps partagée entre différens Particuliers, dont aucun ne s'y est enrichi, tandis que les Anglois faisoient sur ses Côtes un profit immense par la Pêche. Les Etablissements, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de

IQUE
bien tard de
fle, & nous
les Anglois.
& la Baye de
une fois des
soutenu des
es y ont fait
cedent point
ers de Saint
é les Habi-
des Anglois
qui on enle-
aces, con-
s, pour se
feu Cana-
Nord, &
de ce qui
ls se com-
s, comme
e tempête
l'orage,
le dégât,
par cette
neuve,
défendis-
parable-
rs Vain-
les seuls

en Aca-
a été
cultiers,
que les
nt im-
s, que
ant de

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IV. 129
solidité, & eux-mêmes manquant de vivres,
& se détruisant les uns les autres, ils ont laissé
le Pays à peu près dans le même état, où ils
l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il
ne s'est bien relevé, qu'au moment, que nous
l'avons perdu. Ce sont nos Ennemis, qui
nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Le seul Commerce, auquel on s'est longtemps
borné dans cette Colonie, est celui des Pelle-
teries, & on ne sçauroit dire les fautes, qu'on
y a faites. Jamais peut-être le génie de notre
Nation n'a mieux paru qu'à ce sujet. Lorsque
nous découvrîmes ce vaste Continent, il étoit
rempli de Bêtes Fauves. Une poignée de Fran-
çois est venu à bout de les faire disparaître
presqu'entièrement en moins d'un siècle; &
il y en a, dont l'espece manque tout-à-fait.
On tuoit les Orignaux ou Elans, par le seul
plaisir de les tuer, & pour faire montre de son
adresse. On ne s'avisait pas même d'interposer
l'autorité du Prince, pour arrêter un désordre
si criant. Mais le plus grand mal est venu de
l'insatiable avidité des Particuliers, qui s'ap-
pliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plupart de France
comme Simonides, c'est-à-dire, ne possédant
que ce qu'ils avoient sur le Corps, & ils
étoient dans l'impatience d'y reparoître dans
une meilleure situation. Dans les commence-
mens cela étoit aisé, les Sauvages n'ont connu
le trésor, que renfermoient leurs Bois, que
par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit
des mains leurs Pelleteries; & on en tira d'eux
une prodigieuse quantité, en leur donnant
des choses, que bien des gens ne voudroient
point ramasser. Depuis même qu'ils ont eu les

1721.

Février.

Mauvaise
conduite par
rapport
Commerce
des Pellete-
ries.

1721.

Février.

yeux ouverts sur le prix de cette Marchandise, & qu'ils se sont un peu plus attachés au solide, il fut encore lontems très-aisé de les satisfaire à peu de frais : avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce sur un assez bon pied.

On seroit néanmoins assez embarrassé à nommer aujourd'hui une seule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vu des fortunes aussi immenses, que rapides, s'élever & disparaître presque en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs; & qu'un tourbillon de vent élève & applanit dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des gens traîner dans la misère & dans l'opprobre une languissante vieillesse, après avoir été en état de se faire un Etablissement honorable. Après tout, Madame, ces fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne seroient nullement dignes des regrets du Public, si le contrecoup n'en étoit pas retombé sur la Colonie, qui s'est bientôt trouvée réduite au point de voir presque absolument tarir, ou détourner ailleurs une source, d'où il pouvoit couler tant de richesses dans son sein.

Sa ruine commença par son abondance. A force d'accumuler les peaux de Castor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une si grande quantité dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Contrevents de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, &

RIQUE
ette Marchan-
us attachés au
rès-aisé de les
n peu de con-
ce Commerce

embarrassé à
Famille, que
des fortunes
élever & dis-
comme ces
parlent quel-
illon de vent
fablonneuses
dinaire dans
traîner dans
languissante
t de se faire
s tout, Ma-
r des Parti-
int, ne se-
du Public,
ombé sur la
e réduire au
tarir, ou
il pouvoit
in.

udence. A
istor, qui
e ce Com-
quantité
voit plus
les Mah-
Aven-
de Bois,
gion, &

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IV. 131
que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle
York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter
le cours de ces desertions, mais elles eurent
très-peu de succès ; au contraire ceux, que
l'intérêt avoit conduits chez nos Voisins, y
furent retenus par la crainte du châtiment, &
les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour
la liberté d'une vie errante & pour l'indépen-
dance, restèrent parmi les Sauvages, dont
on ne les distinguoit plus, que par leurs
vices. On eut recours en divers tems aux am-
nisties, pour rappeler ces Transfuges, &
d'abord elles furent assez inutiles : à la fin
cependant ce moyen, ménagé avec sagesse,
eut une partie de l'effet, qu'on en avoit pré-
tendu.

On en employa un autre, qui fut plus effi-
cace encore ; mais les Personnes zélées pour
le bon ordre, & pour le progrès de la Reli-
gion, trouverent le remede pire que le mal.
Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit
bien sûrs, d'aller faire la traite dans les Pays
Sauvages, & de défendre à tous les autres de
sortir de la Colonie. Le nombre de ces Congés
fut limité, & on les distribua à de pauvres
Veuves & à des Orphelins, qui les pouvoient
vendre aux Traiteurs, plus ou moins, suivant
que la Traite étoit plus ou moins bonne,
c'est-à-dire, suivant les endroits, où les Con-
gés portoient qu'on pouvoit la faire ; car on
avoit eu la précaution de marquer ces endroits,
pour empêcher que tous n'allassent du même
côté.

Outre ces Congés, dont j'ai dit que le
nombre étoit réglé par la Cour, & dont la
distribution appartient au Gouvernement Géné-

1721.

Février.

Des Congés
& de leurs
abus.

1721.
Février.

ral, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple *permission*. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de libertinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement: elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues de ces voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues sont excessives, elle demeure sans aucune ressource, & n'est plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été longtems négligés, que quantité de bonnes Terres sont encore incultes, & que le Pays ne s'est point peuplé.

On a souvent proposé, pour abolir ces pernicioeux Congés, sans que le Commerce en souffrit, & même dans la vûe de le rendre plus florissant, de former quelques Peuplades Françaises dans des endroits choisis, & où il fût aisé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vastes Contrées se peupleroient insensiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu si longtems à cœur; de *franciser* ces Sauvages, c'est le terme, dont on se servoit. Je crois du moins pouvoir assurer que, si on avoit suivi ce projet, le Canada seroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est; que les Sauvages attirés & retenus par les secours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés.

ans des Pos-
ordinaires, &
e sous le nom
partie de la
n course, &
au moins si
ont si fort
laisse pas d'y
inage, dont
ment : elle y
elle y épuise
de la moin-
plus propre
qui arrive
ont excessi-
flouée, &
ent que les
e quantité
tes, & que

abolir ces
Commerce
le rendre
Peuplades
& où il
moins en
es vastes
ment, &
d'exécu-
teur ; de
e, dont
oir assu-
Canada
qu'il ne
par les
trouvés.

dans nos Habitations, auroient été moins er-
rans, moins misérables, se seroient par consé-
quent multipliés, au lieu qu'ils sont diminués
étonnement, & se seroient attachés à nous
de manière, que nous en pourrions à présent
disposer, comme des Sujets mêmes de la Cou-
ronne ; d'autant plus que les Missionnaires
auroient beaucoup moins rencontré d'obsta-
cles à leur conversion. Ce que nous voyons
présentement à Lorette, & avec quelque pro-
portion parmi les Iroquois, les Algonquins
& les Abénaquis domiciliés dans la Colonie,
ne laisse aucun doute sur la vérité de ce que
j'avance, & il n'est personne parmi ceux,
qui ont le plus fréquenté les Sauvages, qui
ne convienne qu'on ne doit jamais bien com-
pter sur ces Peuples, que quand ils sont Chré-
tiens. Je n'en veux point d'autre exemple,
que celui des Abénaquis, lesquels, quoiqu'en
petit nombre, ont été pendant les deux der-
nières guerres le principal Boulevard de la
Nouvelle France contre la Nouvelle Angle-
terre.

Au reste, Madame, le projet, que je viens de
vous exposer, est aussi ancien que la Colonie ;
c'étoit celui de M. de Champlain, son Fon-
dateur, & il a été du goût de presque tous les
Missionnaires, que j'ai connus, & dont les
pénibles travaux, dans la situation, où sont
depuis longtemps les choses, ne produisent pas
de grands fruits dans les Missions un peu éloi-
gnées. Il seroit à la vérité bien tard aujourd'
d'hui pour reprendre ce dessein par rapport aux
Sauvages, qui disparaissent d'une manière
aussi sensible, qu'elle est inconcevable. Mais
qui empêcheroit de le suivre par rapport aux

1721.

Février.

François, & de continuer la Colonie de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle puisse prêter la main à celle de la Louysiane, pour fortifier l'une par l'autre? C'est ainsi que les Anglois en moins d'un siècle & demi sont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieues de Pays, & de former dans ce Continent une puissance, qu'on n'envisage qu'avec frayeur, quand on la voit de près.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Isles de l'Amérique un Commerce assez considérable de Farines, de Madriers, & d'autres Bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de sortes de Bois, ni de meilleure especé; jugez quelle richesse il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de personnes sont bien instruites sur cet article; je ne le suis pas encore assez moi-même pour entrer dans un plus grand détail, je le suis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous parlerai bientôt. Pressé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Divers changemens dans les Monnoies.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Histoire en peu de mots. En 1670 la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Isles du Continent de l'Amérique Françoisé, eut permission de faire passer dans les Isles jusqu'à cent mille francs en petites especes, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy est du mois de Février, & il paroît que ces especes n'auroient cours,

R I Q U E
olonie de pro-
e puisse prêter
pour fortifier
les Anglois
venus à bout
des Pays,
ne puissance,
, quand on

quelquefois
Commerce
Madriers,
Bâtimens.
monde de
de Bois, ni
e richesse il
ue très-peu
ur cet arti-
moi-même
tail, je le
de les Hui-
Pressé de
ns d'ache-
n général.
à le faire
ns, qu'on
ici l'Hic-
mpagnie
oy avoit
inent de
a faire
le francs
in parti-
oit pro-
rier, &
cours,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 135

que dans les Isles. Mais sur quelques difficul-
tés, qui survinrent, le Conseil rendit le 18.
de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par
lequel il fut ordonné que la susdite monnoye
& toutes les autres especes, qui auroient
cours en France, l'auroient aussi, non-seule-
ment dans les Isles Françoises, mais encore
dans la Terre ferme de l'Amérique soumise
à la Couronne, avec l'augmentation d'un
quart en sus; c'est-à-dire, les pièces de quinze
sols pour vingt, & le reste à proportion.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les con-
trats, billets, comptes, achats, & payemens
seroient faits entre toutes sortes de personnes
au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'é-
changes, ni compté en sucre, ou autres den-
rées, à peine de nullité des actes. Et pour le
passé, il fut réglé que toutes les stipulations
de contrats, billets, dettes, redevances, baux
à ferme en sucre & autres denrées, seroient
réduites payables en argent, suivant le cours
des monnoyes susdites. En exécution de cet
Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans
la Nouvelle France, ce qui ne tarda guères à
y causer bien des difficultés. En effet M. de
Champigny Noroy, qui fut nommé Inten-
dant de Quebec en 1684. & qui l'est aujour-
d'hui au Havre de Grace, se trouva bien-
tôt embarrassé, soit pour le payement des
Troupes, soit pour les autres dépenses; que
le Roy falloit dans cette Colonie.

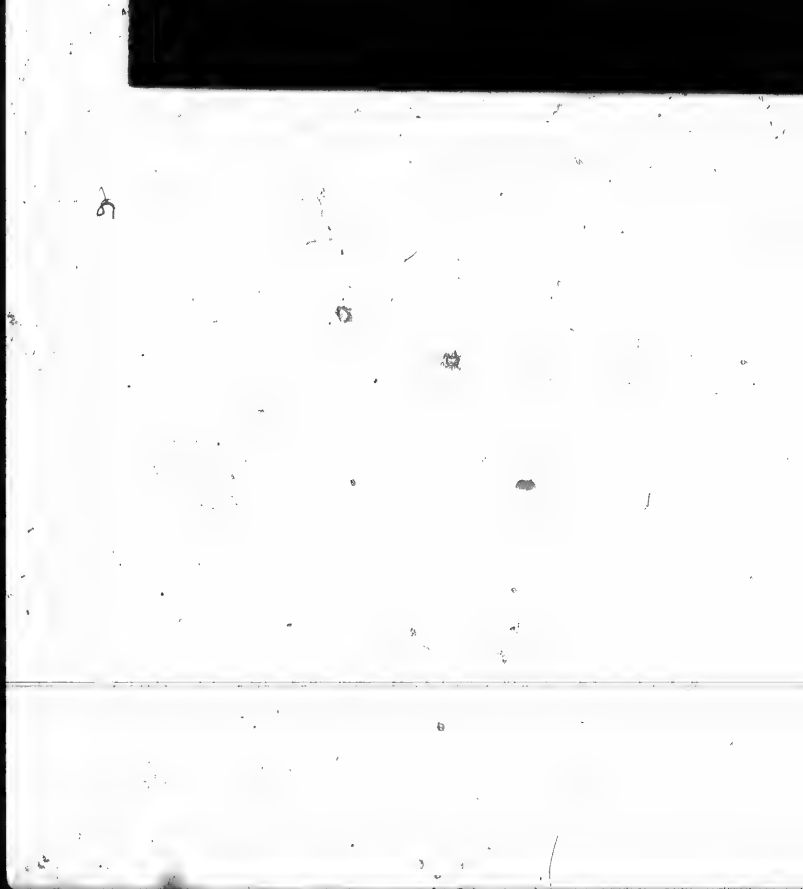
Outre cela les fonds, qui étoient envoyés
de France, arrivoient presque toujours trop
tard, & dès le premier de Janvier il falloit
payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire
à d'autres charges également indispensables.

1721.

Février.









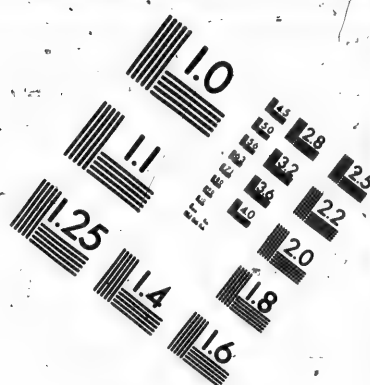
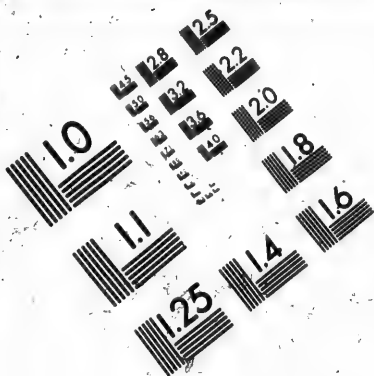
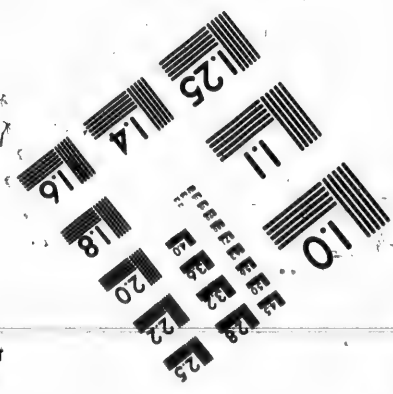
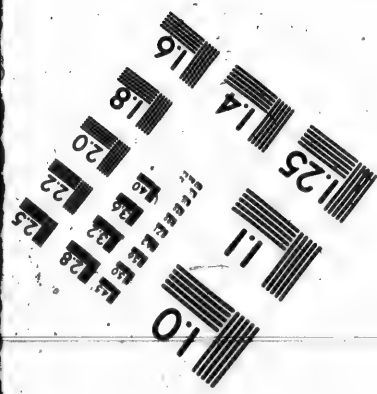
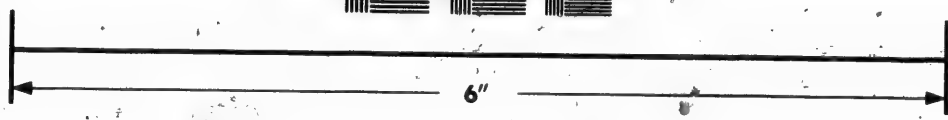
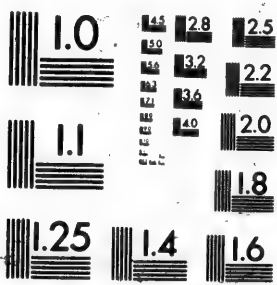


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

01
02
03
04
05
06
07
08
09
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

1721.

Février.

Pour obvier au plus pressé, M. de Champigny s'avisâ de donner cours à quelques billets, qui tenoient lieu d'argent, en y observant toujours l'augmentation de la monnoye. On dressa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit sur chaque pièce de cette monnoye, qui étoit de Carte, sa valeur, la signature du Trésorier, une empreinte des Armes de France, & en tire d'Espagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit ensuite imprimer en France sur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles seroient représentées tous les ans avant l'arrivée des Vaisseaux de France, pour y ajouter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduisit de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne subsista pas longtemps, & l'on en revint aux cartes, sur lesquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant signoit celle, qui étoit de quatre livres & au-dessus, & se contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général signoit aussi celles, qui étoient de six livres & au-dessus. Au commencement de l'automne, toutes les cartes se rapportoient au Trésorier, qui donnoit pour leur valeur des lettres de change sur le Trésorier Général de la Marine, ou sur son Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année suivante. Celles, qui étoient gâtées, ne se remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dressé un procès-verbal.

Tant que les lettres de change ont été fide-

TORIQUE
M. de Champigny
quelques billets,
, en y observant
la monnoye. On
cette Fabrique, &
e du Gouverneur
on mit sur chaque
i étoit de Carte,
Trésorier, une em-
, & en cire d'Es-
& de l'Intendant.
en France sur des
eintes, qu'avoient
Royaume, & l'on
présentées tous les
aux de France,
afin d'empêcher
ontrefaites.
ne subsista pas
aux cartes, sur
elles empreintes.
étoit de quatre
tentoit de para-
erniers tems le
ussi celles, qui
s. Au commen-
es cartes se rap-
pnoit pour leur
ur le Trésorier
son Commis à
ais de l'année
gâtées, ne se
merce, & on
sité un procès-
e ont été fide-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 137
lement payées, on préféreroit ces cartes aux
espèces sonnantes: des qu'elles ont cessé de
l'être, on a discontinué de rapporter les car-
tes au Trésorier, en sorte qu'en 1702. M. de
Champigny se donna inutilement bien des
soins pour retirer toutes celles, qu'il avoit
faites. Ses Successeurs furent obligés d'en faire
tous les ans de nouvelles pour payer les char-
ges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles
tomberent enfin en non-valeur, & que Per-
sonne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce
en fut entierement dérangé, & le désordre
alla si loin, qu'en 1713. les Habitans propo-
serent d'y perdre la moitié, à condition que
le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette proposition fut agréée l'année sui-
vante, mais les ordres donnés en conséquence
n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717.
Il fut alors rendu une Déclaration, qui abo-
lissoit la monnoye de carte, & l'on recom-
mença à payer en argent les charges de la
Colonie. L'augmentation du quart en sus fut
abrogée en même tems: l'expérience ayant
fait connoître que l'augmentation des espèces
dans une Colonie ne les y fait pas rester,
qui étoit ce qu'on avoit prétendu, & que
l'argent n'y scauroit bien rouler, que quand
on y paye en denrées tout ce qu'on tire du
Royaume. En effet, dans ce cas la Colonie
conserve les espèces chez elle, au lieu que,
si elle n'a pas assez de marchandises pour s'ac-
quitter en entier, elle est contrainte de payer
le surplus en argent: & comment reviendra-
t'il?

Enfin, Madame, vous serez surprise d'ap-
prendre qu'en 1706. le Commerce de la plus

1721.

Février.

1710.

Février.

ancienne de nos Colonies ne rouloit que sur un fond de 650000 liv. (a) & les choses n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette somme répandue sur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aise, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandises de France. Aussi la plupart vont-ils tous nuds, surtout ceux, qui sont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le surplus de leurs denrées aux Habitans des Villes, parce que ceux-ci sont obligés pour subsister d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorsque le Roy eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majesté y dépensa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France presque la valeur d'un million en Castors chaque année, quoiqu'elle ne fut pas aussi peuplée, qu'elle l'est aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépense quarante mille & plus. Par-là son crédit est tombé, & en tombant, a causé la ruine de son Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit presque plus que sur les menuës Pellereries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'est ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient souvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je suis, &c.

(a) Voyez le second Tome de l'Histoire, p. 390.

D'UN

CIN

Des

d'a

len

pro

Ch

A

M

J

que j

suis

rien à

vous

je con

gulier

Anim

Franc

est pa

natur

grand

d'adre

Le

avant

daps

des R

Bieur

ment

vrc E

CINQUIÈME LETTRE.

*Des Castors du Canada, de leur différence
d'avec les Bièvres ou Castors d'Europe; de
leur manière de bâtir; de ce qu'ils peuvent
procurer d'avantages à la Colonie; de la
Chasse du Castor, & du Rat Musqué.*

1721.

Mars.

A Québec, le premier de Mars, 1721.

MADAME,

J E devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma dernière Lettre; mais je suis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant, que de vous entretenir des curiosités de ce Pays-ci, & je commence par ce qu'on y voit de plus singulier; c'est le Castor. La dépouille de cet Animal a jusqu'à présent fourni à la Nouvelle France le principal objet de son Commerce. Il est par lui-même une des merveilles de la nature, & il peut être pour l'Homme une grande leçon de prévoyance, d'industrie, d'adresse, & de constance dans le travail.

Le Castor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Bièvres*: or Bièvre & Castor, c'est absolument le même Animal, mais soit que le Bièvre Européen soit devenu extrêmement rare,

Différence du
Castor de Ca-
nada, & de
celui de l'Eu-
rope.

1721.

Mars.

ou que son Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Castor Américain, on ne parle plus guères que de ce dernier, si ce n'est par rapport au *Castoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne sçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque chose de curieux: peut-être que c'est faute de l'avoir observé de près: peut-être aussi que les Castors d'Europe sont comme les *Castors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la différence d'avec les autres.

Du Poil du
Castor.

Quoiqu'il en soit, Madame, le Castor du Canada est un Quadrupede Amphibie, qui ne peut pourtant pas rester longtems dans l'eau, & qui peut absolument se passer d'y aller, pourvu qu'il ait la commodité de se baigner quelquefois. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre pieds sur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & pèsent soixante livres. La couleur de cet Animal est différente, selon les differens Climats, où il se trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils sont bruns, & à mesure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils sont presque fauves, on y en a même vû de couleur de paille. On a encore observé que, moins ils sont noirs, & moins ils sont fournis de poil, & que par conséquent leur dépouille est moins estimée. C'est un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à mesure qu'ils y sont plus exposés. Leur poil est de deux sortes par tout

ORIQUE

la même bonté,
ain, on ne parle
si ce n'est par
vous dirai deux
Je ne sçache pas
mais parlé de cet
chose de curieux:
voir observé de
Castors d'Europe
s, dont je vous
tendance d'avec les

e, le Castor du
phibie, qui ne
ms dans l'eau,
ser d'y aller,
de se baigner
Castors ont un
quinze pouces
, & pésent soi-
et Animal est
Climats, où il
Nord les plus
tout - à - fait
quelquefois de
pérés ils sont
ncent vers le
ajours de plus
t presque fau-
leur de paille.
ils sont noirs,
l, & que par
oins estimée.
qui les garan-
ls y sont plus
ortes par tout

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. V. 141

le corps, excepté aux pattes, où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand est long de huit à dix lignes, il va même jusqu'à deux pouces sur le dos, mais il diminue avec proportion jusqu'à la tête & jusqu'à la queue. Ce poil est rude, gros, luisant, & c'est celui, qui donne la couleur à la bête. En le regardant avec le Microscope, on en trouve le milieu moins opaque, ce qui prouve qu'il est creux; aussi n'en fait-on aucun usage. L'autre poil est un duvet très-fin, fort épais, long tout au plus d'un pouce, & c'est celui, qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moscovie*. C'est-là proprement l'habit de Castor, le premier ne lui sert que d'ornement, & peut-être pour l'aider à nager.

On prétend que le Castor vit quinze à vingt ans: que la femelle porte quatre mois, & que sa portée ordinaire est de quatre petits; quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre jusqu'à huit; mais je ne crois pas que cela arrive souvent. Elle a quatre mamelles, deux sur le grand Pectoral, entre la seconde & la troisième des vraies Côtes, & deux environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts, & plus gros, que ne semble comporter sa taille. Ses intestins au contraire sont très-déliés, ses os sont fort durs, & ses deux mâchoires, qui sont presque égales, ont une force extraordinaire: chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & suivent les courbures de la mâchoire, ce qui leur

1721

Mars.

Description
& Anatomique
de cet Animal.

1721.

Mars.

donne une force prodigieuse, qu'on admire toujours dans de si petits Animaux. On a remarqué encore que les deux machoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croisent comme les deux tranchans des ciseaux : enfin que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines.

La tête d'un Castor est à peu près de la figure de celle d'un rat de montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes ; rondes, veluës par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, particulièrement celles de devant ; elles n'ont guères que quatre ou cinq pouces de long, & ressemblent assez à celles du Bléreau. Les ongles en sont taillés de biais, & creux, comme des plumes à écrire. Les pieds de derrière sont tout differens ; ils sont plats, garnis de membranes entre les doigts ; ainsi le Castor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs par sa queue il est tout-à-fait poisson, aussi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conséquence de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger sa chair les jours maigres. M. Lemery s'est trompé, quand il a dit que cette décision ne regardoit que le train de derrière du Castor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuse.

Il est vrai qu'on ne peut guères profiter ici de cette condescendance : les Castors sont précisément si loin de nos Habitations, qu'il

D'U
est ra
Nos S
avoir
la fur
que j
faut
donn
petit
préca
point
qui
est a
bouil
en re
à la
C
figur
presq
racin
dans
gran
& lon
ferm
assez
cit d
Elle
les é
lign
long
autre
Pelli
elles
peut
de l'
V
cript

RIQUE
qu'on admire
ux. On a re-
choires ne se
que les su-
les inférieu-
comme les
n que la lon-
précisément

près de la
gne. Il a le
petits, les
par dehors,
ont cœurs,
elles n'ont
de long, &
au. Les on-
ux, comme
arrière sont
is de mem-
Castor peut
ge avec la
Aquatique.
fait pois-
déclaré tel
ris, & en
la Faculté
oit manger
emery s'est
décision ne
du Castor.
ng, que la

profiter ici
s sont pré-
ons, qu'il

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 143.

est rare d'y en avoir qui soient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucanner, c'est-à-dire, sécher à la fumée, & je puis vous assurer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Castor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût sauvage assez fade. Mais avec cette précaution, c'est un très-bon manger. Il n'est point de viande plus légère, plus délicate, ni qui soit plus saine. On prétend même qu'elle est aussi nourrissante, que celle du Veau : bouillie, elle a besoin de quelque chose, qui en relève le goût, mais quand elle a été mise à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie; c'est sa queue. Elle est presque ovale, large de quatre pouces dans sa racine, de cinq dans son milieu, & de trois dans son extrémité, je parle toujours des grands Castors. Elle est épaisse d'un pouce, & longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble assez à la chair du Marsouin, mais qui se durcit davantage, quand on la conserve longtemps. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont hexagones, ont une demie ligne d'épaisseur, sur trois ou quatre lignes de longueur, & sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des Poissons. Une Pellicule très délicate leur sert de fond, & elles y sont enchâssées de manière, qu'on peut aisément les en séparer après la mort de de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la description de ce curieux Amphibie. Si vous vou-

1721.

Mars.

1721.

Mars.

lez quelque chose de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (A). On y a inséré une Description Anatomique du Castor, faite par M. SARRASIN, Correspondant de l'Académie, Médecin du Roy dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie, & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de la Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Du Castoreum.

Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas ventre du Castor. Les deux premières, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matière résineuse, mollaſſe, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamment aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le

(A) Année 1704, page 48.

faire

RIQUE
é, voustrou-
s les Mémoi-
ciences (A).
Anatomique
SIN, Corres-
ecin du Roy
decine, dans
, & dans la
né, & qui ne
oncil Supé-
par son habi-
ofession. On
ver un Hom-
une Colonie.

et Amphibie
s, apparem-
& fort cachés
ce nom aux
m, qui sont
quatre dans
premieres,
qu'elles sont
figure d'une
ole, comme
deux autres,
rondiés par
matiere ré-
lée de peti-
hors, jau-
e, désagréa-
ment aisé-
se durcit
& devient
pressé de le

- faire

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. V. 145
faite durcir, il n'y a qu'à le mettre dans la
cheminée.

On prétend que le *Castoreum*, qui vient de
Dantzic, est meilleur que celui de Canada;
je m'en rapporte aux Droguistes. Il est certain
que les bourses de celui-ci sont plus petites,
& qu'ici même les plus grosses sont les plus
estimées. Outre la grosseur, il faut qu'elles
soient pesantes, de couleur brune, d'une
odeur pénétrante & forte, remplies d'une
matiere dure, cassante & friable, de même
couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'une mem-
brane délicate, & d'un goût âcre. Les proprié-
tés du *Castoreum* sont d'atténuer les matieres
visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abaisser
les vapeurs, de provoquer aux Femmes leurs
ordinaires, d'empêcher la corruption, & de
faire évaporer les mauvaises humeurs par la
transpiration. On s'en sert aussi avec succès
contre l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie,
& la surdité.

Les poches inférieures contiennent une li-
queur onctueuse & adipeuse, qui ressemble
au miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son
odeur fétide, peu différente de celle du *Castoreum*,
mais un peu plus foible & plus fade.
Elle se condense en vieillissant, & prend la con-
sistance du suif. Cette liqueur est résolutive,
& fortifie les nerfs; il ne faut pour cela que
l'appliquer sur le mal. Au reste, c'est une fo-
lie, que de dire, comme font encore quelques
Auteurs, sur la foi des anciens Naturalistes,
que quand le Castor se voit poursuivi, il se
coupe ces prétendus testicules, & les aban-
donne aux Chasseurs, pour mettre sa vie en
sûreté. C'est de son poil, dont il devroit alors

Tom. V.

G

1721.

Mars.

1721.

Mars.

se dépouiller, car au prix de sa toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La peau de cet Animal, dépouillée de son poil, n'est point à négliger : on en fait des gans & des bas, on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le poil sans le découper, on ne fait guères usage que de celle des Castors terriers.

Du Castor. Vous aurez peut-être oui parler, Madame, gras & du de *Castor gras* & de *Castor sec*, & peut-être Castor sec. serez-vous bien aisé d'en connoître la différence ; la voici. Le Castor sec est la peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage : le Castor gras est celle, qui a été portée par les Sauvages ; lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moëlle de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de mante, qu'on appelle robe, & de laquelle ils s'enveloppent le poil en dedans. Ils ne la quittent en hyver ni le jour, ni la nuit ; le grand poil tombe bientôt, le duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers ; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'il n'y méloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une marchandise si précieuse. Mais on n'a pu leur cacher longtemps un secret de cette nature ; il étoit confié à la cupidité

UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. V. 147
qui n'est jamais lontems sans se trahir elle-même.

1721.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé **Mars.**
GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du **Castor**, Autre usage
se trouvant chargé d'une prodigieuse quantité du **Castor**.
de cette Pellerie, imagina, pour en faciliter
la consommation, d'en faire filer & carder
avec de la laine, & de cette composition il fit
faire des Draps, des Flanelles, des Bas au
métier, & d'autres Ouvrages semblables,
mais avec peu de succès. Cet essai fit connoître
que le poil du Castor n'est bon qu'à faire des
Chapeaux. Il est trop court, pour pouvoir être
filé seul, & il en faut mettre beaucoup moins
de la moitié avec la laine, ainsi il y a peu de
profit à faire dans cette Fabrique. On a pour-
tant conservé une de ces Manufactures en
Hollande, où on en voit des Draps & des
Droguets; mais ces Etoffes sont chères, &
ne sont pas d'un bon usage. Le poil de Castor
s'en détache bientôt, & forme à la superficie
comme un duvet, qui leur ôte tout leur lus-
tre. Les Bas, qu'on en a faits en France,
avoient le même défaut.

Voilà, Madame, tout ce que les Castors Industrie &
peuvent procurer d'avantages à cette Colonie travaux des
pour son Commerce: leur industrie, leur pré- Castors.
voyance, le concert & la subordination,
qu'on admire en eux, leur attention à se mé-
nager des commodités, dont on n'avoit pas
encore cru les Brutes capables de sentir la
douceur, fournissent à l'Homme encore plus
d'instructions que la Fourmi, à laquelle l'E-
criture Sainte renvoye les Paresseux. Ils sont
au moins parmi les Quadrupèdes ce que les
Abeilles sont parmi les Insectes volatiles. Je

1721.

Mars.

n'ai pas ouï dire à Gens instruits qu'ils aient un Roi ou une Reine ; & il n'est pas vrai que quand ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande, & punit les paresseux ; mais par la vertu de cet instinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun sçait ce qu'il doit faire, & tout se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre, qu'on ne se lasse point d'admirer. Peut-être après tout n'en est-on si étonné, que faute de remonter à cette Intelligence suprême, qui se sert de ces Etres dénués de raison, pour mieux faire éclater sa sagesse & sa puissance, & pour nous faire sentir que notre raison même est presque toujours par notre présomption la cause de nos égaremens.

La premiere chose, que font nos ingénieux Amphibies, lorsqu'ils veulent se loger, c'est de s'assembler ; vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés ? ce sera tout ce que vous voudrez ; mais ils sont quelquefois trois ou quatre cent ensemble, formant une bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Venise*. D'abord ils choisissent un Emplacement, où ils puissent trouver des vivres en abondance, & tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir. Il leur faut surtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau ou d'une petite Rivière, par le moyen d'une Digue, ou comme on parle ici, d'une Chaussée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-dessus de l'endroit, où ils ont résolu de bâtir. Trois ou quatre Castors se mettent autour d'un gros arbre, & viennent à bout avec leurs dents de le jeter par Terre. Ce n'est pas tout ; ils prennent si bien leurs me-

QUE
qu'ils ayent
pas vrai que
il y ait un
paresseux ;
que donne
vidence les
doit faire ,
embarras ,
int d'admi-
si étonné ,
elligence su-
qués de rai-
sageffe & fa
r que notre
s par notre
mens.
ingénieux
oger, c'est
Tribus, ou
s voudrez ;
quatre cent
de, qu'on
D'abord ils
ils puissent
& tout ce
Il leur faut
ent ni Lac,
ant le cours
ere, par le
a parle ici ,
couper des
ils ont ré-
tors se met-
viennent à
ar Terre. Ce
a leurs me-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. V. 149

sûres, qu'il tombe toujours du côté de l'eau, afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturier, quand ils l'ont mis en pièces. Ils n'ont plus ensuite qu'à rouler ces pièces pour les pousser dans l'eau, & ils les conduisent vers l'endroit, où elles doivent être placées.

Ces pièces sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, selon que la nature & la situation du lieu le demandent, car on dit que ces Architectes ont tout prévu. Quelquefois ils employent de gros troncs d'arbres, qu'ils posent à plat : quelquefois la Chaussée n'est composée que de pieux gros comme la cuisse, ou même plus menus, soutenus de bons picquets, & entrelassés de petites branches ; & par tout les vuides sont remplis d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre ; & leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge, pour voiturier ce mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derrière. Arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents, & pour l'employer, ils se servent d'abord de leurs pattes, ensuite de leur queue. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, & elles vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. Les proportions y sont toujours exactement gardées. La règle & le compas sont dans l'œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a observé que le côté du courant de l'eau est toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il seroit difficile à nos

1741.

Mars.

meilleurs Ouvriers de rien faire de plus solide & de plus régulier.

Mars.

La construction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles sont pour l'ordinaire bâties sur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Dignes ont formés : quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une pointe, qui avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale, & elles sont voutées en anse de panier. Les parois ont deux pieds d'épaisseur, les matériaux en sont les mêmes, que dans les Chaussées, mais moins gros, & tout est si bien enduit de terre glaise en dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice sont hors de l'eau, & dans cette partie chaque Castor a sa place marquée, qu'il a soin de joncher de feuillages, ou de petites branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la porte commune de la Cabanne, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent pour aller se baigner, il y a plusieurs ouvertures, par où ils vont se vuider dans l'eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Castors : on en a vu, qui en renfermoient jusqu'à trente, mais cela est rare. Toutes sont assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur prévoyance.

L'hiver ne surprend jamais les Castors. Tous les ouvrages, dont je viens de parler, sont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ses provisions pour l'hiver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de fruits, d'écorces & de feuilles d'arbres ; ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons : alors tout

UZE
lus solide

rien de
ordinaire
ies Lacs ,
fois sur
ité d'une
figure est
en anse
s d'épais-
es, que
, & tout
dedans ,
Les deux
& dans
marquée,
s, ou de
it jamais
te com-
sue, par
aller se
, par où
Cabannes
s : on en
trente ,
près les
illes une

Castors.
parler ,
& alors
er. Tan-
mpagne ,
ts, d'é-
ent aussi
lors tout

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. V. 151

leur est bon. Mais quand il s'agit de se pour-
voir pour tout le tems, que la Terre couverte
de neiges ne leur fourniroit rien, ils se con-
tentent de bois tendre, comme de Peupliers,
de Trembles, ou d'autres semblables. Ils le
mettent en piles, & le disposent de façon,
qu'ils puissent toujours prendre les morceaux
qui trempent dans l'eau. On a remarqué constan-
tamment que ces piles sont plus ou moins
grandes, suivant que l'hiver doit être plus
ou moins long, & c'est pour les Sauvages un
Almanach, qui ne les trompe jamais sur la
durée du froid. Les Castors, avant que de
manger le bois, le découpent en petits mor-
ceaux fort menus, & les apportent dans leur
Loge; car chaque Cabanne n'a qu'un magasin
pour toute la Famille.

Quand la fonte des néges est dans sa force,
comme elle ne manque pas de causer de gran-
des inondations, les Castors quittent leurs
Cabannes, qui ne sont plus logeables, &
chacun va de son côté, où bon lui semble.
Les Femelles y retournent, dès que les eaux
sont écoulées, c'est alors qu'elles mettent bas.
Les Mâles tiennent la Campagne jusques vers
le mois de Juillet, qu'ils se rassemblent pour
réparer les brèches, que les crûes d'eau ont
faites à leurs Cabannes, ou à leurs Digues.
Si elles ont été détruites par les Chasseurs, ou
si elles ne valent point la peine d'être répa-
rées, ils en font d'autres; mais bien des rai-
sons les obligent souvent à changer de de-
meure. La plus ordinaire est le défaut de vi-
vres; ils y sont encore forcés par les Chasseurs,
ou par les Animaux Carnaciens, contre les-
quels ils n'ont point d'autre défense, que la

1721.

Mars.

1721.

Mars.

suite. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plupart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le sont pas ; si cela même ne faisoit éclater davantage sa puissance & sa sagesse, en ce que ceux-là, malgré leur foiblesse, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Castors semblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne sçauroient les quitter, quoiqu'ils y soient toujours inquiétés. Sur le chemin de Mont-real au Lac Huron, par la grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtissent ou réparent tous les étés : car la premiere chose, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'est de rompre la Cabanne & la Chaussée, qui lui donne de l'eau. Si cette Chaussée n'eût pas retenu les eaux, il n'y en auroit pas assez pour continuer la route, & il faudroit faire un portage : de sorte qu'il semble que ces officieux Castors vont se poster là, uniquement pour la commodité des Passans. On voit, dit-on, la même chose du côté de Quebec, où des Castors, en travaillant pour eux, fournissent de l'eau à un moulin à planches.

Des Castors
Terriers.

Les Sauvages étoient autrefois persuadés, si on en croit quelques Relations, que les Castors étoient une espece d'Animal raisonnable, qui avoit ses loix, son gouvernement, & son langage particulier : que ce Peuple Amphibie se choisissoit des Commandans, qui dans les travaux communs distribuient à chacun sa tâche, posoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, punis-

U E
Auteur de
à la plu-
qui ne le
clater da-
en ce que
ultiplient

tors sem-
n, qu'ils
y soient
le Mont-
Riviere,
s les ans
ces Ani-
étés : car
yageurs,
rompre
donne de
etenu les
ontinuer
tage : de
Castors
la com-
la mê-
Castors,
de l'eau

rsuadés,
que les
raison-
nement,
ple Am-
ns, qui
voient à
inelles,
, punif-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 153
soient ou exiloient les paresseux. Ces préten-
dus Exilés sont apparemment ceux, qu'on
appelle *Castors Terriers*, qui en effet vivent
séparés des autres, ne travaillent point, &
se cachent sous terre, où leur unique attention
est de se ménager un chemin couvert pour
aller à l'eau. On les connoît au peu de poil,
qu'ils ont sur le dos, ce qui vient sans doute
de ce qu'ils se frottent continuellement contre
la terre. Avec cela ils sont maigres, c'est le
fruit de leur paresse : on en trouve beaucoup
plus dans les Pays chauds, que dans les Pays
froids. J'ai déjà remarqué que nos Castors,
ou Bièvres d'Europe, tiennent plus de ceux-
ci, que des autres : en effet M. Lemery dit
qu'ils se retirent dans les Creux & dans les
Cavernes, qui se rencontrent sur les bords
des Rivières, surtout en Pologne. Il y en a
aussi en Allemagne, le long de l'Ebre, & en
France sur le Rhône, l'Isère & l'Oise. Ce qui
est certain, c'est que nous ne voyons point
dans les Castors Européens ce merveilleux,
qui distingue si fort ceux du Canada. C'est
bien dommage, Madame, qu'il ne se soit
point trouvé de ces admirables Animaux, ni
dans le Tybre, ni dans le Permesse : que de
belles choses ils auroient fait dire aux Poètes
Grècs & Romains !

Il paroît que les Sauvages du Canada ne
les molestent pas beaucoup avant notre
arrivée dans leur Pays. Les peaux de Castors
n'étoient pas telles, dont ces Peuples faisoient
plus d'usage pour se couvrir, & la chair des
Ours, des Elans, & de quelques autres Bêtes
fauves leur sembloit apparemment meilleure,
que celle des Castors. Ils les chassoient néan-

1720.

Mars.

1721.

Mars.

De la Chasse
du Castor.

moins, & cette Chasse avoit son tems & son cérémonial marqué, mais quand on ne chasse que pour le besoin, & que ce besoin est borné au pur nécessaire, on ne fait pas de grandes destructions; aussi lorsque nous arrivâmes au Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

La Chasse du Castor n'est pas difficile; car il s'en fait bien que cet Animal ait autant de force pour se défendre, ni d'adresse pour éviter les embûches de ses Ennemis, qu'il montre d'industrie pour se bien loger, & de prévoyance pour se pourvoir de tous les besoins de la vie. C'est pendant l'hyver, qu'on lui fait la guerre dans les formes; c'est-à-dire, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de poil, & la peau plus mince. Cette Chasse se fait de quatre manieres, qui sont les filets, l'affut, la tranche & la trappe. La premiere est ordinairement jointe à la troisieme; & on s'amuse rarement à la seconde, parce que les petits yeux de cet Amphibie sont si perçans, & il a l'oreille si fine, qu'il est malaisé de l'approcher assez pour le tirer, avant qu'il ait gagné l'eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saison, & où il plonge d'abord. On le perdrait même, quand il auroit été blessé, avant que de s'être jeté à l'eau, parce qu'il ne revient point au-dessus, s'il meurt de sa blessure. C'est donc à la tranche & à la trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Castors ayent fait leurs provisions pour l'hyver, ils ne laissent pas de faire de tems en tems quelques excursions dans les

D'U
Bois,
fraich
côte
sur le
comm
mette
fraich
touch
bueh
qui fi
dema
mani
enco
une
vien
y att
qu'en
mou
dre f
mom
enco
des
dans
des
l'An
ses p
l'allo
etou
Si
seau
On
filet
Cast
poir
trou
les

Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicatesse coûte la vie à plusieurs. Les Sauvages dressent sur leur chemin des trappes, faites à peu près comme un 4 de chiffre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse bache, qui lui casse les reins; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La tranche demande plus de précaution, & voici de quelle manière on y procède. Quand la glace n'a encore qu'un demi-pied d'épaisseur, on y fait une ouverture avec la hache: les Castors y viennent pour respirer plus à leur aise; on les y attend, & on les sent venir de loin, parce qu'en soufflant ils donnent un assez grand mouvement à l'eau: ainsi il est aisé de prendre ses mesures pour leur casser la tête, au moment, qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus sûrement, & n'être pas aperçu des Castors, on jette sur le trou, qu'on a fait dans la glace, de la boue de Roseaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoît que l'Animal est à portée, on le saisit par une de ses pattes, & on le jette sur la glace, où on l'assomme, avant qu'il soit revenu de son étourdissement.

Si la Cabanne est proche de quelque Ruisseau, la Chasse se fait encore plus aisément. On coupe la glace en travers pour y tendre un filet: ensuite on va briser la Cabanne. Les Castors, qui y sont renfermés, ne manquent point de se sauver dans le Ruisseau, & se trouvent pris dans le filet. Mais il ne faut pas les y laisser longtems, ils s'en seroient bientôt

Mars.

débarrassés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes sont dans des Lacs, ont à trois ou quatre cent pas du rivage une espèce de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air : alors les Chasseurs se partagent en deux bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac ; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se refugier dans l'autre ; mais ils n'y trouvent plus qu'une poussière, qu'on y a jetée exprès, & qui les aveugle, de sorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chaussées ; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans défense : ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs ; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins quelques-uns.

Quelques
particularités
sur ces Am-
phibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes carnacieres, qui leur font la guerre, ils plongent en battant l'eau de leur queue avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieue. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'odorat si fin, qu'étant dans l'eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoute qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Lièvres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter.

D'UN
Enfin
sa Fer
autre
relle

Les
que l
tor, p
les de
dit la
mun
de cet
point
empê
fût h
est v
perst
natur
reste
encon
ques
nous
trouv
qu'il

N
mém
à bie
& q
pres
struc
& de
le R
avoi
des
les,
Cet
est

Enfin on assure que quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

1721
Mars.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les dents des Chiens ne résisteroient pas. On dit la même chose des os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les Esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venue après coup; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en France quelques-uns de ces merveilleux Amphibies: nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature à peu près que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un diminutif, & qu'on nomme *Rat musqué*. Il a en effet presque toutes les propriétés du Castor; la structure du corps & surtout de la tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queue, en quoi il diffère peu des nôtres, & si on lui avoit ôté les testicules, qui renferment un Mufc très-exquis. Cet Animal, qui pèse environ quatre livres, est assez semblable à celui, que M. R A I a

Du Rat musqué.

1721,
Mars.

158 JOURNAL HISTORIQUE

décrit, sous le nom de *Mus Alpinus*. Il se met en Campagne au mois de Mars, & sa nourriture est alors de quelques morceaux de bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des neiges il vit de racines d'orties, puis des tiges & des feuilles de cette plante. En été il ne mange guères que des fraises & des framboises, auxquelles succèdent d'autres fruits dans l'automne. Durant tout ce tems-là on voit rarement le Mâle sans la Femelle.

A l'entrée de l'hiver ils se séparent, & chacun va de son côté se loger dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions, & les Sauvages assurent que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce soit. Ils bâtissent aussi des Cabannes à peu près de la forme de celle des Castors, mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si bien travaillées. Quant à leur situation, elle est toujours au bord de l'eau; ainsi ils n'ont pas besoin de faire des chaussées. On dit que le poil du Rat musqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Castor, & n'y gêne rien. Sa chair n'est pas mauvaise, si ce n'est lorsqu'il est en rut; car alors il n'est pas possible de lui ôter un goût de Musc, qui ne flatte point le palais aussi agréablement que le nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chasses de nos Sauvages & des Animaux, qui sont particuliers à ce Pays: mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma voiture est prête, & je pars.

Je suis, &c.

D'UN

SIX

Voyag

mus

Sei

tion

de

Riv

Aux

M

J'A

deux

éloig

rois p

heurs

Cam

très-

ne co

On s

on p

ceme

ner,

de to

beso

soix

men

M

Tren

Je n

SIXIEME LETTRE. 1721.

Voyage de Quebec aux Trois Rivières. Comment on peut courir la poste sur la nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Description de Beckancourt. Tradition sur le nom de la Rivière Puante. Description des Trois Rivières. Suite des Chasses des Sauvages.

Mars.

Aux Trois Rivières, le 6. de Mars, 1721.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle soit éloignée de Quebec de vint-cinq lieues, j'aurois pu fort aisément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiasura*, que la nége & la glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'hiver, & qui ne coûte pas plus que les voitures ordinaires. On se sert pour cela d'une traîne, ou, comme on parle ici, d'une cariole, qui se pousse si doucement, qu'un seul Cheval suffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un besoin on feroit ainsi en vint-quatre heures soixante lieues, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure chaise de poste.

Maniere de courir la Poste en traîne.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à sept lieues de la Capitale, d'où Je n'étois parti qu'une heure avant la nuit.

Des Seigneuries du Canada.

1721.

Mars.

C'est une des bonnes Paroisses du Pays. L'Eglise est grande & bien bâtie, & les Habitans y sont fort à leur aise. En général les anciens Habitans sont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raison. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds assez considérables, pour y loger le nombre d'Ouvriers nécessaires pour cela. Il a donc fallu qu'ils établissent des Habitans, qui avant que de pouvoir y recueillir de quoi subsister, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainsi ils n'ont pu s'engager envers les Seigneurs, qu'à une redevance fort modique : de sorte qu'avec les lods & ventes, qui sont ici bien peu de choses, le droit de moulin & la métairie, une Seigneurie de deux lieues de front, & d'une profondeur illimitée, n'est pas d'un grand revenu dans un pays si peu peuplé, & où il y a si peu de Commerce au-dedans.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'est-là sans doute une des raisons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre à tous Nobles & Gentilshommes habités au Canada, de faire le Commerce tant par Mer que par Terre, sans qu'ils puissent être révoqués, ni réputés avoir dérogé. Ce sont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conseil le dixième de Mars 1685. Au reste, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui sont titrées, à laquelle le Droit de Patronage soit attaché : car sur la prétention

D'UN
de qu
avoie
jeste
année
l'Eve
qu'au
Sujet
Caré
nent
décla
point
Je
tre a
le ch
celui
je fis
j'arri
de B
Fran
tre d
me a
gouv
que j
Baro
qui v
son I
pou
érige
ma
La
ce D
tre F
natu
triat
rage
Cam

de quelques Seigneurs, fondée sur ce qu'ils avoient fait bâtir l'Eglise Paroissiale, Sa Majesté étant en son Conseil, prononça la même année 1685, que ce Droit n'appartenoit qu'à l'Eveque, tant parce qu'il est plus en état, qu'aucun autre, de juger de la capacité des Sujets, que parce que la portion congrue des Cures est payée sur les dixmes, qui appartiennent à l'Eveque. Le Roi dans ce même Arrêt déclare, que le Droit de Patronnage n'est point censé Honorifique.

1721.

Mars.

Je partis de la Pointe aux Trembles le quatre avant le jour avec un cheval borgne, je le changeai ensuite contre un boiteux, & celui-ci contre un poulain. Avec ces trois relais je fis dix-sept lieues en sept ou huit heures, & j'arrivai de très-bonne heure chez M. le Baron de Beckancourt, Grand Voyer de la Nouvelle France, lequel ne voulut jamais me permettre d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme a sur ses Terres un Village d'Abénaquis, gouverné pour le Spirituel par un Jésuite, que j'étois bien aise de saluer en passant. Le Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere, qui vient du Sud, qui coule toute entiere dans son Domaine, & qui porte son nom. Ce n'est pourtant pas cette grande Terre, qui a été érigée en Baronnie; mais celle de Portneuf, qui est de l'autre côté du Fleuve.

Situation de Beckancourt.

La vie, que mene M. de Beckancourt dans ce Désert, car on n'y voit point encore d'autre Habitant que le Seigneur, rappelle assez naturellement le souvenir de ces anciens Patriarches, qui ne dédaignoient point de partager avec leurs Domestiques le travail de la Campagne, & vivoient presque aussi sobre,

1721.

Mars.

ment qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages ses Voisins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ses Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vassaux, & il fera les conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout son Terrain. La Riviere de Beckancourt se nommoit auparavant *la Riviere Puante*: je m'informai de la cause de ce nom, car l'eau de la Riviere me parut fort belle, on m'assûra qu'elle est très-bonne, & il n'y a aucune mauvaise odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cause étoit la mauvaise qualité des eaux: d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats musqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent souffrir l'odeur; mais voici une troisième version, que ceux, qui ont fait plus de recherches sur l'ancienne Histoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit
venu le nom
de Riviere
Puante à la
Riviere de
Beckancourt.

Des Algonquins étoient en guerre contre les *Onnontcharonnons*, plus connus sous le nom de Nation de *l'Iroquet*, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Isle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne: cependant on prétend que ce sont les Hurons, qui l'ont chassée de leur ancienne demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en soit, elle étoit au tems, dont je parle, en guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un seul coup cette guerre, dont ils commençoient à se lasser, s'aviserent d'un stratagème, qui leur réussit. Ils se mirent en em-

d'un
busca
qui p
Ensu
les Co
le Fl
n'éto
qu'ils
Pêch
voir
fient
& ga
fort
bon
pour
paroi
réussi
cerer
de ce
croy
ptoy
A
derri
Rivi
on n
Une
la pr
rent
plus
perce
l'eau
outr
vere
fuy
quin
ne s
nier

buscade sur les deux bords de la petite Riviere, qui porte aujourd'hui le nom de Beckancourt. Ensuite ils détacherent quelques Canots, dont les Conducteurs firent semblant de pêcher dans le Fleuve. Ils sçavoient que leurs Ennemis n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point qu'ils ne courussent d'abord sur les prétendus Pêcheurs : en effet ceux-là ne tarderent pas à voir fondre sur eux une flotte de Canots, ils firent semblant d'avoir peur, prirent la fuite, & gagnèrent la Riviere. Ils y furent suivis de fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir bon marché de cette poignée d'Hommes, & pour l'engager plus avant, ils affecterent de paroître fort épouvantés. Cette feinte leur réussit ; ceux, qui les poursuivoient, avancèrent toujours, & jettant, selon la Coutume de ces Barbares, des cris effroyables, ils se croyoient au moment de tomber sur leur proie.

Alors une grêle de fleches décochées de derriere tous les buissons, qui bordoient la Riviere, les jettâ dans une confusion, dont on ne leur donna point le tems de se remettre. Une seconde décharge, qui suivit de fort près la premiere, acheva leur déroute. Ils voulurent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient plus se servir de leurs Canots, qui étoient percés de toutes parts. Ils se lancerent dans l'eau, esperant de se sauver à la nage ; mais outre que la plupart étoient blessés, ils trouverent en arrivant à terre, la mort, qu'ils fuyoient, & pas un seul n'échappa aux Algonquins, qui ne pardonnerent à Personne, & ne s'amuserent pas même à faire des Prisonniers. La Nation de l'Iroquet ne s'est point

1721.

Mars.

relevée de cet échec, & quoiqu'on ait encore vu quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui restèrent dans l'eau, & sur les bords de la Rivière, l'infecta de telle sorte, que le nom de *Rivière Puante* lui en est demeuré.

Du Village
Abénaqui de
Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'est pas présentement aussi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laisseroit pourtant pas de nous être d'un grand secours, si la guerre recommençoit. Ces Sauvages sont les meilleurs Partisans du Pays, & toujours disposés à faire des courses dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom seul a souvent jeté l'épouvante jusques dans Boston. Ils ne nous serviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cedent point en valeur, & qui ne sont pas aussi bien disciplinés qu'eux. Ils sont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Christianisme. Il faut pourtant avouer que leur ferveur n'est plus au point, où on l'a vûe les premières années de leur Etablissement parmi nous. On leur a porté de l'Eau-de-vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais, que pour s'enyvrer. Cependant une funeste expérience nous a appris, qu'à mesure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Pasteurs, & se rapprochent des Anglois. Il est bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un sordide intérêt, à

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 165
les rendre vicieux , comme il est déjà arrivé
à quelques autres Nations.

1721.

Après avoir embrassé le Missionnaire de
de Beckancourt (a), visité sa Bourgade , &
fait avec lui de tristes réflexions , que ne peut
manquer de fournir le désordre , dont je viens
de parler , & dont il est souvent réduit à gémir
devant Dieu , je traversai le Fleuve Saint
Laurent pour me rendre en cette Ville. Rien
n'est plus charmant , Madame , que sa situa-
tion. Elle est bâtie sur un coteau de sable ,
qui n'a guères de stérile , que l'espace , qu'elle
peut occuper , si elle devient jamais une Ville
considérable : car à présent c'est fort peu de
choses. Du reste , elle est environnée de tout
ce qui peut rendre une Ville agréable & opu-
lente. Le Fleuve , large de près d'une demie
lieue , est à ses pieds. Au - delà on ne voit
que Campagnes cultivées , fertiles , & cou-
ronnées des plus belles Forêts du Monde. Un
peu au - dessous , & du même côté que la
Ville , le Fleuve reçoit une assez belle Rivière ,
qui , avant de confondre ses eaux avec les
siennes , en reçoit en même tems deux autres ,
l'une à sa droite , & l'autre à sa gauche , &
c'est ce qui a fondé le nom de *Trois Rivières* ,
que porte la Ville.

Mars.

Situation de
la Ville des
Trois Rivie-
res.

Au-dessus , & presque à la même distance ,
commence le *Lac de Saint Pierre* , lequel a
environ trois lieues de large , & sept de long.
Ainsi rien ne borne la vue de ce côté-là , &
le Soleil paroît se coucher dans les ondes. Ce
Lac , qui n'est qu'un élargissement du Fleuve ,
reçoit plusieurs Rivières. Il y a assez d'appa-
rence que ce sont ces Rivières , qui avec le

Du Lac de
Saint Pierre.

(a) Le Père Eustache LE SUZUR.

1721.

Mars.

tems ont mangé le terrain bas & mouvant, à travers duquel elles couloient; cela est surtout sensible à l'égard de celle de Saint François, dont l'embouchure est semée de plusieurs Îles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent. D'ailleurs dans tout le Lac, si ce n'est au milieu du Canal, dont la force du Courant du Fleuve a conservé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils soient chargés, ne se tirent pas aisément. En récompense, il est partout fort poissonneux, & le poisson y est excellent.

Description
de la Ville.

On ne compte guères que sept ou huit cent Personnes dans la Ville des Trois Rivières; mais elle a dans son voisinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce sont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (*) Au reste, quelque peu peuplée que soit cette Ville, sa situation la rend très-importante, & c'est un des plus anciens Etablissmens de la Colonie. Dès les premiers temps ce Poste a eu un Gouverneur. Il a mille écus d'appointemens, & un Etat-Major. On voit aussi dans cette Ville un Couvent de Recollets; une assez belle Eglise Paroissiale, desservie par ces mêmes Religieux; & un très-bel Hôpital joint à un Monastere d'Ursulines, qui y sont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hospitalieres. C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1650 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction a été absorbée par le Conseil

(*) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

d'u
Supé
un l
d'hu
le C
E
danc
soit
Nat
Qu
les T
Vill
tion
s'y
étab
rel
& c
Gou
ou
qui
Ain
des
bou
d'y
qu
asse
lib
dre
pas
le
leu
y a
ren
qu
16
de
R

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. VI. 167
Supérieur de Quebec & par l'Intendant, avoit
un Lieutenant aux Trois Rivières; aujourd'hui
cette Ville a une Justice ordinaire, dont
le Chef est un Lieutenant Général.

1721.

Mars.

Elle doit son origine au grand abord, qui
dans les commencemens de la Colonie se fai-
soit en ce lieu-là des Sauvages de différentes
Nations. Il en descendoit surtout plusieurs des
Quartiers les plus reculés vers le Nord, par
les Trois Rivières, qui ont donné le nom à la
Ville, & qu'on remonte fort loin. La situa-
tion du lieu, joint au grand Commerce, qui
s'y faisoit, engagea quelques François à s'y
établir, & la proximité de la Rivière de So-
rel, alors nommée la Rivière des Iroquois,
& dont je vous parlerai bientôt, obligea les
Gouverneurs Généraux à y construire un Fort,
où ils entretenoient une bonne Garnison, &
qui eut d'abord son Gouverneur particulier.
Ainsi ce Poste fut dès lors regardé comme un
des plus importans de la Nouvelle France. Au
bout de quelques années les Sauvages se lassant
d'y être continuellement harcelés par les Iro-
quois, dont les François eux-mêmes avoient
assez de peine à se défendre; n'ayant plus la
liberté des passages, où ces fiers Ennemis leur
dressoient sans cesse des embûches, & n'étant
pas même toujours en sûreté à la vûe & sous
le Canon de notre Fort, cessèrent d'y porter
leurs Pelleteries. Les Jésuites, avec ce qu'ils
y avoient assemblé de Néophytes, se retire-
rent trois lieues au-dessous, sur un Terrain,
que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADE-
LEINE, un des Membres de la Compagnie
des cent Associés, formée par le Cardinal DE
RICHELIEU, d'où ce Terrain a pris le nom

Origine de
son Etablis-
sement.

1721.

Mars.

Du Cap de la
Madelaine.

de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (*).

La Mission, qu'on y avoit transportée, n'y a pourtant pas subsisté longtems. C'est en partie l'effet de l'inconstance des Sauvages, & principalement une suite des guerres & des maladies, qui ont presque entièrement détruit cette Eglise naissante. On voit bien encore aux environs, une troupe d'Algonquins, dont la plupart ont été baptisés dans leur enfance mais qui n'ont aucun Exercice réglé de Religion. Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la traite des Castors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déjà réuni plusieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, sous la conduite d'un Missionnaire Jésuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponse à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient se résoudre à quitter un lieu, où les os de leurs Peres reposent : mais quelques Personnes sont persuadés, & ce n'est pas sans fondement, que cette résistance vient moins de leur part, que de gens, à qui leur voisinage est utile, & qui sans doute ne font pas assez réflexion qu'ils sacrifient le salut de ces Sauvages à un assez léger intérêt.

On vient de m'assurer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occasion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Isle Royale.

(*) Outre les Mines de fer qui sont assez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert il y a quelques années, plusieurs sources d'Eaux Minérales, qui sont des mêmes qualités, que celles de Forges.

Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chasses des Sauvages. Celle du Castor, ainsi que je l'ai déjà remarqué, n'est devenue leur principal objet, que depuis qu'ils ont vu le cas, que les François faisoient de la dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le premier rang, & où la superstition avoit le plus de part. Voici ce qui se pratique encore aujourd'hui dans cette Chasse parmi ceux, qui ne sont pas Chrétiens.

C'est toujours un Chef de guerre, qui en marque le tems, & qui a soin d'inviter les Chasseurs. Cette invitation, qui se fait en grande cérémonie, est suivie d'un Jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau : & je vous dirai en passant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'est ne rien prendre du tout. Bien plus, malgré l'extrême foiblesse, qu'une si excessive abstinence ne sçauroit, ce semble, manquer de leur causer, ils ne cessent de chanter, tant que le jour dure. Ce jeûne s'observe pour obtenir des Esprits qu'ils fassent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Plusieurs même sont bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vu se découper la chair en plusieurs endroits du corps, pour se rendre propices leurs génies. Mais il est bon de sçavoir qu'ils ne leur demandent point leur secours, pour venir à bout de ces furieux Animaux, il leur suffit de sçavoir où il y en a : comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît Victorieux de ses Ennemis, mais seulement assez de jour, pour achever de les vaincre.

Tome V.

H

1721.

Mars.

De la Chasse
de l'Ours.

Mars.

Les Sauvages adressent aussi pour le même sujet des vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chasses précédentes, & comme ils ne sont occupés que de cette pensée, tandis qu'ils veillent, il est naturel que pendant leur sommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des estomachs vuides, ils rêvent souvent aux Ours. Mais ce n'est pas encore assez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vu des Ours dans le même Canton; & le moyen que tous les rêves s'accordent sur cela? Toutefois, pourvu qu'un habile Chasseur ait cru voir en songe deux ou trois fois de suite des Ours dans un lieu marqué, soit complaisance, car rien n'est plus complaisant que nos Sauvages, soit qu'à force d'en entendre parler, leur cerveau creux en prenne enfin l'impression, tout le monde y rêve bientôt, ou fait semblant d'y avoir rêvé, & la résolution est prise d'aller de ce côté-là.

Le jeûne fini, & le lieu de la Chasse arrêté, le Chef choisi pour le parti de Chasse donne à tous ceux, qui en doivent être, un grand repas, & personne n'oseroit s'y présenter, sans avoir pris auparavant le bain, c'est-à-dire, sans s'être jetté dans la Rivière, quelque tems qu'il fasse, pourvu que la Rivière ne soit point glacée. Ce festin, n'est pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger; quoiqu'on ait longtemps jeûné, & peut-être par cette raison, on y mange sobrement: celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, & toute son occupation, tandis que les autres sont à table, est de raconter les anciennes prouesses à la chasse: de nouvelles invocations

aux Mânes des défunts Ours terminent la fête. On se met ensuite en marche, barbouillé de noir, équipé comme pour la guerre, & parmi les acclamations de tout le Village. Aussi la Chasse n'est-elle pas moins noble parmi ces Peuples, que la guerre: l'alliance d'un bon Chasseur est même plus recherchée, que celle d'un Guerrier fameux, parce que la Chasse fournit à toute la Famille la vie & le vêtement, & que les Sauvages ne souhaitent rien au-delà. Mais un Homme n'est pas réputé grand Chasseur, s'il ne tué douze grandes Bêtes en un jour.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages sur nous: car en premier lieu rien ne les arrête, ni Buissons, ni Fossés, ni Ravines, ni Etangs, ni Rivières. Ils vont toujours devant eux par la ligne la plus droite. En second lieu, il est peu, ou plutôt il n'est point d'Animaux, qu'ils ne gagnent à la course. On en a vu arriver, dit-on, dans un Village conduisant avec une houssine des Ours, qu'ils avoient lassés, comme ils auroient mené un troupeau de Moutons; & le Cerf le plus agile ne l'est pas plus qu'eux. Au reste le Chasseur doit profiter peu pour lui-même de sa Chasse. Il est obligé d'en faire de grandes libéralités. Si on le prévient, & qu'on la lui enlève, il faut qu'il se laisse dépouiller sans rien dire, & qu'il se contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la distribution, qu'il fait du produit de sa Chasse, sa Famille soit partagée la première. Mais il faut avouer que ceux, avec qui nous avons plus de commerce, ont déjà un peu perdu de cette antique géné-

1722.

Mars.

L'Ours passe
six mois sans
manger.

rosité, & de cet admirable désintéressement; Rien n'est plus contagieux, que l'esprit d'intérêt, & rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

Le tems de la Chasse de l'Ours est l'hyver. Alors ces Animaux sont cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils se font de leurs racines une Tanière, dont ils bouchent l'entrée avec des branches de Sapin, & où ils sont parfaitement à l'abri des rigueurs de la saison. Si tout cela leur manque, ils font un trou en terre, & ont grand soin, quand ils y sont entrés, d'en bien fermer l'ouverture. On en a vu, qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Caverne, de manière à n'être pas apperçus, quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque manière qu'un Ours soit logé, il ne sort point de sa retraite de tout l'hyver: c'est ce qui n'est plus révoqué en doute. On n'est pas moins assuré qu'il n'y porte aucune provision, & par conséquent que pendant tout ce tems là il ne boit, ni ne mange; qu'il tire alors de ses pattes, en les lèchant, une substance, qui le nourrit, comme quelques-uns l'ont avancé: c'est sur quoi il est permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui est certain, c'est qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un hyver, sans leur donner ni à boire, ni à manger, & qu'au bout de six mois ils étoient aussi gras qu'auparavant. Il est sans doute assez surprenant qu'un Animal pourvu d'une si bonne fourrure, & qui n'a point la mine d'être bien délicat, prenne contre le froid des précautions, dont aucun autre que lui ne s'avise. Cela montre qu'il ne faut pas juger sur les apparences: chacun sent ses besoins.

Il n'est donc pas nécessaire de courir beaucoup pour attrapper les Ours; il n'est question que de reconnoître les endroits, où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chasseurs croyent en avoir trouvé quelqu'un, ils forment un grand cercle d'un quart de lieuë de circonference, plus ou moins, suivant le nombre des Chasseurs. On avance ensuite en se resserrant toujours, & chacun cherche devant soi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette manière s'il y en a, il est difficile qu'il en échappe aucun; car nos Sauvages sont d'excellens Furêts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque distance de-là, & tout le tems de la Chasse s'employe de cette sorte.

Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met entre les dents le tuyau de sa pipe allumée, souffle dans le fourneau, & remplissant ainsi de fumée la gorgule & le gosier de la Bête; il conjure son esprit de n'avoir aucun ressentiment de ce qu'il vient de faire à son corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les chasses, qu'il fera dans la suite. Mais comme l'Esprit ne répond point, le Chasseur, pour sçavoir si sa prière a été exaucée, coupe le filet, qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à ce qu'il soit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces filets dans le feu. S'ils y pétillent & se retirent, comme il ne peut guères manquer d'arriver, cela est pris pour une marque certaine que les Esprits des Ours sont apaisés: sinon, on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse de l'année suivante ne sera pas heureuse, à moins qu'on

1721.

Mars.

Manière, dont se fait cette Chasse.

Cérémonie ridicule, qu'on se pratique quand on a tué un Ours.

1721.

ne trouve le secret de se les reconcilier : car enfin il y a remède à tout.

Mars.

Réception,
que l'on fait
aux Chasseurs
à leur retour.

Les Chasseurs sont bonne chère, tant que dure la chasse, & pour peu qu'elle ait réussi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs amis, & nourrir longtemps leurs familles. Ce n'est pas à la vérité un grand ragoût que cette viande boucanée, mais tout est bon pour des Sauvages. A voir la réception, qu'on leur fait, les louanges qu'on leur donne, l'air content & suffisant, qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition, chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme, leur dit-on, & disent-ils sans façon eux mêmes, pour combattre & pour vaincre ainsi les Ours. Une autre chose, qui ne leur attire pas de moindres éloges, & dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'est de ne rien laisser du grand repas, que leur donne encore au retour de la chasse celui, qui y a commandé. On y présente, pour premier service, le plus grand Ours, qui ait été pris, & on le sert tout entier avec ses entrailles : il n'est pas même écorché, on s'est contenté de lui griller la peau, comme on fait aux Porcs. Ce festin est voué à je ne sçai quel Génie, dont on croiroit s'attirer l'indignation, si on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laisser du bouillon, où les viandes ont été cuites, & qui n'est guères qu'une graisse fondue, & réduite en huile. Rien n'est plus mauvais : aussi y a-t'il toujours quelqu'un, qui en créve, & plusieurs en sont fort incommodés.

Quelques
particularités
sur les Ours.

Les Ours ne sont méchans en ce Pays, que quand ils ont faim, ou quand ils ont été bles-

U E
illier : car

tant qu'il
ait réussi,
oi régaler
familles.
goût que
bon pour
qu'on leur
l'air con-
ous diriez
Expédi-
une Na-
leur dit-
s, pour
urs. Une
de moins
moins de
ad repas,
la chasse
présente,
Ours, qui
avec les
; on s'est
ne on fait
sçai quel
indigna-
Il ne faut
les vian-
es qu'une
Rien n'est
uelqu'un,
et incom-
ays, que
été bles-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 175
tés. On prend néanmoins toujours ses pré-
cautions, quand on les approche. Rarement
ils attaquent; ils fuient même, dès qu'ils
voyent quelqu'un; & il ne faut qu'un Chien
pour les faire courir bien loin. S'ils sont donc
par tout comme en Canada, on auroit pu ré-
pondre à la demande de M. Despreaux, que
c'est l'Ours, qui a peur du Passant, & non le
Passant de l'Ours. Au mois de Juillet l'Ours est
en rut. Il devient alors si maigre, sa chair
est si fade, & d'un si mauvais goût, que les
Sauvages mêmes, eux qui mangent souvent
des choses, qui nous feroient bondir le cœur,
ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit,
que cette passion maigrit plus en un mois un
Animal de cette espece & de cette figure, que
ne fait une abstinence totale de six mois! Il
est moins surprenant qu'il soit alors si farou-
che & de si mauvaise humeur, qu'il ne fait
pas bon de se rencontrer sur son chemin. C'est
un effet de la jalousie.

Ce tems-là passé, il reprend son embon-
point, & rien n'y contribue davantage, que
que les fruits, qu'il trouve partout dans les
Bois, & dont il est extrêmement friand. Il
aime surtout le raisin; & comme toutes les
Forêts sont remplies de vignes, qui s'élèvent
jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne
fait aucune difficulté d'y grimper. Mais si un
Chasseur l'y apperçoit, sa friandise lui coûte
la vie. Quand il a ainsi bien mangé des fruits,
sa chair a un très-bon goût, & elle le con-
serve jusqu'au printems. Elle a néanmoins tou-
jours un grand défaut; elle est trop huileuse,
& si on n'en use pas modérément, elle donne
la dysenterie. D'ailleurs, elle est nourrissante;

H iij

1721.

Mars.



1721.

Mars.

Des Chiens
de Chasse des
Sauvages.

& un petit Ourson vaut bien un Agneau
J'oubliois, Madame, de vous dire que les
Sauvages menent toujours à leurs chasses un
grand nombre de Chiens ; ce sont les seuls
Animaux domestiques, qu'ils élèvent ; & ils
ne les élèvent, que pour la chasse. Tous pa-
roissent de la même espèce : ils ont les oreilles
droites, & le museau allongé à peu près com-
me les Loups, mais ils sont fort fidèles, &
fort attachés à leurs Maîtres, qui les nour-
rissent pourtant assez mal, & ne les caressent
jamais. On les dresse de très-bonne heure à
l'espèce de chasse, à laquelle on les destine,
& ils sont excellens Chasseurs. Je n'ai pas le
tems de vous en dire davantage, parce qu'on
m'appelle pour m'embarquer.

Je suis, &c.

SEPTIEME LETTRE.

*Description du Pays & des Isles de Richelieu
& de Saint François. Du Village Abénaqui.
De l'ancien Fort de Richelieu, & de ceux,
qu'on avoit construits dans chaque P. roisse.
Belles actions de deux Dames Canadiennes.
Des autres Chasses des Sauvages.*

A Saint François, l'onzième de Mars, 1721.

MADAME,

Je partis le neuf des Trois Rivières. Je ne
fis que traverser le Lac de Saint Pierre, en

QUE
gneau
ire que les
chasses un
t les seuls
ent; & ils
Tous pa-
les oreilles
près com-
fidèles, &
les nour-
es caressent
ne heure à
s destine,
n'ai pas le
arce qu'on

TRE.

Richelieu
Abénaqui.
de ceux,
Paroisse.
adiennes.

rs, 1721.

res. Je ne
erre, en

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 177
trant au Sud, je fis ce voyage en Carriole,
parce que la glace étoit encore assez forte pour
toutes sortes de voitures; & j'arrivai vers le
midi à S. François. J'employai l'après-dîner &
toute la journée d'hier à visiter ce Canton, &
je vais vous rendre compte de ce que j'y ai
observé.

A l'extrémité occidentale du Lac de S. Pierre, Des Isles de
il y a un nombre prodigieux d'Isles de toutes Richelieu &
grandeurs, qu'on appelle les Isles de Richelieu, de Saint Fran-
& en tournant sur la gauche, quand on vient çois.
de Quebec, on en trouve six autres, qui bor-
dent une anse assez profonde, dans laquelle
se décharge une jolie Riviere, dont la source
est au voisinage de la Nouvelle York. Les
Isles, la Riviere, & tout le Pays, qu'elle ar-
rose, portent le nom de Saint François. Cha-
cune des Isles a plus d'un grand quart de lieu
de long: leur largeur est inégale; la plupart
de celles de Richelieu sont plus petites. Tou-
tes étoient autrefois remplies de Cerfs, de
Daims, de Chevreuils & d'Orignaux: le Gi-
bier y foisonnoit d'une manière étonnante,
& n'y est pas encore trop rare; mais les gran-
des Bêtes ont disparu.

On pêche aussi d'excellens Poissons dans
la Riviere de Saint François & à son embou-
chure. L'hiver on fait des trous dans la gla-
ce, on y passe des filets de cinq ou six brasses
de long, & on ne les retire guères à vuid.
Les Poissons, qu'on y prend plus communé-
ment, sont les Bars, les Poissons dorés, les
Achigans, & sur-tout les Malquinonges,
espece de Brochets, qui ont la tête plus grosse
que les nôtres, & la bouche sous un museau
recourbé, ce qui leur donne une figure assez

H v

1721.

Mars.

singulière. Les Terres de Saint François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déjà cultivé, sont fort bonnes. Les Habitans y sont néanmoins assez pauvres, & plusieurs seroient réduits à la dernière indigence, si le Commerce avec les Sauvages, leurs Voisins, ne les soutenoit un peu. Mais ne seroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aise, en les rendant fainéans ?

Du Village
des Abéna-
quis.

Les Sauvages, dont je parle, sont des Abénaquis, parmi lesquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus sous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie sur la Rivière de Manhatté, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en sont originaires. Les Abénaquis sont venus à Saint François des Côtes Méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur première Station en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Rivière, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, presque vis-à-vis de Syllery; c'est-à-dire, environ une lieue & demie au-dessus de Québec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'eau, qu'on nomme *le Saule de la Chaudière*. Ils sont présentement sur le bord de la Rivière de Saint François, à deux lieues de son embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit est fort agréable, & c'est dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle situation, & des Cabannes de Sauvages, sur-tout d'Abénaquis, n'embellissent pas un Pays. Le Village est nombreux, & s'est habité, quo par des

Chrétiens. Cette Nation est docile, & de tout tems affectionnée aux François : mais le Missionnaire (*) n'a pas de moindres inquiétudes à leur sujet, que son Confrère de Beckancourt. Les raisons en sont les mêmes.

On me régale ici d'eau d'Erable : c'est la saison, où elle coule. Elle est délicieuse, d'une fraîcheur admirable, & fort saine. La manière de la tirer est bien simple. Lorsque la sève commence à monter aux Arbres, on fait une entaille dans le tronc de l'Erable, & par le moyen d'un morceau de bois, qu'on y insère, & sur lequel l'eau coule, comme sur une gouttière, cette eau est reçue dans un Vaisseau, qu'on met dessous. Pour qu'elle coule avec abondance, il faut qu'il y ait beaucoup de neiges sur la terre, qu'il ait gelé pendant la nuit, que le Ciel soit serein, & que le Vent ne soit pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être la même vertu, si nous avions en France autant de neiges qu'en Canada, & si elles y duroient aussi longtemps. A mesure que la sève s'épaissit, elle coule moins, & au bout de quelque tems, elle s'arrête tout-à-fait. Il est aisé de juger qu'après une telle saignée, l'Arbre ne s'en porte pas mieux ; on assure cependant qu'il la peut souffrir plusieurs années de suite. On feroit peut-être mieux de le faire reposer un ou deux ans, pour lui laisser le tems de reprendre ses forces. Mais enfin quand il est épuisé, on en est quitte pour le couper, & son bois, ses racines, ses nœuds sont propres à bien des choses. Il faut que cet Arbre soit ici bien commun, car on en brûle beaucoup.

(*) Le Père Joseph Aubery.

1721.

Mars.

L'eau d'Erable est assez claire, quoiqu'un peu blanchâtre: elle est extrêmement rafraîchissante, & laisse dans la bouche un petit goût de sucre fort agréable. Elle est fort amie de la poitrine, & en quelque quantité qu'on en boive, quelqu'échauffé que l'on soit, elle ne fait point de mal. C'est qu'elle n'a point cette crudité, qui cause la pleuresie; mais au contraire une vertu balsamique, qui adoucit le sang, & un certain sel, qui en entretient la chaleur. On ajoute, qu'elle ne se cristallise jamais; mais que si on la garde un certain tems, elle devient un excellent vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je sçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoissent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette eau l'usage, qu'ils en font encore aujourd'hui; mais il est certain qu'ils ne sçavoient pas en former le sucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils se contentoient de lui donner deux ou trois bouillons, pour l'épaissir un peu, & en faire une espèce de Sirop, qui est assez agréable. La façon, qu'on y ajoute, pour en faire du Sucre, est de la laisser bouillir, jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance suffisante, & elle se purifie d'elle-même, sans qu'on y mêle rien d'étranger. Il faut seulement avoir soin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'est de le laisser trop durcir dans son Sirop, c'est ce qui fait qu'il est trop gras, & qu'il conserve toujours un goût de miel, qui le rend moins agréable.

QU'Y
quoiqu'un
at rafraî-
un petit
ort amie
té qu'on
t, elle ne
int cette
au con-
doutit le
etient la
crystalise
a certain
igre. Je
ai qu'un
différem-

uvages,
vertus de
de cette
aujour-
avoient
ous leur
ient de
pour l'é-
e Sirop,
qu'on y
la lais-
ne con-
d'elle-
nger. Il
op faire
La plus
e laisser
qui fait
oujours
gréable

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. VII. 181
au goût, à moins qu'il ne soit purifié.

Ce sucre fait avec attention, & il en de-
mande beaucoup moins que le nôtre, est
naturel, pectoral, ne brûle point l'estomach.
Outre que la façon en est d'une très-petite
dépense. On pense assez communément qu'il
est impossible de le raffiner, comme celui,
qu'on tire des Canes; je n'en vois point la
raison, & il est certain qu'au sortir des mains
des Sauvages il est plus pur, & beaucoup meil-
leur, que celui des Isles, qui n'a pas reçu
plus de façons. Enfin j'en ai donné à fondre
à un Rafineur d'Orléans, qui n'y a trouvé
d'autre défaut, que celui que j'ai déjà remar-
qué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il
n'avoit pas été suffisamment égouté. Il le
croyoit même de meilleure qualité que l'au-
tre; & il en fit des tablettes, que j'ai eu l'hon-
neur de vous présenter, & que vous trouvâ-
tes, Madame, si excellentes. On objectera
que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit
fait entrer dans le Commerce: mais on n'en
fait pas assez pour que cela devienne un objet,
& peut-être a-t-on tort; il y a bien d'autres
choses, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Me-
risier, le Frêne, & les Noyers des différentes
espèces, donnent aussi de l'eau, dont on fait
du sucre: mais elle rend moins, & le sucre n'en
est pas si bon. Quelques-uns néanmoins don-
nent la préférence à celui, qui se tire du Frê-
ne; mais on en fait fort peu. Avez-vous cru,
Madame, qu'on trouvât en Canada ce que Vir-
gile dit en prédisant le renouvellement du sié-
cle d'Or, que le miel couleroit des Arbres (*)?

(*) *Es dura Quercus sudabunt roseida Mella.*

1711.

Mars.

1721.

Mars:

Du Fort de
Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théâtre de
de bien des Scenes sanglantes, parce que pen-
dant la guerre des Iroquois, il étoit le plus
exposé aux incursions de ces Barbares. Ils des-
cendoient dans la Colonie par une Rivière,
qui se décharge dans le Fleuve de Saint Lau-
rent, un peu au-dessus du Lac de S. Pierre, du
même côté que celle de S. François, & à laquel-
le pour cette raison, on avoit d'abord donné
leur nom: elle a porté depuis pendant quelque
tems celui de Richelieu, & on la nomme pré-
sentement *la Rivière de Soré*. Les Isles de
Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur
servoient également, & pour les embuscades,
& pour la retraite; mais quand on leur eut
fermé ce passage par un Fort, qu'on bâtit à
l'entrée de la Rivière, ils prirent leur chemin
par les Terres au-dessus & au-dessous, & se
jetterent sur-tout du côté de Saint François,
où ils trouvoient les mêmes commodités pour
exercer leurs brigandages, & ils y ont com-
mis des cruautés, dont le récit seroit horreur.

Autres Forts
dans toutes
les Paroisses.

Ils se répandoient de-là dans toute la Colo-
nie, & il fallut, pour se garantir de leur fu-
reur, construire sur chaque Paroisse des especes
de Forts, où les Habitans pussent se réfugier
à la premiere alarme. On y entretenoit
nuit & jour un ou deux Factionnaires, &
tous avoient quelques Pièces de Campagne,
ou tout au moins quelques Pierriers, tant pour
écarter l'Ennemi, que pour avenir les Habi-
tans d'être sur leurs gardes, ou pour deman-
der du secours. Ces Forts n'étoient que de
grands Enclos fermés de Palissades, avec
quelques redoutes: l'Eglise & la Maison du
Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit en-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. VII. 183
core assez d'espace, pour y retirer en cas de
besoin, les Femmes, les Enfans, & les Bes-
tiaux. C'en étoit assez pour se mettre hors
d'insulte, & je ne sçache pas que les Iroquois
ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils se sont même rarement arrêtés à les tenir
bloqués, plus rarement encore les ont-ils
attaqués à force ouverte. L'un est trop pétil-
leux pour des Sauvages, qui n'ont aucune
arme défensive, & n'aiment point une vic-
toire teinte de leur sang. L'autre ne convient
pas à leur manière de faire la guerre. Deux
attaques du Fort de Vercheres sont néanmoins
fameuses dans les Fastes Canadiens, & il
semble que les Iroquois ne s'y soient attachés
par deux fois, contre leur coutume, que pour
faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux
Amazones.

En 1690. ces Barbares ayant sçu que Ma-
dame de Vercheres étoit presque seule dans
son Fort, s'en approcherent sans être apper-
çus, & se mirent en devoir d'escalader la Pa-
lissade. Quelques coups de fusil, qu'on tira
fort à propos au premier bruit, qu'ils firent,
les écartèrent; mais ils revinrent bientôt: ils
furent encore repoussés, & ce qui leur causoit
plus d'étonnement, c'est qu'ils ne voyoient
qu'une Femme, & qu'ils la voyoient partout.
C'étoit Madame de Vercheres, qui faisoit
paroître une contenance aussi assurée, que si
elle avoit eu une nombreuse Garnison. L'es-
perance, que les Assiégés avoient conçue
d'abord, d'avoir bon marché d'une Place,
qu'ils sçavoient être dégarée d'Hommes,
les fit retourner plusieurs fois à la charge;
mais la Dame les écarta toujours. Elle se bat-

1712.

Mars.

Belles Ac-
tions d'une
Dame & d'u-
ne Demoiselle
Canadiennes.

tit de la forte pendant deux jours , avec une bravoure & une présence d'esprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier ; & elle contraignit enfin l'Ennemi de se retirer , de peur d'être coupé , bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme.

Deux ans après , un autre Parti de la même Nation , beaucoup plus nombreux , que le premier , parut à la vue du même Fort , tandis que tous les Habirans étoient dehors ; & la plupart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainsi dispersés & sans défense , les saisirent tous les uns après les autres , & marcherent ensuite vers le Fort. La Fille du Seigneur , âgée de quatorze ans au plus , en étoit à deux-tens pas. Au premier cri , qu'elle entendit , elle courut pour y rentrer : les Sauvages la poursuivirent , & l'un d'eux la joignit dans le tems qu'elle mettoit le pied sur la porte ; mais l'ayant saisie par un mouchoir qu'elle avoit au col , elle le détacha , & ferma la porte sur elle.

Il ne se trouva dans le Fort , qu'un jeune Soldat , & une Troupe de Femmes , qui , à la vue de leurs Maris , qu'on garrottoit , & qu'on emmenoit Prisonniers , jetoient des cris lamentables : la jeune Demoiselle ne perdit ni le jugement , ni le cœur. Elle commença par ôter sa coëffure , elle tressa ses cheveux , prit un chapeau & un juste-au-corps , enferma sous la clef toutes ces Femmes , dont les gémissemens & les pleurs ne pouvoient qu'inspirer du courage à l'Ennemi ; puis elle tira un coup de canon & quelques coups de fusil , & se montrant avec son Soldat , tantôt dans une redoute , & tantôt dans une autre , chan-

geant de tems en tems d'habit , & tirant toujours fort à propos , dès qu'elle voyoit les Iroquois s'approcher de la Palissade , ces Sauvages se persuaderent qu'il y avoit beaucoup de Monde dans le Fort , & lorsque le Chevalier de Crisafy , averti par le coup de canon , parut pour secourir la Place , l'Ennemi avoit déjà levé le Camp.

Revenons à la chasse. Celle de l'Original De l'Elan ou ne seroit guères moins avantageuse aujourd'hui pour nous , que celle du Castor , si ceux , qui nous ont précédés en ce Pays , avoient fait plus d'attention aux profits , qu'on en pouvoit tirer , & n'en avoient pas presque entièrement détruit l'espece , au moins dans les endroits , qui sont à portée de nous.

Ce qu'on appelle ici *Original* , c'est ce qu'en Description de l'Original. Allemagne , en Pologne & en Moscovie on nomme *Elan* , ou la *Grand-Bête*. Cet Animal est ici de la grosseur d'un Cheval , ou d'un Mulet d'Auvergne. Il a la croupe large , une queue de la longueur d'un doigt seulement , le jarret fort haut , des jambes & des pieds de Cerf ; un long poil lui couvre le garrot , le col , & de haut du jarret. Sa tête a plus de deux pieds de long , & il la porte de longueur , ce qui lui donne un mauvais air. Son muse est gros & rabattu par-dessus à peu près comme celui du Chameau ; & ses naseaux sont si grands , qu'on y peut aisément fourrer la moitié du bras. Enfin son Bois n'est guères moins long , que celui du Cerf , & il est beaucoup plus large : il est plat & fourchu , comme celui du Daim , & il se renouvelle tous les ans ; mais je ne sçai si , en se renouvelant , il prend un accroissement , qui marque les années de l'Animal.

1721.

Mars.

1721.

Mars.

On prétend que l'Original est sujet à l'Épilepsie, & que quand ses accès le prennent, il les fait passer en se grattant l'oreille de son pied gauche de derrière, jusqu'à en tirer du sang; ce qui a fait regarder la corne de ce pied, comme un Spécifique contre le haut-mal. On l'applique sur le cœur du Malade, & on fait la même chose pour la palpitation: on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du sang, comme fait l'Original? On juge aussi cette corne très-bonne contre la Pleurésie, les douleurs de Colique, le Cours de ventre, les Vertiges & le Pontre, en la pulvérisant, & la faisant boire dans de l'eau. J'ai oui dire que les Algonquies, qui faisoient autrefois leur nourriture ordinaire de la chair de cet Animal étoient fort sujets à l'Épilepsie, & n'usoient point de ce remède. Ils en avoient peut-être de meilleurs.

Le poil de l'Original est mêlé de gris blanc, & de rouge noir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne se foule pas, & ne perd jamais sa vertu élastique: ainsi on a beau le battre, il se redresse toujours. On en fait des matelats & des selles de Chevaux. Sa chair est d'un très-bon goût, légère, & nourrissante; ce seroit dommage qu'elle donnât le haut-mal, mais nos Chasseurs, qui en ont vécu des hyvers entiers, ne se sont point aperçus qu'elle eût aucune mauvaise qualité. Sa peau est forte, douce, moëlleuse: elle se passe en Chamois, & fait d'excellens Buffes, qui pèsent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Original comme un Animal de bon augure, & se persuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peù-

QU'É
sujet à l'Épi-
rennent, il
de son pied
er du sang ;
e ce pied,
t-mal. On
& on fait
on la lui
i en frotte
pas tirer
n juge aussi
Pleurésie,
de ventre,
érisant, &
i dire que
efois leur
et Animal
n'usoient
peut-être

is blanc,
quand la
ne perd
beau le
neait des
chair est
rissante,
aut-mal,
des hy-
us qu'elle
est forte,
hamois,
très-peu.
comme
rsuadent
nt, peut

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. VII. 187
vent se flatter d'une longue vie : c'est tout le
contraire pour les Ours, excepté le tems, où
l'on se dispose à la chasse de ces Animaux. Il
court aussi parmi ces Barbares une assez plai-
sante tradition d'un grand Orignal, auprès
duquel les autres paroissent des Fourmis. Il
a, disent-ils, les jambes si hautes, que huit
pieds de neiges ne l'embarrassent point : sa
peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes,
& il a une maniere de bras, qui lui sort de
l'épaule, & dont il se sert, comme nous fai-
sons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir
à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui
forment sa Cour, & qui lui rendent tous les
services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les
Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase,
& que les Chinois & les Japonnois ont leur
Kirin, leur Foë, leur Dragon d'eau, & leur
Oiseau de Paradis. *Tutto'l Mondo è Paese.*

L'Orignal aime les Pays froids : il broutte
l'herbe en été, & l'hiver il ronge les Arbres.
Quand les neiges sont hautes, ces Animaux
s'assemblent en troupe dans quelque Piniere,
pour se mettre sous la verdure à couvert du
mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils
y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé
de leur donner la Chasse, mais plus encore,
quand le Soleil commence d'avoir assez de
force, pour fondre la neige : car la gelée de
la nuit faisant comme une croute sur la super-
ficie de cette neige fondue pendant le jour,
l'Orignal qui est pesant, la casse avec son pied
fourchu, s'écorce la jambe, & a de la peine
à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors
de-là, & sur-tout quand il y a peu de neiges,
on ne l'approche pas de près sans peine, ni

1721.

Mars.

En quel tems
il faut chasser
l'Orignal.

1711.

Mars.

sans danger, parce que quand il est blessé, il est furieux, retourne brusquement sur le Chasseur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, est de lui jeter son habit, sur lequel il décharge sa colere, tandis que le Chasseur échappé derrière un Arbre peut prendre toutes ses mesures pour l'achever. L'Original va toujours un grand trot, qui égale presque la course du Bœuf Sauvage, & il le suit très-fortement : mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il se met à genoux pour boire, pour manger, & pour se coucher, & qu'il a dans le cœur un petit os, lequel, réduit en poudre, & pris dans du bouillon, facilite les couches, & apaise les douleurs de l'enfantement.

Diverses manières de le chasser.

Les Nations les plus Septentrionales du Canada ont une maniere de faire cette chasse, qui est fort simple & sans aucun risque. Les Chasseurs se divisent en deux bandes, l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots se tenant à quelque distance les uns des autres, ils forment un demi cercle assez grand, dont les deux bouts touchent le rivage. L'autre bande, qui est restée à terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embrasse d'abord un grand Terrain; alors ces Chasseurs lâchent leurs chiens, & font lever tous les Orignaux, qui sont renfermés dans cet espace, les poussent toujours en avant, & les obligent de se jeter dans la Riviere, ou dans le Lac; ils n'y sont pas plutôt entrés, qu'on tire dessus de tous les Canots: tous les coups portent, & il est rare qu'il en échape un seul.

Champlain parle d'une autre maniere de chasser, non-seulement les Orignaux, mais

est blessé, il
sur le Chas-
ven de l'évi-
sur lequel il
le Chasseur
ndre toutes
gnal va tou-
que la cour-
tient très-
ent encore
e met à ge-
& pour se
in petit os,
s dans du
appaie les

omnales du
tte chasse,
isque. Les
des, l'une
Canots se
es autres,
and, dont
a. L'autre
à peu près
l'abord un
s lâchent
Orignaux,
les pouf-
gent de se
lac; ils
ire dessus
ortent, &

aniere de
ux, mais

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. VII. 189
encore les Cerfs & les Caribous, laquelle a
quelque rapport à celle-ci. On enferme, dit-
il, un espace de Forêt avec des pieux entre-
lassés de branches d'Arbres, & on n'y laisse
qu'une ouverture assez étroite, où l'on tend
des Lacets de peaux crûes. Cet espace est de
forme triangulaire, & de l'Angle où est l'en-
trée, on tire un autre triangle beaucoup plus
grand. Ainsi ces deux Enclos ont communica-
tion l'un dans l'autre par ces deux angles. Les
deux côtés du second triangle sont aussi fer-
més de pieux, & les Chasseurs rangés sur une
ligne, en font la base. Ils avancent ensuite,
sans rompre la ligne, & en se rapprochant
toujours les uns des autres, ils jettent de grands
cris, & frappent sur je ne sçai quoi, qui rai-
sonne beaucoup: les Bêtes chassées d'une part,
& ne pouvant échapper, ni à droite, ni à
gauche, étourdies d'ailleurs & épouvantées
par le bruit, ne sçauroient fuir, que dans
l'autre Enclos, & plusieurs en y entrant, se
trouvent prises par le col, ou par leurs cornes.
Elles font de grands efforts pour se débarrasser
& quelquefois elles emportent, ou brisent les
lacets; quelquefois aussi elles s'étranglent,
ou du moins donnent aux Chasseurs le tems
de les tirer à leur aise. Celles mêmes, qui s'é-
chappent, n'en sont guères plus avancées, elles
se trouvent renfermées dans un trop petit es-
pace pour éviter les fleches, qu'on décoche de
toutes parts contre elles.

L'Orignal a d'autres Ennemis, que les Sau-
vages, & qui ne lui font pas une moins rude
guerre. Le plus terrible de tous est le Carcajou,
ou *Quintajou*, espèce de Chat, dont la queue
est si longue, qu'il en fait plusieurs tours sur

1721.

Mars.

Comment le
Carcajou leur
donne la chas-
se.



Mars.

son corps, & d'un poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son col, qu'il entoure de sa longue queue, après quoi il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jeter à l'eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mène trois Renards à cette chasse, & les envoie à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisième se place derrière lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accrochent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour attraper sa proie, est de grimper sur un Arbre : là, couché de son long sur une branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dès qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes : sous quel Climat trouvera-t-on des Brutes, qui aient l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard ?

Du Cerf &
du Caribou.

Le Cerf en Canada est absolument le même qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquiètent beaucoup. Je ne trouve pas de moins qu'ils lui fassent la guerre dans les

fort
mê
moi
l'As
égal
que
aux
app
sur
ne
tou
les
ave
Des
qui
l'ay
me
gue
être
Sic
dan
tre
dan
gie
goi
de
de
len
I
cou
du
tou
Pa
Co
(
Res

formes, & avec appareil. Il n'en est pas de même du *Caribou* (a). C'est un Animal un peu moins haut que l'Original, qui tient plus de l'Asne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chasseurs, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu sûr, & il ne fit presque un saut de là dans le Fleuve. C'est tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il passa ensuite le Fleuve à la nage avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en guerre, & qui étoient campés vers la pointe de Levi, l'ayant aperçu, l'attendirent à son débarquement, & le tuèrent. On estime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudson. Le Sieur Jérémie, qui a passé plusieurs années dans ces Quartiers Septentrionaux, dit qu'entre la Rivière Danoise & le Port Nelson pendant tout l'été on en voit des quantités prodigieuses, qui, chassés des Bois par les *Marin-goins* & les *Tons*, viennent se rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'espace de quarante ou de cinquante lieues on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le *Caribou* n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les Originaux étoient partout à foison; lorsque nous découvrîmes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la vie, si

(a) Il ne diffère de la | de son poil, qui est brun,
Renne que par la couleur | ou un peu roux.

1721.

Mars.

De la Chasse
du Bœuf.

on les avoit mieux ménagés. C'est ce qu'on n'a point fait, & soit qu'à force d'en tuer, on en ait apauvri l'espece; soit qu'en les effarouchant, on les ait obligés de se retirer ailleurs, rien n'est plus rare aujourd'hui.

Dans les Quartiers Méridionaux & Occidentaux de la Nouvelle France, en-deçà & au-delà du Micissipi, la Chasse la plus célèbre est celle du Bœuf, & voici de quelle maniere elle se fait. Les Chasseurs se rangent sur quatre lignes, qui forment un très-grand carré, & commencent par mettre le feu aux herbes, qui sont sèches alors, & fort hautes; puis, à mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les Bœufs, qui craignent extrêmement le feu, fuyent toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tue ordinairement jusqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un parti de chasse, qui n'ait ainsi jeté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les différentes Bandes de Chasseurs ne se nuisent les uns aux autres, tous conviennent auparavant de leur marche, & du lieu, où ils chasseront. Il y a même des peines statuéés contre les Transgresseurs de ce Règlement, aussi-bien que contre ceux, qui, en quittant leur Poste, donnent moyen aux Bœufs d'échapper. Ces peines consistent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables, de leur ôter jusqu'à leurs armes, ce qui est le plus grand affront, qu'on puisse faire à un Sauvage, & de briser leurs Cabannes. Les Chefs y sont soumis comme les autres, & qui entreprendroit de les y soustraire, s'exposeroit, dit-on, à susciter une guerre, qui ne finiroit pas sitôt. Le

Le Bœuf du Canada est plus grand que le nôtre. Il a les cornes basses, noires, & courtes; une grande barbe de crin sous le museau, & autant sur la tête, d'où elle lui tombe sur les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va en augmentant jusques sur les épaules. La première Côte de devant est plus haute d'une coudée, que les autres au-dessus du dos, & large de trois doigts, & toute la bosse est couverte d'un poil un peu roussâtre & fort long; le reste du corps l'est d'une laine noire, qui est fort épaisse. On assure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Cet Animal a le poitrail fort large, la croupe assez fine, la queue fort courte, & on ne lui voit presque point de cou; mais la tête est plus grosse que celle des nôtres. Il suit ordinairement, dès qu'il apperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, sans qu'il s'en apperçoive, d'assez près pour le tirer, il faut prendre le dessous du Vent. Mais quand il est blessé, il est furieux & se retourne sur les Chasseurs. Il n'est pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa chair est bonne, mais on ne mange guères que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux est trop dure. Quant à la peau, on n'en connoît guères de meilleure; elle se passe aisément, & quoique très-forte, elle devient souple & moëlleuse comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Houdiers, qui sont très-légers, & que les bales de fusil ne percent pas aisément.

Tom. V.

1721.

Mars.

Description
du Bœuf Sauvage.

1721.

Mars.

Du Bœuf
Musqué.

On trouve aux environs de la Baye d'Hudson un autre Bœuf, dont le cuir & la laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit M. Jeremie : » A quinze lieues de la Riviere Da-
noise se trouve la Riviere du Loup Marin,
» parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans
» cet endroit. Entre ces deux Rivières, il y a
» une espèce de Bœufs, que nous nommons
» *Bœufs musqués*, à cause qu'ils sentent si fort
» le musc, que dans certaine saison il est im-
» possible d'en manger. Ces Animaux ont de
» très-belle laine; elle est plus longue, que
» celle des Moutons de Barbarie. J'en avois
» apporté en France en 1708. dont je m'étois
» fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que
» des Bas de soye Ces Bœufs, quoique
» plus petits que les nôtres, ont cependant les
» cornes beaucoup plus grosses & plus longues.
» Leurs racines se joignent sur le haut de la
» tête, & descendent à côté des yeux presque aussi
» bas que la gueule; ensuite le bout remonte
» en haut, qui forme comme un Croissant. Il
» y en a de si grosses, que j'en ai vu étant sépa-
» rées du crâne, qui pesoient les deux ensemble
» soixante livres. Ils ont les jambes fort courtes,
» de manière que cette laine traîne toujours par
» terre, lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si
» difformes, que l'on a peine à distinguer d'un
» peu loin de quel côté est la tête. Il n'y a pas
» une grande quantité de ces Animaux, ce qui
» feroit que les Sauvages les auroient bientôt
» détruits, si on en faisoit faire la chasse. Joint
» à ce que, comme ils ont les jambes très-cour-
» tes, on les tue, lorsqu'il y a bien de la neige,
» à coups de lances, sans qu'ils puissent fuir.

IQUE
 Baye d'Hud-
 & la laine
 des Bœufs,
 qu'en dit M.
 Riviere Da-
 coup Marin,
 beaucoup dans
 res, il y a
 s nommons
 ent si fort
 n il est im-
 aux ont de
 ngue, que
 J'en avois
 je m'étois
 s beaux que
 s, quoique
 pendant les
 us longues.
 haut de la
 presqu'aussi
 it remonte
 Croissant. Il
 étant sépa-
 x ensemble
 ort courtes,
 ujours par
 les rend si
 nguer d'un
 Il n'y a pas
 ux, ce qui
 nt bientôt
 asse. Joint
 très-cour-
 e la neige,
 ent fuir.

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. VII. 195

Le Quadrupède le plus commun aujour-
 d'hui en Canada, est le Chevreuil, lequel ne
 diffère en rien des nôtres. On dit qu'il jette
 des larmes, lorsqu'il se voit poussé à bout par
 les Chasseurs. Quand il est jeune, son poil
 est rayé de plusieurs couleurs en long : dans
 la suite ce poil tombe, & il en revient un
 autre, qui est de la couleur des Chevreuils
 ordinaires. Cet Animal n'est point farouche,
 & s'apprivoise aisément ; il paroît naturel-
 lement ami de l'Homme. Une Femelle devenu
 domestique se retire dans le Bois, quand elle
 est en chaleur, & dès qu'elle a été couverte,
 elle revient au logis de son Maître. Lorsque
 le tems est venu de mettre bas, elle retourne
 dans le Bois, & y demeure quelques jours
 avec ses Petits, puis elle revient se montrer à
 son Maître ; elle visite assidûment ses petits :
 on la suit, quand on le juge à propos, on
 prend ses Nourrissons, & elle continue de les
 nourrir dans la maison. Il est assez étonnant
 que toutes nos habitations n'en ayent pas des
 Troupeaux entiers : les Sauvages ne leur don-
 nent la chasse, que par occasion.

Il y a aussi dans les Bois du Canada beau-
 coup de Loups, ou plutôt de *Chats serviers* ;
 car ils n'ont du Loup, qu'une espèce de hur-
 lement : en tout le reste ils sont, dit M. Sar-
 rasin, *ex genere felino*. Ce sont de vrais Chas-
 seurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils
 peuvent attraper, & qu'ils poursuivent jusqu'à
 la cime des plus grands Arbres. Leur chair est
 blanche, & bonne à manger. Leur poil &
 leurs peaux sont fort connus en France : c'est
 une des plus belles fourures de ce Pays, &
 qui entre le plus dans le Commerce. On esti-

1721.

Mars.

Du Chevreuil.

Des Loups
 Serviers &
 des Renards.

1721.

Mars.

me encore plus celle de certains Renards noirs, qui sont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oïï dire que les Renards noirs de Moscovie, & ceux du Nord de l'Europe, sont plus estimés. D'ailleurs ils sont ici fort rares, apparemment à cause de la difficulté de les avoir.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir ou gris, mêlé de blanc; les autres sont tout gris, d'autres d'un rouge tirant sur le roux. On en trouve en remontant le Mïssipi, d'une grande beauté, dont le Poil est argenté. On y rencontre aussi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chasse aux Oiseaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuse. Ils s'avancent un peu dans l'eau, puis se retirent, & font cent cabrioles sur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiseaux semblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard; quand il les voit à sa portée, il se tient fort tranquille d'abord, pour ne les point effaroucher, il remue seulement sa queue, comme pour les attirer de plus près, & ces fots Animaux donnent dans le piège, jusqu'à becquetter cette queue. Alors le Renard saute dessus, & manque rarement son coup. On a dressé des Chiens au même manège avec assez de succès, & ces mêmes Chiens font rudement la guerre aux Renards.

De ce qu'on appelle la me-
que pellerie. Une sorte de Fouine, qu'on a nommée *Enfant du Diable*, ou *Bête puante*, parce que son urine, qu'elle lâche, quand elle est poursuivie, empest l'air à un demi-quart de lieu à la ronde, est d'ailleurs un fort joli Animal, Elle est de la grandeur d'un petit Chat, mais

I QUE
Renards noirs,
du Nord, j'ai
Renards noirs de
Europe, sont
si fort rares,
culté de les

dont les uns
e blanc; les
un rouge ri-
a remontant
é, dont le
ussi des Ty-
e les nôtres.
aux Oiseaux
génieuse. Ils
se retirent,
ge. Les Ca-
oiseaux sem-
brochent du
ortée, il se
ne les point
sa queue,
& ces sots
usqu'à bec-
nard saute
coup. On a
e avec assez
rudement

ommée En-
parce que
e est pour
urt de lieu
li Animal,
hat, mais

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. VII. 197
plus grosse, d'un poil luisant, tirant sur le
gris, avec deux lignes blanches, qui lui for-
ment sur le dos une figure ovale depuis le col
jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, com-
me celle du Renard, & elle la redresse comme
fait l'Ecureuil. Sa fourrure, comme celle des
Peaux, autres Chats Sauvages à peu près de
la grandeur des nôtres, des Loutres, des
Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de
bois, de l'Hermine, des Martres, sont ce
qu'on appelle la menuë Pelleterie. L'Hermine
est de la grosseur de nos *Heureux*, mais un
peu moins allongée; son poil est d'un très-
beau blanc, & elle a une longue queue, dont
l'extrémité est d'un noir de Jay. Nos Martres
sont moins rouges, que celles de France, &
ont le poil plus fin. Elles se tiennent ordina-
irement au milieu des bois, d'où elles ne sor-
tent que tous les deux ou trois ans, mais elles
en sortent toujours en grandes Troupes. Les
Sauvages sont persuadés que l'année où ils
les voyent, sera bonne pour la chasse,
c'est-à-dire qu'il neigera beaucoup. Les peaux
de Martres se vendent ici actuellement un écu
pièce, j'entends les communes, car celles qui
sont brunes, vont jusqu'à vingt-quatre francs
& plus.

Le *Pitot* ne diffère de la Fouine, qu'en ce
qu'il a le poil plus noir, plus long, & plus
épais. Ces deux Animaux font la guerre aux
Oiseaux, même aux plus gros, & font de
grands ravages dans les *Pontalliers* & dans les
Colombiers. Le Rat de Bois est deux fois de
la grosseur des nôtres. Il a la queue velue, &
son poil est d'un très-beau gris argenté. On
en voit même, qui sont tout blancs, & d'un

1721.

Mars.

très-beau blanc. La Femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme, quand elle veut : elle y met ses Petits ; quand elle est pour suivie, & se sauve avec eux.

Pour ce qui est des *Ecureuils*, on les laisse assez en repos, aussi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en distingue de trois especes ; les rouges, qui ne different point des nôtres ; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & qu'on a ainsi nommés, parce que leur poil est rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les *Suisses* de la Garde du Pape ; & les *Ecureuils volans*, à peu près de la même taille que les *Suisses*, & qui ont le poil d'un gris obscur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils sautent d'un Arbre à l'autre, l'espace de quarante pas au moins. De haut en bas, leur saut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de sauter, ce sont deux peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les pattes de derrière, & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles sont fort minces, & ne sont couvertes que d'un poil solet. Ce petit Animal s'apprivoise facilement ; il est fort vis, quand il ne dort point ; mais il dort souvent, & par-tout où il peut se fourrer, dans les poches, dans les manches, dans les manchons. Il s'attache d'abord à son Maître, & le distingue parmi vingt Personnes.

Le *Porc Epy* du Canada est de la grosseur d'un moyen Chien, mais plus court & moins haut. Son poil d'environ quatre pouces de longueur, est gros comme une paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particu-

QUE
us le ventre
ne, quand
and elle est

on les laisse
ce Pays un
gue de trois
rent point
un peu plus
parce que
rouge, de
les Suisses
ils volans,
es Suisses,
ur. On les
ent vérita-
d'un Arbre
au moins.
ir être du
facilité de
ls ont des
rière, &
de la lar-
rt minces,
folet. Ce
nt, il est
mais il dort
e fourrer,
, dans les
n Maître,
s.

a grosseur
& moins
ponces de
e des plus
, particu-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. VII. 199
lièrement sur le dos. C'est son arme, & elle
est offensive & défensive. Il le lance d'abord
sur ceux, qui attendent à sa vie, & pour peu
qu'il entre dans la chair, il faut l'en tirer à
l'instant, sinon il s'y enfonce tout entier. C'est
pour cette raison, qu'on est fort attentif à
empêcher les Chiens d'approcher de ces Ani-
maux; dont la chair est bonne à manger. Un
Porc Epy à la broche vaut bien un Cochon
de Lait.

Les *Licures* & les *Lapins* sont ici comme
en Europe, excepté qu'ils ont les jambes de
derrière plus longues. Leurs peaux ne sont pas
d'un grand usage, parce qu'ils meurent conti-
nuellement: c'est dommage, car leur poil est
très-fin, & ne gâteroit rien dans la Fabri-
que des Chapeaux. L'hyver ces Animaux gri-
sonnent, & sortent rarement de leurs tannie-
res, où ils vivent des plus jeunes branches du
Bouleau. L'été ils ont le poil roux. Les Renards
leur font une cruelle guerre en toute saison,
& les Sauvages les prennent en hyver sur la
neige avec des collets, quand ils vont cher-
cher des vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.



1721.

Mars.

HUITIÈME LETTRE.

Description du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal : en quoi il diffère de celui de Quebec. Description de l'Isle & de la Ville de Montreal, & des Environs. De la Pêche du Loup Marin, de la Vache Marine, du Marjolin, & des Balaïnes.

A Montreal, ce vintième de Mars, 1721.

MADAME,

Des Isles de
Richelieu.

JE partis le treizième de Saint François, & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce trajet, qui est d'environ vingt lieues, le plaisir que j'avois eu autrefois en faisant la même route en Canot, par le plus beau tems du Monde, de voir s'ouvrir devant moi, à mesure que j'avançois, des Canaux à perte de vûe, entre ce prodigieux nombre d'Isles, qui de loin ne sembloient faire qu'une même Terre avec le Continent, & arrêter le Eclue dans sa course, ces agréables points de vûe, qui changeoient à chaque instant, comme des décorations de Théâtre, & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Passans: mais je ne laissai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la singularité du spectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent, & par la commodité de se promener en Carriole sur des

*Saint Pierre
de celui de
de la Ville
De la Pêche
Marine, du*

1721.

François,
ille. Je n'ai
viron vint
utrefois en
par le plus
vir devant
Canaux à
nombre
aire qu'une
arrêter le
les points
instant,
, & qu'on
pour ré-
pas d'en
la singu-
levénu en
r la com-
e sur des

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 207

Canaux entre des Isles, qui paroissent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers.

Pour le coup d'œil, il n'est pas beau dans cette saison. Rien n'est plus triste que ce Blanc répandu par-tout, & qui prend la place de cette belle variété de couleurs, le plus grand agrément des Campagnes, que des Arbres, qui paroissent plantés dans la neige, & ne présentent aux yeux, que des têtes che-nuës, & des branches chargées de glaçons. Au reste, Madame, le Lac de Saint Pierre est ici ce qu'est la Rivière de Loire en France. Du côté de Quebec les Terres sont bonnes, mais on n'y voit ordinairement rien, qui puisse récréer la vûë : d'ailleurs le Climat y est fort rude; car plus on descend le Fleuve, & plus on avance au Nord, plus par consé-quent le froid est piquant. Quebec est par les quarante-sept degrés, cinquante-six minutes d'élevation du Pol; les Trois Rivieres par les quarante-six degrés & quelques minutes, & Montreal entre les quarante-quatre & les qua-rante-cinq, le Fleuve au-dessus du Lac de Saint Pierre, faisant un coude au Sud. Il sem-ble donc, lorsqu'on a passé les Isles de Riche-lieu, qu'on soit tout-à-coup transporté sous un autre Climat. L'air est plus doux, le ter-rein plus uni, le Fleuve plus beau : ses bords ont je ne sçai quoi de plus riant. On y ren-contre de tems en tems des Isles, dont quel-ques-unes sont habitées, les autres, dans leur état naturel, offrent aux yeux les plus beaux Payfages du Monde : en un mot, c'est la Touraine & la Limagne d'Auvergne compa-rées avec le Maine & la Normandie.

L'Isle de Montreal, qui est comme le cen-

1721.

Mars.

Différence du
Pays de Que-
bec & de celui
de Montreal.

1721

Mars.

Description
de l'Isle de
Montreal.

tre de ce beau Pays, a dix lieux de long, de l'Est à l'Ouest, & près de quatre lieux dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'Isle, mais elle n'est qu'à une demie lieue de la Côte Méridionale, sur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ses Fondateurs, mais ce nom n'a pu passer dans l'usage ordinaire; il n'a lieu que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en sont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-seulement de la Ville, mais encore de toute l'Isle, sont Messieurs du Séminaire de Saint Sulpice; & comme presque toutes les Tetres y sont très-bonnes & en valeur, & que la Ville n'est guères moins peuplée, que celle de Quebec, on peut assurer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Isle, & certainement vint Particuliers, entre lesquels on l'auroit partagé, ne l'auroient pas mise dans l'état, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples aussi heureux.

Description
de la Ville.

La Ville de Montreal a un aspect fort riant; elle est bien située, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vûes inspirent une certaine gayeté, dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée, une simple Palissade bastionnée & assez mal entretenue fait toute sa défense, avec une assez méchante redoute sur un petit Tertre, qui sert de Boulevard, & va se terminer en

de long, de
tre lieux dans
ontagne, d'où
deux têtes de
dans le milieu
elle n'est qu'à
Méridionale,
Cette Ville a
es Fondateurs,
s l'usage ordi-
Actes publics,
i sont fort ja-
le Domaine,
mais encore de
Séminaire de
que toutes les
en valeur, &
peuplée, que
ier que cette
mie domaine
le fruit du
des Seigneurs
vint. Particu-
partage, ne
où nous la
Peuples aussi

Et fort riant,
& bien bâ-
& de ses vûes
dont tout le
nt fortifiée,
& assez mal
avec une
etit Terre,
terminer en

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 103
douce pente à une petite Place quarrée. C'est
ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de
Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que
la Ville étoit toute ouverte, & tous les jours
exposée à être brûlée par les Sauvages, ou
par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Cal-
lières, Frere du Plénipotentiaire de New-
swick, qui la fit fermer, tandis qu'il étoit Gou-
verneur. On projette depuis quelques années
de l'environner de murailles, mais
il ne sera pas aisé d'engager les Habitans à
y contribuer. Ils sont braves & ils ne sont
pas riches: on les a déjà trouvés difficiles à
persuader de la nécessité de cette dépense, &
fort convaincus que leur valeur est plus que
suffisante pour défendre leur Ville contre qui-
conque oseroit l'attaquer. Nos Canadiens ont
tous sur cet article assez bonne opinion d'eux-
mêmes, & il faut convenir qu'elle n'est pas
mal fondée, mais par une suite de la confian-
ce, qu'elle leur inspire, il n'est pas si mal aisé
de les surprendre, que de les vaincre.

Montreal est un quarré long, situé sur le
bord du Fleuve, lequel s'élevant insensible-
ment, partage la Ville dans sa longueur en
Haute & Basse; mais à peine s'aperçoit-on
que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-
Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Ar-
mes sont dans la Basse Ville; c'est aussi le
Quartier de presque tous les Marchands. Le
Séminaire & la Paroisse, les Récollets, les
Jésuites, les Filles de la Congrégation, le
Gouverneur & la plupart des Officiers sont
dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruisseau
qui vient du Nord-Ouest, & borne la Ville

(*) Ce projet est présentement exécuté.

de ce côté-là, on trouve quelques Maisons, & l'Hôpital Général; & en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrémité de la Ville du même côté, il commence à se former une espee de Fauxbourg, qui avec le tems fera un très-beau Quartier.

Les Jésuites n'ont ici qu'une petite Maison; mais leur Eglise, qu'on acheve de couvrir, est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets est plus vaste, & la Communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville: il paroît qu'on a eu en vûe de le rendre solide & commode, que magnifique: on ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la Maison Seigneuriale, elle communique avec l'Eglise Paroissiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modestie & une dignité, qui inspirent du respect pour la Majesté du Dieu, qu'on y adore.

La Maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse Communauté. C'est le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Institut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naissance, & que toute la Colonie se ressent des avantages, que lui procure un si bel Etablissement. L'Hôtel-Dieu est desservi par des Religieuses, dont les Premières ont été tirées de celui de la Flèche en Anjou. Elles sont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui est grande, bien meublée, & bien garnie de lits, ni à leur Eglise, qui est belle & très-ornée, ni à

leur Maison, qui est bien bâtie, propre & commode; mais elles sont mal nourries, quoique toutes infatigablement occupées, ou de l'instruction de la Jeunesse, ou du soin des Malades.

1721.

Mars.

L'Hôpital Général doit son Etablissement à un Particulier, nommé Charron, qui s'étoit associé plusieurs personnes de piété, non-seulement pour cette bonne œuvre, mais aussi pour fournir les Paroisses de la Campagne de Maîtres d'Ecole, qui fissent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles, mais la Société se dissipa bientôt; des affaires survenues aux uns, l'inconstance des autres, réduisirent le Sieur Charron à lui seul. Il ne se découragea pourtant point; il vuida sa bourse, il eut le secret de faire ouvrir celles de quelques Personnes puissantes; il a bâti, il a assemblé des Maîtres & des Hospitaliers, on s'est fait un plaisir d'aider & d'autoriser un Homme, qui n'épargnoit ni son bien, ni sa peine, & que rien ne rebutoit. Enfin avant sa mort, qui arriva en 1719, il eut la consolation de voir son projet hors de tout risque d'échouer, au moins quant à l'Hôpital Général. La Maison est belle, & l'Eglise fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne sont pas encore bien établis dans les Paroisses, & la défense, qu'ils ont eu de la Cour, de prendre un Habit uniforme, & de s'engager par des vœux simples, pourra bien les empêcher de se pénetuer.

Entre l'Isle de Montreal & la Terre ferme, De l'Isle de
du côté du Nord, il y a une autre Isle d'envi- Jesus, & de
son huit lieues de long, & qui a bien deux la Riviere des
lieues dans sa plus grande largeur. Elle fut Prairies.

1721.

Mars.

d'abord nommée *l'Isle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut ensuite concédée aux Jésuites, qui l'appellent *l'Isle de Jesus*, & elle a conservé ce dernier nom, quoiqu'elle ait passé des mains des Jésuites en celles de Messieurs du Séminaire de Québec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en sont bonnes, il y a lieu d'espérer qu'elle sera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux
Récollets.

Le Canal, qui sépare les deux Isles, porte le nom de *Rivière des Prairies*, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours est embarrassé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Sault au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y est noyé. Les Ecclesiastiques du Séminaire de Montreal ont eu longtemps assez près de-là une Mission de Sauvages, qu'ils ont depuis peu transportée ailleurs.

Des environs
de Montreal.

Le troisième Bras du Fleuve est semé d'un nombre d'Isles si prodigieux, qu'il y a presque autant de terre que d'eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Isles*, ou de *Rivière de Saint Jean*. A la tête de l'Isle de Jesus, est la petite *Isle Bizard*, ainsi appelée du nom d'un Officier Suisse, à qui elle appartenait, & qui est mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Isle Perrot*, ainsi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comtesse DE LA ROCHE-ALLARD, & de Madame la Présidente DE LUBERT. Cette Isle a presque deux lieues en tout sens, & les Terres en sont bonnes. On commence à la défricher. L'Isle Bizard

RIQUE

magny, du nom
 anada : elle fut
 qui l'appelle-
 nscrivé ce der-
 des mains des
 Séminaire de
 y mettre des
 en sont bon-
 fera bientôt

Isles, porte
 parce qu'elle
 Prairies. Son
 lieu par un
au Récollet,
 t Ordre, qui
 du Séminaire
 z près de-là
 s ont depuis

est semé d'un
 y a presque
 al porte les
ere de Saint
 est la petite
 n d'un Offi-
 , & qui est
 a plus haut
 rros, ainsi
 le premier
 toit le Pere
 ROCHER-
 sidente DE
 deux lieux
 nt bonnes.
 Isle Bizard

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 207
 terminé le *Lac des deux Montagnes*, & l'Isle
 Perrot sépare ce même Lac de celui de *Saint*
Louis.

172

Mars.

Le Lac des deux Montagnes est proprement
 l'embouchure de la grande Rivière ; autre-
 ment appelée *la Rivière des Outaouais*, dans
 le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieues de
 longueur, & à peu près autant de largeur.
 Celui de Saint Louis est un peu plus grand,
 ce n'est encore qu'un élargissement du Fleuve
 Saint Laurent. Jusqu'à présent la Colonie Fran-
 coise n'alloit pas plus loin à l'Ouest ; mais on
 commence à faire de nouvelles Habitations
 un peu plus haut, & les Terres sont par-tout
 excellentes.

Ce qui a fait la sûreté de Montreal & de *Du Sault S.*
 tous les Environs pendant les dernières guer- *Louis.*
 res, ce sont deux Villages d'Iroquois Chré-
 tiens, & le Fort de Chambly. Le premier des
 deux Villages est celui du Sault Saint Louis,
 situé dans le Continent du côté du Sud, trois
 lieues plus haut que la Ville de Montréal. Il
 est fort peuplé, & a toujours été regardé com-
 me une de nos plus fortes barrières contre les
 Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de
 la Nouvelle York. Il a déjà changé deux fois
 de place dans l'espace de deux lieues. Sa secon-
 de station, où je l'ai vu en 1708, étoit vis-à-
 vis un Rapide, qu'on nomme le *Sault Saint*
Louis, & il en a conservé le nom, quoiqu'il
 en soit aujourd'hui assez éloigné. Il paroît
 qu'on l'a enfin fixé ; car l'Eglise, qu'on ne
 fait que d'achever, & la Maison des Mission-
 naires sont chacun dans leur genre, deux des
 plus beaux Edifices du Pays. La situation en
 est charmante. Le Fleuve fort large en cet

1721.

Mars.

endroit y est semé de plusieurs Isles, qui font un très-bel effort. L'Isle de Montreal, toute peuplée, est en perspective d'un côté, & la vûe n'est presque point bornée de l'autre à cause du Lac de Saint Louis, qui commence un peu plus haut.

Des Iroquois
de la Montagne.

Le second Village porte le nom de la Montagne, parce qu'il fut lontems sur la double Montagne, qui a donné son nom à l'Isle. On l'a depuis transporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit; il est présentement est Terme ferme vis-à-vis l'extrémité occidentale de l'Isle. Ce sont les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il est sorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'ivrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Missions de Saint François & de Beckancourt.

Désordres
causés par la
Traite de l'eau
de vie, dans
ces deux Vil-
lages.

En vain les Missionnaires ont employé, pour arrêter ce désordre, toute leur industrie & toute leur vigilance: ils ont eu beau implorer le secours des Puissances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raisons les plus persuasives, tout a été inutile: les accidens mêmes les plus funestes, & où il n'étoit pas possible de méconnoître la main de Dieu appesantie sur les Auteurs du mal, n'ont pas été suffisans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain sordide avoit aveuglés. On voit, jusques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, suites inévitables de Pyvresse de ces Barbares; les Maris & les Femmes; les Peres, les Meres & les Enfans; les Freres

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 209
& les Sœurs ; se prendre à la gorge , s'arracher
les oreilles , se mordre à belles dents comme
des Loups enragés. Les airs retentissent pen-
dant les nuits de hurlemens beaucoup plus
horribles que ceux , dont les Bêtes féroces font
retentir les Bois.

Ceux , qui ont peut-être le plus à se repro-
cher ces horreurs , sont les premiers à deman-
der si ces gens-là sont des Chrétiens ? On
pourroit leur répondre : où ce sont des Chré-
tiens & des Néophytes , qui ne savent ce
qu'ils font ; mais ceux , qui de sang froid , &
avec connoissance de cause , les réduisent par
leur avarice en cet état , ont-ils de la Reli-
gion ? On sçait que les Sauvages donneroient
tout ce qu'ils ont pour un verre d'Eau de Vie ;
c'est une tentation pour les Traitans , contre
laquelle ni les cris des Pasteurs , ni le zèle &
l'autorité des Magistrats , ni le respect des
Loix , ni la sévérité de la Justice souveraine ,
ni la crainte des Jugemens de Dieu , ni la
pensée de l'Enfer , dont ces Barbares dans
leur yvresse présentent une Image bien sen-
sible , n'ont encore pu tenir. Mais détournons
la vûe de ces objets dégoûtans.

Le grand Commerce des Pelleteries , après
que la Ville des Trois Rivières eut cessé d'être
fréquentée par les Nations du Nord & de
l'Ouest , se fit pendant quelques années à
Montreal , où les Sauvages abordent en
certains tems de toutes les parties du Canada.
C'étoit une espece de Foire , qui attiroit beau-
coup de François dans cette Ville. Le Gou-
verneur Général & l'Intendant s'y rendoient
aussi , & l'on profitoit de l'occasion pour ac-
commoder les différens , qui pouvoient être

1721.

Mars.

De la Foire
de Montreal.
Calomnie de
la Hontran-à
ce sujet.

1721.

Mars.

survenus entre nos Alliés. Mais si par hazard, Madame, vous tombez sur le Livre de la HONTAN, ou il est parlé de cette Foire, donnez-vous bien de garde de prendre tout ce qu'il en dit pour des verités. La vraisemblance n'y est pas même gardée. Les Femmes de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que cet Auteur y met sur leur compte, & il n'y a rien à craindre pour leur honneur de la part des Sauvages. Il est sans exemple qu'aucun d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec les Françoises, lors même qu'elles ont été leurs Prisonnières. Ils n'en font pas même tentés, & il seroit à souhaiter que les François eussent le même dégoût des Sauvageesses. La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui est de notoriété publique en ce Pays; mais il vouloit égayer ses Mémoires, & pour y réussir, tout lui étoit bon. On est toujours sûr de plaire à certaines gens, quand on ne garde aucune mesure dans la liberté, qu'on se donne d'inventer, de médire, & de s'exprimer sur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à Montreal de petites Mottes de Sauvages, mais ce n'est plus rien en comparaison du passé. C'est la guerre des Iroquois, qui a interrompu ce grand concours des Nations dans la Colonie. Pour y suppléer, on a établi chez la plupart des Magalins avec des Forts, où il y a toujours un Commandant & assez de Soldats, pour mettre les Marchandises à couvert. Les Sauvages y veulent toujours avoir un Armurier, & dans plusieurs lieux, des Missionnaires, qui y feroient plus de bien, si y étoient seuls de François. On ne peut bien dû, ce

d'un
sembl
depu
deho
reten
dit
tiren
des l
aux
chan
que l
deven
cher
La
Can
poin
quer
nos
leur
j'ai
des
le P
Fran
poun
par
nes
tout
avan
L
qui
figu
terre
assu
les
nes
form
pas

QUE
ar hazard,
ivre de la
tre Foire
endre tout
a vraisem-
es Femmes
u ce que
& il n'y a
de la part
qu'aucun
berté avec
es ont été
pas même
les Fran-
uvageuses.
ce qui est
; mais il
& pour y
t toujours
and on ne
té, qu'on
& de s'ex-

arriver à
ges, mais
du passé.
interrompu
la Colo-
ez la plu-
où il y a
Soldats,
reté. Les
in Armu-
issionnai-
y étoient
dû, ce

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 211
semble, rétablir les choses sur l'ancien pied,
depuis que tout est en paix au dedans & au
dehors de la Colonie : ce seroit le moyen d'y
retenir les Coureurs de bois, à qui leur avi-
dité, sans parler de tous les désordres, qu'at-
tirent le libertinage, fait faire tous les jours
des bassesses, qui nous rendent méprisables
aux yeux des Barbares, ont avili nos Mar-
chandises, & encheri les Pellereries. Outre
que les Sauvages, naturellement fiers, sont
devenus insolens, depuis qu'ils se voyent re-
cherchés.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le
Canada, que la Chasse, & on n'y dépend
point des Sauvages. Deux raisons de s'y appli-
quer, qui n'ont pourtant pû jusqu'ici engager
nos Colons à en faire le principal objet de
leur Commerce. Je n'ai rien à ajouter à ce que
j'ai déjà eu l'honneur de vous dire de la Pêche
des Moruës, qui seule nous vaudroit plus que
le Perou, si les Fondateurs de la Nouvelle
France eussent pris les mesures convenables
pour s'en assurer la possession. Je commence
par celle du Loup Marin, des Vaches Mari-
nes & des Marsonins; qu'on peut faire par
tout dans le Golphe Saint Laurent, & bien
avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit son nom à son cri,
qui est une espèce de hurlement; car dans sa
figure il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal
terrestre, que nous connoissons. L'escarbot
assûre qu'il en a entendu, qui étoient comme
les Chats Huans; mais ce pouvoit être de jeu-
nes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore bien
formé. Au reste, Madame, on ne balance
pas ici à mettre le Loup Marin au rang des

1721.

Mars.

De la Pêche
du Loup Ma-
rin.

Poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, qu'il naisse à terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'eau, qu'il soit couvert de poil ; en un mot, qu'il ne lui manque absolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous sommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'usage, contre lequel on ne raisonne point, s'y est mis en possession de tous ses droits. Ainsi la guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la fasse souvent à terre & à coups de fusils, se nomme une Pêche ; & celle qu'on fait aux Castors dans l'eau & avec des filets, s'appelle une Chasse.

Description
du Loup Ma-
rin.

La tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue : il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derrière : dans le reste, il est Poisson. Il se traîne plutôt qu'il ne marche sur les pieds ; ceux de devant ont des ongles, ceux de derrière sont en forme de Nageoires. Sa peau est dure, & couverte d'un poil ras de diverses couleurs. Il y a de ces Animaux, qui sont tout blancs, & tous le sont en naissant ; quelques-uns à mesure qu'ils croissent, deviennent noirs, d'autres roux ; plusieurs ont toutes ces couleurs ensemble.

Ses diverses
especes.

Les Pêcheurs distinguent plusieurs especes de Loups Marins ; les plus gros pèsent jusqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que frétiller dans l'eau ; nos Matelots les appellent *Brasseurs*, ils ont donné à une autre espece le nom de *Nau* : je n'en sçai ni la raison, ni la signification : à une autre, celui de *Grosses Têtes*. On en voit de petits fort éveillé-

lés, & fort adroits à couper les filets, qu'on leur tend: leur couleur est tygrée, ils sont badins, pleins de feu, & jolis, aurant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoutument à les suivre, comme si c'étoient de petits Chiens, & ne laissent pourtant pas de les manger.

M. Denys parle de deux sortes de Loups Marins, qui se rencontrent sur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, sont si gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoute que peu de tems après qu'ils sont nés, le Pere & la Mere les amènent à l'eau, & de tems en tems les ramènent à terre, pour les faire têter: que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, auxquels on en veut principalement, ne vont presque point encore dans l'eau: qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les suivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, si les Pêcheurs ne se hâtent de leur donner un coup de bâton sur le nez, & que cela suffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux soit bien grand sur ces Côtes, s'il est vrai, comme le même Auteur l'assure, qu'en un seul jour on prend de cette sorte jusqu'à huit cent de ces Petits.

La seconde Espece, dont parle M. Denys, est fort petite, & chaque Bête ne donne guères d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans sa Vessie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelque'un, qui fait la Sentinelle. Au premier signal, qu'il donne, tous se jettent à la Mer, au bout de quelque tems ils se rapprochent de

1721.

Mars.

Usage de la
Chair & de la
Peau du Loup
Marin.

terre, & se levent sur leurs pattes de derriere, pour voir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en surprend un grand nombre à terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement.

On convient que la chair du Loup Marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la graisse sur le feu, & elle se résout en huile. Souvent même on se contente de faire des Charniers, c'est le nom, qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de plusieurs Loups Marins : elles'y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette huile quand elle est fraîche, est fort bonne pour la Cuisine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt ; & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, dessèche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les Peaux. Elle est lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en est passée, & leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les malles & les cofres. Quand elles sont sèches, elles ont presque le même grain que le Maroquin : elles sont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas si aisément, & elles conservent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons souliers & des bottines, qui ne prennent point l'eau. On en

D'UN
couvre
né qu
avec l
dont o
poudre
trouve
qu'on
Marca
C'est
Glace
& que
ordina
assez
à terre
nager
l'ai
puis le
jusqu
seuls.
Poisso
ce que
vent
sens f
elle n
vent
mais
celle-
La
dans
les An
il en
avec
libre
Mari
on bo
Mer

ouvre aussi des sièges, dont le bois est plutôt usé que la couverture. On tanne ici ces peaux avec l'écorce de Perusse, & dans la teinture, dont on se sert pour les noircir, on mêle une poudre, qui se tire de certaines pierres, qu'on trouve sur les bords des Rivières. C'est ce qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des Marassites de Mines.

C'est sur les Rochers, & quelquefois sur la Glace, que les Loups Marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur Portée ordinaire est de deux; & elles les allaitent assez souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre; quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos; & laissent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manège, jusqu'à ce que ces Petits puissent nager tous seuls. Si ce fait est vrai, voilà un étrange Poisson, & moi la Nature n'a pas même appris ce que la plupart des Animaux terrestres savent presqu'en naissant. Le Loup Marin a les sens fort vifs, & c'est son unique défense: elle ne les empêche pourtant pas d'être souvent surpris, comme je l'ai déjà remarqué; mais la plus ordinaire façon de les pêcher est celle-ci.

La coutume de cet Animal, quand il est dans l'eau, est d'entrer avec la Marée dans les Anses: quand on a reconnu les Anses, où il en entre un grand nombre, on les ferme avec des filets & des pieux, on n'y laisse de libre qu'un assez petit espace, par où les Loups Marins se glissent. Dès que la Marée est haute, on bouche cette ouverture; ainsi après que la Mer s'est retirée, ces Poissons demeurent à

1721.

Mars.

Des Vaches
Marines.Marfouins
de deux cou-
leurs.

sec, & on n'a que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive aussi aux Castors : mais on a de gros Chiens, qui sont stiles à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur. Enfin j'ai ouï dire qu'un Matelot en ayant un jour surpris à terre un logement avec une Goule, comme il auroit pu faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & les Camarades en avoient tué jusqu'à neuf cent. *Sit fides panes Autorem.*

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui assez peu de Vaches Marines sur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne sçai point si on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Isle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'est pas fort différente de celle du Loup Marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux dents de la grosseur & de la longueur du bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes : c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus simplement *la Bête à la grande dent*. Cette Bête est d'un très-bel yvoire, aussi bien que toutes celles, qui composent la machoire de ce Poisson, & qui ont quatre doigts de longueur.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marfouins de deux couleurs : dans l'eau salée, c'est-

d'u
c'est
d'Or
qu'o
ils s
Vae
Ban
des
dive
tenr
y en
aussi
diffe
la di
Le
d'hu
celle
qui a
pour
que
que
des b
la fr
tête
moin
La
passe
tendr
seur.
com
ce, q
weste
jours
feu.
neuf
leur
Op

RIQUE
 les assommer,
 endroits, où
 mettent la tête
 tire dessus.
 prend sans
 vont d'abord
 aux Castors:
 sont stiles à
 profondeur.
 en ayant un
 upeau, il les
 avec une Gau-
 Troupeau de
 es en avoient
 nes *Aurorem*.
 ard'hui assez
 ôtes du Gol-
 (sai point si
 Anglois en
 he à l'Isle de
 ait beaucoup
 nal n'est pas
 Marin, mais
 singulier, ce
 de la lon-
 tes en haut,
 des Cornes:
 r est venu le
 atelots l'ap-
 à la grande
 yvoire, aussi
 osent la ma-
 quatre doits

Laurent des
 s l'eau salée,
 c'est.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 217
 c'est à dire, jusqu'un peu au dessous de l'Isle
 d'Orleans; ils ne different point de ceux,
 qu'on trouve dans la Mer: dans l'eau douce
 ils sont tout blancs, & de la grosseur d'une
 Vache. Les Premiers vont ordinairement par
 Bandes: je n'ai point remarqué la même chose
 des autres, quoique j'en aye beaucoup vu se
 divertir dans le Port de Quebec. Ils ne mon-
 tent guères plus haut que cette Ville; mais il
 y en a beaucoup sur les Côtes de l'Acadie,
 aussi bien que de la premiere espece; ainsi la
 difference de leur couleur ne vient point de
 la difference de l'eau salée & de l'eau douce.

Les Marsouins blancs rendent une Barrique
 d'huile, & cette huile est peu differente de
 celle du Loup Marin. Je n'ai vu personne
 qui ait mangé de la chair de cet Animal, mais
 pour ce qui est des *Pourcelles*, c'est le nom
 que l'on donne aux Marsouins gris; on dit
 que ce n'est pas un mauvais manger; on fait
 des boudins & des andouilles de leurs boyaux,
 la fressure en est excellente en fricassée, & la
 tête meilleure, que celle du Mouton, mais
 moins bonne que celle du Veau.

La peau des uns & des autres se tanne & se
 passe en façon de Maroquin. D'abord elle est
 tendre comme du lard, & a un pouce d'épais-
 seur. On la gratte longtemps, & elle devient
 comme un cuir transparent; & quelque min-
 ce, qu'elle soit, jusqu'à être propre à faire des
 vestes & des hauts-de-chausses, elle est tou-
 jours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de
 feu. Il y en a de dix huit pieds de long sur
 neuf de large: on prétend que rien n'est meil-
 leur pour couvrir une Imperiale de Carosse.

On a établi depuis peu deux Pêches de Mar-

Tame V.

K

1721.

Mars.

Usage de
 leurs Peaux.

1721.

Mars.

De la Pêche
du Marfouin

lous au-dessous de Quebec; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers, qui s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. Les fraix n'en sont pas grands, & les profits iroient fort loin, si les Marfouins étoient des Animaux d'habitude: mais soit instinct, ou caprice, ils rompent souvent toutes les mesures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occasionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple: c'est qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle est une grande ressource pour les pauvres Habitans. Car les Marfouins se trouvant inquiétés au-dessous de Quebec, se sont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus sur leur passage ces gros Poissons, qui les obligeoient de rebrousser chemin, descendent le Fleuve sans obstacles; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivières, où l'on en prenoit une quantité prodigieuse tous les ans, on n'en prend presque plus.

La manière, dont se fait la Pêche du Marfouin est peu différente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au sujet du Loup Marin. Quand la Marée est basse; on plante dans la vase, ou dans le sable, des picquets assez près les uns des autres, & l'on y attache des filets en forme d'antennes, dont l'ouverture est assez large; de sorte néanmoins que, quand le Poisson y a passé, il ne la peut plus retrouver pour en sortir. On a soin de mettre au haut des picquets des bouquets de verdure. Quand

l'une dans la
ou huit lieues
station, qu'on
de certains Ro-
ement au-des-
pas grands, &
les Marfonins
de : mais soit
pent souvent
, & prennent
on les attend.
ichiroient que
un inconvé-
c'est qu'elles
es Anguilles,
e pour les pau-
ins se trouvant
se sont re-
s ne trouvant
Poissons, qui
emin, descen-
d'où il arrive
Rivieres, où
odigieuse tous
plus.
Pêche du Mar-
elle, dont j'ai
a Loup Marin.
plante dans la
quets assez près
sache des filets
l'ouverture est
que, quand le
plus retrouver
mettre au haut
erdure. Quand

la Marée monte, ces Poissons, qui donnent
la chasse aux Harengs, lesquels gagnent tou-
jours les bords, & attirés par la verdure, qu'ils
aiment beaucoup, s'engagent dans les filets,
& s'y trouvent enfermés. A mesure que la Ma-
rée baisse, on a le plaisir de voir leur embar-
ras, & les mouvemens inutiles, qu'ils se
donnent pour échaper; enfin ils restent à sec,
& souvent échoués les uns sur les autres en si
grand nombre, que d'un seul coup de bâton
on en assomme deux ou trois. On prétend
qu'il s'en est trouvé parmi les Blancs, qui
pesoient jusqu'à trois mille.

Tout le Monde sçait de quelle manière se fait la Pêche de la Baleine, ainsi je ne vous
en dirai rien. On dit ici que les Basques, qui
la faisoient autrefois dans le Fleuve S. Lau-
rent, ne l'ont interrompue, que pour s'ad-
donner tout entiers au Commerce des Pellete-
ries, qui ne demandoient ni tant de dépenses,
ni tant de fatigues, & dont les profits étoient
plus considérables & plus prompts. D'ail-
leurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes
les commodités, qu'on peut avoir présente-
ment, qu'il y a des Habitations fort avan-
cées vers le Golphe. Il y a quelques années,
qu'on essaya de la rétablir, mais sans succès :
les Entrepreneurs, ou n'avoient pas les fonds
nécessaires pour en faire les avances, ou ont
voulu être dédommages trop tôt de leurs frais,
ou ont manqué de constance. Il paroît néan-
moins certain que cette Pêche pourroit être
un grand objet dans le Commerce de cette
Colonie, & qu'elle se peut faire avec beau-
coup moins de dépenses & de périls, que sur
les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit

1721.

Avril.

même de la rendre sédentaire, comme M. Denys proposoit de faire celle de la Morue en Acadie? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada: Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la manière de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

NEUVIÈME LETTRE.

Du Fort de Chambly, des Poissons, des Oiseaux, de quelques Animaux propres du Canada. Des Arbres, qui lui sont communs avec la France, & de ceux qui lui sont particuliers.

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

MADAME,

UNE des principales défenses de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York est le Fort de Chambly: c'est de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y suis venu pour rendre visite au Commandant, qui est M. de SABBREY OIS, d'une des meilleures Maisons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la situation de cette Place importante, & vous en faire la description.

Dans les premières années de notre Etablissement en ce Pays les Iroquois, pour faire des courses jusques dans le centre de nos Ha-

omme M. De-
la Moruë en
t ce qui re-
t enrichir le
autres, quand
iere de vivre
re, &c.

TTRE.

ons, des Oi-
c propres du
ons communs
qui lui sont

, 1721.

de Montreal
le York est
Fort que j'ai
s venu pour
ui est M. de
lleures Mai-
Compagnon
rais en deux
e cette Place
description.
notre Eta-
t, pour faire
de nos Ha-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. IX. 221

bitations, descendoient une Riviere, qui se
décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un
peu au-dessus du Lac de S. Pierre & à laquelle
pour cette raison on donna d'abord le nom de
Riviere des Iroquois. On l'a depuis appelé la
Riviere de Richelieu, à cause d'un Fort, qui
portoit ce nom, & qu'on avoit construit à
son embouchure. Ce Fort ayant été ruiné,
M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Sa-
lières, en fit construire un autre, auquel on
donna son nom : ce nom s'est communiqué à
la Riviere, qui le conserve encore aujour-
d'hui, quoique le Fort ne subsiste plus depuis
longtems. Quand on a remonté la Riviere,
environ dix-sept lieues, allant toujours au
Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on
trouve un Rapide, & vis-à-vis une espece de
petit Lac formé par la Riviere même. C'est
sur le bord même du Rapide, & vis-à-vis du
Lac, qu'est situé le Fort. Il fut d'abord bâti
de bois par M. de Chambly, Capitaine dans
le Régiment de Carignan-Salieres, en même
tems que M. de Sorel construisit le sien ; mais
on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué
de quatre Bastions, & on y entretient tou-
jours une assez bonne Garnison. Les Terres des
environs sont fort bonnes, on commence à
y établir des Habitations, & bien des Gens
croient qu'avec le tems on y bâtira une Ville.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a
que huit lieues, la Riviere de Sorel traverse
ce Lac, & il n'est peut-être point de Canton
de la Nouvelle France, qu'il soit plus à pro-
pas de peupler. Le Climat y est plus doux,
qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Ha-
bitans y auront, pour Voisins les Iroquois,

1721.

Avril.

1721.

Avril.

qui dans le fond sont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à se brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont, je crois, encore mieux de ce Voisinage, que de celui de la Nouvelle York. Bien, d'autres raisons devroient nous engager à cet Établissement; mais si je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loisir, que j'ai ici, pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en suis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France; il me reste à parler des ressources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Par-tout, où l'eau du Fleuve est salée, Poissons, qui c'est-à-dire, depuis le Cap Tourmente, jusqu'au Golphe, on peut pêcher presque tous les Poissons, qui vivent dans l'Océan; comme le Saulmon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui sont inconnus en Europe. Tous se prennent à la Seine & aux Filets. Dans le Golphe on pêche des Flettans, trois sortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui est, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Posseau*, qui n'est pas estimé; des Lencornets, espèce de Sèches; des Goberges, ou Poissons de Saint Pierre; des Plies, des Requiems, des Chiens de Mer, une espèce de Requiems beaucoup moins mauvais pendant leur vie, & sans comparaison, meilleurs après leur mort. Les

Poissons, qui se trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve de Saint Laurent,

RIQUE
nes Gens, qui
ler avec nous,
de ne les pas
ont, je crois,
, que de celui
autres raisons
établissement;
e n'aurois plus
l'honneur de
des heures de
net à vous en-
Pays. J'en suis
le Fleuve de
au Commerce
reste à parler
ns y peuvent

ve est salée,
rmente, jus-
presque tous
cean, comme
la Truite, la
le de Mer, le
, l'Anchois,
oup d'autres,
ous se pren-
ns le Golphe
es de Rayes,
est, dit-on,
& le Poisson,
nets, espece
Poissons de
equiems, des
equiems beau-
r vie, & sans
eur mort. Les

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IX. 223

Huitres sont très-abondantes pendant l'hyver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher est assez singuliere. On fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées ensemble de telle sorte, qu'elles font le même jeu que les renailles, & il est rare qu'on les retire sans une Huitre.

J'ai dit que le Lencornet est une espece de Sèche, sa figure est néanmoins assez différente de la Sèche ordinaire. Il est tout rond, ou plutôt oval; il a au-dessus de la queue une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la tête est environnée de barbes de la longueur d'un demi pied, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. Il y en a de deux especes, qui ne different que par le volume; les uns sont de la grosseur d'une Barrique, les autres ont un pied de long: on ne prend guères que de ceux-ci, & on les prend au flambeau: ils aiment fort la lumiere, on leur en montre sur le Rivage, quand la Marée est haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet rôti, bouilli & fricassé, est un fort bon manger; mais il rend la fausse toute noire.

La Goberge est comme une petite Morue; elle en a le goût, & on la fait aussi sécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête, & les Matelots disent que ce Poisson est celui, dans lequel S. PIERRE trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour Notre Seigneur & pour lui, & que ses deux taches sont les deux endroits, par où il le prit: c'est pour cela, qu'ils lui ont donné le nom de Poisson Saint Pierre. La Plie de Mer a la chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des

1721.

Avril.

Du Lencor-

De la Goberge, de la Truite Saumonée, de la Tortue, &c.

1721.

Avril.

Rivieres: on la prend, aussi bien que les Hom-
marts, ou Ecrevisses de Mer, avec de longs
bâtons armés d'un Fer pointu, terminé par
une échancrure, qui empêche les Poissons de
se débarrasser. Enfin en plusieurs endroits,
sur-tout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis
de Truites Saumonées longues d'un pied, &
de Tortues de deux pieds de diamètre, dont
la chair est excellente, & l'écaille supérieure
rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poisson
armé.

Parmi les Poissons, dont le Lac Champlain
& les Rivieres, qui s'y déchargent sont rem-
plis, M. de Champlain en a remarqué un
assez singulier, qu'il appelle *Chaousaron*,
apparemment du nom, que lui donnoient
les Sauvages. C'est une espèce particulière du
Poisson armé, qu'on trouve en plusieurs au-
tres endroits. Celui-ci a le corps à peu près de
la figure d'un Brochet; mais il est couvert
d'une écaille à l'épreuve du poignard: sa cou-
leur est d'un gris argenté, & il lui sort de
dessous la gueule une arrête plate, dentelée,
étendue, & percée par le bout; ce qui peut
faire juger que c'est par-là, qu'il respire. La
peau, qui couvre cette arrête, est tendre, &
sa longueur est proportionnée à celle du Poi-
sson, dont elle fait la troisième partie. Sa lar-
geur est de deux doigts dans les plus petits. Les
Sauvages assurèrent à M. de Champlain qu'il
se rencontroit de ces Poissons, qui avoient
huit à dix pieds de largeur; mais les plus
grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, &
ils étoient de la grosseur de la cuisse d'un
Homme.

Comment ce
Poisson chasse
aux Oiseaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal est un
vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux;

IQUE
que les Hom-
vec de longs
terminé par
Poissons de
s endroits,
sont remplis
un pied, &
nètre, dont
e supérieure
bleu.

Champlain
sont rem-
marqué un
chaouaron;
dongoient
riculière du
lusieurs au-
peu près de
est couvert
rd: sa cou-
lui sort de
dentelée,
e qui peut
respire. La
tendre, &
lle du Poif-
rie. Sa lar-
petits. Les
plain qu'il
ai avoient
s les plus
e cinq, &
uisse d'un

mal est un
les Eaux;

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. IX. 225
mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait
aussi la guerre aux Habitans des Airs: il la
fait néanmoins, & en habile Chasseur: voici
comment. Il se cache dans les roseaux, de
sorte qu'on ne peut voir que son arme, qu'il
tient élevée perpendiculairement au-dessus de
l'eau. Les Oiseaux, qui viennent pour se re-
poser, prennent cette arme pour un roseau
sec, ou un morceau de bois, & se perchent
dessus. Ils n'y sont pas plutôt, que le Poisson
ouvre la gueule, & fait si subitement le mou-
vement nécessaire pour ravir sa proie, que
rarement elle lui échape. Les dents, qui bor-
dent l'arrête, dont il se sert si utilement, sont
assez longues & fort pointues. Les Sauvages
prétendent qu'elles sont un remède souverain
contre le mal de tête, & qu'en picquant avec
une de ces dents l'endroit, où la douleur est
la plus vive, on la fait passer dans l'instant
même.

Ces Peuples ont une adresse merveilleuse à ^{Mariage de} darder les Poissons dans l'eau, sur-tout dans ^{la Seine.} les rapides. Ils pêchent aussi avec la Seine, & ils
s'y disposent par une cérémonie assez bizarre.
Avant que de se servir de ce filet, ils le ma-
rient avec deux Filles vierges, & pendant le
festin de nœce, ils le placent entre les deux
Epouses. On l'exhorte ensuite fort sérieuse-
ment à prendre beaucoup de Poisson, & on
croit l'y engager, en faisant de grands pré-
sents à ses prétendus Beaux-Pères.

L'Esturgeon est ici un Poisson de Mer & ^{De la pêche de} d'eau douce; car on en prend sur les Côtes du ^{l'Esturgeon.} Canada, & dans les grands Lacs, qui tra-
versent le Fleuve de Saint-Laurent. Bien des
Gens croyent que c'est le véritable Dauphin

1721.

Avril.

des Anciens ; si cela est , il convenoit que ce Roi des Poissons dominât également , & dans l'Océan & dans les Rivieres. Quoiqu'il en soit , on voit ici des Esturgeons de huit , dix & douze pieds de long , & d'une grosseur proportionnée. Cet Animal a sur la tête une maniere de Couronne relevée d'un ponce , & il est couvert d'écailles d'un demi pied de diametre , presque ovales , & parsemées de petites figures , qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot : celui qui est derriere gouverne , l'autre se tient debout , tenant d'une main un dard , auquel est attachée une longue corde , dont l'autre bout est noué à une des barres du Canot. Dès qu'il voit l'Esturgeon à sa portée , il lui lance son dard , & tâche de prendre le défaut des écailles. Si le Poisson est blessé il fuit , & entraîne la Canot avec assez de rapidité ; mais après avoir nagé l'espace d'environ cent cinquante pas , il meurt , & alors on retire la corde , & on le prend. Il y a une petite espece d'Esturgeon , dont la chair est fort tendre , & très-délicate.

Poissons particuliers au Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit plusieurs Poissons , qui ne sont point connus en France. Les plus estimés sont l'*Achigan* & le *Poisson doré*. Les autres Rivieres du Canada , & surtout celles de l'Acadie , ne sont pas moins bien partagées , que ce Fleuve , le plus poissonneux peut-être de tout l'Univers , & celui , où il y a de plus de sortes de Poissons , & des meilleurs. Il y a des Saisons , où le seul Poisson pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne sçai quelle

RIQUE
venoit que ce
ment, & dans
Quoiqu'il en
s de huit, dix
grosseur pro-
tère une ma-
pouce, & il
pied de dia-
mètres de peti-
lle des Fleurs
ici de quelle
dans les Lacs.
trémities d'un
verne, l'autre
sin un dard,
de, dont l'au-
es du Canot.
ortée, il lui
dre le défaut
lé il fuit, &
pidité; mais
on cent cin-
on retire la
petite espece
rt tendre, &
rrit plusieurs
s en France.
& le Poisson
ada, & sur-
moins bien
poissonneux
ui, où il y a
s meilleurs.
on pourroit
e sçai quelle

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. IX. 227

croissance on doit donner à ce que j'ai vu dans la Relation manuscrite d'un ancien Missionnaire, qui assure avoir vu un Homme Marin dans la Riviere de Sorel, trois lieues au-dessous de Chambly. La Relation est écrite avec beaucoup de jugement; mais pour mieux constater le fait, & pour montrer qu'une première apparence ne l'a point trompé, l'Auteur auroit dû ajouter à son récit la Description de ce Monstre. On est quelquefois saisi au premier coup d'œil d'une ressemblance, qui avec des yeux attentifs, & des regards réfléchis, s'évanouit d'abord. Au reste, si ce Poisson de figure humaine étoit venu de la Mer, il auroit fait bien du chemin pour remonter si près de Chambly, & il seroit assez surprenant qu'on ne l'eût aperçu qu'en cet endroit.

Il s'en faut beaucoup que nos Forêts soient aussi bien partagées en Oiseaux, que nos Lacs & nos Rivières le sont en Poissons. Il y en a néanmoins qui ont leur mérite, & qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux especes. Les plus gros ont la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lièvres, les prennent dans leurs Serres, & les emportent dans leurs Magasins & dans leurs Nids. Les autres sont tout gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux: tous sont aussi d'assez bons Pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, sont absolument les mêmes, qu'en France; mais nous avons une seconde espece de Faucons, qui ne vivent que de la Pêche.

Nos Perdrix sont de trois especes, des grises, des rouges, & des noires: celles-ci sont les moins estimées; elles sentent trop le gibier.

1721.

Avril.

fin, le Genievre & le Sapin : elles ont la tête & les yeux de Faïsans, & la chair brune. Toutes ont la queue longue, & l'ouvrent en éventail, comme le Cocq-d'Inde : ces queues sont fort belles ; les unes sont mêlées de rouge, de brun & de gris ; les autres de gris chair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne sont pas les plus estimées ; quelques-uns néanmoins les préfèrent aux rouges mêmes. Toutes sont plus grosses qu'en France ; mais si fortes, qu'elles se laissent tirer, & même approcher, sans presque remuer.

Autres Ois.

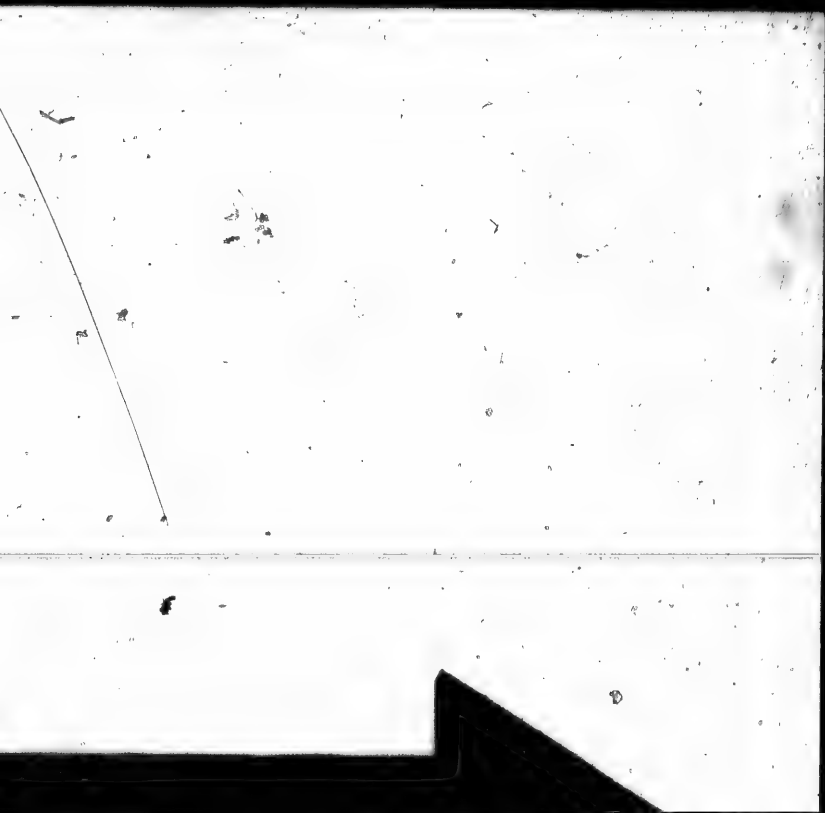
Outre les Bécassines, qui sont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y est partout en abondance, on trouve quelques Bécasses autour des Fontaines, mais en petit nombre. Aux Illinois, & dans toute la Partie Méridionale de la Nouvelle France, elles sont plus communes. M. Denys assure que les Corbeaux de Canada sont aussi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie ; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers - ci on en soit bien persuadé. Ils sont plus gros qu'en France, un peu plus noirs, & ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes au contraire sont plus petites, & leur cri n'est pas aussi désagréable. Le Chatuant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite Fraïse blanche autour du cou, & un cri particulier. Sa chair est bonne à manger, & bien des Gens la préfèrent à celle de la Poule. Sa provision pour l'hiver sont des Mulots, auxquels il casse les pattes, & qu'il engraisse & nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. La Chauve-Souris est ici plus grosse qu'en France. Les Merles & les

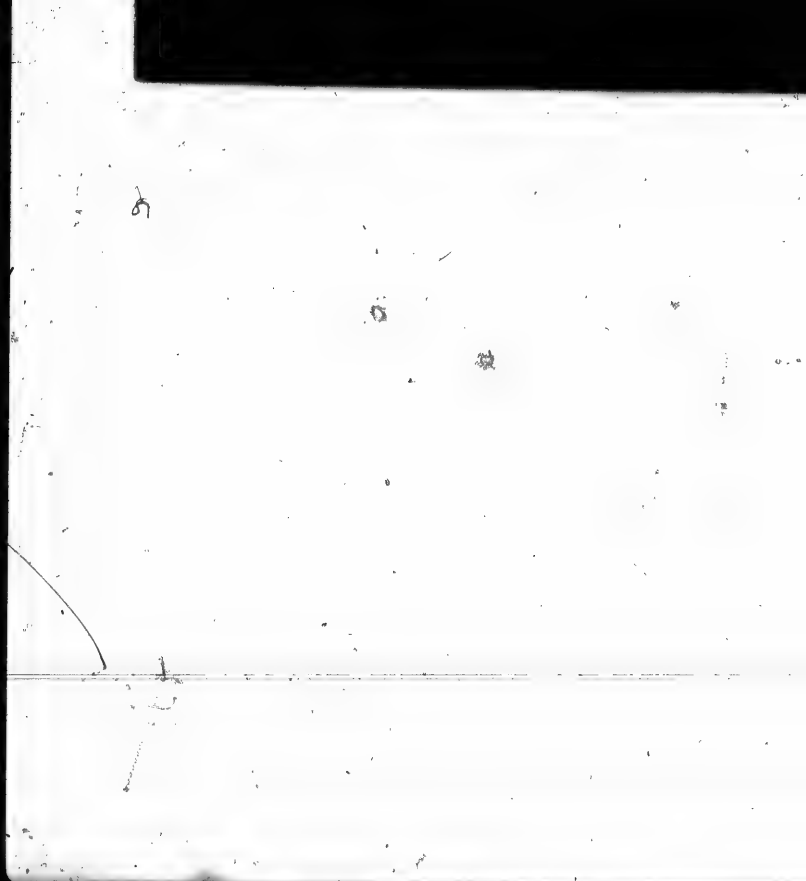
Hyronnelles y font des Oiseaux de passage, comme en Europe. Les premiers ne sont pas noirs, mais tirant sur le rouge. Nous avons trois sortes d'Allouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Le Moineau lui-même est un peu différent du nôtre: il a bien les mêmes inclinations, mais sa physiologie est assez mauvaise.

On voit dans ce Pays une quantité prodigieuse de Canards, & j'en ai ouï compter jusqu'à vingt-deux especes différentes. Les plus beaux & ceux, dont la chair est plus délicate, sont les *Canards Branchus*: on les appelle ainsi, parce qu'ils perchent sur les branches des Arbres. Leur plumage est extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poulles d'Inde, les Poules d'eau, les Gruës, les Serfelles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiseaux de Riviere, fourmillent partout, si ce n'est au Voisinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs; les unes sont toutes blanches, les autres d'un gris de lin. Toutes sont d'excellens potages. Nos Pieverts, ou Picque-Bois, sont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs; d'autres sont noirs, ou d'un brun obscur par tout le corps, excepté la tête & le cou, qui sont d'un très-beau rouge.

Le Rossignol du Canada est à peu près le même, que celui de France pour la figure; mais il n'a que la moitié de son chant: le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle, qu'en Europe, & tout son plumage est mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vu en









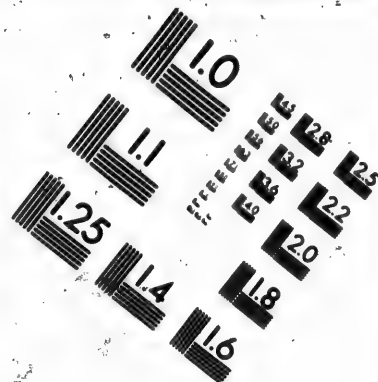
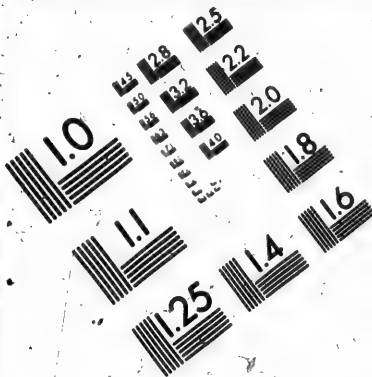
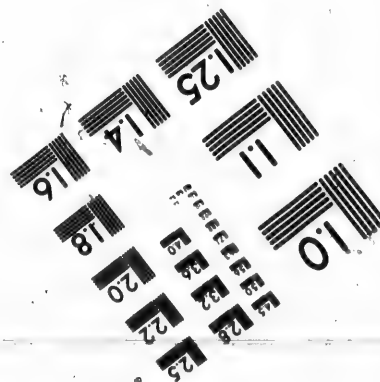
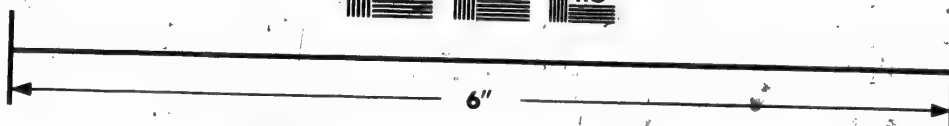
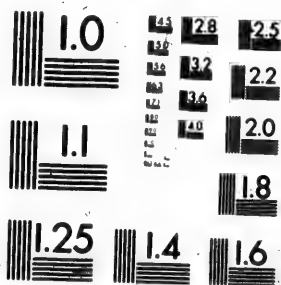


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1721.

Avril.

cage, je ne sçauois vous rien dire de son chant. Tous nos Bois sont remplis d'une sorte d'Oiseau de la grosseur d'une Linotte, lequel est tout jaune, & a le gosier assez fin; mais son chant est fort court, & n'est point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de sa couleur. Une espece d'Ortolan, dont le plumage est cendré sur le dos, & blanc sous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiseau Blanc*, est celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le cède guères au Rossignol de France, mais il n'y a que le Mâle, qui se fasse entendre; la Femelle, dont la couleur est plus foncée, ne dit mot, même en cage. Ce petit Animal a la physionomie fort belle, & il est bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne sçai où il se retire pendant l'hyver; mais il est toujours le premier, qui nous annonce le retour du printems. A peine la neige est-elle fondue en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, & on en prend alors tant que l'on veut.

Des Cardinaux.
maux.

Ce n'est guères qu'à cent lieuës d'ici, en riant au Sud, que l'on commence à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a transportés de la Louysiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage qui est d'un beau rouge incarnat; une petite aigrette, qu'ils ont sur la tête, & qui ne ressemble pas mal à ces couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Amériquains, semblent leur assurer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des suffrages, s'il

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IX. 231
Étoit aussi agréablement les oreilles, qu'il
charme les yeux : c'est ce qu'on appelle en ce
Pays-ci l'*Oiseau Mouche*.

1721.

Avril.

De l'Oiseau
Mouche.

Ce nom a deux origines. La première, est
la petitesse même, car avec ses plumes il n'est
guères d'un plus gros volume, que le Hanne-
ton ordinaire. La seconde, est un Bourdon-
nement assez fort, qu'il fait avec ses ailes, &
qui est assez semblable à celui, que font les
grosses Mouches. Ses pattes, qui ont un pouce
de long, sont comme deux aiguilles; son bec
est de même, & il en fait sortir une petite
trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour
en attirer le suc, dont il se nourrit. La Fe-
melle n'a rien de brillant, un assez beau blanc
sous le ventre, & un cendré clair sur tout le
reste du corps, font toute sa parure; mais le
Mâle est un vrai bijou. Il a sur le haut de la
tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge
rouge, le ventre blanc, le dos, les ailes & la
queue d'un verd de feuilles de Rosiers; une
côche d'or répandue sur tout ce plumage, y
ajoute un grand éclat, & un petit duvet im-
perceptible y produit les plus belles nuances,
qui se puissent voir.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec
le *Colibry*; & en effet il paroît qu'il en est une
espèce; mais le *Colibry* des Isles est un peu
plus gros, a le plumage moins brillant, & le
bec un peu recourbé en bas. Je pourrois
néanmoins me tromper sur l'éclat de son plu-
mage, parce que je n'en ai point vu de vivant:
quelques-uns ont avancé qu'il a un chant fort
mélodieux: si le fait est vrai, c'est un grand
avantage, qu'il a sur l'*Oiseau Mouche*; que
personne n'a encore entendu chanter. Mais

En quoi il
diffère du *Co-
libry* des Isles.

1721.

Avril.

J'ai entendu moi-même une Femelle, qui siffoit d'une manière très-aiguë & assez désagréable. Cet Oiseau a l'aile extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une fleur, & dans le moment il s'élève en l'air presque perpendiculairement. Il est ennemi du corbeau, & ennemi dangereux. J'ai ouï dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vu un quitter brusquement une fleur qu'il suçoit, s'élever comme une éclair, aller se fourrer sous l'aile d'un Corbeau, qui plaçoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçue.

L'Oiseau Mouche s'attache aux fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les succe en voltigeant toujours : mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelquefois avec de l'eau sucrée & des fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vingt-quatre heures : il se laissoit prendre & manier, & contrefaisoit le mort ; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner autour de ma fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assure qu'on ne les voit qu'en hyver. Ils font leurs nids en Canada, où ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tourment de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'air. Rien n'est si propre que ces nids. Le fond en est de

R I Q U E
Femelle, qui
& assez déla-
mement forte,
ante. Vous le
le moment il
diculairement.
nnemi dange-
digne de foi,
ment une fleur
e clair, aller
eau, qui pla-
rompe, & le
hute, soit de

x fleurs, qui
acc en volti-
e de tems en
ir de le con-
e avec
argandé au-
eurs: il se
itrefaisoit le
il reprenoit
r autour
un de mes
rouva mort,
t une petite
nt-ils grand
ds.
s se retirent
u'on ne les
ids en Ca-
ne branche
rte, qu'ils
l'air. Rien
d en est de,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 233
petits brins de bois entrelassés en maniere de
pannier, & le dedans est revêtu de je ne sçai
quel duvet, qui paroît de soye. Les œufs sont
de la grosseur d'un pois, & ont des taches
jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée
ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne con-
nois encore que le Serpent à Sonnettes, qui
mérite quelque attention. On en voit, qui sont
gros comme la jambe d'un Homme, quelque-
fois même il s'en trouve de plus gros, & ils
sont longs à proportion. Mais il y en a, & je
crois que c'est le plus grand nombre, qui ne
surpassent ni en grosseur, ni en longueur nos
plus grandes Couleuvres de France. Leur figure
est assez singuliere. Sur un cou plat & fort lar-
ge, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs
sont vives, sans être brillantes, le jaune pâle
y domine avec d'assez belles nuances.

Mais ce que cet Animal a de plus remar-
quable, c'est sa queue: elle est écailleuse en
cotte de maille, un peu aplatie, & elle croît,
dit-on, tous les ans d'une rangée d'écaille.
Ensorte qu'on connoît son âge à sa queue,
comme celui de Chevaux à leurs dents. En la
remuant il fait le même bruit, que la Cigale
en volant; car vous sçavez sans doute, Ma-
dame, que le prétendu chant de la Cigale,
n'est que le bruit, qu'elle fait avec ses aîles.
Au reste, la ressemblance, dont je parle, est
si parfaite, que j'y ai été trompé moi-même.
C'est ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent
le nom, qu'il porte.

Sa morsure est mortelle, si on n'y remédie
sur le champ, mais la Providence y a pourvû.
Dans tous les endroits, où se rencontre ce

1721.

Avril.

Du Serpent
à Sonnettes.

1721.

Avril.

234 JOURNAL HISTORIQUE

dangereux Reptile, il croît une Plante, à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpent à Sonnettes*, & dont la racine est un Antidote sûr contre le venin de cet Animal: il ne faut que la piler ou la mâcher, & l'appliquer comme un Cataplasme sur la playe. Cette plante est belle & facile à reconnoître. Sa tige ronde, un peu plus grosse, qu'une plume d'Oye, s'élève à la hauteur de trois ou quatre pieds, & se termine par une fleur jaune de la figure, & de la grandeur d'une Marguerite. Cette fleur a une odeur très-douce. Les feuilles de la plante sont ovales, étroites, soutenuës cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

Il est rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Passans, qui ne lui cherchent point noise: j'en ai eu un à mes pieds, qui eut assurément plus de peur, que moi, car je ne l'apperçus, que quand il fuyoit. Mais si on marche sur lui, on est piqué d'abord, & si on le poursuit, pour peu qu'il ait le loisir de se reconnoître, il se replie en rond, sa tête au milieu, & s'élance d'une grande roideur contre son Ennemi. Les Sauvages ne laissent pas de lui donner la chasse, & trouvent sa chair très-bonne: j'ai même oui dire à des François, qui en avoient goûté, que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs, & ces Gens-là trouvent tout bon, parce qu'ils ont souvent faim. Du moins est-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Des Bois du
Canada.

Je ne sçai, Madame, si je dois entreprendre de vous parler des Bois du Canada. Nous sommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde; selon toutes les apparences, elles

R I Q U E
ne Plante, à
erbe à Serpent
est un Anti-
Animal : il ne
& l'appliquer
playe. Cette
noître. Sa tige
u'une plume
ois ou quatre
r jaune de la
Marguerite.
ès-douce. Les
s, étroites,
Poule-d'In-
de long.
ettes attraque
point noîse :
assûrément
l'apperçus,
marche sur
e poursuit,
connoître,
milieu, &
re son En-
le lui don-
ès-bonne :
s, qui en
n mauvais
rs, & ces
qu'ils ont
uin qu'elle
entrepren-
da. Nous
Forêts du
es, elles

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 255

sont aussi anciennes que le Monde même, & n'ont point été plantées de mains d'Hommes : à la vûe rien n'est plus magnifique, les Arbres se perdent dans les nuës, & il y a une variété d'especes différentes si prodigieuse, que parmi ceux mêmes, qui se sont le plus appliqués à les connoître, il n'est peut-être personne, qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à leur qualité, & à l'usage, où on les peut employer, les sentimens sont si differens, & dans les Pays, où nous sommes, & dans celui, où vous êtes, que je désespere même d'être jamais en état de vous instruire, autant que je le souhaiterois, sur cet article. Au moins pour le présent dois-je me borner à quelques observations sur ce que j'ai vû par moi-même, & sur ce que j'ai ouï dire à Gens, qui ont & plus d'expérience, & plus d'habileté que moi en cette matiere.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, Des Pins de
en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce deux especes,
sont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui
sont d'une grosseur & d'une hauteur surpre-
nante. Il y a ici deux sortes de Pins, tous
produisent une Réfine fort propre à faire le
Bray & le Godron. Les Pins blancs, au moins
quelques-uns, jettent aux extrémités les plus
hautes une espece de Champignon semblable
à du Tondre, que les Habitans appellent *Gua-
rigne*, & dont les Sauvages se servent avec
succès contre les maux de poitrine, & contre
la Dysenterie. Les Pins rouges sont plus gom-
meux & plus massifs, mais ne viennent pas si
gros. Les Terroirs, qui produisent les uns &
les autres, ne sont pas les plus propres à pro-
duire du Grain, ils sont ordinairement com-

1721.

Avril.

1721.

Avril.

Quatre es-
peces de Sa-
pin.

posés de Gravier, de Sable, & de Terre glaise.
Il y a quatre especes de Sapin en Canada.

La premiere ressemble à la nôtre; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Perusse. La seconde & la quatrième s'élevent fort haut, & sont excellentes pour la Mâture, sur-tout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Son écorce est unie & luisante, & il s'y forme de petites vessies de la grosseur d'une fève de Haricot, qui contient une espece de Térébentine souveraine pour les playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les fractures. On assure qu'elle chasse la fièvre, & guérit les maux d'estomach, & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc*.

L'Epinette rouge ne ressemble presque en rien à l'Epinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage: Son Bois dure longtemps en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son écorce est fort bonne pour les Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le Turquin. La plupart des Terres, où croît cet Arbre, sont argilleuses, j'en ai pourtant vu de très-gros dans des Terres Sablon-

RIEN
e Terre-glaiss.
in en Canada.
dre; les trois
l'ÉpINETTE rou-
e la quatrième
cellentes pour
blanche, dont
te. Elle croît
humides &
tes, peuvent
on écorce est
ne de petites
de Haricor,
bentine sou-
guérit en
les fractures.
& guérit
ine. La ma-
eux gouttes
qualité de
is le Baume

qu'en rien
massif, &
ction & la
oit ne sont
est gom-
egomme,
Son Bois
ir, ce qui
ures. Son
neurs, &
, qui tire
erres, où
r ai pour-
Sablon-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. IX. 237
neuses, mais peut-être que sous le Sable il
y avoit de l'Argile.

Les Cédres sont de deux sortes, blancs & rouges. Ceux-là sont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'est le Bois, qu'on emploie plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cause de sa légèreté. Il distille une espèce d'encens, mais il ne porte point de fruits semblables à ceux du Mont-Liban. Le Cédre rouge est plus petit, & moins gros à proportion. La différence la plus sensible, qui se remarque entre l'un & l'autre, c'est que toute l'odeur du Premier est dans ses feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux sortes, distingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les Premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, & propres à produire des grains & des légumes. Les Rouges, dont le bois est moins estimé, croissent dans les Terres sèches & sablonneuses. L'un & l'autre porte du Gland. L'Érable est aussi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'assez beaux meubles. Le Terroir, qui le produit, est élevé, & le plus propre aux Arbres fruitiers. On appelle ici *Rheno* l'Érable femelle, dont le bois est fort ondué, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs, il en a toute la figure & les propriétés; mais il lui faut un Terroir humide & fertile.

Le Mérifier, qui se trouve pêle-mêle avec l'Érable & le Bois blanc, est très-beau pour

1721.

Avril.

Deux sortes
de Cédres.

Des Chênes;
Erables, Méri-
fiers, Noyers,
Hêtres, &c.

Avril.

faire des meubles, il jette beaucoup plus d'eau que l'Erable, mais elle est amere, & le sucre, qu'on en fait, ne perd jamais son amertume. Les Sauvages se servent de son écorce contre certaines maladies, qui surviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois sortes de Frènes; le Frano, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, est propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles destinées aux Marchandises sèches. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres basses & fertiles.

On compte aussi dans ce Pays trois especes de Noyers; le Dur, le Tendre, & un Troisième, qui a l'Ecorce très-fine. Le Noyer dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vider. Son bois n'est bon qu'à brûler. Le Noyer tendre a des Noix longues, & aussi grosses que celles de France, mais les Coques en sont très-dures. Les Cerneaux en sont excellens. Le Bois n'en est pas si beau que le nôtre; mais en récompense il est presque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à consumer par le Feu. Le Troisième produit des Noix de la grosseur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, ameres, & renfermées dans des Coques fort tendres: on en fait de très-bonne huile. Cet Arbre produit de l'eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres sont ici fort abondans par Contrées: j'en ai vû sur des Côteaux sablonneux, & dans des Terres basses très-fertiles. Ils por-

d'u
tént
de ti
cipal
Le B
Ram
de C
blan
risier
nent
des
Futa
doux
vage
Caba
Le
Pays
de c
il du
ge,
en v
Hon
& le
de N
vien
des
O
gran
mais
seau
en g
les f
espe
espe
seau
grap
a tro

LIQUOR
up plus d'eau
, & le sucre,
n amertume.
corce contre
ent aux Fem-
s de Frênes ;
Le Premier,
propre pour
utailles des-
Le Second a
t, non plus
es basses &

trois especes
de un Troi-
Noyer dur
nes a man-
a bois n'est
a des Noix
de France,
s. Les Cer-
s n'en est
écompense
Terre, &
par le Feu.
la grosseur
us grande
dans des
très-bonne
plus sucrée
e quantité.
er tendre,
par Con-
lonneux,
s. Ils por-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IX. 239
tent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé
de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur prin-
cipale nourriture, aussi-bien que les Perdrix.
Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des
Rames pour les Chaloupes: mais les Avirons
de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois
blanc, qui croît parmi les Erables & les Mé-
risiers, est très-abondant. Ces Arbres vien-
nent fort gros, & droits, on en peut faire
des Planches & des Madriers, & même des
Futailles pour les Marchandises sèches. Il est
doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sau-
vages en levent les Ecorces pour couvrir leurs
Cabannes.

Les Ormes sont fort communs dans tout le
Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois
de ceux-ci est plus difficile à travailler, mais
il dure plus. C'est de l'Ecorce de l'Orme rou-
ge, que les Iroquois font leurs Canots: on
en voit d'une seule pièce, où il peut tenir vint
Hommes. Il y en a aussi de creux, où les Ours
& les Chats Sauvages se retirent depuis le mois
de Novembre, jusqu'en Avril. Le Tremble
vient ordinairement le long des rivières, &
des Mares.

On trouve dans les Bois les plus touffus un
grand nombre de Pruniers, chargés de fruits,
mais fort âcres. Le Vinaigrier est un Arbrif-
seau très-moëlleux, qui produit un fruit aigre
en grappes, de couleur de sang de Bœuf. On
les fait infuser dans de l'eau, & on en fait une
espece de vinaigre. Le Pemine est une autre
espece d'Arbrisseau, qui croît le long des Ruis-
seaux & des Prairies: il porte aussi un fruit en
grappe d'un rouge très-vif & astringent. Il y
a trois sortes de Groseilles naturelles au Pays.

1721.

Avril.

Ormes de
deux especes.

Arbres par-
ticuliers au
Pays.

1721.

Avril.

Ce sont les mêmes qu'en France. Le Bleuët est ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit est merveilleux pour guérir en peu de tems la Dyssenterie. Les Sauvages le font sécher, comme on fait en France les Cerises.

L'*Atoca* est un fruit à pépins, de la grosseur des Cerises. La Plante, qui est rampante dans les Marais, produit son fruit dans l'eau. Ce fruit est âcre, & on en fait des confitures. L'Epine blanche se trouve le long des Rivières, & produit beaucoup de fruits à trois noyaux. C'est la nourriture de plusieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pousse comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent plusieurs touffes de fleurs. Le matin, avant que la rosée soit tombée, on secoue ces fleurs, & il en tombe avec l'eau une espece de miel, qui se réduit en sucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine se forme dans une Gousse, qui contient une sorte de Cotton très fin.

Le *Soleil* est une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de sept à huit pieds. Sa fleur fort grosse a la figure de celle du Souci, & sa graine est rangée de même. Les Sauvages, en la faisant bouillir, en tirent une huile, dont ils se graissent les cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, sont le Maiz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une espece de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût sucré. On les fait cuire toutes entières dans l'eau, ou sous la cendre, & on les mange ainsi, sans y rien ajouter. Les Sauvages connoissoient ayant notre arrivée dans leur

D
leur
lons
Fran
très-
font
da;
haut
Fran
quell
geur
les P
de to
pouv
court

DI

Des.
son

A Mo

M

IL
voit
une b
ait un
sans d
ceux
des no

Le Bleuët est
ces. Ce Fruit
de tems la
écher, com-

de la gros-
est rampante
dans l'eau.
s confitures.
des Rivie-
uits, à trois
sieurs Bêtes
r une Plan-
à la hauteur
de laquelle
Le matin,
secoué ces
ne espede de
u'on l'a fait
une Gofse,
très fin.
commune
qui vient
ls. Sa fleur
ouci, & sa
uvages, en
uile, dont
umes, que
le Maiz,
Citrouil-
ce de Ci-
, & qui
toutes en-
& on les
es Sauva-
ivée dans
leur

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. IX. 241
leur Pays, les Melons ordinaires, & les Me-
lons d'eau. Les Premiers sont aussi bons qu'en
France, sur-tout dans cette Isle, & ils y sont
très-abondans. Le Houblon & le Capillaire
sont aussi des productions naturelles du Cana-
da; mais le Capillaire y croît beaucoup plus
haut, & il est infiniment meilleur qu'en
France. Voilà, Madame, une Lettre, à la-
quelle vous reconnoîtrez aisément un Voya-
geur, qui se promene dans les Forêts & dans
les Plaines du Canada, & qu'on y entretient
de tout ce qui se présente à sa vûe. Mais que
pouvez-vous attendre d'un Homme, qui par-
court un Pays comme celui-ci ?

Je suis, &c.

1721.

Avril.

DIXIÈME LETTRE.

*Des Causes du froid du Canada. Des Res-
sources, qu'on y trouve pour la vie. Du
Caractere des François Canadiens.*

A Montreal, ce vint-deuxième d'Avril, 1721.

MADAME,

Il est surprenant qu'en France, où l'on On ne con-
voit si souvent des Personnes, qui ont passé noient en France
une bonne partie de leur vie en Canada, on le Canada que
ait une idée si peu juste de ce Pays. Cela vient par son mau-
sans doute de ce que le plus grand nombre de vais côté.
ceux, à qui on s'adresse, pour en apprendre
des nouvelles, ne le connoissent, que par son
Tome V.

1721.

Avril.

Excès du
Froid.

mauvais côté. L'hyver est ordinairement commencé avant que les Vaisseaux mettent à la voile pour retourner en France, & il commence toujours de manière à étonner quiconque n'y est pas fait. Les premières gelées remplissent en peu de jours les Rivières de glaçons, & bientôt la Terre est couverte de neiges, qui durent six mois, & s'élèvent toujours à la hauteur de six pieds dans les endroits, où le vent n'a point de prise.

A la vérité on ne manque point de Bois pour se précautionner contre le froid, qui devient bientôt extrême, & empierre beaucoup sur le Printems: mais c'est quelque chose de fort triste, que de ne pouvoir sortir au dehors, sans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, quel spectacle, qu'une neige, qui vous éblouit, & vous cache toutes les beautés de la Nature? Plus de différence entre les Rivières & les Campagnes, plus de variété, les Arbres mêmes sont couverts de frimats, & il pend à toutes leurs branches des glaçons, sous lesquels il n'y a pas trop de sûreté à se trouver. Que peut-on penser, quand on voit aux Chevaux des barbes des glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant six mois n'osent se montrer à l'air? Aussi n'ai-je jamais passé d'hyver dans ce Pays, que je n'aye vu apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des bras & des jambes gelés. En effet, si le Ciel est serein, il souffle de la partie de l'Ouest un vent, qui coupe le visage. Si le vent tourne au Sud, ou à l'Est, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une neige si épaisse, qu'on ne

D.
voit
un
de
ton
avo
de l
d'un
fou
C
aussi
ans
s'ad
ceux
heu
poin
Crée
pou
gran
lagé
alors
enco
auro
témo
n'en
quan
de pl
C
oh c
cette
qu'el
la ch
moin
colte
(a)
rés per
seme

QUE

ment com-
mettent à la
& il com-
mer quicon-
gelées rem-
bres de gla-
ce de nei-
vevent tou-
ans les en-
se.

nt de Bois
froid, qui
ette beau-
quel chose
r sortir au
que d'être
quel spec-
blouit, &
la Nature.
ieres & les
Arbres mê-
il pend à
, sous les
se trouver,
it aux Che-
de long,
ys, où les
ent se mon-
assé d'hyver
apporter à
loit couper
esser, si le
e de l'Ouest
vent tourne
est un peu,
qu'on ne

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. X. 243
voit pas à dix pas en plein midi. S'il survient
un dégel dans les formes, adieu les Chapons
de rente, les quartiers de Bœufs ou de Mou-
tons, les Volailles & les Poissons, qu'on
avoit mis dans les Greniers sur la bonne foi
de la gelée; en sorte que, malgré les rigueurs
d'un froid excessif, on est encore en droit à
souhaiter qu'il ne discontinuë pas.

On a beau dire que les hyvers ne sont plus
aussi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vingt
ans, & que, selon toutes les apparences, ils
s'adouciront encore dans la suite: le mal de
ceux, qui sont venus avant nous, & le bon-
heur de ceux, qui viendront après, ne guérit
point le mal présent, que nous souffrons. Un
Créole de la Martinique, qui seroit débarqué
pour la première fois en France pendant le
grand froid de 1709, auroit-il été fort sou-
lagé de m'entendre dire à moi, qui revenois
alors de Quebec, que ces froids n'étoient pas
encore au point de ceux du Canada? Je lui
aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons
témoins; mais il auroit pu me répondre qu'il
n'en trouvoit pas le froid de France moins pic-
quant, en apprenant qu'il en faisoit encore
de plus vifs dans le Canada.

Cependant dès que le mois de Mai est venu
on change bientôt de langage; la douceur de
cette fin du Printems, d'autant plus agréable,
qu'elle succède à une Saison plus rigoureuse:
la chaleur de l'Été, qui nous fait voir en
moins de quatre mois les semences & les ré-
coltes (A), la sérénité de l'Automne, pen-

(A) On laboure les Ter- | jusqu'au dixième de Mai,
res pendant l'automne: on | On coupe les Bleds de-
sème depuis la mi-Avril | puis le quinzième d'Avril.

1721.

Avril.

dant lequel on jouit d'une suite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plupart des Provinces de France; tout cela joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compensation, qui en fait trouver à bien des Gens le séjour pour le moins aussi agréable, que celui du Royaume, où ils sont nés, & il est certain que nos Canadiens ne balancent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens
du grand
froid.

Après tout, il y a dans ces froids si après & si longs des inconvéniens, auxquels on ne sçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui pendant tout l'hyver ne peuvent absolument rien trouver dans les Campagnes; par conséquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après six mois d'une nourriture sèche, n'a presque point de goût. Il faut aussi bien du grain pour les Volailles, & de grands soins pour les conserver pendant un si long tems. Si on évite la dépense, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle viande est fort insipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poisson à travers la glace, il ne sçauroit être fort abondant; outre qu'il est d'abord gelé: de sorte qu'il est presque impossible d'en avoir de frais dans la saison, où il est plus difficile de s'en passer. On seroit même fort embarrassé pendant le Carême, sans la Morue & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en

jusqu'au vintième de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printemps, rapportent moins,

parce que les parties nitreuses de la neige ne s'y infusent pas si bien,

RIQUE
aux jours,
des Pro-
la liberté ;
e compen-
des Gens
able, que
, & il est
nçant pas

ls si après
uels on ne
e mets au
ir les Bes-
e peuvent
mpagnes ;
nourrir, &
nourriture
l faut aussi
de grands
in si long
ant à la fin
veut man-
ugez bien
, & de la
n pêche le
auroit être
bord gelé :
d'en avoir
ns difficile
embarrassé
rué & les
is, il n'en

s parties ni-
neige ne s'y
si bien,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. X. 245
est point question, & il n'y a guères plus à
compter sur les Légumes, qu'on garde com-
me on peut dans des Celliers, mais qui n'ont
presque plus aucune vertu, quand ils y ont
été pendant quelques mois.

Ajoutez à cela, qu'à l'exception des Pom-
mes, qui sont ici d'une excellente qualité,
& des petits Fruits d'été, qui ne se gardent
point, les Fruits de France n'ont point encore
réussi en Canada. Voilà, Madame, tous les
défauts, que nous cause le grand froid.
Nous sommes cependant aussi près du Soleil,
qu'on y est dans les Provinces les plus Méri-
dionales de France, & à mesure qu'on avance
dans la Colonie, on s'en approche encore.
D'où peut donc venir cette différence de tem-
pérature sous les mêmes parallèles ? C'est ce
que personne, à mon avis, n'a encore bien
expliqué.

La plupart des Auteurs, qui ont traité cette
matière, se sont contentés de dire que ces
froids si longs & si durs viennent de ce que
la neige demeure si longtemps sur la Terre, qu'il
n'est pas possible, qu'elle s'échauffe jamais
bien, sur-tout dans les endroits couverts :
mais cette réponse ne fait qu'éloigner la dif-
ficulté ; car on demandera, qu'est-ce qui pro-
duit cette abondance de neiges sous des Cli-
mats aussi chauds que le Languedoc & la Pro-
vence, & dans des Cantons beaucoup plus
éloignés des Montagnes ?

Le Sieur Denys, que j'ai déjà cité plus
d'une fois, assure que les Arbres reprennent
leur verdure avant que le Soleil soit assez
élevé sur l'horizon pour fondre la neige, &
pour échauffer la Terre ; cela peut être vrai

1721.

Avril.

Réflexions
sur les causes
de ce grand
froid.

1721.

Avril.

en Acaïie , & sur tous les bords de la Mer , mais par-tout ailleurs il est certain que toutes les neiges sont fonduës dans les plus épaisses Forêts , avant qu'il y ait une fouille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autorisé à prétendre que les neiges fondent plutôt par la chaleur de la Terre , que par celle de l'Air , & que c'est toujours par-dessous qu'elles commencent à se fondre : car à qui persuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une eau gelée , ait plus de chaleur que l'air , qui reçoit immédiatement les rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la question sur la cause de ce déluge de neiges , qui inonde des Pays immenses sous le milieu de la Zone tempérée.

Il n'est pas douteux qu'à parler en général , les Montagnes , les Bois , & les Lacs , n'y contribuent beaucoup , mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres causes. Le Pere Joseph BRESSANI , Jésuite Romain , qui a passé les plus belles années de sa vie en Canada , nous a laissé dans sa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France , où il s'attache à éclaircir ce point de Physique. Il ne peut souffrir qu'on attribue les froids , dont nous cherchons la cause , à tout ce que je viens de dire , mais il me semble qu'il va trop loin : car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience , qui nous rend sensible la diminution du froid , à mesure que le Pays se découvre , quoique ce ne soit pas à proportion de ce qu'elle devroit être , si l'épaisseur des Bois en étoit la cause principale.

Ce qu'il avoue lui-même , qu'il n'est point rare de voir en Eût de la gelée pendant la nuit après une journée fort chaude , me paroît une

QUE
de la Mer,
que toutes
plus épaisses
ille aux Ar-
eux autorisé
plûtôt par
le de l'Air,
qu'elles com-
suadera-t'il
gelée, ait
immédia-
ailleurs il ne
cause de ce
Pays im-
tempérée.
en général,
Lacs, n'y
paroît qu'il
causes. Le
Romain,
la vie en
ngue natu-
France, où
Physique. Il
roids, dont
ce que je
u'il va trop
contre l'ex-
la diminu-
se décou-
portion de
ur des Bois
n'est point
ant la nuit
paroît une

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. X. 247
démonstration contre lui : car comment ex-
pliquer ce Phénomene autrement , qu'en di-
fant que le Soleil ayant ouvert pendant le
jour les pores de la Terre , l'humidité , qui
y étoit encore renfermée , les parties de Nitre ,
que la neige y a laissées en quantité , & la
chaleur , que conserve après le coucher du
Soleil un air aussi subtil , que celui , qu'on
respire en ce Pays , forment ces petites gelées
de la même maniere , que nous faisons de la
glace sur le feu. Or l'humidité de la Terre
entre évidemment pour beaucoup dans les
grands froids de ce Climat , & d'où viendrait
cette humidité dans un Pays , où le Sol est
ordinairement mêlé de beaucoup de Sable , si
ce n'est de la multitude & de l'étendue des Lacs
& des Rivières , de l'épaisseur des Forêts , des
Montagnes couvertes de neiges , qui en se
fondant , arrosent les Plaines , & des vents ,
qui en portent par-tout les exhalaisons ?

Mais si le Pere Bressani s'est trompé , com-
me je le crois , en excluant toutes ces choses
du principe des froids excessifs du Canada ,
ce qu'il y substitué me paroît y contribuer
véritablement beaucoup. Il y a , dit-il , sous
les Climats les plus chauds des Terres humi-
des ; & il y en a de fort sèches dans les Pays
les plus froids : mais un certain mélange de
sec & d'humide forme les glaçons & les nei-
ges , dont la quantité fait l'excès & la durée
du froid. Or pour peu qu'on ait voyagé en
Canada , on sçait que ce mélange s'y rencon-
tre d'une maniere très-marquée. C'est sans
contredire le Pays du monde , où il y a plus
d'eau , & il en est peu , dont le Terroir soit
plus mêlé de pierres & de sable. Avec cela il

1721.

Avril.

248 JOURNAL HISTORIQUE

y pleut assez rarement , & l'air y est extrêmement pur & sain ; preuve certaine de la sèche-
resse naturelle de la Terre. En effet le Pere
Bressani assure qu'en seize ans qu'a subsisté la
Mission dans le Pays des Hurons , il s'y est
trouvé en même tems jusqu'à soixante Fran-
çois , dont plusieurs étoient d'une complexion
assez délicate : que tous étoient fort mal nour-
ris , & qu'ils avoient d'ailleurs à souffrir au-
delà de ce qui se peut imaginer , & que per-
sonne n'y mourut.

A la vérité cette prodigieuse multitude de
Rivieres & de Lacs , qui occupent autant d'es-
pace dans la Nouvelle France , qu'en occupe
la moitié des Terres de l'Europe , devroit sans
cesse fournir à l'air de nouvelles vapeurs ;
mais outre que la plupart de ces eaux sont ex-
trêmement claires , & sur un fond de sable ,
leur grande & continuelle agitation en émouf-
fant la pointe des rayons du Soleil , empêche
qu'il n'en élève beaucoup de vapeurs , ou les
font retomber d'abord en brouillards. Car les
vents excitent sur ces Mers douces d'aussi fré-
quentes & d'aussi violentes tempêtes , que sur
l'Océan : & c'est aussi la véritable raison pour-
quoi il pleut rarement sur Mer.

La seconde cause des froids excessifs du Ca-
nada , selon le Pere Bressani , est le voisinage
de la Mer du Nord , couverte de glaces énor-
mes pendant plus de huit mois de l'année.
Vous pouvez , Madame , vous rappeler ici
ce que j'ai rapporté dans ma seconde Lettre du
froid , que nous causa dans les jours Canicu-
laires le voisinage d'une glace , ou plutôt le
vent , qui souloit sur nous du côté , où elle
étoit , & qui cessa au moment , qu'elle fut

QUE
est extrême-
de la sèche-
ffer le Pere
a subsisté la
, il s'y est
xante Fran-
complexion
t mal nour-
souffrir au-
& que per-

multitude de
autant d'es-
n'en occupe
evroit sans
vapeurs ;
ix sont ex-
l de sable ,
en émous-
; empêche
rs, ou les
ds. Car les
d'aussi fré-
s, que sur
aison pour-

sifs du Ca-
e voisinage
lacs énor-
te l'année.
ppeller ici
e Lettre du
rs Canicu-
u plutôt le
é, où elle
qu'elle fut

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. X. 249
sous le vent. Il est certain d'ailleurs, qu'il ne
neigne ici, que du vent de Nord-Est, lequel
nous vient du côté, où sont les glaces du
Nord, & quoiqu'on ne sente pas un aussi
grand froid tandis que ces neiges tombent,
il ne faut point douter qu'elles ne contribuent
beaucoup à rendre si picquans les vents d'Ouest
& de Nord-Ouest, lesquels, pour parvenir
jusqu'à nous, traversent des Pays immenses,
& une grande chaîne de Montagnes, qui en
sont couvertes.

Enfin, si l'on en croit le Missionnaire Ita-
lien, l'élévation du Terrain n'est pas la moi-
dre cause de la subtilité de l'air, qu'on respire
en ce Pays, & par une suite nécessaire de la
rigidité du froid, qu'on y ressent. Le Pere
Bressani s'efforce de prouver cette élévation
par la profondeur de la Mer, qui augmente,
dit-il, à mesure qu'on approche du Canada,
& par le nombre & la hauteur des chutes,
qui se rencontrent dans les Rivières. Mais il
me semble que la profondeur de la Mer ne
prouve absolument rien, & que les chutes du
Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivières
de la Nouvelle France, ne prouvent rien de
plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs,
nous ne remarquons point que depuis Mont-
réal, où commencent les Sauts, jusqu'à la
Mer, le Fleuve Saint Laurent soit beaucoup
plus rapide, que quelques-unes de nos Rivie-
res d'Europe. Je pense donc qu'il faut s'en te-
nir au voisinage des glaces du Nord, & que
même malgré ce voisinage, si le Canada étoit
aussi découvert & aussi peuplé que la France,
les hyvers y seroient moins longs & moins
rudes. Ils le seroient pourtant toujours plus

1721.

Avril.

1721.

Avril.

De la pêche
des Anguilles.

qu'en France, à cause de la sérénité & de la pureté de l'air; car il est certain qu'en hyver, toutes choses égales d'ailleurs, la gelée est plus rude, quand le Ciel est pur, & que le Soleil a rarifié l'air.

L'hyver passé, la Pêche & la Chasse four-
nissent abondamment de quoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine; outre les Poissons & le Gibier, dont je vous ai déjà parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fournissent aux Habitans deux sortes de Manne, qui leur sont d'une grande ressource. Depuis Quebec jusqu'aux Trois Rivières, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuse de grosses Anguilles, qui descendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, qui sont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des Marsouins blancs, qui leur donnent la chasse, la plupart veulent retourner sur leurs pas, & c'est ce qui est cause qu'on en prend un si grand nombre. Voici de quelle maniere se fait cette Pêche.

Dans l'étendue du Terrain, que couvre la haute Marée, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on dispose des coffres de distance en distance, & on les appuie contre une Palissade de Clayes d'Osier, qui ne laisse aucun passage libre aux Anguilles. De grands Eperriers de même matiere & de même structure sont enchâssés par le bout le plus étroit dans ces coffres, & l'autre extrémité, qui est fort large, est adossée contre les clayes, sur lesquelles on met par intervalle des bouquets de verdure. Lorsque le tout est couvert par la Marée,

RIQUE
nité & de la
qu'en hyver,
la gelée est
, & que le

Chasse four-
vre à ceux,
e, outre les
vous ai déjà
& les Forêts
rtes de Man-
essource. De-
livrières, on
é prodigieuse
ndent, à ce
à elles pren-
qui sont au
, & comme
déjà remar-
leur donnent
etourner sur
se qu'on en
ici de quelle

ne couvrir la
ec en se reti-
distance en
e une Palis-
laisse aucun
grands Eper-
ne structure
étroit dans
qui est fort
sur lesquel-
nets de ver-
ar la Marée,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 251
les Anguilles, qui cherchent toujours les
bords, & que la verdure attire, se trouvent
en grand nombre le long de la Palissade, en-
trent dans les Eperviers, qui les conduisent
dans les prisons, qu'on leur a préparées; &
souvent d'une seule Marée les coffres s'en
trouvent remplis.

Ces Anguilles sont plus grosses, que les
nôtres, & rendent beaucoup d'huile. J'ai déjà
observé qu'à quelque sausse, qu'on les mette,
elles conservent toujours un goût sauvage,
auquel on ne s'accoutume pas sans peine. C'est
peut-être la faute de nos Cuisiniers. Leurs
arrêtes se terminent toutes en pointe un peu
recourbée, ce que je ne me souviens pas
d'avoir jamais vu dans celles de France. La
meilleure maniere d'apprêter ce Poisson, est de
le suspendre dans la cheminée, & de l'y laisser
cuire lentement dans sa peau. Cette peau se leve
d'elle-même, & toute l'huile s'écoule. Comme
on en fait de grandes provisions pendant trois
mois, que dure cette Pêche, on les sale, &
on les met en Barriques, comme les Harengs.

L'autre Manne, dont j'ai parlé, est une
espece de Ramiers, qui passent ici dans les
mois de Mai & de Juin: on dit qu'autrefois
ils obscurcissoient l'air par leur multitude;
mais ce n'est plus la même chose aujourd'hui.
Il en vient encore néanmoins jusqu'aux envi-
rons des Villes un assez grand nombre se re-
poser sur les Arbres. On les appelle commu-
nément *Tourtes*, & ils diffèrent en effet des
Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons
d'Europe, assez pour en faire une quatrième
espece. Ils sont plus petits que nos plus gros
Pigeons, dont ils ont les yeux & les manières

1721.

Avril.

Du Passage
des Tourtes,

1721.

Avril.

de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des ailes, où il y a des plumes d'un très-beau bleu.

On diroit que ces Oiseaux ne cherchent qu'à se faire tuer; car s'il y a quelque branche sèche à un Arbre, c'est celle-là, qu'ils choisissent pour s'y percher, & ils s'y rangent de maniere, que le plus mal-adroit Tireur en peut abattre une demie douzaine au moins d'un seul coup de fusil. On a aussi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie: on les nourrit jusqu'aux premières gelées; alors on leur coupe la gorge, & on les jette au grenier, où ils se conservent tout l'hyver.

Heureuse
condition des
Habitans du
Canada.

Il s'ensuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le nécessaire pour vivre: on y paye peu au Roi; l'Habitant ne connoît point la Taille; il a du Pain à bon marché; la Viande & le Poisson n'y sont pas chers; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Les plus à plaindre sont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs appointemens, & qui sont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour dot à leurs Maris que beaucoup d'esprit, d'amitié, d'agréemens, & une grande fécondité; mais Dieu répand sur les mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit sur ceux des Patriarches: il faudroit pour faire subsister de si nombreuses Familles, qu'on y menât aussi la vie des Patriarches; mais le tems en est passé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Noblesse, que dans toutes nos autres Colonies ensemble. Le Roi y entretient encore vingt-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats;

d'u
Maj
blier
Rég
peup
plûp
enco
pas
pas
A
souff
pres
poin
dans
des
nois
une
de
seul
max
Nou
mat
cun
les E
& le
gran
au n
y a
d'un
pen
nom
Colo
C
repr
aux
Sau
dan

Major. Plusieurs Familles y ont été annoblies, & il y est resté, plusieurs Officiers du Régiment de Carignan-Salieres, & qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plupart ne sont pas à leur aise. Ils y seroient encore moins, si le Commerce ne leur étoit pas permis, & si la Chasse & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

Après tout, c'est un peu leur faute, s'ils souffrent de la disette: la Terre est bonne presque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieront le sort des simples Habitans du Canada, s'ils le connoissent? Et ceux, qui languissent ici dans une honteuse indigence, sont-ils excusables de ne pas embrasser une Profession, que la seule corruption des mœurs, & des plus saines maximes a dégradée de son ancienne noblesse? Nous ne connoissons point au Monde de Climat plus sain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particulière, les Campagnes & les Bois y sont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y distillent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devroient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légèreté, l'aversion d'un travail assidu & réglé, & l'esprit d'indépendance en ont toujours fait sortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de se peupler.

Ce sont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'est aussi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on respire dans ce vaste Continent, y contribue; mais

Bonnes & mauvaises qualités des Créoles du Canada.

1721.

Avril.

l'exemple & la fréquentation de ses Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, sont plus que suffisans pour former ce caractère. On accuse encore nos Créolés d'une grande avidité pour amasser, & ils sont véritablement pour cela des choses, qu'on ne peut croire, si on ne les a point vûs. Les courses, qu'ils entreprennent, les fatigues, qu'ils essuyent; les dangers, à quoi ils s'exposent; les efforts, qu'ils font, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il est cependant peu d'Hommes moins intéressés, qui dissipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquérir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Aussi n'y a-t-il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courses si pénibles & si dangereuses. Ils aiment à respirer le grand air, ils se sont accoutumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les périls & les fatigues passés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'esprit, sur-tout les Personnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aisé, ferme, fécond en ressources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'un de ce caractère, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous assurer qu'elles sont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne sçai si je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain du moins

d'un
qu'elles
sont
trois
conve
lites.
Provi
beau
mieux
ment
diens
de bo
ment
qui
sur le
leur
ruine
adress
habile
dans
tirent
Bie
pas pr
coup
sçaur
mal f
de Ca
tre, i
dans
ne pe
Méch
de M
les jo
sans
Q
m'on
bon,

Avril.

qu'elle leur inspire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroitroit pas possible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang soit communément si beau, la Taille plus avantageuse, & le Corps mieux proportionné. La force du tempérament n'y répond pas toujours, & si les Canadiens vivent longtemps, ils sont vieux & usés de bonne heure. Ce n'est pas même uniquement leur faute, c'est aussi celle des Parens, qui, pour la plupart, ne veillent pas assez sur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur santé dans un âge, où, quand elle se ruine, c'est sans ressource. Leur agilité & leur adresse sont sans égales : les Sauvages les plus habiles ne conduisent pas mieux leurs Canots dans les Rapides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juste.

Bien des Gens sont persuadés qu'ils ne sont pas propres aux Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude suivie. Je ne sçaurois vous dire si ce préjugé est bien ou mal fondé ; car nous n'avons pas encore eu de Canadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'est peut être que sur la dissipation, dans laquelle on les élève. Mais personne ne peut leur contester un génie rare pour les Mécaniques, ils n'ont presque pas besoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réussissent dans tous les Métiers, sans en avoir fait d'apprentissage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur assez bon, mais leur légèreté naturelle les empêche

souvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoissance. On prétend qu'ils sont mauvais Valets; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'assujettir à servir. D'ailleurs ils sont fort bons Maîtres. C'est le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plupart tirent leur origine. Ils seroient des Hommes parfaits, si avec leurs vertus ils avoient conservé celles de leurs Ancêtres. On s'est plaint quelquefois qu'ils ne sont pas Amis constans: il s'en faut bien que cela soit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne sont pas accoutumés à se gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne sont pas aisés à discipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une discipline, qui leur est propre, & qu'ils croient meilleure pour faire la guerre aux Sauvages; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il semble qu'ils ne sont pas les Maîtres d'une certaine impétuosité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition brusque, qu'aux opérations régulières & suivies d'une Campagne. On a encore observé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui se sont distingués dans les dernières guerres, il s'en est trouvé assez peu, qui eussent le talent de commander. C'est peut-être, parce qu'ils n'avoient pas assez appris à obéir. Il est vrai que, quand ils sont bien menés, il n'est rien, dont ils ne viennent à bout, soit sur Mer, soit sur Terre; mais il faut pour cela qu'ils aient une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Iberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de sa Nation, sans en avoir

D
les d
Mon
Il
de le
sieurs
pour
Les
& il
ce qu
Créa
piété
a leu
que l
qu'au
ils so
pouri
re, p
crois
tiplie
Hom
verai
être
seul
peup
lonle

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. X. 257
les défauts, les auroit menés au bout du
Monde.

1721.

Avril.

Il y a une chose, sur quoi il n'est pas facile de les excuser: c'est le peu de naturel de plusieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendresse assez mal entendue. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit sur toutes choses faire estimer nos Créoles, c'est qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation sur ce point. Il est vrai aussi que hors de chez eux ils ne conservent presque aucun de leurs défauts. Comme avec cela ils sont extrêmement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands services pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il seroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait jusqu'à présent. Les Hommes sont la principale richesse du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce seul endroit, seroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

Je suis, &c.



1721.

May.

ONZIEME LETTRE.

*De la Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis.
Des différens Peuples , qui habitent
le Canada.*

Au Sault S. Louis, ce premier de Mai, 1721.

MADAME,

J E suis venu ici pour y passer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'est un tems de dévotion, & tout inspire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une maniere très-édifiante, & on y ressent encore l'impression, qu'y a laissée la ferveur de ses premiers Habitans : car il est certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoutumé d'enrichir les Eglises naissantes. La maniere même, dont elle a été formée, a quelque chose de fort merveilleux.

Origine de
la Bourgade
du Sault Saint
Louis.

Les Missionnaires, après avoir lontems arrosé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute esperance d'y établir la Religion Chrétienne sur des fondemens solides ; mais non pas de réduire un assez grand nombre de ces Sauvages sous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les

D'UN
Nation
affaires
les sé
rent la
tous c
brasser
déssein
dant,
seulen
que ce
Nouve
aussi-b
a été f
le non
minai
directi

Pou
à l'aut
s'ouvri
le goût
Cantor
nistres
plus ch
cette P
des Fr
doutal
tion,
se pla
& les
avoien
plus r
gneur
encore
tre Per
plus a
leur Pa

QUE

TRE.

S. Louis.
bitens

Mai, 1721.

ne partie de
ems de dé-
dans cette
a Religion
-édifiante,
n, qu'y a
Habitans :
s le lieu du
ands exem-
Dieu a ac-
ssantes. La
formée, a

ontems ar-
Sueurs, &
perdirent
Religion
des; mais
nombre de
Ils avoient
s Barbares
toutes les

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 259

Nations; mais ils étoient persuadés, que pour
assurer leur vocation & leur élection, il falloit
les séparer de leurs Compatriotes, & ils pri-
rent la résolution d'établir dans la Colonie
tous ceux, qui se trouveroient disposés à em-
brasser le Christianisme. Ils proposerent leur
déssein au Gouverneur Général & à l'Inten-
dant, qui portant leurs vûes plus loin, non-
seulement l'approuverent, mais comprirent
que cet Etablissement seroit très-utile à la
Nouvelle France, comme il l'a été en effet,
aussi-bien qu'un autre tout semblable, qui
a été fait depuis dans l'Isle de Montreal, sous
le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Sé-
minaire de Saint Sulpice ont toujours eu la
direction.

Pour revenir à celui, qui a servi de modele
à l'autre, un des Missionnaires des Iroquois
s'ouvrit à quelques Agniers de son dessein; ils
le goûterent, & c'est particulièrement de ce
Canton, de tout tems le plus opposé aux Mi-
nistres de l'Evangile, & où ils avoient été le
plus cruellement traités, que s'est formée
cette Peuplade. Ainsi, au grand étonnement
des François & des Sauvages, on vit ces re-
doutables Ennemis de Dieu & de notre Na-
tion, touchés de cette Grace victorieuse, qui
se plaît à triompher des Cœurs les plus durs
& les plus rebelles, abandonner ce qu'ils
avoient de plus cher au monde, pour n'avoir
plus rien, qui les empêchât de servir le Sei-
gneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque
encore pour des Sauvages, que pour tout au-
tre Peuple, parce qu'il n'est point d'Hommes
plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à
leur Pays natal.

1721.

May.

1721.

May.

Ferveur de
ses premiers
Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en grande partie l'effet du zèle des premiers Néophytes, qui composèrent ce Troupeau choisi. On les voyoit dans le Fort de la guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Profelytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui souvent étoient leurs plus proches Parens, s'estimer heureux de mourir au milieu des plus affreux Supplices, par la raison qu'ils ne s'y étoient exposés, que pour procurer la gloire de Dieu & le Salut de leurs Freres. Ainsi pensoient des Meurtriers mêmes des Ministres de Jesus-Christ, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia* (a). Le plus souvent on leur laissoit le choix, ou de renoncer à Jesus-Christ, & de retourner dans leur Canton, ou de souffrir la mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont péri, consumés de miseres dans les cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient sortir, en changeant de croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, sans s'exposer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occasions pareilles faisoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'ame, devoient assurément s'y être préparés par des vertus bien pures : on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui ren-

(a) *Ad Rom. Cap. 20.*

D'UN
dent bi
témoir
Pasteur
M. de
aujourd
de tous
de com
pour u
les com
leur sal
que du
dent pa
sanctifi
ajouter

Cette
Prairie
plus ba
Sud. L
pres po
ta vis-à
son nor
ait été
une au
situatio
Maison
beaux é
fait jug
n'être p
migrati

J'avo
immédi
n'est pl
especes
donc en
& com
en fait

dent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688. M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. « La vie commune de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien de commun, & l'on prendroit tout ce Village pour un Monastere. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur Pays, que pour assurer leur salut, on les voit tous portés à la pratique du plus parfait détachement; & ils gardent parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y rien ajouter.

1721.

May.

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieue plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Torres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maiz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transférée de-là, il y a peu d'années, une autre lieue plus haut. J'ai déjà dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus obligé de faire de nouvelles trans migrations.

J'avois compté, en arrivant ici, d'en partir immédiatement après les Fêtes; mais rien n'est plus sujet aux contre-tems de toutes les especes, que ces sortes de voyages. Je suis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courses, comme les miennes, j'y

1721.

May.

Des Habi-
tans de Terre-
neuve.

ai mis ce retardement. J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, & j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

La premiere Terre de l'Amerique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, est l'Isle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoissons. On n'a jamais pu sçavoir au juste, si elle a des Habitans naturels, & sa stérilité, sur-elle par-tout aussi réelle, qu'on la suppose, n'est pas une raison pour prouver qu'elle n'en a point. Car la pêche & la chasse suffisent à des Sauvages pour subsister. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y a jamais vu que des Eskimaux, qui n'en sont pas originaires. Leur véritable Patrie est la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'est-là du moins, qu'ils passent la plus grande partie de l'année; car ce seroit, ce semble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embrassent un Terrain immense. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Été, dans tout ce vaste continent, qui est entre le Fleuve Saint-Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vu que des Eskimaux. On en a même trouvé assez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui se décharge dans la Baye d'Hudson, venant de l'Occident.

L'origine de leur nom n'est pas certaine;

D'UN
toute
du mo
re, m
sont e
conno
quoiqu
ou sec
de tou
n'en e
lui-ci
Europ
où les
si épai
couvri
d'aille
de peti
sales,
quelqu
l'exteri
ractere
physion
fians,
aux Etr
leurs g
esprit,
Nation
trempe
pour fa
On
les cabl
pour le
leur na
les atta
connu
jamais
ne peut

I QUE
e tems à en-
nnaires, qui
es, & j'en ai
ant les Peu-
Continent,
aire part.
ue, que l'on
Canada est
us grandes,
mais pu sça-
as naturels,
aussi réelle,
raison pour
èche & la
ur subsister.
a jamais vû
t pas origi-
la Terre de
du moins,
de l'année;
e doux nom
Barbares er-
un Pays, &
ux ou trois
immense.
tre-Nouve,
dant l'Été,
est entre le
& la Mer
e des Eski-
loin en re-
se décharge
de l'Occi-
s certaine;

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. XI. 263
toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient
du mot Abénaqui *Esquimanisc*, qui veut dire,
mangeur de viande crüe. Les Eskimaux
sont en effet les seuls Sauvages, que nous
connoissons, qui mangent la chair crüe,
quoiqu'ils ayent aussi l'usage de la faire cuire,
ou sécher au Soleil. Il est encore certain que
de tous les Peuples connus de l'Amérique, il
n'en est point, qui remplisse mieux, que ce-
lui-ci, la première idée, que l'on a eue en
Europe des Sauvages. Il est presque le seul,
où les hommes ayent de la barbe, & ils l'ont
si épaisse jusqu'aux yeux, qu'on a peine à dé-
couvrir quelques traits de leur visage. Ils ont
d'ailleurs je ne sçai quoi d'affreux dans l'air,
de petits yeux effarés, des dents larges & fort
sales, des cheveux ordinairement noirs,
quelquefois blonds, fort en désordre, & tout
l'extérieur fort brute. Leurs mœurs & leur ca-
ractère ne démentent point cette mauvaise
physionomie. Ils sont féroces, farouches, dé-
fians, inquiets, toujours portés à faire du mal
aux Etrangers, qui doivent sans cesse être sur
leurs gardes avec eux. Pour ce qui est de leur
esprit, on a si peu de commerce avec cette
Nation, qu'on ne sçait pas encore de quelle
trempé il est : mais on en a toujours assez
pour faire du mal.

On les a souvent vû aller la nuit couper
les cables des Navires, qui étoient à l'ancre,
pour les faire périr sur la Côte, & profiter de
leur naufrage : ils ne craignent pas même de
les attaquer en plein jour, quand ils ont re-
connu que leurs Equipages sont foibles. Il n'a
jamais été possible de les apprivoiser, & l'on
ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout

1721.

May.

Des Eski-
maux.

1721.

May.

d'un long bâton. Non-seulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur présentent ; & en toutes choses, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inspirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la taille avantageuse, & sont assez bien faits. Ils ont la peau du corps aussi blanche que nous, ce qui vient, sans doute, de ce qu'ils ne vont jamais nus, quelque chaud qu'il fasse.

Leurs cheveux blonds, leurs barbes, la blancheur de leur peau, le peu de ressemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voisins, ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Américains ; mais l'opinion, qui les fait descendre des Basques, me paroît peu fondée, sur-tout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'il n'y a aucun rapport entre les Langues des uns & des autres. Au reste, cette alliance ne sçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'est point sur la Terre de région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'est peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Eskimaux. Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland. (*)

Ces Sauvages sont tellement couverts, qu'à peine on leur voit une partie du visage, & le bout des mains. Sur une espèce de chemise faite de vessies, ou d'intestins de Poissons,

(*) Voyez l'Histoire de la Nouvelle France, liv. 1. page 17. & suiv.

coupées

d'u
coup
sués
d'Ou
quel
chon
y est
laque
offus
jusqu
jusque
vant
aux F
qu'à
ceintu
Homme
poil e
dehors
sembla
sons de
en deda
même,
condes
sont qu
qui n'e
lestes. I
mes, de
pointes
& ils y
peuvent
l'air la n
gent sous
où ils son
On co
sont aux
d'Hudson
cette Bay
Town.

QUE
ils ne s'ap-
mais ils ne
leur présen-
nent à leur
quent une
réciproque-
ment de leur
, & sont
corps aussi
sans doute,
ils, quelque

barbes, la
ressemblan-
ce leurs plus
un lieu de
différente
mais l'opi-
nastique, me
vrai, com-
un rapport
autres. Au
ire honneur
point sur la
tre habitée
euve & La-
Peuple, qui
les Eski-
qu'ils sont

verts, qu'à
usage, & le
de chemise
de Poissons,
ance, liv. 1.

coupées

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 16;
coupées par bandes, & assez proprement cou-
sues, ils ont une maniere de Casaque de peau
d'Ours, ou de quelqu'autre bête fauve, quel-
quefois même de peaux d'Oiseaux, un Capu-
chon de même étoffe que la Chemise, & qui
y est attaché, leur couvre la tête, du haut de
laquelle sort un toupet de cheveux, qui leur
obscurcit le front. La Chemise ne descend que
jusqu'aux reins, la Casaque pend par derrière
jusques sur les cuisses, & se termine par de-
vant en pointe plus bas que la ceinture; mais
aux Femmes, elle descend des deux côtés jus-
qu'à mi-jambe, & elle est arrêtée par une
ceinture, d'où pendent de petits osselets. Les
Hommes ont des Culottes de peaux, dont le
poil est en dedans, & qui sont revêtues en
dehors de peaux d'Hermines, ou d'autres
semblables. Ils ont aussi aux pieds des Chaus-
sons de peaux, dont le poil est pareillement
en dedans, & par dessus une Botte fourrée de
même, puis de seconds Chaussons & de se-
condes Bottes. On prétend que ces chaussures
sont quelquefois triplées & quadruplées, ce
qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort
festes. Leurs Fleches, qui sont les seules ar-
mes, dont ils ayent l'usage, sont armées de
pointes faites de dents de Vaches Marines,
& ils y ajoutent encore du fer, quand ils en
peuvent avoir. Il paroît qu'en Été ils sont à
l'air la nuit & le jour; mais l'Hyver ils se lo-
gent sous terre dans des especes de Grottes,
où ils sont tous les uns sur les autres.

On connoît peu les autres Peuples, qui Des Peuples
sont aux environs & au-dessus de la Baye des Environs
d'Hudson. Dans la partie méridionale de du Port Nel-
son.
cette Baye le Commerce se fait avec les Mis-

Tow. V.

M

1721.

May.

1721.

May.

tassins, les Monfonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une dialecte Sionse. Les trois autres sont de la Langue Algonquine. Les Cristinaux ou Killistins, viennent du Nord du Lac superieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (a) & de la Riviere de Sainte Therese, n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, assez loin au-dessus de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils sont extrêmement superstitieux, & qu'ils ont quelque sorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, assurent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil est leur grande Divinité, & que quand ils veulent délibérer sur une affaire importante, ils le font fumer, ce qui se pratique en cette maniere. Ils s'assemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé sa Pipe, la présente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux mains d'Orient en Occident, en priant cet Astre d'être favorable à la Na-

(a) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieues, on le trouve impraticable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivières & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'ensuite il coule au milieu d'un

très-beau Pays, & que cela dure jusqu'au Lac des Assiniboils, d'où il sort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans, qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionaux.

I QUE
stinaux & les
de fort loin,
n Lac, qui est
des Sioux, &
te Siousé. Les
e Algonquinc.
, viennent du
Sauvages des
, (a) & de
, n'ont aucune
c les uns ; ni
entendent - ils
on a rencontrés,
e l'Embouchure
qu'ils sont extrê-
ils ont quelque
les ont plus fré-
comme ceux du
un mauvais Gé-
rande Divinité,
berer sur une as-
fumer, ce qui se
ss'assemblent à la
ne d'un de leurs
lumé sa Pipe, la
l levant, puis la
ient en Occident,
avorable à la Na-
beau Pays, & que
dure jusqu'au Lac des
niboils, d'où il fort
peut en avoir des nou-
es plus certaines, de
quinze ans, qu'on
eu plus battu ces Pay-
ententionnaux.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 267
tion. Cela fait, tous ceux, qui composent
l'Assemblée, fument dans la même Pipe. Tous
ces Sauvages, quoique de cinq ou six Nations
différentes, sont connus dans les Relations
Françoises sous le nom générique de *Savanois*,
parce que le Pays, qu'ils habitent, est bas,
marécageux, mal boisé, & qu'en Canada on
appelle *Savanes* ces terrains mouillés, qui ne
sont bons à rien.

En remontant au Nord de la Baye, on trou-
ve deux Rivieres, dont la premiere se nomme
la *Riviere Danoise*, & la seconde la *Riviere*
du Loup Marin : il y a le long de ces deux
Rivieres des Sauvages, auxquels on a donné,
je ne sçai pourquoi, le nom, ou plutôt le so-
briquet de *Plais côtez de Chiens*. Ils sont sou-
vent en Guerre contre les *Savanois* ; mais ni
les uns, ni les autres ne traitent leurs Prison-
niers avec cette barbarie, qui est en usage
parmi les Canadois ; ils se contentent de les
retenir dans l'esclavage. La misère réduit
quelquefois les *Savanois* à d'étranges extrê-
mités ; soit paresse de leur part, soit que leurs
Terres ne puissent absolument rien produire,
ils se trouvent, lorsque la Chasse & la Pêche
leur manquent, sans aucunes provisions, &
alors on prétend qu'ils ne font point difficulté
de se manger les uns les autres. Les plus ché-
tifs passent les premiers ; on assure que la cou-
tume est parmi eux, que quand un Homme
est parvenu à un âge, où il ne peut plus être
qu'à charge à sa famille, il se passe lui-même
un cordon autour du cou, & en présente les
deux extrémités à celui de ses Enfants, qui lui
est le plus cher, & qui l'étrangle le plus prom-
ptement qu'il peut : il croit même faire en

1721.

May.

1721.

May.

cela une bonne action, non-seulement parce qu'il met fin aux souffrances de son Pere, mais encore parce qu'il est persuadé qu'il avance son bonheur; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un enfant à la mamelle; & qu'au contraire, ceux qui finissent leurs jours de bonne heure, sont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne se marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs parens, & le Gendre est obligé de demeurer chez son Beau-Pere, & de lui être soumis en tout, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la maison paternelle. Ces Sauvages brûlent les corps morts, & en enveloppent les cendres dans une écorce d'arbre, qu'ils mettent en terre. Ils dressent ensuite sur la Tombe une espèce de monument avec des perches, auxquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve de quoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chasseur, on y suspend aussi son Arc & ses Fleches. Les Mères pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un Festin. La Guerre est bien moins en honneur chez eux, que la Chasse; mais pour être estimé un bon Chasseur, il faut jeûner trois jours de suite, sans rien prendre absolument, & avoir pendant tout ce tems-là le visage barbouillé de noir. Le jeûne fini, le Candidat fait au grand Esprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoutumé de chasser, & c'est ordinairement la langue & le muse, qui, hors de ces occasions, sont la part du Chasseur. Ses

d'un
Parens
plûtôt
n'en
gers.

Au
d'un
à tou
mens
rent.
appre
avec
merce
qu'en
plus
les di
génie

Da
prop
borné
d'Huc
le Tra
à l'Est
au Suc
res de
dué,
gues
vées.
quine
peu le
miere
tend.
qu'aye
merce

No
Etabli
connu

Parens n'y touchent point, & se laisseroient plutôt mourir de faim, que d'en manger; il n'en peut régaler que ses Amis, ou les Etrangers.

Au reste, on assure que ces Sauvages sont d'un désintéressement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve; qu'ils ne peuvent souffrir le mensonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionaux, avec lesquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vu, qu'en passant. Venons à ceux, qui nous sont plus connus. On les peut diviser en trois classes distinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

Dans cette étendue de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudson, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht; qui n'en a point d'autre à l'Est, que la Mer, les Colonies Angloises au Sud, la Louysiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Ouest; dans cette étendue, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées. Ces Langues sont la Siouse, l'Algonquine, & la Huronne; nous connoissons peu les Peuples, qui appartiennent à la Première, & personne ne sçait jusqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu jusqu'ici de commerce, qu'avec les Sioux & les Assiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort suivi.

Nos Missionnaires ont tenté de faire un Etablissement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir

1721.

May

Etendue de la Nouvelle France.

Des Sioux.

1721.

May.

pas réussi , ou plutôt de n'avoir pas pu demeurer plus longtems avec ce Peuple , qui lui paroissloit docile. Il n'en est peut-être pas non plus , de qui nous puissions tirer plus de lumieres sur tout ce qui est au Nord-Ouest du Micissipi ; par la raison qu'ils sont en commerce avec toutes les Nations de ces vastes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies sous de grandes tentes faites de peaux , & bien travaillées ; ils vivent de folle-avoine , qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivières , & de chasse , sur-tout de celle de ces Bœufs , qui sont couverts de laine , & qui sont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe , mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares , & ne s'arrêtent en aucun lieu , qu'autant que la chasse les y retient.

Nos Géographes distinguent cette Nation en *Sieux errans* , & *Sieux des Prairies* , en *Sieux de l'Est* , & en *Sieux de l'Ouest*. Ces divisions ne me paroissent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere , d'où il arrive que telle Bourgade , qui étoit l'an passé sur le Bord Oriental du Micissipi , sera l'année prochaine sur la Rive Occidentale , & que ceux , qu'on a vûs dans un tems le long de la Rivière de S. Pierre , sont peut-être présentement assez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux , que nous avons donné à ces Sauvages , est entierement de notre façon , ou plutôt ce n'est que les deux dernieres syllabes de celui de *Nadouessieux* , que plusieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadouessis*. C'est le Peuple le plus nombreux , que nous connoissions en

D'UN
Canad
avant
sent re
reur d
sa sim
pens.
puniss
à la fi
du nez
la pe
ensuite
que ce
seroit
sçavoir
celle de
Ceu
disent
agiles ,
de fatig
& y tra
Anima
grands
les dist
ce Con
ce qui
qu'ils o
ils paru
ils sont
d'une v
toujour
avec un
piration
autre N
Le v
environ
que l'on

QUE
s pu demeur-
qui lui pa-
re pas non
plus de lu-
rd-Ouest du
nt en com-
e ces vastes
ent dans des
es de peaux,
olle-avoine,
rs Marais &
sur-tout de
verts de lai-
s leurs Prai-
xe, mais ils
maniere des
uncun lieu ,
nt.

cette Nation
Prairies, en
l'Ouest. Ces
pp bien son-
même ma-
rgade, qui
ntal du Mi-
sur la Rive
n a vûs dans
e S. Pierre,
z loin de-là
x, que nous
entièrement
que les deux
adonessoux ,
ent. D'autres
le Peuple le
noissions en

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 271
Canada. Il étoit assez paisible & peu aguerri ,
avant que les Hurons & les Outaouais se fus-
sent réfugiés dans son Pays , en fuyant la fu-
reur des Iroquois. Ils voulurent se moquer de
sa simplicité , & ils l'aguerrirent à leurs dé-
pens. Les Sioux ont plusieurs Femmes , & ils
punissent sévèrement celles , qui ont manqué
à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout
du nez , ils leur cernent en rond un partie de
la peau sur le haut de la tête , & l'arrachent
ensuite. J'ai vû quelques personnes persuadées
que ces Sauvages ont l'Accent Chinois ; il ne
seroit pas difficile de vérifier ce fait , ni de
sçavoir si leur Langue a quelque rapport avec
celle de la Chine.

Ceux , qui ont pratiqué les Assiniboils , Des Assini-
disent qu'ils sont grands , bien faits , robustes, boils.
agiles , endurcis au froid & à toutes sortes de
de fatigues ; qu'ils se piquent par tout le corps,
& y tracent des figures de Serpens , ou d'autres
Animaux ; & qu'ils entreprennent de très-
grands voyages. Il n'y a rien en cela , qui
les distingue beaucoup des autres Sauvages de
ce Continent , que nous connoissons ; mais
ce qui les caractérise particulièrement , c'est
qu'ils ont beaucoup de flegme , du moins ont-
ils paru tels au prix des Christinaux , avec qui
ils sont en commerce ; ceux-ci sont en effet
d'une vivacité extraordinaire ; on les voit
toujours dansans & chantans , & ils parlent
avec une volubilité de langue , & une préci-
pitation , qu'on n'a remarquées dans aucune
autre Nation Sauvage.

Le véritable Pays des Assiniboils est aux Du Lac des
environs d'un Lac , qui porte leur nom , & Assiniboils.
que l'on connoît peu. Un François , que j'ai

1721.

May.

vû à Montreal, m'a assuré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en passant. L'opinion commune est que ce Lac a six cent lieues de circuit, qu'on ne peut y aller que par des chemins presque impraticables; que tous les Bords en sont charmans; que l'Air y est fort temperé, quoiqu'on le place au Nord-Ouest du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Isles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il semble en effet qu'il soit le Réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale: car on en fait sortir sur plusieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des eaux dans l'Océan; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Méxique; le Missour; qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquième, qui coule, dit-on, à l'Ouest, & par conséquent ne peut se rendre; que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché par tout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'or & l'argent sont si communs,

n'u
qu'o
nair
le M
que
parl
coul
qu'o
bou
font
dans
laks
Pays
Killi

Le
tager
Cana
merc
roit
cent
de ce
Lang
étend
& au
circu
Sud-
prété
& la
glete
tes A

Le
Nouv
Voisi
envir
à l'ES
le Pa
Côte

ir été, mais
Mer dans un
commune est
ruit; qu'on
s presque'im-
en sont char-
é, quoiqu'on
supérieur, où
il comprend
on l'appelle
quelques Sau-
qui veut dire
ffet qu'il soit.
Rivieres, &
rique Septen-
sur plusieurs
se jette dans
int Laurent,
le Micissipi,
ne Mexique;
Dernier, &
t inférieur en
ale, dit-on,
peut se ren-
est bien dom-
nnu des Sça-
out le Paradis
moins aussi-
navie. Je ne
adame, tous
e sur rapports
que des Sau-
irons du Lac
mes sembla-
établis dans
si communs,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. XI. 273
qu'on les employe aux usages les plus ordi-
naires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit
le Micissipi en 1673, dit dans sa Relation
que des Sauvages, non-seulement lui avoient
parlé de la Riviere, qui sortant de ce Lac
coule à l'Ouest, mais lui avoient encore ajouté
qu'on avoit vu de grands Navires à son em-
bouchure. Il paroît au reste que les Assiniboils
sont les mêmes Peuples, qui sont marqués
dans de vieilles Cartes sous le nom de *Pon-
laks*, & dont quelques Relations disent que le
Pays est limitrophe à celui des Cristinaux, ou
Killistins..

Les Langues Algonquine & Huronne par-
tagent presque toutes les Nations Sauvages du
Canada, avec lesquelles nous sommes en com-
merce. Qui les sçauroit bien toutes deux pour-
roit parcourir sans Interprète plus de quinze
cent lieuës de Pays, & se faire entendre à plus
de cent Peuples divers, qui ont chacun leur
Langage propre. L'Algonquine sur-tout a une
étendue immense. Elle commence à l'Acadie
& au Golphe de Saint Laurent, & fait un
circuit de douze cent lieuës, en tournant du
Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest. On
prétend même que les Loups, ou Mahingans,
& la plupart des Peuples de la Nouvelle An-
gleterre & de la Virginie parlent des Dialec-
tes Algonquines.

Les *Abénaquis*, ou *Abénakis* Voisins de la
Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches
Voisins les *Esechemins*, ou *Malécites*, aux
environs de la Riviere de Pentagoët, & plus
à l'Est sont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont
le Pays propre est l'Acadie, la suite de la
Côte du Golphe de S. Laurent jusqu'à Gaspé,

1721.

May.

Des Peuples
de la Langue
Algonquine.Des Nations
Abénaquises
& des Algon-
quins infé-
rieurs.

1721.

May.

d'où un Auteur les a appellés *Gaspésiens*, & les Isles, qui en sont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage jusqu'au Saguenay. Cependant, lorsque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, qui se répandoient dans l'Isle d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus souvent, sont les *Bersiamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnex*. On les appelloit aussi, sur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs* parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plupart des autres sont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord. Il y en avoit, qui descendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus souvent par les Trois Rivières, & dont on n'entend plus parler depuis longtemps. Tels étoient entr'autres les *Atsikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de plusieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & jusqu'aux Lacs des *Mistassins* & *Nemiscan*. Presque tous ont été détruits par le fer des Anglois, ou par les maladies, suite de la misère, où la crainte de ces Barbares les avoit réduits: c'est bien dommage, ils étoient sans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jesus-Christ, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on ren-

d'où
contr
Algo
lage
les pr
le B
Queb
étab
de Sa
De
jours
de Na
Boule
premi
qui o
sans
petit
viere
pent
aussi
sourc
de Bo
de la
cette
de l'a
leurs
ceau.
Natio
on en
lin, q
Les O
doien
& do
n'en
assez
suite.

(a) P

RIQUE
Gaspésiens, &
 en remontant
 encontre plus
 vage jusqu'au
 Canada fut
 s après, on
 urs Nations,
 anticosly, vers
 ng de la Rive
 les, dont les
 lus souvent,
 chois, & les
 ussi, sur-tout
 ieurs, parce
 e par rapport
 utres sont ré-
 on rencontre
 ntôt dans un
 oient dans la
 , quelquefois
 par les Trois
 lus parler de-
 autres les *Al-*
 oient de fort
 s de plusieurs
 aux environs
 Lacs des *Mis-*
 s ont été dé-
 u par les ma-
 trainte de ces
 t bien dom-
 d'une grande
 eine à les ga-
 ctionner aux
 real on ren-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 275
 contre encore vers les Trois Rivières quelques
 Algonquins, qui ne forment point un Vil-
 lage, & qui trafiquent avec les François. Dans
 les premiers tems cette Nation occupoit tout
 le Bord Septentrional du Fleuve, depuis
 Québec, où M. de Champlain les trouva
 établis, & fit alliance avec eux, jusqu'au Lac
 de Saint Pierre.

Depuis l'Isle de Montreal, en suivant tou-
 jours le Nord, on rencontre quelques Villages
 de *Nipissings*, de *Temiscamings*, de *Têtes de*
Boule, d'*Amikoués* & d'*Outaouais* (a). Les
 premiers, qui sont les vrais Algonquins, &
 qui ont seuls conservé la Langue Algonquine
 sans altération, ont donné leur nom à un
 petit Lac situé entre le Lac Huron, & la Ri-
 vière des Outaouais. Les *Temiscamings* occu-
 pent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte
 aussi leur nom, & qui paroît être la vraie
 source de la Rivière des Outaouais. Les *Têtes*
 de *Boule* n'en sont pas loin, leur nom vient
 de la figure de leur tête; ils trouvent dans
 cette figure une grande beauté, & il y a bien
 de l'apparence que les Mères la donnent à
 leurs Enfans, lorsqu'ils sont encore au Ber-
 ceau. Les *Amikoués*, qu'on appelle aussi la
Nation du Castor, sont réduits presque à rien :
 on en trouve les restes dans l'Isle *Manitoua-*
lin, qui est dans le Lac Huron vers le Nord.
 Les Outaouais, autrefois très-nombreux, bor-
 doient la grande Rivière, qui porte leur nom,
 & dont ils se prétendoient les Seigneurs. Je
 n'en connois aujourd'hui que trois Villages
 assez peu peuplés, dont je parlerai dans la
 suite.

1721.
 May.

Des Algon-
 quins, des Ou-
 taouais & au-
 tres Algon-
 quins supé-
 rieurs.

(a) Plusieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAIS*.

1721.

May.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le second se décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appelé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'est-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'est pas possible d'en pouvoir venir à bout, sans reprendre deux ou trois fois haleine. (a). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je sçache, sur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Postes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest.

Des Poutou-
atamis & au-
tres Sauvages
de la Baye.

Le Lac *Michigan*, qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé que par une Peninsule de cent lieues de long, laquelle va toujours en se rétrécissant vers le Nord, a peu d'Habitans sur ses bords; je ne sçai même si aucune Nation y a jamais été fixe, & c'est sans fondement, que dans plusieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joseph*, dont il reçoit les eaux, on trouve deux Bourgades de différentes Nations, qui y sont venues d'ailleurs, il n'y a pas même longtemps. Ce Lac a du côté de l'Ouest une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieues au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*,

(a) PAUOURIGOUVEIOUAK.

R I Q U E
ac Supérieur,
i le second se
a un Rapide,
Sainte Marie.
euplés de Sau-
dit-on, de la
rieur, & qu'on
Habitans du
onné ce nom,
noncer celui,
possible d'en
endre deux ou
a aucune Na-
tache, sur les
ans les Postes,
la Traite avec
du Nord-Est,
Algonquine,
ont au Nord-

que parallele
se décharge,
une Peninsule
e va toujours
a peu d'Ha-
même si au-
, & c'est sans
Cartes on le
ontant la Ri-
voit les eaux,
fferentes Na-
urs, il n'y a
ré de l'Ouest
t-huit lieues
e des Puans,
AK.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. XI. 277
ou simplement la Baye. Son entrée est fort
large, & semée d'Isles, dont quelques-unes
ont jusqu'à quinze ou vingt lieues de circuit.
Elles étoient autrefois habitées par les Pon-
teonatomis, dont elles portent le nom, à
l'exception de quelques-unes, qu'on laisse à
droite, où il y a encore quelques Sauvages,
appelés Noquets. Les Poutecouatamis occu-
pent aujourd'hui une des plus petites de leurs
Isles, & ils ont encore deux autres Villages,
l'un dans la Riviere de Saint Joseph, & l'au-
tre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a
des Sakis & des Oschagras. Ce sont ces der-
niers, qu'on appelle Puans, je n'en sçai
point encore la raison; mais avant que d'arri-
ver chez eux, on laisse à droite une autre
petite Nation, qu'on appelle Malhomines, ou
Folles Avoines.

Une petite Rivière, fort embarrassée de
Rapides, se décharge dans le fond de la
Baye: elle est connue sous le nom de Riviere
des Renards, à cause du voisinage des Outa-
gamis, vulgairement appelés les Renards.
Tout ce Pays est fort beau, & plus encore
celui, qui s'étend au Sud jusqu'à la Riviere
des Illinois: il n'est pourtant habité que par
deux Nations très-peu nombreuses, qui sont
les Kicapous & les Mascoutins. Il a plu à quel-
ques-uns de nos Géographes d'appeler ces
derniers la Nation du Feu, & leur Pays, la
Terre de Feu. Unequivoque a donné lieu à
cette dénomination.

Il y a cinquante ans, que les Miamis étoient
établis à l'extrémité Méridionale du Lac Mi-
chigan, en un lieu, nommé Chicagou, du
nom d'une petite Riviere, qui se jette dans le

1711.

May.

Des Outaga-
mis, des Mas-
coutins & des
Kicapous.

Des Miamis
& des Illinois.

1721.

May.

Lac, & dont la source n'est pas éloignée de celle des Illinois. Ils sont présentement séparés en trois Bourgades, dont l'une est sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & se décharge dans le Lac Erié; & la troisième, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Micissipi: ces derniers sont plus connus sous le nom d'*Ouyatanons*. On ne doute presque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fussent, il n'y a pas trop longtemps, un même Peuple, vu la grande affinité, qui se remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus sûrement, lorsque je serai sur les lieux. Au reste, la plupart des Nations Algonquines, si on en excepte celles, qui sont plus avancées vers le Midi, s'occupent assez peu de la culture des Terres, & vivent presque uniquement de Chasse & de Pêche; aussi sont-elles peu sédentaires. La pluralité des Femmes est en usage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une seule, où l'on compte six mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille. Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende aussi loin, que l'Algonquine; ce qui vient sans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au sentiment le plus communément reçu; car quelques-uns soutiennent encore, que c'est l'Iroquoise, qui est la Matrice. Quoiqu'il en soit, tous les Sauvages, qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, jusqu'à l'extrémité

Des Peuples
de la Langue
Huronne.

R. I. Q. U. E
as éloignée de
ntement sépa-
une est sur la
onde, sur une
om, & se dé-
troisième, sur
orte ses eaux
ont plus con-
On ne doute
, & celle des
rop lontems,
affinité, qui
es uns & des
er plus sure-
x. Au reste,
nes, si on en
nées vers le
a culture des
quement de
elles peu sê-
s est en usage
bien loin de
s les jours. Il
apte six mille
deux mille.
ne Huronne
ine; cè qui
ples, qui la
rans que les
onne, pour
us commu-
soutiennent
i est la Ma-
s Sauvages,
aurent, de-
l'extrémité

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 279
du Lac Erié, & même assez proches de la Vir-
ginie, appartiennent à cette Langue; & qui-
conque sçait le Huron, les entend tous. Les
Dialectes sont extrêmement multipliés, &
il y en a presque autant, que de Bourgades. Les
cinq Cantons, qui composent la République
Iroquoise, ont chacun la leur, & tout ce qu'on
appelloit autrefois indifferemment Huron,
n'avoit pas le même Langage. Je n'ai pu sça-
voir à quelle Langue appartiennent les *Chera-
quis*, Peuple assez nombreux, qui habite dans
les vastes prairies, que l'on trouve entre le Lac
Erié, & le Micissipi.

Mais il est bon d'observer que comme la
plupart des Sauvages du Canada ont été de
tout tems en Commerce entr'eux, tantôt
Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois
Langues Meres, dont j'ai parlé, n'aient en-
tr'elles aucune sorte d'affinité, ni d'analogie,
ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen
de traiter ensemble sans avoir besoin de Tru-
chement; soit que le long usage leur donne
la facilité de se faire entendre par signes; soit
qu'ils se soient formé une espece de Jargon
commun, qu'ils apprennent par habitude.
On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer,
je finirai cet article à mon premier loisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



1721.

May.

1721.

May.

DOUZIÈME LETTRE.

Voyage jusqu'à Catarocoui. Description du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Description & situation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la guerre entre les Iroquois & les Algonquins.

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louis le premier de May, après avoir fermé ma dernière Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Isle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à visiter le Pays, qui est fort beau. L'après-midi, je traversai le Lac de Saint Louis, pour me rendre *aux Cascades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laissé tomber, en le portant sur leurs épaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures: il ne faut rien pour les briser; mais le remède est prompt & facile. Il suffit de se fournir d'écorces, de gommès, & de racines: encore est-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des gommès & des racines propres à coudre les écorces.

ETTRE.

Description du
Fleuve de Saint
Jean du Fort.
du Canada, &
Origine de la
des Algonquins.

May, 1721.

Le premier
dernière Let-
Occidentale
n'arrivai qu'à
toute la ma-
ort beau. L'a-
Saint Louis,
où je trouvai
ient allés en
leur Canot,
le portant sur
d'un bout à
ment & l'in-
es: il ne faut
de est prompt
d'écorces, de
est-il bien
des gommés
es écorces.

Ce qu'on appelle *les Cascades*, est un Ra-
pide, situé précisément au-dessus de l'Isle
Perrot, qui fait la séparation du *Lac de Saint*
Louis, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour
l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on
fait passer les Canots à vuide dans un endroit,
qu'on appelle *le Trou*: on les tire ensuite à
Terre, & on fait un *portage* d'un demi-quart
de lieuë; c'est-à-dire, qu'on porte le Canot
& tout le Bagage sur ses épaules. C'est pour
éviter un second Rapide, appelé *le Buïsson*;
celui-ci est une belle Nappe d'eau, qui tombe
d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi
pied. On pourroit se délivrer de cet embarras,
en creusant un peu le lit d'une petite Riviere,
qui se décharge dans une autre au-dessus des
Cascades. La dépense n'en seroit pas confidé-
rable.

Au-dessus du Buïsson, le Fleuve a un grand
quart de lieuë de large, & les Terres des deux
côtés sont excellentes & bien boisées. On
commence à défricher celles, qui sont sur la
rive Septentrionale, & il seroit très-aisé d'y
faire un grand chemin depuis la pointe, qui
est vis-à-vis de l'Isle de Montreal, jusqu'à
une Anse, qu'on a nommée *la Galette*. On
éviteroit par-là quarante lieuës d'une naviga-
tion, que les Rapides rendent presque impra-
tiquable, & toujours fort longue. Un Fort se-
roit même beaucoup mieux placé, & plus
nécessaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par
la raison qu'il n'y sçauroit passer un seul Ca-
not, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Cataro-
coui, on peut se glisser derrière des Isles, sans
être apperçu. D'ailleurs, les Terres des envi-
rons de la Galette sont très-bonnes, & on

1721.

May.

Description
des Rapides
du Fleuve S.
Laurent.

Réflexion sur
le Fort de Ca-
tarocoui, &
sur le chemin,
qu'on prend
pour y aller.

1721.

May.

pourroit par conséquent y avoir toujours des vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépense. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eu en-vûë, en construisant le Fort de Catarocoui, a été le commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient aussi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une traversée de huit ou neuf lieues, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvrirait tout le Pays, qui est entre la grande Rivière des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'est point abordable du côté du Fleuve, à cause des Rapides, & rien n'est plus aisé, que de garder les bords de la grande Rivière. Je tiens ces Observations d'un Commissaire de Marine (*), qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour visiter tous les Postes éloignés du Canada.

Le même jour, troisième de May, je fis trois lieues, & j'arrivai aux *Cedres*. C'est le troisième Rapide, qui a pris son nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu-là; mais on les a presque tous coupés. Le quatrième, je ne pus aller que jusqu'au quatrième Rapide, qu'on appelle *le Côteau du Lac*, quoiqu'il ne soit éloigné du précédent que de deux lieues & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne serez pas surprise, Madame, de ces fréquens naufrages, quand vous sçaurez comment sont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déjà dit qu'il y

(*) M. DE CLERAMBAUT D'AIGREMONT.

RIQUE

oir toujours des
pargneroit bien
e Barque pour
on vent, de la
ets, qu'on a eu
de Catarocouï,
quois; mais ces
olontiers à la
uroient, à la
à faire; mais
huit ou neuf
ns le Lac On-
ette couvrirait
ande Riviere
aint Laurent;
e du côté du
& rien n'est
de la grande
ns d'un Com-
ut envoyé de
isiter tous les

May, je fis
des. C'est le
a nom de la
t en ce lieu-
pés. Le qua-
u quatrième
du Lac,
dent que de
de mes Ca-
s surprise,
ges, quand
s ces petites
a dit qu'il y
MONT.

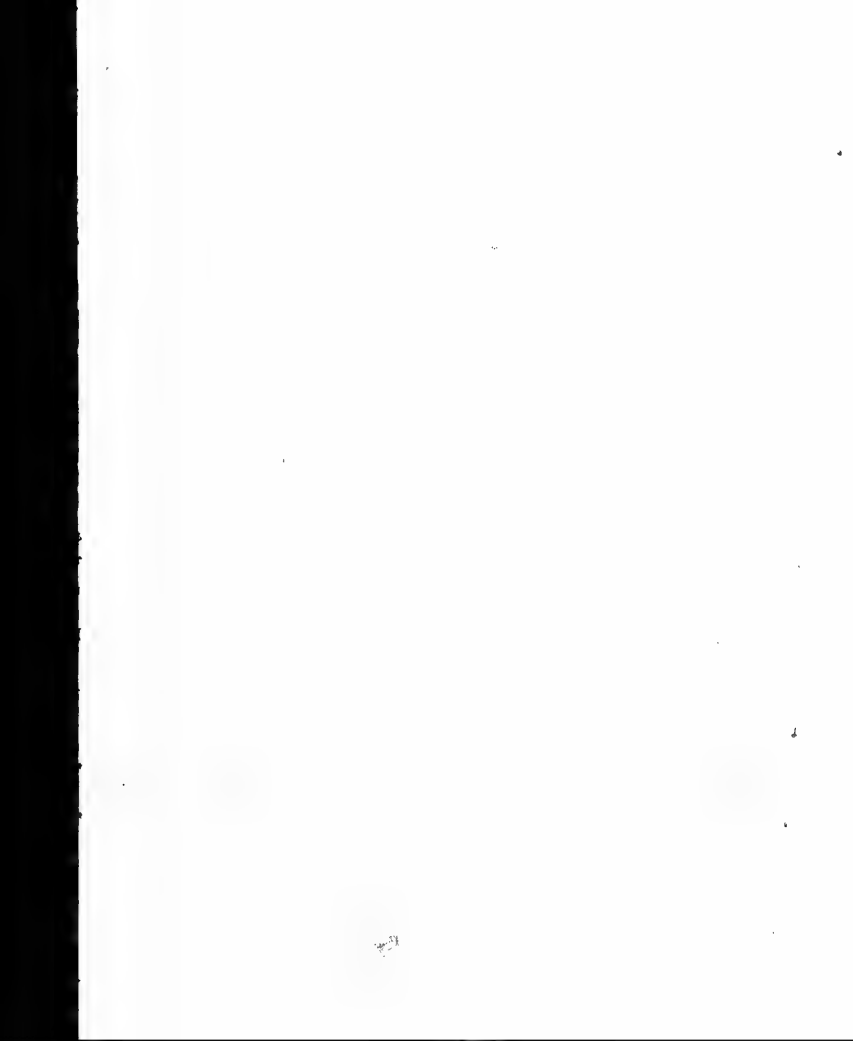
D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 283
en a de deux sortes; les uns d'écorces d'Or-
mes, plus évassés, assez grossièrement construits; mais ordinairement plus grands. Je ne connois que les Iroquois, qui en ayent de cette espece. Les autres sont d'écorces de Bouleau, d'une largeur moins proportionnée à leur longueur, & beaucoup mieux travaillés. C'est de ceux-ci, que je vais vous donner la Description, parce que tous les François & presque tous les Sauvages s'en servent.

On étend les écorces, qui sont fort épaisses, sur des Varangues, plates & très-minces, faites de bois de Cedre. Ces Varangues sont assujetties sur toute la longueur par de petites barres de traverse, qui sont la séparation des places dans le Canot; deux Maîtres, ou Précintes de même matiere, auxquels sont cousues ces petites barres, affermissent toute la Machine. Entre les Varangues & les Ecorces, on insinué de petites Clisses de Cedre, moins épaisses encore que les Varangues, & qui ne laissent pas de fortifier le Canot, dont les deux extrémités se relevent peu à peu, & sont insensiblement terminées en pointes tranchantes & rentrantes. Ces deux extrémités sont parfaitement semblables; en sorte que pour changer de route & retourner en arriere, il suffit que les Canoteurs changent de main. Celui, qui se trouve derriere, gouverne avec son aviron, en nageant toujours, & la plus grande occupation de celui, qui est sur le devant, est de prendre garde que le Canot ne touche rien, qui puisse le crever. Tous sont assis à plat, ou sur leurs genoux, & leurs avirons sont des pagayes de cinq à six pieds de long, ordinairement de bois d'Erable. Mais

1721.

May.

Description.
des Canots
d'Ecorce.



1721.

May.

284 JOURNAL HISTORIQUE

quand on va contre un Courant un peu fort, il faut se servir de la perche, & se tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond*. Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice; car rien n'est plus léger, par conséquent plus facile à tourner, que ces voitures, dont les plus grandes avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'eau.

Les Ecorces, dont elles sont composées, aussi-bien que les Varangues & les Barres, sont cousues avec des Racines de Sapin, lesquelles sont plus pliantes, & séchent beaucoup moins que l'Osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans & en dehors; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Outaouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Naturels du Pays, aussi s'y exercent-ils dès la Barette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, & avec un bon vent peuvent faire vingt lieues par jour. Sans voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de
S. François.

Du Côteau du Lac au *Lac de Saint François*, il n'y a qu'une bonne demie lieue. Ce Lac, que je passai le cinquième, a sept lieues de long, & tout au plus trois dans la plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont

d'un
basse
roule
du
cour
camp
je fus
me d
bord
me d
Corn
non
se tro
Le
On a
gran
Fleuy
plus
nes.
chir
nom
voir,
en ti
sept
Saint
long
demi
matin
heure
nous
jour
de nég
Franc
moins
guedo
éloign
de cin

ORIQUE
ant un peu fort,
, & se tenir de
r de fond. Il est
ur bien garder
, car rien n'est
plus facile à tour-
les plus grandes
plus d'un demi

nt composées,
& les Barres,
de Sapin, les-
thent beaucoup
coutures sont
hors; mais il
pour voir si la
Les plus grands
s, deux à deux,
us les Sauvages
sont les Ou-
ons Algonqui-
les Huronnes.
ut de les faire
les conduire,
que les Natu-
ils dès la Ba-
x plus petits,
vent peuvent
oiles, il faut
faire douze

Saint Fran-
nic lieuë. Ce
a sept lieuës
dans la plus
eux côtés sont

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 285
basses, mais elles paroissent assez bonnes. La
route depuis Montreal jusques-là tient un peu
du Sud-Ouest, & le Lac de Saint François
court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. Je
campai immédiatement au-dessus, & la nuit
je fus éveillé par des cris assez perçans, com-
me de gens, qui se plaignoient. J'en fus d'a-
bord effrayé; mais on me rassûra bientôt, en
me disant que c'étoit des *Huars*, espece de
Cormorans. On ajouta que ces cris nous an-
nonçoient du vent pour le lendemain, ce qui
se trouva vrai.

Le sixième je passai les *Chefnaux du Lac*. Autres Ra-
On appelle ainsi des Canaux, que forment un pides.
grand nombre d'Isles, qui couvrent presque le
Fleuve en cet endroit. Je n'ai point vu de Pays
plus charmant, & les Terres y paroissent bon-
nes. Le reste du jour nous ne fîmes que fran-
chir des Rapides: le plus considérable, qu'on
nomme le *Moulinet*, fait peur seulement à
voir, & nous eûmes bien de la peine à nous
en tirer. Je fis néanmoins ce jour-là près de
sept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long*
Sault: c'est un Rapide d'une demie lieuë de
long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à
demie charge. Nous le passâmes le sept au
matin. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à trois
heures du soir à la voile; mais alors la pluye
nous obligea de camper & nous arrêta tout le
jour suivant. Il tomba même le huit un peu
de nége, & la nuit il gela, comme il fait en
France au mois de Janvier. Nous étions néan-
moins sous les mêmes paralles, que le Lan-
guedoc. Le neuf nous passâmes le *Rapido Plat*,
éloigné du long Sault d'environ sept lieuës, &
de cinq *des Galoss*, qui est le dernier des Ra-

1721.

May.

1721.

May.

De l'Isle Tonihata.

pides. La Galette est à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me lasser d'admirer le Pays, qui est entre cette Anse & les Gallots. Il n'est pas possible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué sur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

A cinq ou six lieuës de la Galette, il y a une Isle appelée *Tonihata*, dont le terrain paroît assez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appelé le *Quaker*, je ne sçai pourquoi, homme de beaucoup d'esprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette concession, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu sa Seigneurie pour quatre pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en est réservé l'usufruit, & il y a rassemblé dix-huit ou vingt Familles de sa Nation. J'arrivai le douze dans son Isle, & je lui rendis visite. Je le trouvai, qui travailloit dans son Jardin: ce n'est pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai passer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me restoit encore treize lieuës à faire pour gagner Catarocoui; le tems étoit beau, & la nuit fort elaire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous passâmes au milieu d'une espece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Isles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on est sorti de-là, on n'a plus qu'une

D'un
lieuë
coui.
demie
droite
c'est
Ce
bâti
lieuë
quelq
Fleuv
bien
Lac
lieuë
grand
termi
quelq
donna
qu'au
Front
ment
Huron
lieu,
Le
roît a
siere:
du For
ve. O
multip
autres
demie
se non
aux C
c'est à
a une
laquell
grande

& demie plus
Je ne pou-
s, qui est en-
n'est pas possi-
J'y ai remar-
e hauteur ex-

alette, il y a
ont le terrain
viron une de-
, qu'on a ap-
rquoi, hom-
rt affectionné
e Domaine du
montre la Pa-
onque la veut
igneurie pour
il s'en est ré-
nblé dix-huit
J'arrivai le
dis visite. Je
son Jardin :

vages ; mais
res des Fran-
il vouloit me
vitoit à con-
lui, & j'allai
dans un fort
treize lieues
le tems étoit
a nous enga-
eures du ma-
d'une espece
Milles Isles,
de cinq cent.
a plus qu'une

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 287
lieuë & demie à faire, pour gagner Cataro-
coui. Le Fleuve est plus libre, & a bien une
demie lieuë de large. On laisse ensuite sur la
droite trois grandes Anses assez profondes, &
c'est dans la troisième, qu'est bâti le Fort.

Ce Fort est un quarré à quatre Bastions,
bâti de pierres, & qui occupe un quart de
lieuë de circuit. Sa situation a véritablement
quelque chose de bien agréable. Les bords du
Fleuve présentent de toutes parts un paysage
bien varié, & il en est de même de l'entrée du
Lac Ontario, on n'en est qu'à une petite
lieuë : elle est parsemée d'Isles de différentes
grandeurs, toutes bien boisées, & rien ne
termine l'horison de ce côté-là. Ce Lac a porté
quelque tems le nom de *Saint Louis*, on lui
donna ensuite celui de *Frontenac*, aussi-bien
qu'au Fort de Catarocoui, dont le Comte de
Frontenac fut le Fondateur : mais insensible-
ment le Lac a repris son ancien nom, qui est
Huron, ou Iroquois, & le Fort, celui du
lieu, où il est bâti.

Le Terrain depuis la Galette jusqu'ici pa-
roît assez stérile, mais ce n'est que sur la li-
siere : il est très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis
du Fort une Isle fort jolie au milieu du Fleu-
ve. On y avoit mis des Cochons, qui y ont
multiplié, & elle en porte le nom. De deux
autres plus petites, qui sont au-dessous, à une
demie lieuë de distance l'une de l'autre, l'une
se nomme l'*Isle aux Cédres*, & l'autre l'*Isle
aux Cerfs*. L'Anse de Catarocoui est double,
c'est à-dire, que presque dans son milieu il y
a une pointe, qui avance beaucoup, & sous
laquelle il y a un fort bon mouillage pour les
grandes Barques. M. de la Sale, si célèbre par

1721.

May.

Description
du Fort de Ca-
tarocoui.

1721.

May.

ses découvertes & par ses malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y sont encore. Derrière le Fort il y a un Marais, où le gibier foisonne; c'est une douceur & une occupation pour la Garnison. Il se faisoit autrefois ici un très-grand commerce, sur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelleteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en respect, qu'on avoit bâti le Fort : mais ce commerce n'a pas duré longtemps, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a aussi quelques-unes de *Mississaguez*, Nation Algonquaine, qui a encore une Bourgade sur le bord Occidental du Lac Ontario, une autre à Niagara, & une troisième dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occasion pour envoyer mes Lettres à Quebec; je vais profiter de quelques heures de loisir pour remplir celle-ci de ce qui me reste à vous dire sur la différence des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les caractères des Langues primitives; & il est certain qu'elles n'ont pas une origine commune. La seule prononciation suffiroit pour le prouver. Le Siou sifle en parlant; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sçauroit prononcer, parle du gosier, & aspire presque toutes les syllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de

D'UN
de la p
anciens
sur les
leurs D
aux plu

La L
d'une é
trouve p
belles,
elle est p
poignée
élévatio
majesté
état, où
cru y tr
d'autres
qu'elle a
Grecs;
preuves,
sur-tout
Gabriel
pour sou
ceux de
Montan.
volée que
autres de
tenus, &
chose, qu
d'erreurs
prises de q

La Lan
force, qu
douceur &
richesse d
une prop
étonnent;
Ton

RIQUE

urs, qui a été
ouverneur du
is, qu'il y a
core. Derrière
gibier foison-
cupation pour
is ici un très-
les Iroquois,
ous, pour les
eries aux An-
ies en respect,
ce commerce
t n'a pas em-
bien du mal.
quelques Famil-
l y en a aussi
Nation Algon-
de sur le bord
autre à Nia-
étroit.

occasion pour
je vais profi-
pour remplir
is dire sur la
i. Ceux, qui
dent que les
t tous les ca-
s'il est cer-
e commune.
pour le prou-
Huron n'a
çauroit pro-
dire presque
n prononce
s naturelle-
e particulier
de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 289
de la première de ces trois Langues ; mais nos
anciens Missionnaires ont beaucoup travaillé
sur les deux autres, & sur les principales de
leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire
aux plus habiles.

La Langue Huronne est d'une abondance, d'une énergie, & d'une noblesse, qu'on ne
trouve peut-être réunies dans aucune des plus
belles, que nous connoissons, & ceux, à qui
elle est propre, quoiqu'ils ne soient plus qu'une
poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une
élévation, qui s'accorde bien mieux avec la
majesté de leur Langage, qu'avec le triste
état, où ils sont réduits. Quelques-uns ont
cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ;
d'autres en plus grand nombre ont prétendu
qu'elle avoit la même origine, que celle des
Grecs ; mais rien n'est plus frivole, que les
preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point
sur-tout compter sur le Vocabulaire du Frere
Gabriel SAGHARD, Récoller, qu'on a cité
pour soutenir ce sentiment : encore moins sur
ceux de Jacques Cartier & du Baron de la
Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la
volée quelques termes, les uns du Huron, les
autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal re-
tenus, & qui souvent signifioient toute autre
chose, que ce qu'ils croyoient. Et combien
d'erreurs n'ont pas causées de pareilles mé-
prises de quantité de Voyageurs ?

La Langue Algonquine n'a pas autant de
force, que la Huronne, mais elle a plus de
douceur & d'élégance. Toutes deux ont une
richesse d'expressions, une variété de tours,
une propriété de termes, une régularité, qui
étonnent ; mais ce qui surprend encore da-
vantage

1721.

May.

Caractere de
la Langue
Huronne.

Caractere de
la Langue Al-
gonquine.

Tome V.

N

1721.

May.

avantage, c'est que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes en conservent, jusques dans le discours familier, toute la pureté. D'ailleurs la manière, dont ils animent tout ce qu'ils disent, ne laisse aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expressions, & toute la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui sont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conservé toutes les grâces, ni la même force. Les Tsonnonthouans, par exemple, c'est un des cinq Cantons Iroquois, passent parmi les Sauvages pour avoir un Langage grossier.

Particulari-
tés de la Lan-
gue Huronne.

Dans le Huron tout se conjugue; un certain artifice, que je ne vous expliquerois pas bien, y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbcs, &c. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues; à sçavoir, le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui est des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un Voyage, on s'exprime autrement, si on l'a fait par Terre, ou si on l'a fait par Eau. Les verbes actifs se multiplient autant de fois, qu'il y a de choses, qui tombent sous leur action; comme le verbe, qui signifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose ani-

n'u
mée
Hom
verbe
à cel
parle
Il
Lang
pas la
de vo
si du p
que la
render
la dise
ne cau
comm
mencé
tout ce
ne ton
quoyen
avoien
n'ayan
de la D
à la Rel
sant pr
ehofes f
affaires
accoutu
fions,
entretie
que ceu
se rédui
cune Sc
leur por
persu,
question
a trouvé

barbares, qu'on
parler, & qui
écriture, il ne
not, un terme
cieuse, & que
ent, jusques
ure la pureté.
animent tout
lieu de douter
valeur de leurs
de leur Lan-
rivées de l'une
servé toutes les
Les Tsonnon-
des cinq Can-
les Sauvages

conjugue; un
s expliquerai
des verbes les
bes, &c. Les
e conjugaison,
te. Les troisié-
ares, car il n'y
; à sçavoir, le
e. Pour ce qui
on y trouve les
le Grec. Par
yage, on s'ex-
par Terre, ou
s actifs se mul-
r a de choses,
comme le ver-
autant de fois,
L'action s'ex-
ne chose anj-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 291
mée, & d'une chose inanimée : ainsi voir un
Homme, & voir une pierre, ce sont deux
verbes. Se servir d'une chose, qui appartient
à celui, qui s'en sert, ou à celui, à qui on
parle, ce sont autant de verbes differens.

Il y a quelque chose de tout cela dans la Particulari-
Langue Algonquine, mais la maniere n'en est tés de la Lan-
pas la même, & je ne suis nullement en état gue Algon-
de vous en instruire. Cependant, Madame, quine,
si du peu, que je viens de vous dire, il s'ensuit
que la richesse & la variété de ces Langues les
rendent extrêmement difficiles à apprendre,
la disette & la stérilité, où elles sont tombées,
ne causent pas un moindre embarras. Car,
comme ces Peuples, quand nous avons com-
mencé à les fréquenter, ignoroient presque
tout ce dont ils n'avoient pas l'usage, ou qui
ne tomboit pas sous leurs sens, ils man-
quoient de termes pour les exprimer, ou les
avoient laissé tomber dans l'oubli. Ainsi
n'ayant point de culte réglé, ne se formant
de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport
à la Religion, que des idées confuses, ne fai-
sant presque aucune réflexion, que sur les
choses sensibles, ou ne concernoit point leurs
affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas
accoutumés à discourir des vertus, des pas-
sions, & de beaucoup d'autres sujets de nos
entretiens ordinaires; ne cultivant ni Arts,
que ceux, qui leur étoient nécessaires, & qui
se réduisoient à un très-petit nombre; ni au-
cune Science, n'observant que ce qui étoit à
leur portée, & pour la vie n'ayant rien de su-
perflu, ni aucun raffinement; quand il a été
question de leur parler de toutes ces choses, on
a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, &

1721.

May.

il a fallu, pour se rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarrassantes, & pour eux, & pour nous : de sorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enseigner un autre, composé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres travestis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caractères, ils n'en avoient point, & ils y supplétoient par des especes d'hiéroglyphes. Rien ne les a plus surpris que de nous voir nous expliquer aussi aisément par écrit, que par parole.

Que si on me demande à quoi on a reconnu que le Siou, le Huron, & l'Algonquin sont plutôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guères s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déjà citées (A) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaison, si de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada sont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avoue qu'elles ne prouvent pas absolument que celles-ci sont primitives, & de la première institution des Langues. J'ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, & c'est peut-être ce qui a persuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Asie, ce qui est d'ailleurs assez vraisemblable.

Non-seulement les Peuples de la Langue

(A) Page 38.

R I Q U E
ible, les rem-
santes, & poi-
qu'après avoir
été obligé de
posé en par-
eu partie des
Algonquin,
iation. Quant
point, & ils y
hiéroglyphes.
de nous voir
par écrit, que

on a reconnu
Algonquin sont
quelques-unes
comme leurs
ne peut guères
point d'autre
Abbé Dubos,
usin, comme
par comparai-
t bien conclu-
s Sauvages du
que j'ai mar-
vent pas abso-
tives, & de la
ues. J'ajoute
leurs discours
ui donne aux
s figurées, &
lé à quelques-
de l'Asie, ce
table.
de la Langue

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XII. 293
Huronne se sont toujours plus occupés que
les autres de la culture des Terres; ils se sont
aussi beaucoup moins étendus, ce qui a pro-
duit deux effets; car en premier lieu ils se
sont mieux établis, mieux logés, mieux for-
tifiés, il y a toujours eu parmi eux plus de
police, & une forme de gouvernement plus
marquée. La qualité de Chef, au moins chez
les vrais Hurons, qui sont les *Tionnontatés*,
est héréditaire. En second lieu, jusqu'aux
guerres des Iroquois, dont nous avons été les
témoins, leur Pays étoit plus peuplé, quoique
la Polygamie n'y eût jamais été en usage. Ils
ont aussi la réputation d'être plus laborieux,
plus industrieux, plus habiles dans leurs af-
faires, & plus mesurés dans leurs démarches,
ce qu'on ne sçauroit attribuer, qu'à l'esprit de
société, qu'ils ont mieux conservé que les au-
tres. Ceci se remarque sur-tout dans les Hu-
rons, qui ne faisant presque plus un corps de
Nation, & réduits à deux Villages médio-
cres, fort éloignés l'un de l'autre, ne laissent
pas d'être encore l'ame de tous les conseils,
quand il s'agit des affaires générales. Il est
vrai que malgré cette diversité, qui ne se re-
marque pas du premier coup d'œil, il y a bien
de la ressemblance dans le caractère d'esprit,
les mœurs, & les coutumes de tous les Sau-
vages du Canada; mais c'est une suite du com-
merce, qu'ils ont continuellement ensemble
depuis bien des siècles.

Ce seroit ici le lieu de vous parler du gou-
vernement de ces Peuples, de leurs coutumes
& de leur Religion; mais je n'y vois encore
qu'un cahos, qu'il ne m'est pas possible de dé-
brouiller. Vous ne voudriez pas sans doute
N iij

1721

May.

Différence
des Peuples
des Nations
Huronnes, &
de ceux des
Nations Al-
gonquines.

1721.

May.

qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne font point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, sans s'embarasser de rien vérifier, je vous débitasse toutes les extravagances, qu'on a mises sur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs Traditions. Ces Traditions d'ailleurs sont si peu sûres, & se contredisent presque toujours si grossièrement, qu'il est presque impossible d'y rien démêler de certain & de suivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu se transmettre bien fidèlement ce qui s'est passé parmi eux depuis tant de siècles, n'ayant eu aucun secours pour soulager leur mémoire ? & peut-on concevoir que des Hommes, qui pensent si peu à l'avenir, se soient jamais assez occupés du passé, pour en conserver un souvenir fidèle ? Aussi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on est encore à sçavoir quelle étoit la situation du Canada, lorsque nous en fîmes la première découverte vers le milieu du seizième siècle.

Origine de la guerre que les Algonquins & les Hurons ont eu à soutenir contre les Iroquois.

Le seul point de leur Histoire, qui soit venu jusqu'à nous revêtu de quelque vraisemblance, est l'origine de la guerre, que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pû même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la vérité de ce trait historique, quoique je le tiens d'assez bon endroit.

d'u
Le
vé,
qui
depu
en su
Saint
Rivi
deslu
juger
breul
une t
l'Am
état d
les au
voien
né re
peu,
géné
leur n
leur r
Les
pèce d
aux a
ges,
Guerr
quins
Ceux-
cultur
part d
leur c
de leur
que en
Nation
intelli
la par
rendoi

geurs, qui ne
ir leurs Jour-
ent dire, sans
e vous débitaf-
on a mises sur
qu'on a tirées,
ions. Ces Tra-
es, & se con-
grossièrement,
en démêler de
ment des Peu-
ci, auroient
ement ce qui
nt de siècles,
soulager leur
voir que des
à l'avenir, se
assé, pour en
aussi après tou-
faire, on est
situation du
s la première
ième siècle.
, qui soit ve-
que vraisem-
, que M. de
entre les Iro-
& les Algon-
e il s'engagea
à nos véritab-
ne découvrir
fort ancien-
là cette Let-
ce que je ne
historique,
ndroit.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 295

Les Algonquins, comme je l'ai déjà obser-
vé, occupoient toute cette étendue de Pays,
qui est depuis Quebec, & peut-être même
depuis Tadoussac jusqu'au Lac de Nipissing,
en suivant la rive Septentrionale du Fleuve
Saint Laurent, & en remontant la grande
Rivière, qui se décharge dans le Fleuve au-
dessus de l'Isle de Montreal. Cela peut faire
juger que cette Nation étoit alors assez nom-
breuse, & il est certain qu'elle a fait lontems
une très-grande figure dans cette partie de
l'Amerique, où les seuls Hurons étoient en
état de leur disputer la prééminence sur toutes
les autres. Par rapport à la Chasse, ils n'a-
voient point d'égaux, & pour la Guerre, ils
ne reconnoissoient point de supérieurs. Le
peu, qui en reste aujourd'hui, n'a point dé-
génére de l'antique valeur de cette Nation, &
leur malheur ne leur a point fait perdre encore
leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une es-
pèce de confédération, fort utile aux uns &
aux autres ; mais qui, dans l'idée des Sauva-
ges, chez qui un grand Chasseur & un grand
Guerrier vont de pair, donnoit aux Algon-
quins une vraie supériorité sur les Iroquois.
Ceux-ci, presque uniquement occupés de la
culture des Terres, s'étoient engagés à faire
part de leurs récoltes aux Algonquins, qui de
leur côté devoient partager avec eux le fruit
de leur Chasse, & les défendre contre quicon-
que entreprendroit de les inquiéter. Ces deux
Nations vécurent ainsi assez lontems en bonne
intelligence ; mais une hauteur mal placée de
la part des uns ; un dépit, auquel on ne s'at-
tendoit point de la part des autres, rompirent

1721.

May.

cette union, & brouillèrent irrémédiablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver est le tems de la grande Chasse, & qu'alors la terre couverte de néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations confédérées se joignoient ensemble pour hiverner dans les Bois; mais les Iroquois pour l'ordinaire laissoient chasser les Algonquins, & se contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire sécher les viandes, & d'accommoder les peaux. C'est présentement par tout l'ouvrage des Femmes; peut-être qu'alors n'étoit pas encore l'usage: quoiqu'il en soit, les Iroquois ne s'en faisoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'essayer à la Chasse, & les Algonquins ne s'y opposoient pas, en quoi ils furent mauvais politiques. Il arriva pendant un Hyver, qu'une troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chasse; & six jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous se préparèrent aussi-tôt à courir dessus; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les suivre, & leur firent entendre qu'ils auroient assez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons, trois jours se passèrent, sans qu'ils pussent abattre un seul Orignal, quoiqu'il s'en présentât un grand nombre. Ce peu de succès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaisir aux Iroquois,

d'o
qui
d'all
tre
des
Frere
d'all
dit qu
plus
fait é
laiss
mieu
Les
pliqu
tirent
quins
voir,
tôt en
même
reveno
n'est p
plus su
tent pl
celui d
Iroquoi
la tête
pas de
corps e
fut bien
d'abord
elle vou
la mépri
voulut p
moindre
Les I
résolutio
oit d'cu

RIQUE
irréconciliable-

de la grande
verve de négés
ux, qui la cul-
Nations confé-
pour hyverner
s pour l'ordi-
nquins, & se
s, de faire sé-
der les peaux.
l'ouvrage des
n'étoit pas en-
les Iroquois.
De tems en
e à quelques-
Chasse, & les
s, en quoi ils
riva pendant
eux Nations
voient com-
jeunes Al-
nt d'Iroquois
our la com-

es Elans, &
ourir dessus;
pas permet-
& leur firent
faire pour
alloient tuer.
trois jours
atteindre un seul
t un grand
trifia, & ne
ux Iroquois,

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 197
qui firent instance pour avoir la permission
d'aller d'un autre côté, où ils se flattoient d'être
plus heureux. Leur proposition fut reçue
des Algonquins, comme le fut autrefois des
Freres de David, celle que fit ce jeune Arger
d'aller combattre le Géant Goliath. On leur
dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir
plus d'habileté que des Algonquins, que leur
fait étoit de remuer la terre, & qu'ils devoient
laisser la Chasse à ceux, à qui elle convenoit
mieux.

Les Iroquois outrés de cette réponse ne re-
pliquèrent point, mais la nuit suivante ils par-
tirent secrètement pour la Chasse. Les Algon-
quins furent surpris à leur réveil de ne les point
voir, mais leur étonnement se changea bien-
tôt en un chagrin extrême. Car dès le soir du
même jour ils appercurent les Iroquois, qui
revenoient chargés de viandes d'Original. Il
n'est point d'Hommes au monde, qui soient
plus susceptibles d'un dépit, & qui le por-
tent plus loin, que les Sauvages. L'effet de
celui des Algonquins fut prompt : à peine les
Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous
la tête cassée. Un tel assassinat ne pouvoit
pas demeurer lontems caché, & quoique les
corps eussent été enterrés secrètement, on en
fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit
d'abord ses plaintes avec modération, mais
elle voulut avoir justice des Meurtriers. On
la méprisoit trop, pour la lui accorder : on ne
voulut pas même s'abaisser jusqu'à lui faire la
moindre satisfaction.

Les Iroquois au désespoir prirent une ferme Les suites de
résolution de se venger du mépris, qu'on fai- cette guerre.
oit d'eux, & qui les piquoit encore plus que

N y

1721.

May.

1721.

May.

l'assassinar, dont ils se plaignoient. Ils jurèrent de perir tous jusqu'au dernier, ou d'en avoir raison; mais comme ils ne se sentoient pas encore en état de se mesurer avec les Algonquins, dont le nom seul tenoit en respect presque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allèrent essayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils se firent de gayeté de cœur, & quand ils se crurent suffisamment aguerris, ils tombèrent tout-à-coup sur les Algonquins, & commencèrent une guerre, dont nous n'avons vu que la fin, & qui a embrasé tout le Canada. Elle s'est continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réfléchie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ses mesures, & qui se ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne se croyent jamais bien vengés, que par la destruction entière de leurs Ennemis; & cela est encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuient en Oiseaux. Ainsi ils agissent presque toujours à coup sûr, & cette conduite leur a si bien réussi, que sans les François il ne seroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont osé s'opposer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui se sont trouvés engagés dans cette guerre, comme alliés, ou voisins des Algonquins, ou parce qu'ils se rencontroient sur le chemin des uns & des autres. On a vu avec étonnement une Nation des plus nombreuses,

D'UN
& des
plus e
son esp
assez p
n'en e
que, à
ce qu'o
mes,
que les
chez e
guerre
les, se
goût d
satiabl
croire
Homm
force d
laissé d
grands
mes ex
claves,
& dont
leur sit
plus he
ont sub

Ce q
peut le
tres Sau
tonner
Nation
niere bi
res ne p
que les
proport
tions n
te mille

I QUE
t. Ils jurèrent
ou d'en avoir
sentoient pas
ec les Algon-
oit en respect
ns, ils s'éloi-
r leurs armes
utables, qu'ils
& quand ils
is, ils tombe-
uins, & com-
us n'avons vû
ut le Canada.
des Iroquois
terrible, qu'elle
'avoir rien de
pêche de bien
ne se ralentit d'a-
ne se croyent
la destruction
cela est encore
autres. On dit
viennent en
ions, & qu'ils
gissent presque
nduite leur a fi
ois il ne seroit
d'hui d'aucune
poser à ce tor-
nt été les Hu-
gés dans cette
ins des Algon-
ntroient sur le
On a vu avec
s nombreuses,

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XII. 199
& des plus guerrières de ce continent, & la
plus estimée de toutes pour sa sagesse & pour
son esprit, disparoître presque entièrement en
assez peu d'années. On peut dire même qu'il
n'en est aucune dans cette partie de l'Améri-
que, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de
ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les ar-
mes, & je ne connois dans tout le Canada,
que les Abénaquis, qu'ils n'ont osé inquiéter
chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la
guerre, ils ne sçauroient demeurer tranqui-
les, semblables aux Lions, dont la vûe & le
goût du sang ne fait qu'augmenter la soif in-
satiable, qu'ils en ont. On auroit peine à
croire jusqu'où ils sont allés chercher des
Hommes, pour les combattre. Cependant à
forte de faire la guerre, comme ils n'ont pas
laissé de recevoir de tems en tems d'assez
grands échecs, ils se sont trouvés eux-mê-
mes extrêmement diminués, & sans les Es-
claves, qu'ils ont amenés de toutes parts,
& dont ils ont adopté le plus grand nombre,
leur situation ne seroit guères aujourd'hui
plus heureuse, que celle des Peuples, qu'ils
ont subjugués.

Ce qui est arrivé en cela aux Iroquois, on
peut le dire à plus forte raison de tous les au-
tres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'é-
tonner si, comme je l'ai déjà remarqué, ces
Nations diminuent tous les jours d'une ma-
niere bien sensible. Car encore que leurs guer-
res ne paroissent pas d'abord aussi meurtrières
que les nôtres, elles le sont beaucoup plus à
proportion. La plus nombreuse de ces Na-
tions n'a peut-être jamais été de plus de soixan-
te mille ames, & de tems en tems il se passe

1721.

May.

300 JOURNAL HISTORIQUE

entr'elles des actions, où il y a bien du sang répandu. Une surprise ou un coup de main, détruit quelquefois une Bourgade entiere; souvent la crainte d'une irruption fait désertter tout un canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le fer de leurs Ennemis, ou dans les supplices, s'exposent à périr de faim & de misere dans les Forêts, ou sur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loisir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela est arrivé le siècle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je suis, &c.

TREIZIEME LETTRE.

Description du Pays jusqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs usages pour la Paix & pour la Guerre.

A l'Anse de la Famine, ce 16 de May, 1721.

MADAME,

Départ de
Catarocoui.
Route jusqu'à
l'Anse de la

M x voici dégradé par un vent contraire; qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais

IQUE
bien du sang
up de main,
ade entiere;
on fait désér-
ugitifs, pour
urs Ennemis,
nt à périr de
s, ou sur les
nt ils ont le
er des vivres.
nt à un très-
Algonquins,
s étoient de-
le suis, &c.

TRE.

Rivière des
Reflux dans
anière, dont
e. Du Dieu
De la Décla-
ers de Porca-
leurs usages
re.

May, 1721.

nt contraire;
ms, & de me
plus mauvais

D'UN VOYAGE DEL'AMER. LET. XIII. 301
endroit du monde. Je vais me désennuyer à
vous écrire. Il passe ici sans cesse des armées
entieres de ces Pigeons, que nous appellons
Tourtes, si quelqu'une vouloit se charger de
mes Lettres, vous sçauriez peut-être de mes
nouvelles, avant que je sorte d'ici : mais les
Sauvages ne se sont point avisés de dresser ces
Oiseaux à ce manège, comme faisoient, dit-
on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'au-
tres Peuples.

Je m'embarquai le quatorze précisément à
l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la
veille à Catarocoui. Je n'avois que six lieues à
faire pour gagner l'Isle aux Chevreuils, où il
y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes
Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas
visité leur Canot, dont le Soleil avoit fait
fondre la gomme en plusieurs endroits, il
faisoit eau de toutes parts, & il me fallut
perdre deux heures entieres pour le réparer
dans une des Isles, qui sont à l'entrée du Lac
Ontario. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à
dix heures du soir, sans pouvoir gagner l'Isle
aux Chevreuils, & il nous fallut passer le
reste de la nuit au coin d'une Forêt.

J'aperçus là pour la première fois des Vi-
gnes dans le Bois. Il y en avoit presque autant
de Seps, que d'Arbres, à la cime desquels ils
s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette re-
marque, parce que je m'étois toujours arrêté
jusques-là dans des endroits découverts; mais
on m'assure que c'est par-tout la même chose
jusqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort
gros, & portent beaucoup de Raisins. Mais
les grains n'en sont guères que de la grosseur
d'un Pois; & cela ne peut être autrement, les

1721.

May.

Famine. Des-
cription du
Pays.

Des Vignes
du Canada.

1721.

May.

Vignes n'étant point taillées ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entières.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à l'Isle aux Gallots, trois lieues par-delà l'Isle aux Chevres, par les quarante-trois degrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi; & je fis une traverse d'une lieue & demie pour gagner la pointe de la Traverse: si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieues à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'Isle aux Gallots on voit à l'Ouest la Rivière de Chouguen, autrement appelée la Rivière d'Onnontagué, qui en est éloignée de quatorze lieues. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit soufle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la voile, je résolus de tirer droit sur cette Rivière, afin d'épargner quinze ou vingt lieues de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entreprise hasardeuse; mais par complaisance ils déférèrent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres

D'UN
Poisson
les R
les un
large
pas li
vent
voulu
mes v
encor
la pei
soir n
ainsi
Gouv
penfa
& par
aux I

Il é
étoit
n'auro
vis du
Au re
perir
Chasse
que l'a
plus b
les bo
s'y éle
un Ar
Bois d
à celu

(a) l
somp
la poin
celle d
lieux p
la Plan

IQUE
ni cultivées,
bonne manne
cher au haut
pourant que
bientôt ven-

ne heure, &
rétai à l'Isle
clà l'Isle aux
dégrés tren-
quai un peu
d'une lieue
la Traverse :
vois passé la
Terre ferme,
s à faire, &
parti, quand
pour peu qu'il
grosses qu'en
sible de ran-
du large.

lors on voit
autrement
qui en est
comme le Lac
nulle appa-
nous avions
i suffisoit à
olus de tirer
gner quinze
nducteurs,
eoient l'en-
plaisance ils
é du Pays,
enta point,
rité d'autres

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIII. 303
Poissons excellens, qu'on pêche dans six bel-
les Rivières, qui sont à deux ou trois lieues
les unes des autres (a). Nous primes donc le
large, & jusqu'à quatre heures nous n'eumes
pas lieu de nous en repentir : mais alors le
vent força tout-à-coup, & nous aurions bien
voulu être plus près de Terre. Nous tournâ-
mes vers la plus proche, dont nous étions
encore à trois lieues, & nous eumes bien de
la peine à la gagner. Enfin à sept heures du
soir nous abordâmes à l'*Anse de la Famine*,
ainsi nommée depuis que M. de la Barre,
Gouverneur Général de la Nouvelle France,
pensa y perdre toute son Armée par la faim
& par les maladies, en allant faire la guerre
aux Iroquois.

Il étoit tems que nous arrivassions, le vent
étoit fort, & les vagues si grosses, qu'on
n'auroit pas osé passer la Seine à Paris vis-à-
vis du Louvre par le tems, que nous avions.
Au reste cet endroit est tout propre à faire
perir une Armée, qui auroit compté sur la
Chasse & sur la Pêche, pour subsister, outre
que l'air y paroît fort mal sain. Mais rien n'est
plus beau que les Forêts, qui couvrent tous
les bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges
s'y élèvent jusqu'aux nuës, on y voit encore
un Arbre de la plus grande espeece, dont le
Bois dur, mais cassant, ressemble beaucoup
à celui du Plane, & dont la feuille à cinq

1721.

May.

Description
de l'Anse de la
Famine.

(a) La Rivière de l'*As-
sompion*, à une lieue de
la pointe de la Traverse :
celle des *Sables*, trois
lieues plus loin : celle de
la *Planche*, deux lieues,

au-delà : celle de la *Gran-
de Famine*, à deux autres
lieues : celle de la *Petite
Famine*, à une lieue : celle
de la *Grosse Ecorce*, à une
lieue.

1721.

May.

pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en dedans, & blanchâtre en-dehors. On lui a donné le nom de *Cotonnier*, parce que dans une coupe de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & du Reflux du Lac. En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrain est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué que dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se découvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fit presque point de vent. Après y avoir réfléchi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivières, qui s'y déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de feuilles au mois de Mai.

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la saison, où nous sommes, & par les quarante-trois degrés de latitude, il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayons quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de *Mai*? Cela vient sans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de neiges pendant plusieurs mois, n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la sève. Au reste la

D'UN
Grand
le non
seaux.
assez p
grosse
abbatt
d'une
qui n'
étaien
plus g
trouv
où la n
scène a
Vers
me j'éto
un cri,
peu de
sagez
tant. De
sont lai
Iroquoi
nombre
Sud du
points d
ou quat
avoient
peint de
suivis de
meurent
parcouru
sons de
venoienn
apparten
Comman

(a) C'e
Cailloux.

Grande & la Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivières : ce ne sont que des Ruiffeaux, sur-tout la dernière, mais elles sont assez poissonneuses. Il y a ici des Aigles d'une grosseur prodigieuse, mes Gens viennent d'en abattre un Nid, où il y avoit la charge d'une Charrette de bois, & deux Aiglons, qui n'avoient pas encore de Plumes, & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés, & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui, où la nuit, que j'y passai, je fus témoin d'une scène assez curieuse.

Vers les dix ou onze heures du soir, comme j'étois sur le point de me retirer, j'entendis un cri, qu'on me dit être un cri de guerre, & peu de tems après je vis une Troupe de Mississaguez, qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages se sont laissés engager dans la guerre, que les Iroquois font aux Cheraquis, Peuple assez nombreux, qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié, & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes Gens. Trois ou quatre de ces Braves, équipés comme s'ils avoient voulu faire une mascarade, le visage peint de manière à inspirer de l'horreur, & suivis de presque tous les Sauvages, qui demeurent aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs chansons de guerre, au son du Chichikoué (*), venoient faire la même chose dans tous les appartemens du Fort, par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

(*) C'est une espece de Calebasse remplie de petits Cailloux.

D 7 2 1.

May.

Je vous avoué, Madame, que cette Cérémonie a quelque chose, qui inspire de l'horreur, quand on la voit pour la première fois, & que je n'avois pas encore senti jusques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur chant a toujours quelque chose de lugubre & de sombre; mais ici j'y trouvai je ne sçai quoi d'effrayant, causé peut-être uniquement par l'obscurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête; car c'en est une pour les Sauvages. C'est aux Iroquois, que s'adressoit cette invitation; mais ceux-ci, à qui la guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demandèrent du tems pour délibérer, & chacun retourna chez soi.

Du Dieu de
la Guerre.

Il paroît, Madame, que dans ces Chantons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskoni*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne sçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'est-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec *Ares*, qui est le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoise, qui ont rapport à la Guerre? *Aregonen* signifie faire la Guerre, & se conjugue ainsi: *Garego*? je fais la Guerre; *Sarego*, tu fais la Guerre; *Arego*, il fait la Guerre. Au reste, *Areskoni* n'est pas seulement le Mars de ces Peuples, il est encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Esprit, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie, qui gouverne tout; mais c'est principalement pour les expé-

D'UN
dition
si la q
étoit c
le Cri
de la l
répète
& pou

Lev
tout P
puisse
Huron
mille
quand
jusqu'o
tions. M
qu'un,
un Par
Manes
proche
niers, c
que la r
faut qu'
laine, d
soit sans

Quand
mes en
façon de
diere sur
gine dan
Prisonni
les avoir
pleinent
signifier
outrance
ment. Qu
la querel

RIQUE
de cette Céré-
pire de l'hor-
premiere fois ,
ri jusques-là ,
parmi des Bar-
quelque chose de
ci j'y trouvai
aulé peut-être
a nuit , & par
t une pour les
que s'adressoit
ci , à qui la
ce à devenir à
en humeur ,
délibérer , &

ans ces Chan-
a Guerre , que
& les Iroquois
el nom on lui
nquines. Mais
ue dans le mot
c le Dieu de la
l'on a suivi la
uve la raciné ,
s termes de la
, qui ont rap-
signifie faire la
Garego ? je fais
Guerre ; *Arego* ,
eskoni n'est pas
ples , il est en-
ou , comme ils
le Créateur &
, qui gouverne
t pour les expé

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 307
ditions militaires , qu'on l'invoque , comme
si la qualité , qui lui fait le plus d'honneur ,
étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est
le Cri de Guerre avant le Combat , & au fort
de la Mêlée : dans les Marches même on le
répète souvent , comme pour s'encourager ,
& pour implorer son assistance.

Lever la Hache , c'est déclarer la Guerre : De la Décla-
tout Particulier a droit de le faire , sans qu'on ration de la
puisse y trouver à redire ; si ce n'est parmi les Guerre.
Hurons & les Iroquois , où les Meres de Fa-
mille ordonnent & défendent la Guerre ,
quand il leur plaît : nous verrons en son lieu
jusqu'où s'étend leur autorité dans ces Na-
tions. Mais si une Matrone veut engager quel-
qu'un , qui ne dépend point d'elle , à lever
un Parti de Guerre , soit pour appaiser les
Manes de son Mari , de son Fils , ou de son
proche Parent , soit pour avoir des Prison-
niers , qui remplacent dans sa Cabanne ceux ,
que la mort , ou la captivité lui a enlevés ; il
faut qu'elle lui présente un Colier de Porce-
laine , & il est rare qu'une telle invitation
soit sans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les for-
mes entre deux ou plusieurs Nations , la
façon de s'exprimer est , *suspendre la Chau-
diere sur le feu* : & elle a sans doute son ori-
gine dans la coutume barbare de manger les
Prisonniers , & ceux , qui ont été tués , après
les avoir fait bouillir. On dit même tout sim-
plement qu'on va *manger une Nation* , pour
signifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute
outrance , & il est rare qu'on la fasse autre-
ment. Quand on veut engager son Allié dans
la querelle , on lui envoie une Porcelaine ,

1721.

May.

c'est-à-dire, une grande Coquille, pour l'inviter à boire le sang, ou, comme portent les termes de l'usage, du bouillon de la chair de ses Ennemis. Après tout, cette pratique pourroit être très-ancienne, sans qu'on puisse en inferer que ces Peuples ont toujours été Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans les premiers tems, qu'une façon de parler allégorique, telle que l'Ecriture même nous en fournit plusieurs. David n'avoit apparemment pas à faire à des Ennemis, qui fussent dans l'usage de manger de chair humaine, lorsqu'il disoit : *Dum appropriant super me nocentes ut edant carnes meas.* (a). Dans la suite certaines Nations devenues Sauvages & Barbares, auront substitué la réalité à la figure.

Digression
sur la Porcelaine
du Canada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays sont des Coquilles : elles se trouvent sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre, & sur celles de la Virginie : elles sont cannelées, allongées, un peu pointuës, sans oreilles & assez épaisses. La chair du Poisson renfermé dans ces Coquillages, n'est pas bonne à manger ; mais le dedans est d'un si beau verni, & a des couleurs si vives, que l'Art ne peut rien faire qui en approche. Quand les Sauvages alloient tout nus, ils en faisoient l'usage auquel nos premiers Peres employoient les feuilles de Figuier, quand ils s'apperçurent de leur nudité, & qu'elle leur causa de la honte. Ils les peignoient aussi à leur con, comme la chose la plus précieuse qu'ils eussent, & c'est encore aujourd'hui une de leurs plus grandes richesses, & leurs plus belles parures ; en un mot, ils en ont la même idée que nous avons de

(a) Psaume 26. 2.

D'UN
l'Or, de
d'autant
ainsi dir
tréfors a
cela dé
parle da
quillage
il, dan
Esurgni
sur le sa
même, e
point sur
n'ai pas e
gime aye
Il y e
juste
& l'autre
nature, &
estimee
peu plus
couleur e
On fait d
cilindriq
c'est dequ
de Porcel
se, que q
res de pea
sont enfilé
liers sont
dêmes for
des fils, e
six ou sep
gueur prop
tance de
dignité de
Co lier.

RIQUE
lle, pour l'in-
me portent les
on de la chair
cette pratique
s qu'on puisse
t toujours été
eut - être dans
çon de parler
re même nous
voit apparem-
is, qui fussent
air humaine,
nt *super me no-*
Dans la suite
ages & Bar-
ité à la figure.
de ces Pays sont
nt sur les Côtes
sur celles de la
allongées, un
t assez épaisses,
& dans ces Co-
manger; mais le
& a des cou-
t rien faire qui
vages alloient
sage auquel nos
les feuilles de
nt de leur nu-
a honte. Ils les
me la chose la
& c'est encore
grandes richel-
s; en un mot,
nous avons de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LÉT. XIII. 309
l'Or, de l'Argent & des Pierrieres : en cela
d'autant plus raisonnables, qu'ils n'ont, pour
ainsi dire, qu'à se baisser pour se procurer des
trésors aussi réels que les nôtres; puisque tout
cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier
parle dans ses Mémoires d'une espèce de Co-
quillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-
il, dans l'Isle de Montreal : il le nomme
Esurgni, & assure qu'il avoit la vertu d'arrê-
ter le saignement du nez. Peut-être est-ce la
même, dont il s'agit ici; mais on n'en ramasse
point sur les bords de l'Isle de Montreal, & je
n'ai pas ouï dire que les Coquillages de Vir-
ginie ayent la propriété dont parle Cartier.

Il y en a de deux sortes, ou pour parler
plus juste, de deux couleurs, l'une blanche
& l'autre violette. La première est plus com-
mune, & peut-être pour cela même, moins
estimée. La seconde paroît avoir le grain un
peu plus fin, quand elle est travaillée. Plus sa
couleur est foncée, & plus elle est recherchée.
On fait de l'une & de l'autre de petits Grains
cylindriques; on les perce, & on les enfle;
c'est de quoi on fait *les Branches & les Coliers*
de Porcelaine. Les Branches ne sont autre cho-
se, que quatre ou cinq fils, ou petites lanie-
res de peaux d'environ un pied de long, où
sont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Co-
liers sont des manieres de bandeaux, ou de dia-
dèmes formés de ces Branches, assujetties par
des fils, qui en font un tissu de quatre, cinq,
six ou sept rangées de Grains, & d'une lon-
gueur proportionnée; cela dépend de l'importa-
nce de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la
dignité des personnes, à qui on présente le
Collier.

1721.

May.

Des Bran-
ches & des
Coliers de
Porcelaine,

1721.

May.

Par le mélange des Grains de différentes couleurs, on y forme telle figure & tel caractère, que l'on veut, ce qui sert souvent à distinguer les affaires, dont il est question. On peint même quelquefois les Grains : du moins est-il certain qu'on envoie souvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers se conservent avec soin, & non-seulement ils composent en partie le Trésor public, mais ils sont encore comme les Registres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui sont chargés des Archives, lesquels sont déposés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Trésor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins à présent, est une année entière.

De leur usage.
2c.

Il n'y a que les affaires de conséquence, qui se traitent par des Coliers, pour les moins importantes, on se sert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maiz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choses semblables : car il entre de tout cela dans le Trésor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation, à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoie un Pavillon teint de sang : mais cet usage est moderne, & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vue des Pavillons blancs des François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, lorsqu'il est question de déclarer la Guerre.

Le Calumet n'est pas moins sacré parmi

D'UN V
ces Peup
même,
te, car
Soleil
Nations
dans ce
plove p
Guerre
vent dir
vages et
mais on
& son tu
tuyau es
nos ancie
nairemen
geâtre, f
dans les
pi. Le t
différent
de queu
seaux; c
n'est qu'u
L'usage
on l'accep
qu'on ait
a pris par
du moins
laisseroit
lieu d'un
met, il es
reçoit, il
bas. Il y
rens Trai
est conver
lumer poi
quelque st

RIQUE

de différentes
re & tel caracte-
souvent à dis-
question. On
ains : du moins
uvent des Co-
la Guerre. Ces
, & non-seule-
Trésor public,
Registres & les
ceux, qui sont
ls sont déposés
and il y a dans
autorité égale,
or & l'Archive
nuît, du moins
re.

e conséquence,
pour les moins
nches de Porce-
ures, de Maiz,
& d'autres cho-
e tout cela dans
git d'inviter un
entrer dans une
Colier, on en-
g : mais cet usa-
n de l'apparence
l'idée à la vûe
ois, & des Pa-
n dit même que
is les premiers
iné d'ensanglan-
tion de déclarer

oins sacré parmi

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIII. 311

ces Peuples, que le Colier de Porcelaine : il a
même, si on les en croit, une origine Céléste,
ce, car ils tiennent que c'est un présent que le
Soleil leur a fait. Il est plus en usage chez les
Nations Meridionales & Occidentales, que
dans celles du Nord & de l'Est, & on l'em-
ploie plus souvent pour la Paix, que pour la
Guerre. *Calumet* est un mot Normand, qui
veut dire *Chalumeau* ; & le Calumet des Sau-
vages est proprement le tuyau d'une Pipe ;
mais on comprend sous ce nom la Pipe même
& son tuyau. Dans les Calumets de parade, le
tuyau est fort long, & la Pipe a la figure de
nos anciens Marteaux d'Armes : elle est ordi-
nairement faite d'une espece de Marbre rou-
geâtre, fort aisé à travailler, & qui se trouve
dans les Pays des *Aionex*, au-delà du Micissi-
pi. Le tuyau est d'un bois léger, peint de
différentes couleurs, & il est orné de têtes,
de queues & de plumes des plus beaux Oi-
seaux ; ce qui, selon toutes les apparences,
n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le Calumet, quand
on l'accepte, & il est peut-être sans exemple
qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on
a pris par cette acceptation. Les Sauvages sont
du moins persuadés que le Grand Esprit n'en
laisseroit pas l'infraction impunie. Si au mi-
lieu d'un combat l'Ennemi présente un Calu-
met, il est permis de le refuser ; mais si on le
reçoit, il faut mettre sur le champ les Armes
bas. Il y a des Calumets pour tous les diffé-
rens Traités. Dans le Commerce, quand on
est convenu de l'échange, on présente un Ca-
lumet pour le cimenter, ce qui le rend en
quelque sorte sacré. Quand il s'agit de la Guer-

1721.

May.

Du Calumet
& de son usa-
ge.

1721.

May.

De son Ori-
gine.

re, non-seulement le tuyau, mais les plumes même, dont il est orné, sont rouges : quelquefois ils ne le sont que d'un côté, & on prétend que suivant la maniere, dont les plumes sont disposées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les présentent.

On ne peut guères douter que les Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin, & en quelque façon pour garant de leurs Traités ; car ils ne manquent jamais de pousser la fumée vers cet Astre : mais que de cette pratique, & de l'usage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans son origine être le Caducée de Mercure, c'est ce qui me paroît d'autant moins vraisemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puisse faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoissance de la Mythologie des Grecs. Il seroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penser que ces Peuples, instruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du cerveau, rend la tête plus libre, réveille les esprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raison introduit l'usage dans les Conseils, où effectivement ils ont sans cesse la Pipe à la bouche, & qu'après avoir mûrement délibéré & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de symbole plus propre pour mettre le sceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en assurer l'exécution, que l'instrument, qui a eu tant

d'un
de p
vous
dire
signe
union
tout
Divin
gion.
d'alli
dans
tems
là de
ment
La
qui se
& dan
non pi
motifs
comme
lement
gards
les le
ques,
lance d
le soin
decorat
reste c
bords d
vers le
le Calu
Sauvag
coup d
pas le n
les autr
cette Tr
Soleil n
Ta

ORIQUE
mais les plumes
rouges : quel-
côté, & on pré-
dant les plumes
d'abord à quelle
les présentent.
que les Sauvages,
met ceux ; dont
le commerce,
le Soleil pour té-
pour garant de
quent jamais de
re : mais que de
ordinaire des Ca-
me ont fait quel-
turroit bien dans
de Mercure, c'est
oins vraisemblable
aucun rapport au
tions des Sauva-
puisse faire juger
e connoissance de
l seroit, à mon
de penser que ces
expérience que la
es vapeurs du cer-
e, réveille les es-
rat de traiter d'a-
ison introduit l'u-
effectivement ils
uche, & qu'après
pris leur parti, ils
er de symbole plus
à ce qu'ils ont ar-
eable d'en assurer
ent, qui a eu tant
de

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XIII. 313
de part à leurs délibérations. Peut-être même
vous paroitra-t'il plus simple, Madame, de
dire que ces Peuples n'ont point imaginé de
signes plus naturels pour marquer une étroite
union, que de fumer dans la même Pipe, sur-
tout si la fumée, qu'on en tire, est offerte à une
Divinité, qui y mette le sceau de la Reli-
gion. Fumer donc dans la même Pipe en signe
d'alliance, est la même chose, que de boire
dans la même Coupe, comme il s'est de tout
tems pratiqué dans plusieurs Nations. Ce sont-
là de ces usages, qui viennent trop naturelle-
ment à l'esprit, pour y chercher du mystère.

La grandeur & les ornemens des Calumets,
qui se présentent aux personnes de distinction,
& dans les occasions importantes, n'ont rien
non plus, dont il faille chercher bien loin les
motifs. Pour peu que les hommes ayent de
commerce entr'eux, & se respectent mutuel-
lement, ils s'accoutument à avoir certains
regards les uns pour les autres, principalement
dans les occasions, où il s'agit d'affaires publi-
ques, ou quand on veut gagner la bienveil-
lance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là
le soin, qu'on apporte, pour donner plus de
décoration aux présens, qu'on leur fait. Au
reste c'est aux *Panis*, Nation établie sur les
bords du Missouri, & qui s'étend beaucoup
vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que
le Calumet a été donné par le Soleil. Mais ces
Sauvages ont apparemment fait comme beau-
coup d'autres Peuples. Us ont voulu relever
par le merveilleux un usage, dont ils étoient
les auteurs ; & tout ce qu'on peut conclure de
cette Tradition, c'est que les *Panis* rendent au
Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué

Tom. V.

I 7 2 1.

May.

1721.

May.

que les autres Nations de cette partie du continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce; & il est constant qu'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

Ces notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la Guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres; jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet; ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangères à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.



D'U
—
Q
Des
ju
G
ri
Le
de
su
du
A la
M
M
Caire
nous e
a mên
rions
très-à
pour n
dame
incom
que ce
quelqu
Maillo
pouvoi
ou troi
utilem
des ver
quelqu

partie du con-
s. se sont avisés
net un symbole
et étoit dans son
cure, il ne se-
aix, ou pour le
qu'il est d'usage
terre pour objet,
ont paru neces-
onnoissance par-
terre des Sauva-
ai dans mes Let-
nisé ce sujet; ou,
elles ne sont pas
sujet. D'ailleurs
er le moins mal
éd sur sa route.
e suis, &c.

QUATORZIÈME LETTRE.

*Description du Pays depuis l'Anse de la Famine
jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des
Guerres des Sauvages. Départ des Guer-
riers, & tout ce qui précède leur départ.
Leurs Adieux. Leurs Armes offensives &
défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec
eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités
du Pays jusqu'à Niagara.*

A la Riviere des Sables, ce 19 May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent con-
traire, qui vient de se lever au moment que nous étions le plus en train d'avancer. Il nous a même surpris si brusquement, que nous aurions été fort en peine, si nous n'eussions très-à-propos rencontré cette petite Riviere, pour nous y réfugier. Vous m'avouerez, Madame, qu'il y a bien des désagréments & des incommodités à essuyer dans un voyage tel que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, & quelquefois deux cent lieues, sans trouver une Maison, ni rencontrer un Homme, de ne pouvoir s'engager dans une traverse de deux ou trois lieues, pour éviter d'en faire vingt inutilement, sans risquer la vie par le caprice des vents, de se voir arrêté, comme il arrive quelquefois, des semaines entières, sur une

Désagrè-
& in-
commodités.
de ces Voya-
ges.

1721.

May.

pointe, ou sur un rivage stérile, où, si la pluie survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente : si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs ; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Description
de la Côte.

Nous sommes ici sur la lisière des cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un souffle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace. Vers les neuf ou dix heures, nous passâmes devant l'Embouchure de la Rivière d'Onnontagué, & elle me parut avoir un arpent de large. Les terres y sont un peu basses, mais très-bien boisées. Presque toutes les Rivières, qui arrosent les cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appelé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieues de la Rivière d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & sur-tout de chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous accueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. Ce

b'
un d
vû.
mili
gauc
fonc
d'un
cend
nous
enco
nous
& n
s'ai
tiend
mon
l'ai in
Il
fusen
ils y
pas m
pour
un ri
ce sur
ancie
ne res
legere
comp
entre
nemie
mors
ombr
qu'on
ou pr
souve
ventu
jour p
Il e

île, où, si la
ous un Canot,
est impétueux,
e Bois, où l'on
asé par la chute
ne partie de ces
t des Barques
mais il faudroit
en valût un peu

iere des cantons
eau Pays. Nous
and matin par le
ne faisoit pas un
uni comme une
seures, nous pas-
e de la Riviere
parut avoir un ar-
nt un peu basses,
que toutes les Ri-
ons Iroquois, se-
nt la Source est un
nnentaba, sur le
nes. Vers les onze
vent de Nord-Est
nous poussa en peu
s Goyogouins, qui
erç d'Onnontagué.
pace est variée de
s, un peu sablon-
beaux Arbres, &
semblent avoir été

lent, qui nous se-
la Baye des Goy-
qua y réfugier. Ce

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 317

un des plus beaux endroits, que j'aye jamais
vû. Une presqu'Isle. bien boisée s'avance au
milieu, & forme comme un Théâtre. Sur la
gauche en entrant, on apperçoit dans un en-
foncement une petite Isle, qui cache l'entrée
d'une Riviere, par où les Goyogouins des-
cendent dans le Lac. Le vent ne dura point ;
nous nous remîmes en route, & nous fîmes
encore trois ou quatre lieues. Ce matin nous
nous sommes embarqués avant le Soleil levé,
& nous avons fait cinq ou six lieues. Je ne
sçai combien le vent du Nord-Ouest nous re-
tiendra ici. En attendant, je vais reprendre
mon récit sur les Guerres des Sauvages, où je
l'ai interrompu.

Il est rare, Madame, que ces Barbares re-
fusent de s'engager dans une Guerre, quand
ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont
pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation
pour prendre les Armes ; le moindre motif,
un rien souvent les y détermine. La vengeance
sur-tout : ils ont toujours quelque injure
ancienne ou nouvelle à venger ; car le tems
ne referme point ces sortes de playes, quelque
légeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais
compter que la Paix soit solidement établie
entre deux Nations, qui ont été longtemps en-
nemies ; d'autre part le desir de remplacer des
morts par des Prisonniers, ou d'appaîser leurs
ombres, le caprice d'un particulier, un songe,
qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons,
ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit
souvent partir pour la Guerre une troupe d'A-
venturiers, qui ne songeoient à rien moins le
jour précédent.

Il est vrai que ces petites expéditions, sans

Motifs, qui
engagent les
Sauvages à
faire la guer-
re.

1721.

May..

l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches: mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir; on sollicite sous main les autres; on engage par des prétextes les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé; car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations la dernière ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace, mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle
manière on
s'y résout.

Une Guerre, qui interesse toute la Nation, ne se conclut pas si aisément: on en balance avec beaucoup de maturité les inconvéniens & les avantages, & tandis qu'on délibère, on apporte un très-grand soin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre sujet de soupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois résolue, on pense d'abord aux provisions & à l'équipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les danses, les chants, les festins, quelques cérémonies superstitieuses, qui varient beaucoup, selon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs
du Chef.

Celui qui doit commander ne songe point à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné plusieurs jours, pendant lesquels il est barbouillé de

d'un
noir
perso
relain
La p
somp
à une
lui c
fini,
Porce
mes
mes
faire.
corps
quinte
même
les An
solu d
res, c
mang
cette g
ceux,
perd l
voir,
chés
C'est
d'hai,
En
le Col
déclar
merci
son F
Natio
débar
cheve
On lu
en le

TIQUE
airement sans
ne demandent
fait peu d'at-
lant, on n'est
se s'exercer &
droit avoir de
encore y
ité, parce que
marches : mais
par de faux
sollicite sous
des présens les
ni est fort aisé,
songe vrai, ou
ons la dernière
Matrones, &
e, mais on n'y
est d'une gran-

oute la Nation ;
on en balance
inconveniens
on délibere, on
écarter tout ce
emi le moindre
ut rompre avec
e, on pense d'a-
ipage des Guer-
as beaucoup de
ts, les festins,
tieuses, qui va-
érentes Nations,
antage.

ne songe point
it jeûné plusieurs
est barbouillé de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 319
noir, n'a presque point de conversation avec
personne, invoque jour & nuit son Esprit tu-
telaire, observe sur tout avec soin ses songes.
La persuasion, où il est, suivant le génie pré-
somptueux de ces Barbares, qu'il va marcher
à une victoire certaine, ne manque guères de
lui causer des rêves selon ses desirs. Le jeûne
fini, il assemble ses Amis, & un Colier de
Porcelaine à la main, il leur parle en ces ter-
mes : « Mes Freres, le Grand Esprit autorise
mes sentimens, & m'a inspiré ce que je dois
faire. Le sang d'un tel n'est point effusé, son
corps n'est point couvert, & je veux m'ac-
quitter envers lui de ce devoir ». Il expose de
même les autres motifs, qui lui font prendre
les Armes. Puis il ajoute : « Je suis donc ré-
solu d'aller en tel endroit lever des Chevelu-
res, ou faire des Prisonniers ; ou bien je veux
manger telle ou telle Nation. Si je péris dans
cette glorieuse Entreprise, ou si quelqu'un de
ceux, qui voudront bien m'accompagner, y
perd la vie, ce Colier servira pour nous rece-
voir, afin que nous ne demeurions pas cou-
chés dans la poussiere, ou dans la boue ». C'est-à-dire, apparemment, qu'il sera pour
celui, qui aura soin d'ensevelir les morts.

En prononçant ces dernières paroles, il met
le Colier à terre, & celui qui le ramasse, se
déclare par-là son Lieutenant ; puis il le re-
mercie du zèle, qu'il témoigne pour venger
son Frere, ou pour soutenir l'honneur de la
Nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on
débarbouille le Chef, on lui accommode les
cheveux, & on les graisse, ou on les peint.
On lui met différentes couleurs au visage, &
on le revêt de sa plus belle Robe. Ainsi paré ;

1721.

May.

Il chante d'une voix sourde la Chanson de mort ; ses Soldats, c'est-à-dire, tous ceux, qui se sont offerts à l'accompagner, (car on ne contraint personne) entonnent ensuite l'un après l'autre leur Chanson de Guerre ; car chacun a la sienne, qu'il n'est permis à nul autre de chanter : il y en a aussi d'affectées à chaque famille.

Délibération
du Conseil.

Après ce préliminaire, qui se passe dans un lieu écarté, & souvent dans une Etuve, le Chef va communiquer son projet au Conseil, lequel en délibère, sans jamais admettre à cette délibération l'Auteur de l'Entreprise. Dès que son projet a été accepté, il fait un festin ; dont le principal & quelquefois l'unique mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet animal est offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudière, & peut-être qu'on le pratique ainsi parmi quelques Nations. Je suis même bien aise de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai sur cet article, je ne garantis pas que tout soit d'un usage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occasion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Esprits bons & mauvais, & sur-tout au Dieu de la Guerre.

Mesures,
qu'on prend
pour avoir
des Prison-
niers.

Tout cela dure plusieurs jours, ou plutôt se réitère plusieurs jours de suite : mais quoique tout le monde semble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ses mesures pour avoir sa part des Prisonniers, qu'on fera, afin de réparer ses pertes, ou de venger ses Morts. Dans cette vue, on fait des présents au Chef, qui de son côté donne sa parole

RIQUE

Chançon de
e, tous ceux,
ner, (car on
ent ensuite l'un
Guerre ; car
permis à nul
ussi d'affectées

e passe dans un
ne Euève, le
rojet au Con-
amais admettre
de l'Entreprise.
té, il fait un
quelques l'uni-
Quelques-uns
offert au Dieu
re mis dans la
on le pratique
. Je suis même
Madame, que
et article, je ne
n usage général
is il paroît cer-
il s'agit ici, on
tous les Esprits
t au Dieu de la

ours, ou plutôt
ire : mais quoi-
iquement occupé
prend ses mesu-
sonniers, qu'on
es, ou de venger
on fait des pré-
é donne la parole

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 321
& des gages. Au défaut des Prisonniers, on
demande des Chevelures, & cela est plus aisé
à obtenir. En quelques endroits, comme chez
les Iroquois, dès qu'une Expédition Militaire
est résolue, on met sur le feu la Chaudiere
de Guerre, & on avertit les Alliés d'y appor-
ter quelque chose, pour faire connoître qu'ils
approuvent l'Entreprise, & qu'ils y prendront
part.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent aussi
au Chef, pour signe de leur engagement, un
morceau de Bois avec leur marque, & qui-
conque après cela retireroit sa parole, ne se-
roit pas en sûreté de sa vie ; du moins il teste-
roit deshonoré pour toujours. Le Parti étant
formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau
Festin, où tout le Village doit être invité,
& avant qu'on touche à rien, il dit, ou un
Orateur pour lui & en son nom : Mes Fre-
res, je sçai que je ne suis pas encore un Hom-
me ; mais vous n'ignorez pourtant pas que je
j'ai vu quelquefois l'Ennemi d'assez près. Nous
avons été tués ; les os de tels & de tels sont
encore découverts, ils crient contre nous, il
faut les satisfaire. C'étoient des Hommes ;
comment avons-nous pu si-tôt les oublier,
& demeurer si longtemps tranquilles sur nos Na-
tes ? Enfin l'Esprit, qui s'intéresse à ma gloire,
m'a inspiré de les venger. Jeunesse, prenez
courage, rafraîchissez vos cheveux, peignez-
vous le visage, remplissez vos Carquois, fai-
sons retentir nos Forêts de Chants Militaires,
desfennuyons nos Morts, & apprenons-leur
qu'ils vont être vengés.

Après ce discours, & les applaudissemens, Chants &
dont il ne manque pas d'être suivi, Danfes & Fes-

1721.

May.

O V

1721.

May.

tin des Guer-
riers.

s'avance au milieu de l'Assemblée, le Chef, tête à la main, & chante; tous les Soldats lui répondent en chantant, & jurent de le bien seconder, ou de mourir à la peine. Tout cela est accompagné de gestes très-expressifs pour faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant l'Ennemi; mais il est à remarquer qu'il n'échappe à aucun des Soldats aucune expression, qui dénote la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'union & de concert. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent, exige de grands retours de la part des Chefs. Par exemple, à chaque fois que dans les Danses publiques un Sauvage frappant de sa hache un poteau dressé exprès, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, comme il arrive toujours; le Chef, sous la conduite duquel il les a faites, est obligé de lui faire un présent, du moins parmi quelques Nations.

"Idée, que
ces Peuples
ont du cou-
rage.

Les Chants sont suivis de Danses; quelquefois ce n'est qu'une démarche fière, mais en cadence; d'autres fois ce sont des mouvements assez vifs, figurés & représentatifs des opérations d'une Campagne, & toujours cadencés. Enfin le Festin termine la cérémonie. Le Chef de Guerre n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; c'est même assez l'ordinaire dans tous les Festins d'appareil, que celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe bien des choses, dont le récit n'a rien d'intéressant, & qui ne sont pas même d'une pratique uniforme & constante: mais je ne dois pas oublier une coutume assez singulière, dont les Iroquois sur-tout ne se

D'UN
dispens
ginée.
bien fa
mes;
Barbar
avoir u
maître
souffrir
Voici d

Les p
font au
qui n'o
avanies
jettent
font les
accable
qu'aux
ser tou
donner
d'impe
indigne
quand
âge, co
que l'A
sur son
feroit o
sent. Je
dure, i
quoique
des tiso
grands e

Comme
res, si o
tribué p
poser au
viens de

QUE
le Casse-
Soldats lui
de le bien
Tout cela
ressifs pour
pas devant
r qu'il n'é-
expression,
ce. Tout se
aucoup d'u-
engagement
retours de la
chaque fois
un Sauvage
essé exprès,
les actions,
nef, sous la
est obligé de
rmi quelques
ances; quel-
fiere, mais
des mouve-
sentatifs des
toujours ca-
a cérémonie.
pectateur, la
ez l'ordinaire
, que celui,
uche à rien.
i départ des
oses, dont le
i ne sont pas
& constante:
côutume assez
sur-tout ne se

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 313
dispensent jamais : elle paroît avoir été ima-
ginée pour connoître ceux, qui ont l'esprit
bien fait, & savent se commander à eux-mê-
mes; car ces Peuples, que nous traitons de
Barbares, ne conçoivent pas qu'on puisse
avoir un véritable courage, si l'on n'est pas
maître de ses passions, & si on ne sçait pas
souffrir ce qui peut arriver de plus sensible.
Voici de quoi il s'agit.

Les plus anciens de la Troupe Militaire
font aux jeunes Gens, principalement à ceux,
qui n'ont pas encore vu l'Ennemi, toutes les
avaries, dont ils peuvent s'aviser. Ils leur
jettent des cendres chaudes sur la tête; ils leur
font les reproches les plus sanglans; ils les
accablent d'injures, & poussent ce jeu jus-
qu'aux plus grandes extrémités. Il faut endu-
rer tout cela avec une insensibilité parfaite;
donner dans ces occasions le moindre signe
d'importance, c'en seroit assez pour être jugé
indigne de porter jamais les armes: mais
quand cela se pratique entre Gens de même
âge, comme il arrive assez souvent, il faut
que l'Agresseur soit bien assuré de n'avoir rien
sur son compte, sans quoi, le jeu fini, il
seroit obligé de réparer l'insulte par un pré-
sent. Je dis le jeu fini, car tout le tems qu'il
dure, il faut tout souffrir sans se fâcher,
quoique le badinage aille souvent à se jeter
des tisons de feu à la tête, & à se donner de
grands coups de bâton.

Comme l'esperance de guerir de ses blessu-
res, si on a le malheur d'en recevoir, ne con-
tribue pas peu à engager les plus braves à s'ex-
poser aux plus grands périls, après ce que je
viens de dire, on prépare les drogues, dont

1721.

7-

Epreuves,
où l'on met
les Guerriers.

Précautions
pour les bles-
sés.





7



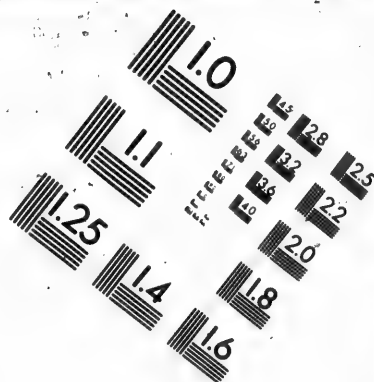
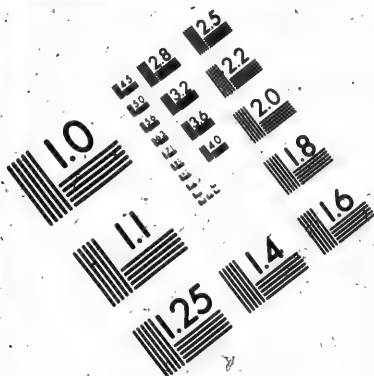
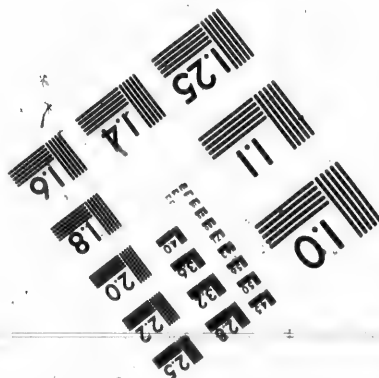
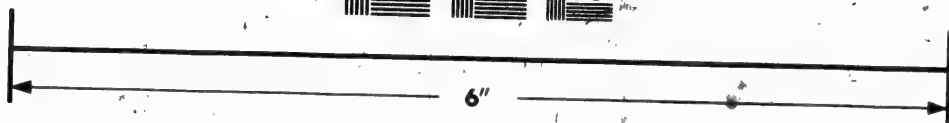
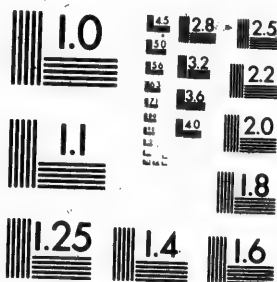


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
24
26
28
30
32
34
36
38
40
42
44
46
48
50
52
54
56
58
60
62
64
66
68
70
72
74
76
78
80
82
84
86
88
90
92
94
96
98
100

10
01
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1721.

May.

les *Jongleurs* sont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle sorte de gens sont ces *Jongleurs*. Toute la *Bourgade* étant assemblée, un de ces *Charlatans* déclare qu'il va communiquer aux *Racines* & aux *Plantes*, dont il a fait bonne provision, la vertu de guérir toutes sortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Aussi - tôt il se met à chanter; d'autres *Jongleurs* lui répondent, & l'on suppose que pendant le concert, qui ne vous paroitroit pas fort mélodieux, & qui est accompagné de beaucoup de grimaces de la part des *Acteurs*, la vertu médicinale se répand sur les drogues. Le principal *Jongleur* les éprouve ensuite: il commence par se faire saigner les lèvres; il y applique son remède; le sang, que l'impositeur a soin de sucquer adroitement, cesse de couler, & on crie: *miracle*. Après cela il prend un *Animal* mort, il laisse aux *Assistans* tout le loisir de bien s'assurer qu'il est sans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a insérée sous la queue, il la fait remuer, en lui soufflant des herbes dans la gueule, & les cris d'admiration redoublent. Enfin toute la *Troupe* des *Jongleurs* fait le tour des *Cabannes* en chantant la vertu des remèdes. Ces artifices dans le fond n'en imposent à personne, mais ils amusent la multitude, & il faut suivre l'usage.

Pratiques propres aux *Miamis* pour se préparer à la Guerre. En voici un autre, qui est particulier aux *Miamis*, & peut-être à quelques autres Nations du voisinage de la *Pouylliane*. Je l'ai tiré des *Mémoires* d'un *François*, qui en a été témoin. Après un festin solennel on plaça, dit-il, sur une espèce d'*Autel* des figures de *Pagode*; faites avec des *Peaux* d'*Ours*, dont

D'un
la tête
les Sau
faisant
condui
un fac
ses, d
leurs é
contori
disting
eris. Q
homme
avec b
bour &
là les J
ler div
rer: pû
dre sur
Quar
celui, c
deux H
toutes l
grifices
controi
toit les
embrass
être des
patts le
geoit, &
tes leurs
Dès que
aux Pag
les os. C
point de
tout fini
ces Cha
leur bien

QUE
s dirai une
nt ces Jon-
assemblée ,
va commu-
es , dont il
guérir tou-
endre la vie
à chanter ;
& l'on sup-
ne vous pa-
est accom-
e la part des
pand sur les
les éprouve
e saigner les
; le sang ,
droitement ,
. Après cela
e aux Assis-
rer. Il est
ne canule ,
, il la fait
rbes dans la
redoublent.
leurs fait le
la vertu des
nd n'en im-
sent la mul-
rticulier aux
autres Na-
e. Je l'ai tiré
ui en a été
el on plaça ,
es figures de
Ours , dont

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 325
la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous
les Sauvages passerent devant cet Autel , en
faisant des génuflexions , & les Jongleurs
conduisoient la Bande , en tenant à la main
un sac , où étoient renfermées toutes les cho-
ses , dont ils ont accoutumé de se servir dans
leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de
contorsions , & à mesure que quelqu'un s'y
distinguoit , on lui applaudissoit par de grands
cris. Quand on eut ainsi rendu ses premiers
hommages aux Idoles , tout le monde dansa
avec beaucoup de confusion , au son du Tam-
bour & du Chichikoué , & pendant ce tems-
là les Jongleurs faisoient semblant d'enforce-
ler divers Sauvages , qui paroissoient expir-
er : puis en leur mettant d'une certaine pou-
dre sur les lèvres , ils les faisoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems ,
celui , qui présidoit à la Fête , ayant à ses côtés
deux Hommes & deux Femmes , parcourut
toutes les Cabannes , pour avertir que les Sa-
crifices alloient commencer. Lorsqu'il ren-
controit quelqu'un en son chemin , il lui met-
toit les deux mains sur la tête , & celui-ci lui
embrassoit les genoux. Les victimes devoient
être des Chiens , & l'on entendoit de toutes
parts les cris de ces Animaux , qu'on égor-
geoit , & les Sauvages , qui hurloient de tou-
tes leurs forces , sembloient leur faire paroli.
Dès que les viandes furent cuites , on les offrit
aux Pagodes , puis on les mangea , & on brûla
les os. Cependant les Jongleurs ne cessoient
point de résusciter de prétendus morts , & le
tout finit par la distribution , qui fut faite à
ces Charlatans de ce qui se trouva le plus à
leur bien-séance dans toute la Bourgade.

1721.

May.

1721.

May.

Description
des Raquettes
pour marcher
sur la neige,
& des Traînes
pour porter
le Bagage.

Depuis la résolution prise de faire la guerre jusqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours se passent à faire les préparatifs. On députe des Guerriers pour aller chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés, qu'on a souvent eu soin de disposer, par des négociations secrètes. Si la marche se doit faire par eau, on construit, ou l'on répare les Canots: si c'est l'hyver, on se fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut nécessairement se servir pour marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere se termine en pointe; de petits bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les rendre plus fermes, & celui, qui est sur le devant, est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qui s'assujettit avec des courroyes. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes, & le contour est d'un bois léger durci au feu. Pour bien marcher sur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accoutumer; mais quand on y est fait, on marche avec facilité & sans se fatiguer davantage, que si on n'avoit rien aux pieds. Il n'est pas possible d'user de ces Raquettes avec nos souliers ordinaires; il faut prendre ceux des Sauvages, qui sont des especes de chausses de peaux boucannées, plissés en-dessus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

Les Traînes, qui servent à porter le bagage

D'UN
ge, &
Blessés
ces de la
six ou se
relevés
bandes
assujett
chargée
les peut
que ban
trine, a
aussi po
s'en ser
leurs be
& non p
Toute
les adien
tions d'u
avoir qu
Guerrier
amitié,
nel. Ils
ne, qu'o
en donne
aussi bon
Chef. Il
jour, qu
par
mes se
son capr
niere à
courte ha
en chan
vent à la
& la mèn
quand on

QUE
ire la guerre
utes les nuits
t à faire les
ers pour aller
& les Alliés,
fer, par des
rche se doit
on répare les
urnir de Ra-
ettes, dont il
marcher sur
s de long, &
r plus grande
à cela près,
ine en poin-
passés à cinq
servent à les
i est, sur le
ouverture
assujet-
e la Raquette
eur de deux
s léger durci
s Raquettes,
en-dedans,
n coûte d'a-
s quand on y
é & sans se
n'avoit rien
d'usér de ces
dinaires; il
qui sont des
boucannées,
a pied & liés
porter le baga

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 327
ge, & dans un besoin, les Malades & les
Blessés, sont deux petites planches fort min-
ces de la largeur d'un demi-pied chacune, sur
six ou sept de long. Les devans en sont un peu
relevés, & les côtés sont bordés de petites
bandes, où l'on attache des courroies pour
assujettir ce qui est sur la Traîne. Quelque
chargées que soient ces voitures, un Sauvage
les peut tirer sans peine, à l'aide d'une lon-
que bande de cuir, qu'il fait passer sur la poi-
trine, & qu'on appelle Colliers. On en use
aussi pour porter des fardeaux, & les Meres
s'en servent pour porter leurs Enfans avec
leurs berceaux; mais alors c'est sur le front,
& non pas sur la poitrine qu'ils sont appuyés.

Tout étant prêt, & le jour du départ venu, Adieux des
les adieux se font avec de grandes démonstra- Guerriers.
tions d'une véritable tendresse. Chacun veut
avoir quelque chose, qui ait été à l'usage des
Guerriers, & leur donne des gages de son
amitié, & des assurances d'un souvenir éter-
nel. Ils n'entrent dans presque aucune Caban-
ne, qu'on ne leur prenne leur robe, pour leur
en donner une autre meilleure, ou du moins
aussi bonne. Enfin tous se rendent chez le
Chef. Ils se trouvent armés comme le premier
jour, qu'il leur a parlé; & comme il a tou-
jours paru en public depuis ce tems-là. Eux-
mêmes se sont peints le visage, chacun suivant
son caprice, & tous ordinairement de ma-
nière à faire peur. Le Chef leur fait une
courte harangue, puis il sort de sa Cabanne,
en chantant sa chanson de mort. Tous le sui-
vent à la file, gardant un profond silence,
& la même chose se pratique tous les matins,
quand on se remet en marche. Ici les Femmes

1721.

May.

1721.

May.

Leurs armes
offensives &
défensives.

prennent les devans avec les provisions , & quand les Guerriers les ont jointes , ils leur remettent en main toutes leurs hardes , & restent presque nus : autant néanmoins , que la saison le peut permettre.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc , la Flèche , & une espèce de Javelot , l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en différentes façons , & le Casse-tête : c'étoit une petite Massue d'un bois très-dur , dont la tête , de figure ronde , avoit un côté tranchant. La plupart n'avoient aucune armo défensive , mais lorsqu'ils attaquoient un Retranchement , ils se couvroient tout le corps de petites planches légères. Quelques-uns ont une manière de Cuirasse faite d'un tissu de jonc , ou de petites baguettes pliantes , assez proprement travaillées. Ils avoient même anciennement des Cuissarts & des Brassarts de même matière ; mais comme cette armure ne s'est point trouvée à l'épreuve des armes à feu , ils y ont renoncé , & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours des Boucliers de peaux de Bœufs , qui sont fort légers , & que les balles de fusil ne percent pas. Il est assez étonnant que les autres Nations n'en usent point.

Quand ils font usage de nos épées , ce qui est très-rare , ils s'en servent comme d'Espon-tons : mais quand ils peuvent avoir des fusils , de la poudre & du plomb , ils laissent là leurs Flèches , & tirent très-juste. On n'est pas à se repentir de leur en avoir donné , mais ce n'est pas nous , qui avons commencé : les Iroquois en ayant reçu des Hollandois , alors Possesseurs de la Nouvelle York , ç'a été pour

D'UN
nous un
Alliés.
se recon
morceau
mettent
ils ont
de leur
chaque
sa marq
ornées
de la ma
tion.

Mais
que les a
le plus g
capables
ailleurs
que ce lo
cun se re
met tous
de différe
honneur
de son Ca
tenir dans
plusieurs
tenant &
Alors on
pour avoi
de tous les
Campagn
sacrifice a

Dans le
lui-même
mais il p
qui bon ju
que perfon

I QUE
provisions , &
tes , ils leur
hardes , &
moins , que

ables étoient
de Javelot ,
d'os travail-
Casse-tête :
ois très-dur ,
voit un côté
aucune armo
oient un Re-
out le corps
ques-uns ont
d'un tissu de
antes , assez
nt même an-
Brassards de
e armure ne
des armes à
rien mis à la
x se servent
e Bœufs , qui
s de fusil ne
que les autres

pées , ce qui
me d'Espon-
oir des fusils ,
issent là leurs
On n'est pas
onné , mais
mmencé : les
andois , alors
 , ç'a été pour

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 319
nous une nécessité d'en faire prendre à nos
Alliés. Ils ont des especes d'Enseignes pour
se reconnoître & se rallier ; ce sont de petits
morceaux d'écorce coupées en rond , qu'ils
mettent au bout d'une perche , & sur lesquels
ils ont tracé la marque de leur Nation , ou
de leur Village. Si le Parti est nombreux ,
chaque Famille ou Tribu a son Enseigne avec
sa marque distinctive. Les armes sont aussi
ornées de différentes figures , & quelquefois
de la marque particuliere du Chef de l'Expédi-
tion.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins
que les armes , & ce que l'on conserve avec
le plus grand soin , dont les Sauvages sont
capables , ce sont les *Manitous* , j'en parlerai
ailleurs plus amplement , il suffit ici de dire
que ce sont les symboles , sous lesquels cha-
cun se représente son esprit familier. On les
met tous dans un sac fait de jones , & peint
de différentes couleurs ; & souvent pour faire
honneur au Chef , on place ce sac sur le devant
de son Canot. S'il y a trop de *Manitous* , pour
tenir dans un seul sac , on les distribue dans
plusieurs , qui sont confiés à la garde du Lieu-
tenant & des Anciens de chaque Famille.
Alors on y joint les présens , qui ont été faits
pour avoir des Prisonniers , avec les langues
de tous les Animaux , qu'on a tués pendant la
Campagne , & dont on doit faire au retour un
sacrifice aux Esprits.

Dans les marches par terre , le Chef porte
lui-même son sac , qu'on appelle *sa Nasse* ;
mais il peut se décharger de ce fardeau sur
qui bon lui semble , & il ne doit pas craindre
que personne refuse de le soulager , parce

1721.

May.

Du soir ;
qu'ils ont de
porter leurs
Dieux.

1721.

May.

qu'on y a attaché une distinction : c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vingt-unième avant le Soleil levé ; mais le vent nous contrariant toujours, nous fumes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tsonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere, que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plutôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description
de la Riviere
de *Casconchiagon*, & de
deux Fontai-
nes singulier-
res.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son embouchure on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir soixante pieds de haut, & deux arpens de large ; une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers ; & une demie lieuë plus loin, une troisième de cent pieds de haut bien mesurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela plusieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on apperçoit une quatrième Chute, qui ne cède en rien à la troisième. Le cours de cette Riviere est de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ soixante lieuës, on n'en a que dix

n'un V
à faire
arriver à
Le lieu
ou un C
me, de
vous dir
dont l'ea
de fer. I
en a un
Sauvages
toutes so

La Ba
charman
deux bell
lesquelles
rendent f
beau poi
grande F
me paroît
nous rem
& nous v
Nous avi
petite Riv
Bœufs ; m
chée par l
petites Ri
Lacs, par
coup de s
vient du l
vagues, &
haute & fi
ne la sçau
eaux gross
Je fus d

(*) M. de
jourd'hui Ca

QUE
est comme
Commande-
Lieutenant
lais tout en
voici arrivé
je vais trou-
sterai quel-
des Sables
é; mais le
nous fumes
la Baye des
min de la
il y a une
manqué de
ruit de ce
que je viens
elle est fort
charge dans
deux arpens
plus grands
dot. A deux
t arrêté par
oir soixante
e large; une
trouve une
moins haute
é plus loin,
aut bien me-
On rencon-
k après avoir
on apper-
né cede en
cette Riviere
l'a remontée
en a que dix

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 331
à faire par terre, en prenant à droite, pour
arriver à l'*Ohio*, surnommé *la belle Riviere*.
Le lieu, où on la joint, s'appelle *Ganos*,
où un Officier digne foi (*), & le mê-
me, de qui je tiens tout ce que je viens de
vous dire, m'a assuré avoir vu une fontaine,
dont l'eau est comme de l'huile, & a le goût
de fer. Il m'a ajouté qu'un peu plus loin, il y
en a une autre toute semblable, & que les
Savages se servent de son eau, pour apaiser
toutes sortes de douleurs.

La Baye des Tsonnonthouans est un lieu
charmant: une jolie Riviere y serpente entre
deux belles Prairies bordées de Côteaux, entre
lesquelles on découvre des Vallées, qui s'é-
tendent fort loin, & tout cela forme le plus
beau point de vûe du monde, borné par une
grande Forêt de haute Futaye: mais le terrain
me paroît un peu léger & sablonneux. Nous
nous remîmes en route à une heure & demie,
& nous voguâmes jusqu'à dix heures du soir.
Nous avions dessein de nous retirer dans une
petite Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux*
Bœufs; mais nous en trouvâmes l'entrée bou-
chée par les Sables, ce qui arrive souvent aux
petites Rivières, qui se déchargent dans les
Lacs, par la raison qu'elles entraînent beau-
coup de sable avec elles: car quand le vent
vient du large, ces sables sont arrêtés par les
vagues, & forment peu à peu une digue si
haute & si forte, que le courant des Rivières
ne la scauroit franchir, si ce n'est quand les
eaux grossissent par la fonte des neiges.

Je fus donc obligé de passer le reste de la
(*) M. de Joncaire, au- | les Troupes de la Nou-
jourd'hui Capitaine dans | velle France.

1721.

May.

Description
de la Baye des
Tsonnon-
thouans.

De la Riviere
de Niagara.

1721.

May.

nuît dans mon Canot, où j'essuyai une assez forte gelée. Aussi à peine voyoit-on les Arbres bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Ascension, & j'allai dire la Messe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais*. C'est une Baye assez semblable à celle des Tsonnonthouans, mais où les Terres m'ont paru meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Rivière de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plutôt c'est le Fleuve Saint Laurent, qui sort du Lac Erié, & passe par le Lac Ontario, après quatorze lieues de détroit. On l'appelle Rivière de Niagara depuis la Chute, & cet espace est de six lieues. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieues, on trouve sur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tsonnonthouans & de Missisaguez, comme à Catarocoui. Le Sieur de Joncaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a aussi sa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (A) : car on prétend bien qu'avec le tems elle sera changée en une véritable Forteresse.

J'ai trouvé ici plusieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'est ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi,

(A) Le Fort a été bâti depuis à l'entrée de la Rivière de Niagara, du même côté, & précisément à l'endroit, où M. de Dô-

nonville en avoit bâti un, qui n'a pas subsisté longtemps. Il commence même à s'y former une Bourgade Française.

D'UN
Je prévoi
de vous
me four
ce que j
ciers, d

A N

QUI

Co qui f
Anglo
Niaga
Fen;
du Sa

Au Saul

M A

J'A I
nous avo
bien ente
sçavoir q
du Traité
tout le Pa
bornés de
cependan
tion avoi
qu'à eux d
tre de la
d'en ruine
donc jugé

1. QU
y'ai une affe
on les Arbrif
rbres étoient
r. Nous par
ie du matin ,
n , & j'allai
ce qu'on ap
e Baye affez
ouans , mais
ares. Vers les
ntrâmes dans
par la grande
ntôt , ou plu
 , qui sort du
ntario , après
l'appelle Ri
te , & cet ef
Sud en y en
iës , on trouve
annes d'Iro
Missifaguez ,
de Joncaire ,
y-a auffi fa
par avance le
nd bien qu'a
une véritable

ers , qui doi
urs à Quebec.
cette Lettre ,
e. Pour moi ,

en avoit bâti un ,
pas fubfisté lon
commence même
ner une Bourgade
e.

D'UN VOYAGE DEL'AMER. LET. XIV. 333
Je prévois que j'aurai après leur départ le tems
de vous en écrire encore une , & le lieu même
me fournira presque de quoi la remplir , avec
ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Offi
ciers , dont je viens de parler.

J'ai l'honneur d'être , &c.

1721.

May.

A Niagara , ce vint-trois May , 1721 ,

QUINZIEME LETTRE.

*Ce qui se passe entre les Tsonnonthouans & les
Anglois à l'occasion de notre Etablissement à
Niagara. Description du Pays. Danse du
Fou ; Histoire à cette occasion. Description
du Saule de Niagara.*

Au Saule de Niagara , ce vint-six May , 1721 ,

MADAME ,

J'AI déjà eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etablissement : pour bien entendre ce qui y a donné lieu , il faut savoir que les Anglois prétendent , en vertu du Traité d'Utrecht , avoir la Souveraineté sur tout le Pays Iroquois , & par conséquent n'être bornés de ce côté-là , que par le Lac Ontario ; cependant on a compris que , si leur prétention avoit lieu , il ne tiendrait bien-tôt plus qu'à eux de s'établir puissamment dans le centre de la Colonie Française , ou du moins d'en ruiner absolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parler à cet inconvé-

Projet d'un
Etablissement
à Niagara.

1721.

May.

nient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous assurât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fussent pas les maîtres de s'opposer à notre établissement. La Commission en a été donnée à M. DE JONCAIRE, lequel ayant été dans sa jeunesse Prisonnier des Tsonnonthouans, gagna si bien les bonnes grâces de ces Sauvages, qu'ils l'adoptèrent, & que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons eues contre eux, & quoiqu'il y ait très-bien servi, il a toujours joui des privilèges attachés à son adoption.

Dès qu'il eut reçu les ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il se rendit chez eux, assembla les Chefs, & après les avoir assurés qu'il n'avoit point de plus grand plaisir au monde que de vivre avec ses Freres, il ajouta qu'il les visiteroit bien plus souvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût se retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais cessé de le regarder comme un de leurs Enfans; qu'il étoit le maître de se loger partout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Rivière, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la Nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire.

D'UN

Ils se plaignent les quatre-vingt-cinq, mais ils ne peuvent que les uns des pendant de Tsonnonthouan rien pour bientôt déloger d'ailleurs, permis de lieu : mais tre Terre nonthouan riez pas d' Au reste quence, tant de la ne nous e Il faut que le zèle un Officier celui-ci, sauvage, sous les p abîme, un en cet en par la rap forment m a bien de l'écume, c tre, la vû posées les sière se pe

de donner at-
en trouvé de
un lieu, qui
ibre des Lacs,
les maîtres de
La Commis-
ONCAIRE,
sse Prisonnier
bien les bon-
s l'adoptèrent,
s Guerres, que
quoiqu'il y ait
ui des privile-

pour l'exécu-
ai parlé, il se
chefs, & après
point de plus
vivre avec ses
eroit bien plus
e Cabanne, où
oudroit être en
ls n'avoient ja-
me un de leurs
de se loger par-
& qu'il pouvoit
le plus commo-
antage, il vit
emplacement le
ine le canton de
ne Cabanne. La
ée dans la Nou-
l'autant plus de
voient jamais pu
Iroquois ce qui
r de Joncaire.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 335

Ils se plaignirent avec hauteur, & leurs
plaintes appuyées de présens, mirent d'abord
les quatre autres Cantons dans leurs intérêts :
mais ils n'en furent pas plus avancés, parce
que les cantons Iroquois sont indépendans les
uns des autres ; & fort jaloux de cette indé-
pendance. Il falloit donc encore gagner celui
de Tsonnonthouan, & les Anglois n'omirent
rien pour y réussir ; mais ils s'apperçurent
bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de
délouer Joncaire de Niagara. Alors ils se ré-
duisirent à demander, qu'au moins il leur fût
permis d'avoir aussi une Cabanne au même
lieu : mais cela leur fut encore refusé. « No-
tre Terre est en paix, leur dirent les Tson-
nonthouans, les François & vous n'y pour-
riez pas demeurer ensemble, sans la troubler. »
Au reste, ajoutèrent-ils, c'est sans consé-
quence, que Joncaire y demeure : il est En-
fant de la Nation, il jouit de son droit, & il
ne nous est pas permis de l'en frustrer.

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a guères
que le zèle du bien public, qui puisse engager
un Officier, à demeurer dans un Pays tel que
celui-ci, il n'est pas possible d'en voir un plus
sauvage & plus affreux. D'un côté on voit
sous les pieds, & comme dans le fond d'un
abîme, un grand Fleuve à la vérité, mais qui
en cet endroit, ressemble plus à un torrent
par sa rapidité, & par les tourbillons, qu'y
forment mille Rochers, au travers desquels il
a bien de la peine à trouver passage, & par
l'écume, dont il est toujours couvert : de l'au-
tre, la vûe est masquée par trois Montagnes
posées les unes sur les autres, & dont la der-
nière se perd dans les nuës. C'est bien-là que

1721.

May.

Opposition
inutile des
Anglois à
cet Etablisse-
ment.

Description
du Pays de
Niagara.

1721.

May.

les Poètes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelle part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrète horreur.

Il est vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derrière ces Montagnes incultes & inhabitables, on aperçoit un Terrain gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on respire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre (a) a deux cent cinquante lieues de circuit. Il me paroît que, si de bonne heure on avoit eu la précaution de s'assurer par une bonne Forteresse, & par une Peuplade raisonnable, d'un Poste de cette importance: toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes ensemble, ne seroient pas aujourd'hui capables de nous en chasser; que nous serions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plupart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de Joncaire, étoit composée du Baron de Longueuil, Lieutenant de Roy de Montreal (a), du Marquis de CAVAGNAN, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. DE SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur DE LA CHAUVIGNERIE, Enseigne, & Interprète du Roy pour la Langue Iroquoise: ces Messieurs vont négocier un accommodement.

(a) Le Lac Ontario. | (b) Il est mort Gou-
Le Lac Érié en a trois cent. | verneur de cette Ville.
ment

D'UN V
ment av
ordre de
Joncaire
Tsonnon
le, qu'il
Cela s'est
ce qu'ils
d'un Fran
sublime

La vei
vint-quatr
Fête, qui
étoit tout
& en entr
nous trou
quel un H
espee de
celle son C
dura deux
car ils dis
plutôt ils
lés, qui ne
Maître du
ce prélude
donner cert
Nous vi
mes, qui
me ligne, f
bras pendan
dire, que sa
quelques pa
tantôt en a
manège en
gnit le feu
banne, & o
vage, qui
Tome V

RIQUE
ne les Titans
enfin de quel-
t, ils ne dé-
secrète hor-

aller bien loin
Derrière ces
ables, on ap-
rêts magnifi-
fertiles ; on
t d'un Climat
le moindre (*)
circuit. Il me
on avoit eu la
bonne Forté-
nnable, d'un
utes les forces
tes ensemble,
pables de nous
ous-mêmes en
iers, & d'em-
es, de porter
comme ils font

ouvée ici avec
ée du Baron de
e Montreal (*),
, fils du Mar-
ent Gouverneur
ce, de M. de
& du Sieur de
Enseigne, &
gue Iroquoise:
un accommodé-

Il est mort Gou-
r de cette Ville.
ment

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 337
ment avec le canton d'Onnontagué, & avoient
ordre de visiter l'Etablissement du Sieur de
Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les
Tsonnonthouans leur ont renouvelé la paro-
le, qu'ils avoient donnée de le maintenir.
Cela s'est fait dans un Conseil, où Joncaire, à
ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'esprit
d'un François, qui en a beaucoup, & la plus
sublime éloquence Iroquoise.

La veille de leur départ, c'est-à-dire, le
vint-quatre, un Missisagué nous régala d'une
Fête, qui a quelque chose d'assez singulier. Il
étoit tout-à-fait nuit quand elle commença ;
& en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage,
nous trouvâmes un feu allumé, auprès du-
quel un Homme battoit en chantant, sur une
espece de Tambour : un autre secouoit sans
cesse son Chichicoué, & chantoit aussi : cela
dura deux heures, & nous ennuya beaucoup,
car ils disoient toujours la même chose, ou
plutôt ils formoient des sons à demi articu-
lés, qui ne varioient point. Nous priâmes le
Maître du Logis de ne point pousser plus loin
ce prélude, & il eut bien de la peine à nous
donner cette marque de complaisance.

Nous vîmes alors paroître cinq ou six Fem-
mes, qui se rangeant côte à côte sur une mê-
me ligne, se tenant fort serrées, & ayant les
bras pendans, dansèrent & chanterent : c'est-à-
dire, que sans rompre la ligne, elles faisoient
quelques pas en cadence, tantôt en avant, &
tantôt en arrière. Quand elles eurent fait ce
manège environ un quart d'heure, on étei-
gnit le feu, qui seul donnoit du jour à la Ca-
banne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sau-
vage, qui avoit dans la bouche un charbon

Tome V.

P

1721.

May.

Description
de la Danse
du Feu.

1721.

May.

allumé, & qui dançoit. La Symphonie du Tambour & du Chichicoué, ne discontinuoit point; les Femmes reprenoient de tems en tems leurs danses & leur chant; le Sauvage dançoit toujours, mais comme on ne le distinguoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il avoit dans la bouche, il paroissoit un spectre, & faisoit horreur à voir. Ce mélange de danses, de chants, d'instrumens, & ce feu, qui ne s'éteignoit point, avoient quelque chose de bizarre & de sauvage, qui nous amusa une demie heure, après quoi nous sortîmes de la Cabanne; mais le jeu dura jusqu'au jour: & voilà, Madame, tout ce que j'ai vu de la *Danse du feu*; je n'ai pu sçavoir ce qui se passa le reste de la nuit. La Musique, que j'entendis encore quelque tems, étoit beaucoup plus supportable de loin, que de près. Le contraste des voix d'Hommes & de Femmes, faisoit à une certaine distance, un assez bel effet; & on peut dire, que si les Femmes Sauvages avoient de la méthode, il y auroit bien du plaisir à les entendre chanter.

Histoire à ce
Sujet.

J'avois fort envie de sçavoir, comment un homme pouvoit tenir si longtems un charbon allumé dans sa bouche, sans la brûler, & sans s'éteindre; mais tout ce que j'en ai pu apprendre, c'est que les Sauvages connoissent une Plante, qui rend insensible au feu la partie, qui en est frottée, & qu'ils n'en ont jamais voulu donner la connoissance aux Européens. Nous sçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent produire le même effet, mais pour très-peu de tems (a). D'ailleurs, comment ce charbon

(a) On prétend que la feuille de la Plante de l'Amérique du Canada d'ailleurs fort caustique, & cette vertu

D'UN V
Peut-il r
En soit,
Lettres d
Canada
ceci, &
naire, M
lui mon
gleur avo
& y avoi
te pénétr
pece de fi
& la port
Malade,
entrant da
terre, & l
empreinte
ge, dans l
indice de
Charlatan
de; mais
vient de la
rez tel jug
Une Fer
vraye, ou
noyement
nerfs press
commencer
dormoit ja
ves, qui la
çonna du M
qu'elle gué
dont elle ré
vant qu'elle
voir vu pra
bord qu'on
étoit née,

QUE
phonie du
continuait
de tems en
le Sauvage
ne le distin-
gué, qu'il
soit un spec-
tacle de
, & ce feu,
ient quelque
ui nous amu-
nous sortimes
dura jusqu'au
ce que j'ai vu
sçavoir ce qui
Musique, que
, étoit beau-
que de près. Le
de Femmes,
, un assez bel
si les Femmes
de, il y auroit
anster.

, comment un
ms un charbon
à brûler, & sans
en ai pû appren-
connoissent une
u feu la partie,
n'en ont jamais
aux Européens.
Oignon peuvent
is pour très-peu
ment ce charbon
de la Plante de l'Am-
stique, & cette vertu

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 339
Peut-il rester si longtems allumé ? Quoiqu'il
en soit, je me souviens d'avoir lû dans les
Lettres d'un de nos anciens Missionnaires du
Canada une chose, qui a quelque rapport à
ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Mission-
naire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci
lui montra un jour une Pierre, qu'un Jong-
leur avoit jetée dans le feu en sa présence,
& y avoit laissée jusqu'à ce qu'elle en fût tou-
te pénétrée. Après quoi entrant dans une es-
pece de fureur, il l'avoit prise entre ses dents,
& la portant toujours ainsi, étoit allé voir un
Malade, où le Missionnaire l'avoit suivi : en
entrant dans la Cabanne, il jeta la Pierre par
terre, & le Pere l'ayant ramassée, il y trouva
empreintes, les marques des dents du Sauva-
ge, dans la bouche duquel il n'aperçut aucun
indice de brûlure. Il ne dit point ce que le
Charlatan fit ensuite, pour soulager le Mala-
de ; mais voici en ce même genre un fait, qui
vient de la même source, & dont vous porte-
rez tel jugement, qu'il vous plaira.

Une Femme Huronne, après une vision
vraie, ou imaginaire, fut attaquée d'un tour-
noyement de tête, & d'une contraction de
nerfs presque générale. Comme depuis le
commencement de cette maladie elle ne s'en-
dormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de rê-
ves, qui la fatiguoient beaucoup ; elle y soup-
çonna du Mystère, & se mit dans l'esprit,
qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête,
dont elle régla elle-même le cérémonial, sui-
vant qu'elle se souvenoit, disoit-elle, de l'a-
voir vu pratiquer autrefois. Elle voulut d'a-
bord qu'on la portât dans le Village, où elle
étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de

1721.

May.

Autre fait
singulier d'u-
ne Guérison.

1721.

May.

son dessein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, sa Cabanne se trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs services; elle les accepta, les instruisit de ce qu'ils devoient faire, & aussi-tôt les plus vigoureux la mirent dans une espee de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la scût proche du Village, on y assembla un grand conseil, & par honneur on y invita les Missionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour dissuader une chose, où ils soupçonnoient avec raison autant de superstition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce sujet; mais quand ils eurent cessé de parler, un des Chefs du conseil entreprit de réfuter leurs discours, il n'y gagna rien non plus, puis laissant là les Missionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquiescer exactement de tout ce qui seroit prescrit, & à maintenir les anciens usages. Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrèrent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prièrent de sa part qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des présens, qu'elle manqueroit, ajoutant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre personnes.

Tout cela fut exécuté sur le champ, & peu de tems après, les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'elle avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrèrent en cet état dans le conseil, qui étoit tous, ours as

d'un
semble
Femme
parmi l
qui devo
& il fal
vrées à l
pour ob
constam
Des que
elle entr
comme j
avertit p
més dans
les visitez
leil fut co
& suivie
lieu de to
nuds, &
deux supp
autant qu
beaucoup
travers d
elle, on n
du froid;
clara qu'e
Le lend
mença, p
bacchanal
jour tout
brisant &
bruit & le
assuroit q
deux autre
tous les fo
proposer s
falloit les

QUE
monde à l'y
sa Cabanne
venoit lui
épta, les in-
, & aussi-tôt
as une espee
à tour, en

Village, on y
r honneur on
furent inutile-
dissuader une
avec raison au-
e. On écrouta
oulurent dire à
t cessé de par-
ntreprit de ré-
agna rien non
missionnaires, il
quitter exacte-
crit, & à main-
ne il parloit en-
alade entrerent
avis qu'elle al-
sa part qu'oa
ux jeunes Gar-
arés de Robes &
s, qu'elle mar-
teroit ses inten-

e champ, & pe-
anes gens revin-
resque nuds; la
r tout ce qu'il
. Ils entrerent en
étoit tou, quis al-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XV. 347

semblé, & y exposèrent les demandes de cette
Femme; elles contenoient vingt-deux articles,
parmi lesquels étoit une Couverture bleue,
qui devoit être fournie par les Missionnaires;
& il falloit que toutes ces choses fussent li-
vrées à l'heure même: on mit tout en usage
pour obtenir la Couverture, mais elle fut
constamment refusée, & il fallut s'en passer.
Dès que la Malade eut reçu les autres présens,
elle entra dans le Village, toujours portée,
comme j'ai dit. Sur le soir un Crieur public
avertit par son ordre, de tenir des feux allu-
més dans les Cabannes, parce qu'elle devoit
les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le So-
leil fut couché, soutenue par deux hommes,
& suivie de tout le Village. Elle passa au mi-
lieu de tous les feux, les pieds & les jambes
nuds, & ne sentit aucun mal; tandis que ses
deux supports, quoiqu'ils s'écartassent du feu,
autant qu'il leur étoit possible, en souffroient
beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au
travers de plus de trois cent brasiers: pour
elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que
du froid; & à la fin de cette course elle dé-
clara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil, on com-
mença, par son ordre encore, une espee de
bacchanale, qui dura trois jours. Le premier
jour tout le monde courut par les Cabannes
brisant & renversant tout; & à mesure que le
bruit & le désordre augmentoient, la Malade
affaibloit que ses douleurs diminoient. Les
deux autres jours furent employés à parcourir
tous les foyers, par où elle avoit passé, & à
proposer ses desirs en termes énigmatiques; il
falloit les deviner, & les accomplir sur le

1721.

May.

1721.

May.

champ. Il y en avoit d'une obscénité à faire horreur. Le quatrième jour la malade fit une seconde visite de toutes les Cabannes, mais bien différente de la première. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triste & languissant, & gardoient un profond silence. Il n'étoit permis à personne de se trouver sur son chemin, & ceux, qui avoient la tête de son escorte, avoient soin d'écarter tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faisoit asseoir, on se plaçoit autour d'elle; elle soupiroit, faisoit le récit de ses maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que sa guérison parfaite dépendoit de l'accomplissement d'un désir, sur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faisoit de son mieux; mais ce désir étoit fort compliqué; il comprenoit beaucoup de choses; à mesure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne sortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût presque tout enlevé.

Lorsqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juste, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçu. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guérie; on en fit une Fête, qui consista en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les sortes. Enfin elle fit ses remerciemens, & pour mieux témoigner sa reconnaissance, elle visita une troisième fois toutes les Cabannes, mais sans aucune cérémonie. Le Missionnaire témoin de cette ridicule scène,

d'un

it que

rie; m

cepend

roit pé

server d

mis une

tenu pa

grande

étoit bi

qu'une:

palemen

à la véri

ta qu'ap

pendant

ré que c

judice,

turels d

pouvoir

Messi

mongai

ai patlé

Niagara

barquer

étoit au

l'autre

l'Occide

deux lie

trouvée

lieu de

rant n'e

on peut

soin, en

Cascade

mais je

Hontan

la figure

l'avoit po

QUE
né à faire
Malade fit une
nnes, mais
Elle étoit au
es, qui mar-
languissant,
t n'étoit per-
son chemin,
son escorte,
, qu'ils ren-
étoit entrée
asséoir, on se
oit, faisoit le
oit fort tou-
e sa guérison
issement d'un
uoit point, &
faisoit de son
compliqué; il
es, à mesure
oit la lui don-
e sortoit point
ût presque tout

e pouvoit ren-
it un peu plus
ut deviné, elle
reçu. Alors on
érie; on en fit
cris, ou plutôt
s extravagances
fit ses remerci-
er sa reconnais-
e fois toutes les
cérémonie. Le
ridicule scene,

de D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 143

It que la Malade ne fut pas entièrement gué-
rie; mais qu'elle se portoit beaucoup mieux :
cependant une personne saine & robuste y au-
roit péri. Ce Pere eut grand soin de faire ob-
server que son prétendu Génie lui avoit pro-
mis une guérison parfaite, & ne lui avoit pas
tenu parole. On lui répondit que dans une si
grande quantité de choses commandées, il
étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quel-
qu'une. Il s'attendoit qu'on insisteroit princi-
palement sur le refus de la Couverture bleue;
à la vérité on lui en dit un mot, mais on ajoû-
ta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir
pendant la nuit à la Malade, & lui avoit assû-
ré que cet incident ne lui causeroit aucun pré-
judice, parce que les François n'étant pas na-
turels du Pays, les Génies n'avoient aucun
pouvoir sur eux. Je reviens à mon voyage.

Messieurs nos Officiers étant par-
mon tai ces affreuses Montagnes, dont je vous
ai parlé, pour me rendre au fameux Sault de
Niagara, au-dessus duquel je devois m'em-
barquer. Ce voyage est de trois lieues; il
étoit autrefois de cinq, parce qu'on passoit de
l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire, à
l'Occident, & qu'on ne se rembarquoit, qu'à
deux lieues au-dessus de la chute. Mais on a
trouvé sur la gauche, à un demi quart de
lieue de cette cataracte, une Anse, où le cou-
rant n'est pas sensible, & où par conséquent
on peut s'embarquer sans péril. Mon premier
soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle
Cascade, qui soit peut-être dans la nature;
mais je reconnus d'abord que le Baron de la
Hontan s'étoit trompé, sur sa hauteur & sur
sa figure, de maniere à faire juger qu'il ne
l'avoit point vûe.

1721.

May.

Description
du Sault de
Niagara.

1721.

May.

Il est certain que, si on mesure la hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Montan, & du Pere Hennepin : mais après que je fus arrivé au sommet de la troisième Montagne, j'observai que dans l'espace des trois lieux, que je fis ensuite jusqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus descendre, & c'est à quoi ces Voyageurs paroissent n'avoir pas fait assez d'attention. Comme on ne peut approcher la Cascade que de côté, ni la voir que de profil, il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens, on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir souvent réitéré cette manière, on n'a trouvé que cent quinze, ou six vint pieds de profondeur : mais il n'est pas possible de s'assurer si la perche n'a pas été arrêtée sur quelque Rocher, qui avançoit : car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, aussi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau, qui se précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir considérée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à son aise, j'estime qu'on ne sauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à la figure, elle est en fer à cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence ; mais précisément dans son milieu, elle est partagée en deux par une île fort

D'UN
étroite,
qui y ab
ne tarde
de mon
plusieur
que je d
Le Baro
qui vien
venté pa
tems de
viennen
Vous
dessous
lontems
navigabl
sément
placé. E
tiquable
perpendi
Mais ou
sieurs éc
de cette
du coura
cela, qu
jour vou
Iroquois
trainés d
fissent po
J'avois
trouvoien
boient me
vages étab
leur profi
On m'avo
s'avisoiem
quelques

étroite, & d'un demi-quart de lieuë de long, qui y aboutit. Il est vrai que ces deux parties ne tardent pas à se rejoindre. Celle, qui étoit de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a plusieurs pointes, qui avancent, mais celle, que je découvrois en face, me parut fort unie. Le Baron de la Hontan y ajoute un Torrent, qui vient de l'Ouest, mais s'il n'a pas été inventé par cet Auteur, il faut dire que dans le tems de la fonte des neiges, des eaux sauvages viennent se décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-dessous de cette chute la Riviere se ressent lontems d'une si rude secousse; aussi n'est-elle navigable qu'au bout de trois lieuës, & précisément à l'endroit, où M. de Joncaire s'est placé. Elle ne devoit pas être moins impraticable au-dessus, puisque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute sa largeur. Mais outre l'Isle, qui la divise en deux, plusieurs écueils semés çà & là à côté & au-dessus de cette Isle, ralentissent beaucoup la rapidité du courant. Il est néanmoins si fort malgré cela, que dix ou douze Outaouais ayant un jour voulu traverser à l'Isle, pour éviter des Iroquois, qui les poursuivoient, furent entraînés dans le précipice, quelque effort qu'ils fissent pour se soutenir.

J'avois oui dire que les Poissons, qui se Observations trouvoient engagés dans ce Courant, tom- sur cette Cas- boient morts dans la Riviere, & que des Sauvages établis dans ces quartiers-là en faisoient leur profit; mais je n'ai rien vu de semblable. On m'avoit encore assuré que les Oiseaux, qui s'avisent de voler par-dessus, se trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que

1721.

May.

fermoit dans l'air la violence de ce Rapide ; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vu de petits Oiseaux voltiger assez bas directement au-dessus de la chute , & s'en tirer fort bien.

C'est sur un Roc , que cette nappe d'eau est reçûe , & deux raisons me persuadent qu'elle y a trouvé , & peut-être creusé avec le tems une Caverne , qui a quelque profondeur. La premiere est que le bruit , qu'elle fait , est fort sourd , & comme d'un tonnerre éloigné. A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire , & peut-être même ce qu'on y entend n'est que les bouillonnemens causés par les Rochers , qui remplissent le lit de la Riviere jusques-là. D'autant plus qu'au-dessus de la Cataracte , on ne l'entend pas à beaucoup près de si loin. La seconde est qu'il n'a jamais rien reparu , dit-on , de tout ce qui y est tombé , pas même les débris du Canot des Outaouais , dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit , Ovide nous donne la description d'une semblable Cataracte , qu'il dit être dans la délicieuse Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara soit aussi beau , mais je crois la Cataracte beaucoup plus belle (a).

Au reste je n'ai apperçu de brouillard au-dessus , que par derriere ; de loin on le prendroit pour une fumée , & il n'est personne ,

(a) *Est Nemus Hæmonia , prærupta quod undique claudit*

*« Sylva vocant Tempé , per qua Rhenus ab imo
Effusus Pindo spumosis volvitur Undis.
Dejectisque gravi tenues agitantia Fumos
Nubila conducit , summisque aspergine Sylvar
Implet , & sonitu plusquam vicina fatigat.
Métamorp. Liv. 1.*

D'UN
qui n'y
l'Isle, fa
une Cata

Le ter
pied pou
sage de l
même a
faire dix
liete, &
nettes,
Je crois
Sauvages
Reptiles
point d'h
Animal
marquée
droits de
dinairem
Les os &
beaucoup
faire leur
deux &
encore vi
ter, ou,
dir; qu'il
nient, te
leur en an
contribu
qu'ils ont
J'allois
m'est ven
demain,
prendre p
je vais do
Savages
que tous

qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûe de l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

1721.

May.

Le terrain des trois lieux, que j'ai faites à pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Portage de Niagara*, ne paroît pas bon; il est même assez mal boisé; & l'on n'y scauroit faire dix pas, sans marcher sur une fourmiere, & sans rencontrer des Serpens à Sonnettes, sur-tout pendant la chaleur du jour. Je crois, Madame, vous avoir dit que les Sauvages mangent par délices la chair de ces Reptiles. En général les Serpens ne causent point d'horreur à ces Peuples: il n'est aucun Animal, dont on voye plus souvent la figure marquée sur leur vilage, & sur d'autres endroits de leur corps, & ils ne leur donnent ordinairement la chasse, que pour les manger. Les os & les peaux des Serpens servent aussi beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour faire leurs prestiges, & ils se font des bandeaux & des ceintures de leurs peaux. Il est encore vrai qu'ils ont le secret de les enchanter, ou, pour parler plus juste, de les engourdir; qu'ils les prennent tout vivans, les manient, les mettent dans leur sein, sans qu'il leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui contribue davantage à leur donner le crédit qu'ils ont sur ces Peuples.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on m'est venu dire que nous ne partirions pas demain, comme je m'y attendois. Il faut bien prendre patience, & mettre le tems à profit: je vais donc reprendre l'article des guerres des Sauvages, qui ne sera pas si tôt épuisé. Dès que tous les Guerriers sont embarqués, les

1721.

May.

Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne; ensuite le Chef se leve & tenant en main son Chichikoué, il entonne sa chanson de guerre, & ses Soldats lui répondent par un triple *hé*, tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont rettés sur le Rivage, exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir, & sur-tout à ne pas se laisser surprendre. C'est de tous les avis, qu'on peut donner aux Sauvages, le plus nécessaire, & celui, dont, pour l'ordinaire, ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier, puis poussant tous ensemble des hurlemens affreux, ils partent de la main, & nagent avec une telle vitesse, qu'on les voit disparaître dans l'instant.

Les Hurons & les Iroquois ne se servent point du Chichikoué, mais ils en donnent à leurs Prisonniers, de sorte que cet instrument, qui est pour les autres un instrument de guerre, semble être parmi eux une marque d'esclavage. Les Guerriers ne font presque jamais de petites journées, sur-tout quand ils sont en grande troupe. D'ailleurs ils ont des présages de tout; & les Jongleurs, à qui il appartient de les expliquer, avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'est point en Pays suspect, on ne prend aucune précaution, & souvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers ensemble, chacun étant de son côté à chasser; mais quelque éloigné que l'on soit de la route, tous se

reussent
menqués

& pour
un grand
ou plutôt
on place
l'on veut
une heure
tins, av
croit n'a
les Esprit
nelle, &
sous leur
trompe p
de leur
source da
que rien

Tout e
riers. Si
Alliés, o
de Gens,
on se fait
liés, qu'o
tre les m
plus fort
donne à l
ne manq
occasions
ici, c'est-
engagem
vous pour
s'entend,
qu'on ne s
pas besoin
Quand

rendent ponctuellement au lieu & à l'heure marqués pour se réunir.

1721.

May.

Du Campement.

On campe longtemps avant le Soleil couché, & pour l'ordinaire on laisse devant le Camp un grand espace environné d'une Palissade, ou plutôt d'une espee de Treillis sur lequel on place les Manitous, tournés du côté, où l'on veut aller. On les y invoque pendant une heure; & on en fait autant tous les matins, avant que de décamper. Après cela on croit n'avoir rien à craindre, on suppose que les Esprits se chargent de faire seuls la sentinelle, & toute l'Armée dort tranquillement sous leur sauve-garde. L'expérience ne dé trompe point ces Barbares, & ne les tire point de leur confiance présomptueuse. Elle a sa source dans une indolence & dans une paresse, que rien ne peut vaincre.

Tout est Ennemi sur le chemin des Guerriers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs Alliés, ou des Partis à peu près de force égale de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler, on se fait amitié de part & d'autre. Si les Alliés, qu'on rencontre, étoient en guerre contre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le plus fort, ou de celui, qui a armé le premier, donne à l'autre quelques chevelures, dont on ne manque jamais de faire provision pour ces occasions-là, & lui dit : « Vous avez campé ici, c'est-à-dire, vous avez satisfait à votre engagement, votre honneur est à couvert, vous pouvez vous en retourner. » Mais cela s'entend, lorsque la rencontre est fortuite, qu'on ne s'est pas donné le mot, & qu'on n'a pas besoin de renfort.

Quand on est sur le point d'entrer dans le

Do la rencontre des différens Partis de Guerre.

1721.

May.

De l'entrée
dans le Pays
ennemi.

Pays Ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque chose d'assez singulier. Le soir on fait un grand festin, après lequel on s'endort. Dès que tous sont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes d'une manière énigmatique. Chacun se met l'esprit à la torture pour les deviner, & si personne n'en peut venir à bout, il est permis à ceux, qui ont rêvé de s'en retourner chez eux. Voilà qui donne beau jeu aux Postrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de se secourir mutuellement; enfin on se remet en marche: & si on est venu jusques-là par eau, on quitte les Canots, qu'on a grand soin de bien cacher. Si tout ce qui est prescrit dans ces occasions s'observoit exactement, il seroit difficile de surprendre un Parti de guerre, qui est entré dans le Pays Ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chasse; il ne faut plus même se parler, que par signes. Mais ces loix sont mal gardées. Tout Sauvage est né présomptueux, & incapable de se gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guères d'envoyer tous les soirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

Des appro-
ches, & de
l'attaque.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoie le reconnoître, & sur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement au point du jour. C'est

D'UN
le tems
dans so
nuit on
muer.
posture
maîns j
se leven
eri, au
vrais h
premier
nemi le
lui le C
Casse-tê
de petite
même n
Le comb
Morts &
des Priso
plus aucu
Mais si
bien retra
soit enco
le parti d
fois beau
d'autre. U
reur mên
queurs, &
vent à qu
bent vifs
font faire
qui passent
figure des
noir & de
du combat
portrait bi
toire n'est

le tems, où l'on suppose que l'Ennemi est dans son plus profond sommeil, & toute la nuit on se tient couché sur le ventre, sans remuer. Les approches se font dans la même posture en se traînant sur ses pieds & sur ses mains jusqu'à la portée du Trait. Alors tous se levent, le Chef donne le signal par un petit cri, auquel toute la Troupe répond par de vrais hurlemens, & fait en même tems sa premiere décharge : puis sans laisser à l'Ennemi le tems de se reconnoître, elle fond sur lui le Casse-tête à la main. Depuis qu'aux Casse-têtes de bois ces Peuples ont substitué de petites haches, auxquelles ils ont donné le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Le combat fini, on leve les chevelures des Morts & des Mourans, & on ne songe à faire des Prisonniers, que quand l'Ennemi ne fait plus aucune résistance.

Mais si on l'a trouvé sur ses gardes, ou trop bien retranché, on se retire, pourvu qu'il en soit encore tems. Sinon, on prend résolument le parti de se bien battre, & il y a quelquefois beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Un Camp forcé est l'image de la fureur même, la férocité barbare des Vainqueurs, & le désespoir des Vaincus, qui savent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tombent vifs entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts, qui passent tout ce qu'on en peut dire. La figure des Combattans, tous barbouillés de noir & de rouge, augmente encore l'horreur du combat, & l'on feroit sur ce modele un portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la victoire n'est plus douteuse, les Victorieux se dé-

1721.

May.

Leur manie-
re de combat-
tre.

font d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laisser les autres, dont ils veulent faire des Prisonniers.

Les Sauvages sont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conservent toujours dans l'action même, beaucoup de sang froid. Cependant ils ne se mêlent, & ne combattent en rase campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raison est qu'une victoire teinte du sang des Vainqueurs n'est pas proprement une victoire, & que la gloire du Chef consiste principalement à ramener tout son Monde sain & sauve. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent dans le combat, il se fait entre eux des dialogues assez semblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il se peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de passer un ruisseau, ou de forcer un retranchement, on se dise quelques mots pour se défier, ou pour se rappeler quelqu'autre rencontre semblable.

Leur instinct
pour connoi-
tre les traces
de leurs Enne-
mis;

La guerre se fait presque toujours par surprise, & elle réussit assez ordinairement; car autant que les Sauvages sont accoutumés à négliger les précautions nécessaires pour n'être point surpris, autant sont-ils alertes & habiles pour surprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un instinct, pour connoître si l'on a passé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles sont tournées, par la figure

D'UN V
des piec
tés, ils
Nations
d'avec
qu'il y
en racon
qui ont
nime sur
soupçon
iers il s
tent hors
d'abord,
emporter
faire retr
tes à mej
réserve à

L'usage
Chef du
de bataill
soin de tr
de sa fam
un ovale,
visage. D
sur le tron
avec du ch
ques couler
roglyphiqu
sans peuv
circonstanc
mais encor
la campagn
par toutes
ler; le non
nattes; cel
celui des P
petits Marn

QUE
s'auroient
cherchent
ils veulent

nt intrépi-
e, ils con-
me, beau-
ne se mé-
campagne,
leur raison
des Vain-
ctoire, &
cipalement
sauve. J'ai
ais, qui se
le combat,
ez sembla-
Je ne crois
e la mêlée,
petites ren-
ser un rui-
ent, on se
ou pour se
semblable.
ars par sur-
ement; car
côutumés à
pour n'être
tes & habi-
Peuples ont
blontiers un
a passé par
s plus cour-
r les pierres
s, & par la
par la figure

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 353
des pieds, par la maniere, dont ils sont écar-
tés, ils distinguent, dit-on, les vestiges des
Nations différentes, & ceux des Hommes.
d'avec ceux des Femmes. J'ai lonrems cru
qu'il y avoit de l'exageration dans ce qu'on
en racontoit, mais le rapport de tous ceux,
qui ont vécu avec les Sauvages, est si una-
nime sur cela, que je ne vois aucun lieu d'en
soupçonner la sincerité. Si parmi les Prison-
niers il s'en trouve, que leurs blessures met-
tent hors d'état d'être transportés, on les brûle
d'abord, & comme cela se fait dans le premier
emportement, & qu'on est souvent pressé de
faire retraite, ils en font pour la plupart quit-
tes à meilleur marché, que les autres, qu'on
réserve à un supplice plus lent.

L'usage est parmi quelques Nations, que le
Chef du Parti vainqueur laisse sur le champ
de bataille son Casse-tête, sur lequel il a eu
soin de tracer la marque de sa Nation, celle
de sa famille, & son portrait, c'est-à-dire,
un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au
visage. D'autres peignent toutes ces marques
sur le tronc d'un arbre, ou sur une écorce,
avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quel-
ques couleurs. On y ajoute des caracteres hié-
roglyphiques, par le moyen desquels les pas-
sans peuvent apprendre jusqu'aux moindres
circonstances, non-seulement de l'action,
mais encore de tout ce qui s'est passé pendant
la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti
par toutes les marques, dont je viens de par-
ler; le nombre de ses exploits, par autant de
nattes; celui de ses Soldats, par des lignes;
celui des Prisonniers, qu'il emmene, par de
petits Marmouzets, qui portent un bâton, qu

1721.

May.

Des signes,
qu'on laisse
de la victoire.

1721.

May.

Précautions
pour assurer
la retraite, &
pour garder
les Prison-
niers.

un Chichikoué; celui des Morts, par des figures humaines sans tête, avec des différences, qui sont distinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfants. Mais ce n'est pas toujours si près du lieu, où s'est passé l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être poursuivi, il les place hors de sa route, afin de dépayser ceux, qui le cherchent.

Jusqu'à ce que les Vainqueurs soient en pays de sûreté, ils sont assez de diligence; & de crainte que les Blessés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour sur des Brancarts, ou ils les tirent sur une Traine, si on est en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Prisonniers, & la même chose se pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés; honneur, qui coûte un festin à ceux, qui le reçoivent, & quelque chose plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs: car on invite les Alliés à les *caresser*, & caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal, dont on peut s'aviser, ou le mutiler de manière, qu'il en demeure estropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent assez ces Misérables, & ne souffrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils sont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient; & la nuit ils sont étendus à terre tout nus, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras; & le cou si serrés, qu'ils ne sçauroient remuer, & de longues cordes leur serrent en-

D'UN
tore le
qu'ils
ment f
touché

Qua
taine d
partis,
donner
Nation
entendu
une idé
& du su
bord le
dus, pa
Jeunes
noissanc
me tout
Homme
le détail
mesure q
répète to
l'ont acco
acelamati
vant que

L'Enve
banne, o
ctions, q
Crieur pu
la rencon
leur porte
ne songe
perdus. L
On ne va
entrée dan
assemblée,
s'est passé,

QU'IL
s, par des
es différen-
mmes, les
est pas tou-
té l'action,
and un Parti
e hors de sa
qui le cher-

s soient en
diligence ; &
tardent dans
tour sur des
e Traine, si
ins leurs Ca-
nniers, & la
e fois qu'ils
onneur, qui
ecoivent, &
de chanter,
on invite les
n Prisonnier,
on peut s'avi-
qu'il en de-
des Chefs,
s, & ne sou-
p. Mais rien
e on les gar-
ou & par les
Quand on va
qu'un, qui les
us à terre tout
des crochets
s jambes, les
ne sçauoient
eur ferrent en-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 355
tore les mains & les pieds de telle façon,
qu'ils ne peuvent faire le moindre mouve-
ment sans éveiller les Sauvages, qui sont
touchés sur ces cordes.

Quand les Guerriers sont arrivés à une cer-
taine distance du Village, d'où ils étoient
partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoie
donner avis qu'il est proche. Parmi quelques
Nations, dès que l'Envoyé est à portée d'être
entendu, il fait différens cris, qui donnent
une idée générale des principales aventures,
& du succès de la campagne. Il marque d'a-
bord le nombre des Hommes, qu'on y a per-
dus, par autant de cris de mort. Aussitôt les
Jeunes Gens se détachent pour avoir des con-
noissances plus circonstanciées : souvent mê-
me tout le Village y court, mais un seul
Homme aborde l'Envoyé, apprend de lui tout
le détail des nouvelles, dont il est porteur ; à
mesure que celui-ci lui raconte un fait, il le
répète tout haut en se tournant vers ceux, qui
l'ont accompagné, & ils lui répondent par des
acclamations, ou par des cris lugubres, sui-
vant que la nouvelle est funeste ou agréable.

L'Envoyé est ensuite conduit dans une Ca-
banne, où les Anciens lui font les mêmes que-
ritions, qu'on lui a déjà faites ; après quoi un
Crieur public invite toute la Jeunesse à aller à
la rencontre des Guerriers, & les Femmes à
leur porter des rafraîchissemens. Ailleurs on
ne songe d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a
perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort.
On ne va point au-devant de lui ; mais à son
entrée dans le Village il trouve tout le monde
assemblé, raconte en peu de mots tout ce qui
s'est passé, puis se retire dans sa Cabanne, où

1721.

May.

Comment
on annonce la
victoire dans
les Villages.

1721.

May.

on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'est occupé qu'à pleurer les morts.

Ce terme expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun essuye ses larmes, & il n'est plus question que de se réjouir. Quelque chose d'assez semblable se pratique au retour des Chasseurs : les Femmes, qui sont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles sont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du succès de la Chasse, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui sont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, est à proprement parler le commencement du supplice des Prisonniers : aussi lorsque quelques-uns ont d'abord été destinés à être adoptés, ce qu'il n'est pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a soin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduisent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire les Captifs ignorent lontems quel doit être leur sort, & il en est peu, qui échappent aux premières fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je suis, &c.



D'UN

SE

Premie

des

Cap

C

man

la m

Néga

A l'entr

M

J E su

j'avois e

le Lac E

compton

nuit ; m

de toutes

nouvelle

peu de re

à des Can

ici, & qu

récit, ou

Tous le

mort, &

décidé, s

Madame,

mes, qui

est étonna

qu'elles le

1721.

May.

SEIZIEME LETTRE.

Premiere Réception des Prisonniers. Triomphe des Guerriers. Distribution. qu'on fait des Captifs : Comment on décide de leur sort. & ce qui arrive ensuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui sont destinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.

A l'entrée du Lac Erié, ce 27. May, 1721.

MADAME,

J E suis parti ce matin du Sault de Niagara, j'avois environ sept lieues à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait sans peine. Nous comptons bien de ne pas coucher ici cette nuit ; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forces, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal. Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma dernière.

Tous les Prisonniers, qui sont destinés à la mort, & ceux, dont le sort n'est point encore décidé, sont, comme je vous l'ai déjà dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il est étonnant qu'ils résistent à tous les maux, qu'elles leur souffrir. Si quelqu'une sur-

Premiere ré-
ception des
Prisonniers,

1721.

May.

tout a perdu à la Guerre, ou son Fils, ou son Mari, ou quelqu'autre personne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans passés, qu'elle eût fait cette perte, c'est une furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe sous la main; & l'on n'imagineroit pas jusqu'où sa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ses pieds, si on ne sçavoit pas combien ses Barbares sont ingénieux à prolonger les supplices les plus inouis. Toute la nuit se passe de la sorte au campement des Guerriers.

Triomphe
des Guerriers.

Le lendemain est le jour du triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modestie, & un plus grand désintéressement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord seuls dans le Village, sans aucune marque de victoire, gardant un profond silence, & se retirent dans leurs Cabannes, sans témoigner avoir la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations il n'en est pas de même; le Chef marche à la tête de sa Troupe avec un air de Conquérant; son Lieutenant vient après lui, & il est précédé d'un Crieur, qui est chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers suivent deux à deux, les Prisonniers au milieu, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps presque nud, les bras liés au-dessus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent sans cesse leur Chanson de mort au son du Chichikoué.

Bravades des
Prisonniers.

Ce chant a quelque chose de lugubre & de

D'UN V
fier tout
tout l'ain
vaincu.
sons :
point la
ceux qui
sont moi
pour qui
poir & l
que ne p
jusqu'à l
on les ar
danse & c
faire de b
actions d
qu'ils ont
remarque
vent plus
chent qu'
les Arbitr
sont entre
dent, & l
la maniere
traitemens
fir, que d
Quelque
deux rang
de bâtons
s'ils voulo
Il n'arrive
bent, tant
ble qu'on
fureur con
aux endroi
vie. Dans
arrêter; il l

U E
s, ou son
qui lui
es, qu'elle
qui s'atta-
s la main
rage l'em-
manité, ni
lle lui por-
mort à les
ces Barba-
upplies les
la sorté au

omphes des
ques autres
& un plus
ins ces ren-
d seuls dans
de victoire,
retirent dans
er avoir la
niers. Chez
e même; le
upe avec un
nt vient après
qui est char-
rt. Les Guer-
risonniers au
e visage & les
n d'une main
corps presque
udé, avec une
ent les bouts,
anson de mort
e lugubre & de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 359
fier tout ensemble, & le Captif n'a point du
tout l'air d'un Homme, qui souffre, & qui est
vaincu. Voici à peu près le sens de ces Chan-
sons : « Je suis brave & intrépide, je ne crains
point la mort, ni aucun genre de tortures :
ceux qui les redoutent, sont des lâches, ils
sont moins que des Femmes : la vie n'est rien
pour quiconque a du courage : que le déses-
poir & la rage étouffent tous mes Ennemis :
ce que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang
jusqu'à la dernière goutte ! De tems en tems
on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on
danse & on les fait danser : ils paroissent le
faire de bon cœur, ils racontent les plus belles
actions de leur vie ; ils nomment tous ceux,
qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font sur-tout
remarquer ceux, auxquels les Assistans doi-
vent plus s'intéresser : on diroit qu'ils ne cher-
chent qu'à animer de plus en plus contr'eux
les Arbitres de leur sort. Ces bravades en effet
font entrer en fureur tous ceux, qui les enten-
dent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de
la manière, dont ils reçoivent les plus durs
 traitemens, on diroit que c'est leur faire plai-
sir, que de les tourmenter.

Quelquefois on les oblige de courir entre
deux rangées de Sauvages armés de pierres &
de bâtons, & qui donnent sur eux, comme
s'ils vouloient les assommer du premier coup.
Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y succom-
bent, tant on observe, lors même qu'il sem-
ble qu'on frappe à l'aveugle, & que la seule
fureur conduit le bras, de ne point toucher
aux endroits, où il y auroit du risque pour la
vie. Dans cette marche chacun a droit de les
arrêter; il leur est aussi permis de se défendre,

1721.

May.

Ce qu'on
leur fait souf-
frir à leur en-
trée dans le
Village.

1721.

May.

mais ils ne seroient pas les plus forts. Dès qu'ils sont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle; là on leur coupe un doigt, ou avec les dents, ou avec un méchant couteau, dont on se sert comme d'une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fouette impitoyablement jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude; mais aucun des Guerriers ne met la main sur eux, quoiqu'ils soient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire souffrir, & si on les promène dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, soit de ses Voisins, ou de ses Alliés, qui l'ont souhaité; par-tout ils sont reçus de même.

Distribution
qu'on en fait.

Après ces préludes; on travaille à la répartition des Captifs, & leur sort dépend d'eux, à qui ils sont livrés. Au sortir du Conseil, où on a délibéré de leur sort, un Crieur invite tout le monde à se trouver dans la Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la Guerre, sont ordinairement partagées les Premières. On satisfait ensuite aux engagemens pris avec ceux, dont on a reçu des Coliers; s'il ne se trouve pas assez de Captifs pour tout cela, on y supplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, se parent aux jours de réjouissance. Le reste du tems elles demeurent suspendues à la porte de la Cabanne. Si au contraire

D'UN
contraire
celui de
Village
remplac
trois au
lés, qu
ceroient
quois ne
Prisonni
en dispos
les Mere
leur Sente
de la mo
condamn

Dans q
dépouiller
poser des
quels le C
gés de les
l'exigent;
qu'ils le for
gages, qu'i
les avoit do
leurs intent
pas pour l'o
nombre des
né à la mort
qui ne les at
uns sont adop
diffère plus d
ils entrent da
ils occupent l
ellement l'es
evenus mem
ulté d'aller c
compatriotes.

Tom. V.

DES
forts. Dès
les conduit
out on leur
leur arra-
n doit, ou
at couteau,
n Vieillard
un Enfant
; une Femme
squ'à ce que
mais aucun
eux, quoi-
On ne peut
ssion, qu'ils
, on a toute
i on les pro-
de la même
de ses Alliés,
Sont reçus de
lle à la répar-
rt dépend de
ortir du Con-
rt, un Crieur
er dans la Pla-
ans contesta-
qui ont per-
s à la Guerre,
les Premières.
mens pris avec
ers; s'il ne se
r tout cela, on
dont ceux, à
ux jours de ré-
elles demeurent
abanne. Si au
contraire

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 361
contraire le nombre des Prisonniers excède
celui des Prétendants, on envoie le surplus aux
Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne se
remplace que par un Chef, ou par deux ou
trois autres Esclaves, qui sont toujours brû-
lés, quand bien même ceux, qu'ils rempla-
ceroient, seroient morts de maladie. Les Iro-
quois ne manquent jamais de destiner quelques
Prisonniers pour le Public, & alors le Conseil
en dispose, comme il le juge à propos. Mais
les Meres de Famille peuvent encore casser
leur Sentence, & sont Maîtresses de la vie &
de la mort de ceux mêmes, qui avoient été
condamnés; ou absous par le Conseil.

Dans quelques Nations les Guerriers ne se
dépouillent pas entièrement du droit de dis-
poser des Captifs, & ceux, en faveur des-
quels le Conseil en avoit disposé, sont obli-
gés de les remettre entre leurs mains, s'ils
l'exigent; mais ils le font rarement, & lors-
qu'ils le font, ils sont obligés de rendre les
gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on
les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré
leurs intentions à ce sujet, on ne s'y oppose
pas pour l'ordinaire. En général le plus grand
nombre des Prisonniers de guerre est condam-
né à la mort, ou à un esclavage bien dur, &
qui ne les assure jamais de la vie. Quelques-
uns sont adoptés, & dès-lors leur condition ne
diffère plus de celle des Enfants de la Nation :
ils entrent dans tous les droits de ceux, dont
ils occupent la place, & souvent ils prennent
si bien l'esprit de la Nation, dont ils sont
devenus membres, qu'ils ne font nulle diffi-
culté d'aller en guerre contre leurs propres
compatriotes. Les Iroquois ne se font guères

1721.

May.

Comment
on décide de
leur sort.

1721.

May:

362 JOURNAL HISTORIQUE

soutenus jusqu'ici, que par cette politique : toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils seroient aujourd'hui presque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturaliser une bonne partie de leurs Prisonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé. & pour lors, ou bien ils n'en font pas tellement les Maîtres, qu'ils ne soient tenus de consulter les Chefs du Conseil pour savoir ce qu'ils en feront : ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, celui, à qui on fait présent d'un Esclave, l'envoie chercher par quelqu'un de sa Famille ; il le fait ensuite attacher à la porte de sa Cabanne ; puis il assemble les Chefs du Conseil, à qui il déclare quelle est son intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire, cet avis est conforme à ce qu'il désire. Dans le second cas, le Conseil en remettant le Prisonnier à celui, à qui on l'a destiné, lui dit : Il y a longtemps que nous sommes privés d'un tel, ton Parent, ou ton Ami, & qui étoit le soutien de notre Village. Ou bien, nous regrettons l'esprit d'un Tel, que tu as perdu, & qui par sa sagesse maintenoit la tranquillité publique ; il faut qu'il reparoisse aujourd'hui ; il nous étoit trop cher, & trop précieux, pour différer davantage à le faire revivre ; nous le remettons sur sa Natte en la personne de ce Prisonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus considérés apparemment que les autres, à qui on fait présent d'un Captif sans aucune condi-

d'un
tion,
qu'ils
s'expri
tre les
d'un T
de sa
soit qu
lon de
mettre
de ce C
Dès q
duir à la
commen
suite cha
ses play
pleines d
met tien
a souffert
bille prop
pas plus p
celui, qu
me. Quel
pendant le
le nom de
seulement
mais il con
Parmi le
qui sont de
pas bien m
qu'au mom
ont été adop
times, qu'o
sont effecti
Guerre : la
tr'eux & les
entièrement

UE
olitique :
fini con-
jour d'hui
t eu l'at-
partie de

d'envoyer
s Captifs,
qui n'en
, ou bien
res, qu'ils
fs du Con-
: ou bien
le premier
in Esclave,
de sa Famil-
porte de sa
efs du Con-
a intention,
rdinaire, cet
ire. Dans le
nt le Prison-
né, lui dit :
s privés d'un
& qui étoit le
en, nous re-
u as perdu, &
la tranquillité
e aujourd'hui;
rop précieux,
faire revivre;
en la personne

liers, plus con-
utres, à qui on
aucune condi-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 363
tion, & avec une pleine liberté d'en faire ce
qu'ils jugeront à propos, & le Conseil alors
s'exprime en ces termes, en le remettant en-
tre les mains: » Voici de quoi réparer la perte
d'un Tel, & de nettoyer le cœur de son Pere, ce
de sa Mere, de sa Femme & de ses Enfans; ce
soit que tu-veuilles leur faire boire du bouil-
lon de cette chair, ou que tu aimes mieux re-
mettre le défunt sur sa Natte en la personne
de ce Captif. Tu peux en disposer à ton gré. »
Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le con-
duit à la Cabanne, où il doit demeurer, & on t
commence par lui ôter ses liens. On fait en-
suite chauffer de l'eau pour le laver : on panse
ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes
pleines de Vers, il est bientôt guéri : on n'o-
met rien pour lui faire oublier les maux, qu'il
a soufferts, on lui donne à manger, on l'ha-
bille proprement. En un mot, on ne feroit
pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour
celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'expri-
me. Quelques jours après on fait un festin,
pendant lequel on lui donne solennellement
le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-
seulement il acquiert dès-lors tous les droits,
mais il contracte aussi toutes les obligations.
Parmi les Hurons & les Iroquois, ceux, De ceux,
qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont, qui sont desti-
pas bien moins traités d'abord, & même jus-
qu'au moment de l'exécution, que ceux, qui
ont été adoptés. Il semble que ce soit des vic-
times, qu'on engraisse pour le Sacrifice, & ils
sont effectivement immolés au Dieu de la
Guerre : la seule difference, qu'on met en-
tre eux & les autres, c'est qu'on leur noircit
entièrement le visage. A cela près, on leur

1721.

May.

De l'adop-
tion d'un Cap-
tif.

De ceux,
qui sont desti-
nés au feu.



1741.

May.

fait la meilleure chere, qu'il est possible ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, suivant la Personne, dont ils doivent par leur mort appaiser les mânes : on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reste à vivre. Mais lorsqu'ils sont instruits de leur sort, il les faut bien garder, si on ne veut pas qu'ils s'échappent. Aussi le feu cache-t-on souvent.

Comment
ils reçoivent
l'Arrêt de leur
condamna-
tion.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout est prêt pour l'exécution, ce n'est plus une Mere, c'est une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. » Approche, lui dit-elle, tu vas être apaisée ; je te prépare un Festin, bois à longs traits de ce bouillon, qui va être versé pour toi ; reçois le sacrifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier : il sera brûlé & mis dans la Chaudiere : on lui appliquera les Haches ardentes ; on lui enlèvera la Chevelure ; on boira dans son crâne ; ne fais donc plus de plaintes ; tu seras parfaitement satisfaite. Cette formule, qui est proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la substance, elle est à peu près toujours la même. Un Crieur fait ensuite sortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui, ou de celle, à qui il appartenait, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre survient, qui adresse la parole au Patient, & lui dit : *Mon Frere, prends courage. tu vas être brûlé ; &*

D'UN
il répo
merci
Villag
destine
Ord
les deu
niere,
tour. C
cution
pas de
& on le
que l'on
la derni
fait le r
jours de
ceux q
horre en
souvenir
suis bien
plus éton
bares, n'
tête, qu'
comme i
dernier se
ve l'esprit
un peu de
l'empêche
lité. D'ail
nent, fon
ment, pro
chose de pl
on sçait qu
le desespoir
hardiesse.
Cette esp
pas aussi un

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 365
Il répond froidement : *cela est bien , je te remercie*. Il se fait aussi-tôt un cri dans tout le Village , & le Prisonnier est conduit au lieu destiné à son supplice.

721.

May.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution se fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il se sauve, on ne le lie point, & on le laisse courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la dernière fois sa Chançon de mort, puis il fait le récit de ses prouesses, & presque toujours de la maniere la plus insultante pour ceux qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte ensuite à ne le pas épargner, & à se souvenir qu'il est Homme, & Guerrier. Je suis bien trompé au reste, ou ce qui doit le plus étonner dans ces scenes tragiques & barbares, n'est pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il insulte & qu'il défie ses Bourreaux, comme ils font ordinairement tous jusqu'au dernier soupir; car il y a là une fierté, qui élève l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de la pensée de ce qu'il souffre, & qui l'empêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvemens, qu'ils se donnent, sont diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, & quelque chose de plus, que les cris & les larmes. Enfin on sçait qu'il n'y a point de grace à espérer, & le desespoir donne des forces, & inspire de la hardiesse.

Cette espèce d'insensibilité n'est pourtant Principe de pas aussi universelle, que bien des gens l'ont la barbarie,

1721.

May.

qu'on exerce
en ces occa-
sions.

cru. Il n'est point rare de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Assistans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fussent capables, je crois qu'ils y sont parvenus par degrés, que l'usage les y a accoutumés insensiblement ; que l'envie de voir faire une lâcheté à son Ennemi, les insultes, que les Patients ne cessent point de faire à leurs Bourreaux, le désir de la vengeance, qui est la passion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croyent pas suffisamment assouvie, tandis que le courage de ceux, qui en sont l'objet, n'est point abbatu ; la superstition enfin, y entrent pour beaucoup : car quels excès n'enfante point un faux zèle guidé par tant de passions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui se passe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point sur cela d'uniformité, ni d'autres règles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'est-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Prisonnier avoit été livré, qui s'abstiennent de le tourmenter, au moins est-ce la pratique de plusieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainsi en remontant jusqu'à la tête ; & quelquefois on fait durer le supplice une semaine entière, comme il est arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

D'UN

Les

déjà ét

sont rep

des Enf

fait la g

facteurs

arrive e

qu'il n'

n'est poi

fendre,

rance de

avance l

mourir e

combien

peuvent i

pour gara

foi.

Un Ca

neyouth,

que de se

gea d'une

Jennes Ge

battit l'ont

rir les arme

avoit en t

pris. Par

furent fait

dans une B

naires, qui

nir. Ces P

qu'ils regar

de la grace

rent, & les

peu de jours

mort une fo

ne connoisse

Les moins épargnés sont ceux, qui ayant déjà été pris, & adoptés, ou mis en liberté, sont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bien-facteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'est point exécuté dans une Cabanne, n'est point lié, & qu'il lui est permis de se défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour venger par avance sa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occasions combien de force & de courage ces passions peuvent inspirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'On-neyouth, avoit mieux aimé s'exposer à tout, ^{Capitaine On-neyouth brûlé par les Hurons.} que de se déshonorer par une fuite, qu'il jugea d'une conséquence dangereuse pour les Jeunes Gens, qui étoient sous ses ordres. Il se battoit lontems en Homme, qui vouloit mourir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui furent faits Prisonniers avec lui, on les mena dans une Bourgade, où il y avoit des Missionnaires, qui eurent toute liberté de les entretenir. Ces Peres les trouverent d'une docilité, qu'ils regarderent comme un commencement de la grace de leur conversion ; ils les instruisirent, & les baptiserent : ils furent tous brûlés peu de jours après, & témoignerent jusqu'à la mort une sorte de constance, que les Sauvages ne connoissoient pas encore, & que les Infidèles

1721.

May.

dèles mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ses Ennemis tout le mal, qu'il pourroit, & de reculer sa mort autant qu'il lui seroit possible. On l'avoit fait monter sur une espèce de Théâtre, où l'on commença à le brûler par-tout le corps sans aucun ménagement, & il parut d'abord aussi insensible, que s'il n'eût rien souffert; mais comme il crut appercevoir un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui, donner quelque marque de foiblesse, il en témoigna une très-grande inquiétude, & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience, par l'esperance du bonheur, qui les attendoit dans le Ciel, & il eut la consolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux, qui avoient fait mourir celui-ci, retomberent sur lui, avec tant d'acharnement, qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en pièces. Il n'en parut pas plus ému, & on ne sçavoit plus par où il pouvoit être sensible, lorsqu'un de ses Bourreaux lui cerna tout autour la peau de la tête, & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber sans connoissance, on le crut mort, & chacun se retira. Un moment après il revint de son évanouissement, & ne voyant autour de lui, que le cadavre de son Compagnon, il prend un tison des deux mains, quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées, rappelle ses Bourreaux, & les défie de s'approcher. Sa résolution les effraya, ils poussèrent des cris affreux, s'armerent, les uns de tisons embrasés,

D'UN V
fés, les
fondiren
en Brave
étoit env
il s'en fit
s'étoit se
cantonné
venu le t
mens de
terreur d'
sant appro
brûlé, &
parties de

Un fau
tison, qu
à ses Meu
vous dire
frayeur,
s'être lassé
au milieu d
ne pouvant
fut trompé
le vir, arm
ge, comme
le monde é
l'assurance
rêter: mais
res Cabanne
les jambes,
avant qu'il e
bord les pie
suite sur les
jeta sous un
Alors tout le
pour goûter
Le sang,

anmoins
à ses En-
& de re-
possible.
de Théa-
ar-tout le
il parut
eût rien
cevoir un
toit assez
ue de foi-
de inqui-
voit l'en-
erance du
Ciel, & il
r en Brave

ait mourir
ec tant d'a-
ls alloient
s plus ému,
ouvoit être
x lui cerna
la lui arra-
fit tomber
rt, & cha-
il revint de
t autour de
pagnon, il
uoiqu'il les
rappelle ses
cher. Sa ré-
ent des cris
ons embras-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 369
fés, les autres de fers rougis dans le feu, &
fondirent tous ensemble sur lui : il les reçut
en Brave & les fit reculer. Le feu, dont il
étoit environné lui servoit de retranchement ;
il s'en fit un autre avec les Echelles, dont on
s'étoit servi pour monter sur l'Echafaut, &
cantonné ainsi dans son propre Bucher, de-
venu le théâtre de sa valeur, armé des instru-
mens de son supplice, il fut quelque tems la
terreur d'une Bourgade entiere, personne n'o-
sant approcher d'un Homme plus qu'à demi
brûlé, & à qui le sang découloit de toutes les
parties de son corps.

Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un
tison, qu'on lui lançoit, le livra de nouveau
à ses Meurtriers, & il n'est pas nécessaire de
vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la
frayeur, qu'il venoit de leur causer. Après
s'être lassés de le tourmenter, ils le jetterent
au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent,
ne pouvant se persuader qu'il s'en relevât : on
fut trompé ; lorsqu'on y pensoit le moins, on
le vit, armé de tisons, courir vers le Villa-
ge, comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout
le monde étoit glacé d'effroi, & personne n'eut
l'assurance de se présenter devant lui pour l'ar-
rêter : mais comme il approchoit des premie-
res Cabannes, un bâton, qu'on lui jeta entre
les jambes, le fit tomber, & on fut sur lui,
avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'a-
bord les pieds & les mains, on le roula en-
suite sur les charbons embrasés ; enfin on le
jeta sous un tronc d'Arbre, qui étoit en feu.
Alors tout le Village se rangea autour de lui,
pour goûter le plaisir de le voir brûler.

Le sang, qu'il perdoit, éteignoit presque le

1721.

May.

1721.

May.

Habileté de
ces Peuples
dans leurs Né-
gociations.

teu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de sa part. Il en fit pourtant un dernier , qui épouvanta les moins timides. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux avec un air menaçant & une vigueur , qui écarta les plus proches , plus à la vérité d'étonnement , que de crainte ; car que pouvoit-il leur faire , mutilé comme il étoit ? Dans ce moment les Missionnaires , qui ne l'avoient point perdu de vûe , s'étant approchés , & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles , dont il avoit été si pénétré d'abord ; il rentra en lui-même , & ne parut plus occupé que de son salut. Quelque tems après un Huron le prit à son avantage , & lui coupa la tête.

Cependant , Madame , si ces Peuples font la guerre en Barbares , il faut convenir que dans leurs Traités de paix , & généralement dans toutes leurs négociations , ils font paroître une habileté , & une noblesse de sentimens , qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entr'eux de conquérir , & d'étendre leur domination. Plusieurs Nations mêmes ne connoissent point de domaine proprement dit , & celles , qui ne se sont point éloignées de leur Pays , & qui se regardent comme les Maîtresses de leurs Terres , n'en sont point jalouses jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir , pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquiéter. Il n'est donc question dans leurs Traités , que de se faire des Alliés contre des Ennemis puissans , de mettre fin à une guerre , qui devient onéreuse aux deux Partis , ou plutôt de suspendre les hostilités , car j'ai déjà observé que les guerres sont éternelles parmi les Sauvages

d'un
quand
faut-il
tant qu'
jalousie
Tout
que d'en
est de n
marches
nemi , c
cessité ,
la plus g
ne rabat
affaires d
vais étar
avec qui
mettre fin
Aussi y va
tout ce q
ses Propo
qu'il se t
point rare
que Répon
me hors d
miere surp
suivi , & à
delle violen
prétexte , c
vé à quelq
ou ils avoi
verneur Gé
les Jésuites
bares , quoi
publique , &
dinaires de
jours à la v
ment , ou d

un effort
ier, qui
raina sur
ir mena-
plus pro-
que de
z, mutilé
Mission-
u de vûe,
is devant
at il avoit
i-même,
ut. Quel-
son avan-
uples sont
venir que
éralement
s sont pa-
se de senti-
Nations les
entr'eux de
ation. Plus-
ssent point
les, qui ne
s, & qui se
leurs Ter-
u'à trouver
r, pourvu
qu'ietter. Il
ités, que de
nemis puis-
qui devient
urôt de sus-
bservé que
es Sauvages

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 371
quand elles sont de Nation à Nation. Aussi ne
faut-il pas compter sur un Traité de paix,
tant qu'une des deux Parties peut donner de la
jalousie à l'autre.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même
que d'entrer en négociation, le principal soin
est de ne point paroître faire les premières dé-
marches, ou du moins de persuader à son En-
nemi, que ce n'est ni par crainte, ni par né-
cessité, qu'on les fait; & cela est manié avec
la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire
ne rabat rien de sa fierté, lors même que les
affaires de sa Nation, sont dans le plus mau-
vais état; & il réussit souvent à persuader ceux,
avec qui il traite, qu'il est de leur intérêt de
mettre fin aux hostilités, quoique vainqueurs.
Aussi y va-t'il de tout pour lui, d'y employer
tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si
ses Propositions ne sont pas agréées, il faut
qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est
point rare qu'un coup de Hache soit l'uni-
que Réponse, qu'on lui fait. Il n'est pas mê-
me hors de danger, quand il a évité la pre-
mière surprise, il doit s'attendre à être pour-
suivi, & à être brûlé, s'il est pris, & qu'une
telle violence puisse être colorée de quelque
prétexte, comme de représailles. Cela est arri-
vé à quelques François, chez les Iroquois,
où ils avoient été envoyés de la part du Gou-
verneur Général; & pendant bien des années,
les Jésuites, qui demeuroient parmi ces Bar-
bares, quoiqu'ils y fussent sous la sauve-garde
publique, & en quelque façon, les Agents or-
dinares de la Colonie, se trouvoient tous les
jours à la veille d'être sacrifiés à un ressentiment,
ou d'être les victimes d'une intrigue

1721.
May.

1721.

May.

Enfin il est surprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le désintéressement jusqu'au point que les Guerriers ne se chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'il rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour se venger de leurs Ennemis: il est, dis-je, étonnant de les voir aussi exercés, qu'ils le sont dans le manège de la plus fine politique, & entretenir des Pensionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces sortes de Ministres, une coutume, qui paroît d'abord assez bizarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence: c'est qu'ils ne font jamais aucun fond sur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Pensionnaires, si ceux-ci ne les accompagnent de quelque présent. Ils ont compris sans doute, que pour pouvoir sagement compter sur de pareils avis, il faut, non-seulement que celui, qui les donne, n'ait rien à espérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le seul intérêt du bien public puisse l'y engager, & qu'il ne le fasse pas trop légèrement.

Je suis, &c.



D'UN V

DIX-

Descripti

troit. 1

Ce qu

Comm

de q

ges.

Au For

M A D

Je parti
Erie, après
& quoiqu'
lieux ce jour
& du plus b
en côroyant
cent lieues.
le Sud, elle
plus longue
lieux de lo
geur du Nor
ron. Le non
tion de la La
sur ses bords
ment détrui
Eriés sont n
la Nation d
ment de la q
trouve dans

DIX-SEPTIEME LETTRE.

*Description du Lac Erié. Voyage jusqu'au Dé-
troit. Projet d'un Etablissement en ce lieu-là.
Ce qui l'a fait manquer. Conseil chez le
Commandant du Fort de Pontchartrain,
& de quoi il s'agissoit. Des Jeux des Sauva-
ges.*

Au Fort de Pontchartrain du Déroit, ce
huit Juin, 1721.

MADAME,

JE partis le vint-sept de l'entrée du Lac Description
du Lac Erié.
Erié, après avoir fermé ma dernière Lettre,
& quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois
lieuës ce jour-là, à la faveur d'un bon vent,
& du plus beau tems du monde. La route est
en côtoyant la côte du Nord, & elle est de
cent lieuës. Depuis Niagara, en prenant par
le Sud, elle est beaucoup plus agreable, mais
plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent
lieuës de longueur de l'Est à l'Ouest. Sa lar-
geur du Nord au Sud est de trente, ou envi-
ron. Le nom, qu'il porte, est celui d'une Na-
tion de la Langue Huronne, qui étoit établie
sur ses bords, & que les Iroquois ont entiere-
ment détruite. *Erié* veut dire Chat, & les
Eriés sont nommés dans quelques Relations
la Nation du Chat. Ce nom vient apparem-
ment de la quantité de ces Animaux, qu'on
trouve dans le Pays. Ils sont plus gros que les

1721.

Juin.

De la Côte
Septentrion-
nale.

nôtres, & leurs peaux sont fort estimées. Quelques Cartes modernes ont donné Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Supérieur, & au Lac Michigan.

Le vint-huit je fis dix-neuf lieues, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Rivière*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vint-neuf, & point du tout le trente. Nous nous embarquâmes le lendemain avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Rivière, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fîmes un *Portage* d'environ soixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieues dans le Lac; on la nomme la *Longue Pointe*, elle est fort sablonneuse, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours suivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux assez désagréables, mais de peu de profondeur. Partout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la variété d'un Paysage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le gibier d'eau y foisonne par-tout; je ne vous dirai pas si la Chasse est aussi abondante dans le Bois: mais je sçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuse de Beaufs sauvages.

D'UN VO

Si l'on
fois alors
charmant
belle Fon
campeme
avoir à p
respirer a
vû des p
être tenté
pellois ces
point de
Tentes, é
de tous les
fioient pa
rion, la
dans la p
Combien
de Mamb
soient sou
jour nouve
Maison pro
blée du né
re, jonché
beau tapis
simples & n
rées, & qu
mens souff
mauvais ter
vû, ils n'en
ils reparois
Si je voul
alternatives
j'ai déjà alle
route, sont
n'est point
nous remette

Si l'on voyageoit toujours, comme je faisois alors, avec un Ciel serein, & un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât par-tout des campemens sûrs & agréables, où l'on pût ces Voyages. avoir à peu de frais le plaisir de la Chasse, respirer à son aise un air pur, & jouir de la vue des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient sous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de Chênes me représentoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faisoient souvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle situation à mon choix: une Maison propre & commode, dressée & meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches sur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés simples & naturelles, que l'art n'a point altérées, & qu'il ne sçauroit imiter. Si ces agrémens souffrent quelque interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelque accident imprévu, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoissent.

Si je voulois moraliser, j'ajouterois que ces alternatives de plaisirs & de contretems, que j'ai déjà assez essayés, depuis que je suis en route, sont bien propres à faire sentir qu'il n'est point de genre de vie plus capable de nous remettre sans cesse devant les yeux que

1721.

Juin.

nous sommes sur la terre comme des Pèlerins ; que nous ne pouvons user , qu'en passant , des biens de ce Monde ; qu'il faut peu de choses à l'homme , pour le rendre content , & que nous devons prendre en patience les maux , qui surviennent à la traverse , puisqu'ils passent également , & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance , où nous vivons d'une Providence divine , qui ne se sert point , pour ce mélange de bien & de mal , des passions des Hommes , mais de la vicissitude des Saisons , qu'on peut prévoir , & du caprice des Elemens , auquel on doit s'attendre : par conséquent quelle facilité , & combien d'occasions n'y a-t-on pas de mériter par sa confiance & sa résignation aux volontés de Dieu ? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas ; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier , que la vie , qu'on y mène.

Des Cedres
blancs & rouges.

Le quatrième, nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe , qui court trois lieues Nord & Sud , & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Ouest , mais celui de l'Est n'a sur un terrain sablonneux que des Cedres rouges , assez petits , & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage , que le rouge , dont le bois se casse aisément , & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Buses. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur , mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays , & l'hiver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent.

D'UN VOY

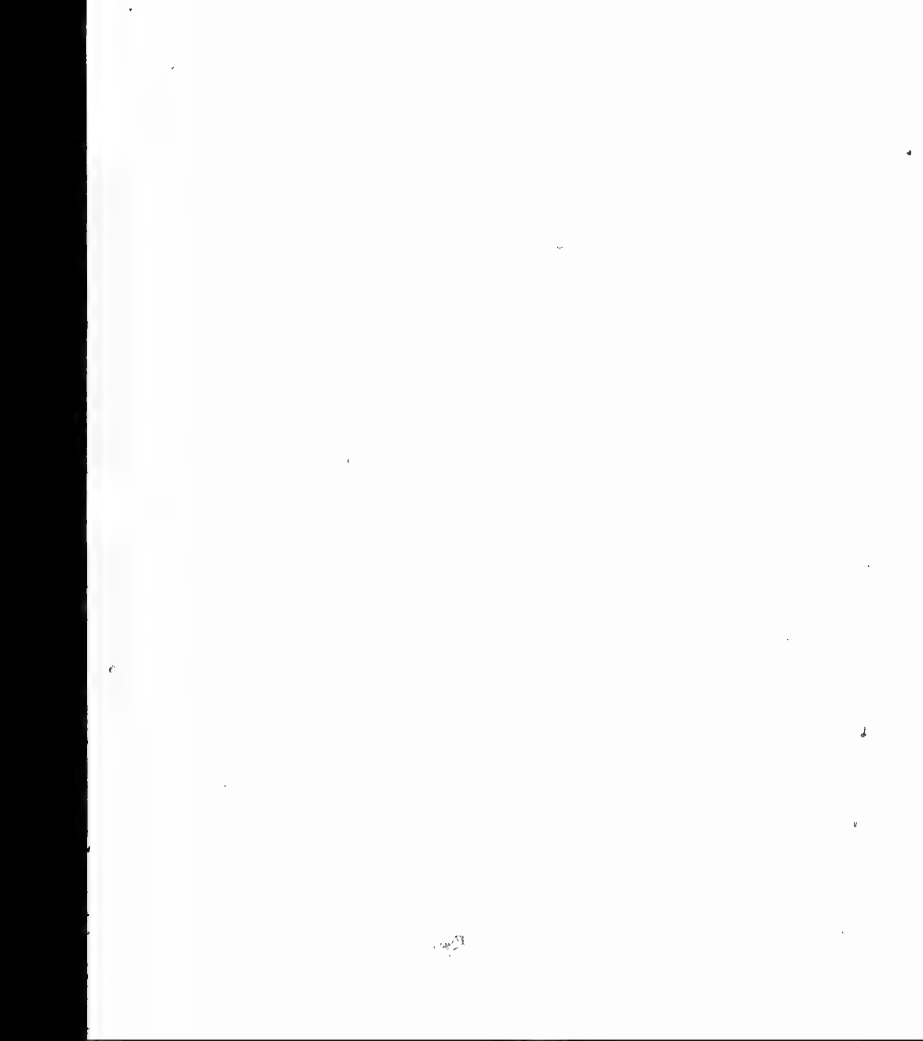
Le cinquième soir , nous deux petites. On les nommes , & on a plies de ces. Nous entrâmes ayant le Soleil nuit au-dessus l'Isle du Bon jusqu'au Détroit de l'Ouest : de l'Isle de Saint lieues , & de prend un peu le Détroit , est entre les quinze Miles demi de la de Sainte Clémentine un Lac , qui lui a donné de long , s'entendroits.

On prétend du Canada , les apparences de ce qui peuteaux , Prairies Ruisseaux , est d'une si belle ment si heure rien désirer de tant pas égal de Grains , n'admirable , &

Le cinquième, vers les quatre heures du soir, nous aperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Îles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Îles des Serpens à Sonnettes*, & on assure qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'air en est infecté. Nous entrâmes dans le Déroit une heure avant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très belle Île, appelée *l'Île du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Déroit, la route ne vaut guères que l'Ouest: depuis l'entrée du Déroit jusqu'à *l'Île de Sainte Claire*, qui est à cinq ou six lieues, & de-là jusqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Est, par le Sud. Ainsi tout le Déroit, qui a trente deux lieues de long, est entre les quarante-deux Degrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au-dessus de l'Île de Sainte Claire, le Déroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu son nom de l'Île, ou qui lui a donné le sien. Il a environ six lieues de long, sur autant de large en quelques endroits.

On prétend que c'est ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut faire un Pays charmant: Côtéaux, Prairies, Campagnes, Bois de Furaye, Ruisseaux, Fontaines, Rivières, tout cela est d'une si bonne qualité, & dans un assortiment si heureux, qu'on ne sçauroit presquer rien désirer de plus. Les Terres n'y sont pourtant pas également bonnes pour toutes sortes de Grains, mais la plupart sont d'une fertilité admirable, & j'en ai vu, qui ont porté dix

De la nature
du Pays.



1721.

Juin.

Des Sauva-
ges établis au-
près du Fort.

huit ans de suite du Froment, sans avoir été fumées. D'ailleurs toutes sont bonnes à quelque chose. Les Isles semblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûe; le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux, l'air pur, & le climat temperé, & fort sain.

Avant que d'arriver au Fort, qui est sur la main gauche, une lieüe au-dessous de l'Isle de Sainte Claire, on trouve sur la même main deux Villages assez nombreux, & qui sont fort proches l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, se sont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & ensuite à Michillimakinac. Le second l'est par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troisième d'Outaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils sont en très-petit nombre, les Hurons le sont tous, mais ils n'ont point de Missionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela se réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, lesquels en demandent depuis lontems (a).

Il y a lontems que la situation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait souhaiter qu'on y fit un Etablissement considérable; il étoit assez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raisons, qu'on ne dit point, l'ont

(a) On leur en a enfin donné un depuis plusieurs années.

D'UN VOYAGE
réduit à très-
ont pas été fa-
procheroit tr
Anglois, qui
Sauvages a
reroient tout
York. 20. C
pas bonnes,
neuf ou dix
de sable; &
glaise si dur
trer; d'où il
rieur des
voit que
des Noyers d
jours le pied
fort tard. Ma
réplique. Il e
Pontchartrain
& que dans le
presque toujou
mêmes Terres
années de sui
il ne faut pas
qui sont excel
sans trop m'él
promenant, c
plus belles Fo
Quant à ce
au Détroit, c
portée de faire
Nord; il n'est
convienne qu
cher les Sauva
chandises, en
olis, & quelq

QUE
sans avoir
t bonnes à
y avoir été
t de la vûe;
issonneux,
fort sain.
ui est sur la
ous de l'Isle
même main
& qui sont
premier est
ntatez, les
erré de côté
Sault Sain-
nakinac. Le
mis. Sur la
n a un troi-
inséparables
is ont obligé
er leur Pays.
i eux, s'il y
sont en très-
t tous, mais
On dit qu'ils
réduit à quel-
nt pas beau-
échent qu'on
ls en deman-

, encore plus
fait souhaiter
onsidérable; il
a quinze ans,
point, l'ont
depuis plusieurs

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 379

réduit à très-peu de choses. Ceux qui ne lui
ont pas été favorables, disent: 10. Qu'il ap-
procheroit trop les Pelleteries du Nord des
Anglois, qui donnant leurs Marchandises aux
Sauvages à meilleur marché que nous, atti-
reroient tout le Commerce dans la Nouvelle
York. 20. Que les Terres du Détroit ne sont
pas bonnes, que toute leur superficie, jusqu'à
neuf ou dix pouces de profondeur, n'est que
de sable; & que sous ce sable, il y a une terre
glaise si dure, que l'eau ne la scauroit péné-
trer; d'où il arrive, que les Plainnes & l'inté-
rieur des Bois, sont toujours noyés; qu'on n'y
voit que de petits Chênes mal tournés, &
des Noyers durs, & que les Arbres ayant tou-
jours le pied dans l'eau, les fruits y mûrissent
fort tard. Mais ces raisons n'ont pas été sans
réplique. Il est vrai qu'aux environs du Fort
Pontchartrain les Terres sont mêlées de sable,
& que dans les Forêts voisines, il y a des fonds
presque toujours pleins d'eau. Cependant ces
mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit
années de suite, sans être jamais fumées, &
il ne faut pas aller bien loin pour en trouver,
qui sont excellentes. Pour ce qui est des Bois,
sans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vu en me
promenant, qui ne le cedent en rien à nos
plus belles Forêts.

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établissant
au Détroit, on mettroit les Anglois trop à
portée de faire le Commerce des Pelleteries du
Nord, il n'est Personne en Canada, qui ne
convienne qu'on ne réussira jamais à empê-
cher les Sauvages de leur porter leurs Mar-
chandises, en quelque lieu qu'ils soient éta-
blis, & quelque précaution qu'on prenne, si

1721.

Juin.

1721.

Juin.

Conseil de
trois Nations
Sauvages
chez le Com-
mandant du
Détroit.

on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois sur cela, Madame, bien des choses à vous dire, mais ces discussions me meneroient trop loin. Nous en causerons quelque jour à loisir.

Le septième de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, assembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écoutèrent tranquillement, & sans l'interrompre; & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient délibérer sur ce qu'il leur avoit proposé, & qu'ils lui feroient réponse dans peu. C'est la coutume de ces Peuples, de ne jamais répondre sur le champ, lorsqu'il s'agit d'affaires de quelque importance. Deux jours après ils se rassemblèrent en plus grand nombre chez le Commandant, qui souhaita que je fusse présent à ce Conseil, avec les Officiers de la Garnison. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roi des Hurons*, & qui est en effet le Chef Héritaire des *Tionnontatez*, lesquels sont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là; mais comme il est encore Mineur, il n'y vint que pour la forme: son Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation: l'honneur de parler pour tous est ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conseil. Le premier coup d'œil de ces Assemblées n'en donne pas une idée bien avantageuse. Imaginez-vous, Madame, une de

D'UN VOYAGE
zaine de Sauvages
accommodés
res, & toutes
peau bordée par
che, & dans
pensent à s'en
laisse échapper
& si on lui répète
marque de discon-
on change bien
le résultat de
Il s'agissoit

verneur Général
étoit de faire
établis au Détroit
d'eau-de-vie,
défendu absolu-
d'engager tous
François, pour
communément ap-
voit fait grâce
& qui recompen-
M. de Tonti
nots par ses In-
lus au long de
Orateur Huron
villages. Il ne
a fait. Il parlait
tant à chaque
l'Interprète,
il venoit de
son air, le savaient
quoiqu'il ne fût
voir quelque chose
il falloit qu'il
ent, puisqu'il

QUE
s les mêmes
la Nouvelle
ne, bien des
discussions me
auferons quel-

toit le lende-
M. de TONTI,
Chefs des trois
lé, pour leur
venoit de re-
il. Ils l'écoute-
l'rompre
Huron lui dit
t délibérer sur
qu'ils lui fe-
la coutume de
répondre sur le
res de quelques
es ils se rassem-
e chez le Com-
je fusse présent
ers de la Garni-
ançois appella-
en effet le Che-
c, lesquels sou-
ce jour-là; ma-
i, il n'y vint q-
i gouverne po-
égent, porta
de la Nation:
us est ordina-
and il s'en trou-
coup d'œil de
ne idée bien av-
adame, une de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 381
zaine de Sauvages presque nuds, les cheveux
accommodés en autant de manieres différen-
tes, & toutes ridicules: quelques-uns un cha-
peau bordé par-dessus, tous la pipe à la bou-
che, & dans la contenance de gens, qui ne
pensent à rien. C'est beaucoup, si quelqu'un
laisse échapper un mot en un quart d'heure,
& si on lui répond par un Monosyllabe. Nulle
marque de distinction, nulle prééance; mais
on change bien de sentiment, lorsqu'on voit
le résultat de leurs Délibérations.

Il s'agissoit ici de deux points, que le Gou-
verneur Général avoit fort à cœur. Le premier
étoit de faire trouver bon aux Villages
établis au Détroit qu'on ne leur vendit plus
d'eau-de-vie, dont le Conseil de Marine avoit
défendu absolument la Traite. Le second étoit
d'engager toutes les Nations à s'unir avec les
Francois, pour détruire les *Outagamis*, com-
munément appelés *les Renards*, auxquels on
avoit fait grace quelques années auparavant,
& qui recommençoient leurs brigandages.
M. de Tonti fit d'abord répéter en peu de
mots par ses Interprètes ce qu'il avoit exposé
plus au long dans la première Assemblée, &
l'Orateur Huron répondit au nom des trois
villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit
au fait. Il parla longtemps, & posément, s'ar-
rétant à chaque article, pour donner moyen
à l'Interprète, d'expliquer en François, ce
qu'il venoit de dire en sa Langue.
Son air, le son de sa voix, & son action,
quoiqu'il ne fit aucun geste, me parurent
avoir quelque chose de noble & d'imposant,
il falloit que ce qu'il disoit fût bien élo-
quent, puisque dépouillé dans la bouche de

1721.

Juin.

1721.

Juin.

l'Interprète, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage; nous en fûmes tous charmés. Je vous avoué même, que quand il auroit parlé deux heures, je ne me serois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de son Discours ne venoient point de l'Interprète, c'est que jamais cet Homme n'eût osé prendre sur soi, tout ce qu'il nous dit. Je fus même un peu surpris, qu'il osât répéter si fidèlement, qu'il faisoit, certaines choses, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICE, Chef & Orateur Poutecouatami, reprit en peu de mots, & d'une manière très-ingénieuse, tout ce que le Premier avoit exposé plus au long, & conclut comme lui. Les Outaouais ne parlèrent point, & purent approuver ce qu'avoient dit les autres.

Quel en fut
le résultat.

La conclusion fut, que les François étoient les Maîtres de ne plus vendre d'eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne se peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en exposant les désordres, qu'a causés cette boisson, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zélé Missionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajouta qu'ils y étoient tellement accoutumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer; d'où il étoit aisé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adresseroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien résoudre, que dans un Conseil Général de toutes les Nations; qui recon-

D'UN VOYAGE
noissent On
les convien
de cette gue
de la peine à
çois; qui l
aider à exte
avoient acco
Alliés, & sa
d'une telle c

Le jour sui
gades Sauvag
& je comme
toutes les M
l'Ayeule de
voir si lonter
Bien des cho
me confirmer
déjà, que d
les seuls obsta
nes Chrétiens
niers ordres d
toutes ces opp
qu'il alloit y
Ceux, qui
lage, m'assur
autres Sauvag
saim. Ce n'es
Terrain, qu
voulussent le
moins le néce
fourniroit une
mande pas un

(a) C'est le nom
es Sauvages donn
souverneur Génér
(b) Les Hurons

QUE
e ordinaire,
e, nous en
ouë même,
eures, je ne
t. Une autre
Discours ne
c'est que ja-
dre sur soi,
ême un peu
ement, qu'il
devoient pas
e Huron eut
rateur Pou-
s, & d'une
que le Pre-
, & conclut
clerent point;
ient dit les
çois étoient
d'eau-de-vie
rès-bien fait
u, & il ne se
, que ce que
ant les défor-
, & le tort,
ns Sauvages.
auroit pas dit
ils y étoient
ne pouvoient
isé de juger,
s'adresseroient
concernoit la
ra, qu'on ne
ns un Conseil
; qui recon-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 383
noissent Ononchio (a) pour leur Pere; qu'el-
les conviendroient sans doute de la nécessité
de cette guerre, mais qu'elles auroient bien
de la peine à se fier une seconde fois aux Fran-
çois; qui les ayant déjà réunies, pour les
aider à exterminer l'Ennemi commun, lui
avoient accordé la paix, sans consulter leurs
Alliés, & sans qu'on pût savoir les raisons
d'une telle conduite.

Le jour suivant j'allai visiter les deux Bour-
gades Sauvages, qui sont voisines du Fort,
& je commençai par les Hurons. Je trouvai
toutes les Matrones, parmi lesquelles étoit
l'Ayeule de Sasterathi, fort affligées de se
voir si longtemps privées des secours spirituels.
Bien des choses, que j'appris en même tems,
me confirmèrent dans la pensée, où j'étois
déjà, que des intérêts particuliers étoient
les seuls obstacles à ce que désiroient ces bon-
nes Chrétiennes. Il faut espérer que les der-
niers ordres du Conseil de la Marine leveront
toutes ces oppositions. M. de Tonti m'assura
qu'il alloit y travailler efficacement. (b).

Ceux, qui m'avoient conduit dans ce Vil-
lage, m'assurèrent que sans les Hurons les
autres Sauvages du Détroit mourroient de
faim. Ce n'est certainement pas la faute du
Terrain, qu'ils occupent; pour peu qu'ils
voulussent le cultiver, ils y trouveroient au
moins le nécessaire: la seule Pêche leur en
fourniroit une bonne partie, & elle ne de-
mande pas un grand travail. Mais depuis

1721.

Juin.

En quelle
disposition.
l'Auteur trou-
ve les Hurons
du Détroit.

(a) C'est le nom, que
les Sauvages donnent au
Gouverneur Général

(b) Les Hurons du Dé-

troit ont enfin obtenu un
Missionnaire, qui a re-
nouveau parmi eux leur
première ferveur.

1721.

Juin.

qu'on leur a fait goûter de l'eau-de-vie, ils ne songent plus qu'à amasser des Pelleteries pour avoir de quoi s'enivrer. Le Huron plus sage, plus industrieux, plus laborieux, plus travaillant, & plus accoutumé à la culture des Terres, pense plus au solide, & par son travail est en état, non-seulement de subsister, sans avoir besoin de personne, mais encore de faire subsister les autres : ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ses bonnes qualités il ne faut pas compter le désintéressement.

Réception,
qu'on lui fait
chez les Pou-
teouatamis.

Je fus encore mieux reçu des Pouteouatamis Infidèles, que des Hurons Chrétiens. Ces Sauvages sont les plus beaux Hommes du Canada, ils sont d'ailleurs d'un naturel fort doux, & nous les avons toujours eu pour Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec une politesse, qui me donna bien aussi bonne opinion de son esprit, que le discours, qu'il nous avoit fait dans le Conseil. Il est véritablement Homme de mérite, & tout-à-fait dans nos intérêts.

En repassant par un Quartier du Village des Hurons, j'aperçus une troupe de ces Sauvages, qui paroissoient fort animés au jeu ; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient au Plat. C'est celui de tous les jeux, qui attache le plus ces Peuples : ils en perdent quelquefois le repos, & en quelque manière la raison : ils y risquent tout ce qu'ils ont, & plusieurs ne se quittent, qu'après s'être mis presque tout nus, & après avoir perdu tout ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en a vu y engager leur liberté pour un tems. Cela prouve bien la passion, car il n'est point d'Homme

d'un Vo-
d'Hommes
berté, qu-

Le jeu d-
des Offsets
nes. Chacun
d'abord pou-
ont la figu-
mais en les
qu'ils étoient
deux princ-
l'autre en bl-
sauter en l'-
table, avec
sont, & qu-
Quand on n-
de jeter en l-
tous en tomb-
celui, qui a
tie est en qua-
gagnés, à m-
de son côté. C-
leur ne donne
fois, mais à t-
En moindre r-
Celui, qui
jouer, le Perda-
est nommé pa-
Car on se part-
Village s'inté-
au Village jou-
ne choisit son
quand il veut,
chose tourne r-
coup. que l'on
décidât, il s'élev-
paroissent com-
Tom. V.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 385
d'Hommes au monde plus jaloux de leur liberté, que nos Sauvages.

Le jeu du *Plat*, qu'on appelle aussi le jeu des *Osselets*, ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun a six ou huit *Osselets*, que je pris d'abord pour des noyaux d'Abricots : ils en ont la figure, & sont de même grandeur : mais en les regardant de près, je m'aperçus qu'ils étoient à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc tirant sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la terre, ou la table, avec un plat rond & creux, où ils sont, & qu'on fait pirouetter auparavant. Quand on n'a point de plat, on se contente de jeter en l'air les *Osselets* avec la main ; si tous en tombant présentent la même couleur, celui, qui a joué, gagne cinq points, la partie est en quarante, & on désaille les points gagnés, à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq *Osselets* d'une même couleur ne donnent qu'un point pour la première fois, mais à la seconde on fait raffe de tout. En moindre nombre on ne gagne rien.

Celui, qui gagne la partie, continue de jouer ; le Perdant cède sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa partie. Car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu : quelquefois même le Village joue contre un autre. Chaque partie choisit son Marqueur, mais il se retire quand il veut, ce qui n'arrive pas quand la chose tourne mal pour les siens. Chaque coup, que l'on joue, surtout si c'est un coup décisif, il s'élève de grands cris : les Joueurs paroissent comme des furies, & les Specta-

1721.

Juin.

Du Jeu du
Plat ou des
Osselets.

Tom. V.

B

1721.

Juin.

386 JOURNAL HISTORIQUE

teurs ne sont pas plus tranquilles. Les uns & les autres sont mille contorsions, apostrophent les Osselets, chargent d'imprécations les Génies de la partie adverse, & tout le Village retentit de hurlements. Si tout cela ne fait pas revenir la chance, les Perdans peuvent remettre la partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Assistance un repas de peu de valeur.

On se prépare ensuite pour retourner au combat, chacun invoque son Génie, & jette en son honneur du tabac dans le feu. On lui demande sur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on se remet au jeu, mais si les Perdans se sont mis dans la tête que ce sont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, & souvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Assistans, du moins ceux, qui sont intéressés au jeu, sont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on se querelle, qu'on se bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occasions, & dans l'ivresse, on peut juger, si à la fin de la partie les uns & les autres ont besoin de repos.

Usage superstitieux de ce jeu pour la guérison des Malades.

Il arrive quelquefois que ces parties de jeu se font par ordonnance du Médecin, ou à la prière d'un Malade; il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre; ce rêve est toujours pris pour un Commandement de quelque Génie; & alors on se prépare au jeu avec un très-grand soin. On s'assemble pendant plusieurs nuits pour s'essayer, & voir qui a la

D'UN V
main plu
on jeûne
continen
favorable
qu'on a e
révées,
bonheur
dans de
Si quelqu
c'est - à -
d'avoir u
plus encl
point de l
le plat. O
bien loin,
mité ne lu
porteroit s

On a sou
trouver à c
est, que le
puissans de
Village H
appeller un
donna le j
Village qu
aussitôt den
agrément:
fini, la Ma
mercimens
disoit-elle,
rien, au co
il faut touj
qu'on a moi
La mauv
de ses Paren
qui avoient

U E.
es uns &
apostro-
phes & tout le
tout cela
s Perdans
main, il
te l'Assis-

ourner au
e, & jette
u. On lui
x. Dès que
mais si les
que ce sont
qui leur ont
ar les chan-
nt ordinai-
vent la nuit
Cependant,
moins ceux,
ans une agi-
èmes, qu'on
i n'arrive ja-
ans ces occa-
at juger, si à
utres ont be-

parties de jeu
ecin, ou à la
our cela qu'un
rêve est tou-
ement de quel-
are au jeu avec
mble pendant
& voir qui a la

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 327
main plus heureuse. On consulte son Génie,
on jeûne, les Personnes mariées gardent la
continence, & le tout pour obtenir un songe
favorable: Tous les matins on raconte ceux,
qu'on a eus, & de toutes les choses, qu'on a
révées, & qu'on s'imagine pouvoir porter
bonheur, on en fait un amas, & on les met
dans de petits sachets, qu'on porte sur soi.
Si quelqu'un a la réputation d'être heureux,
c'est-à-dire, dans le sens de ce Peuple,
d'avoir un Génie familier plus puissant, &
plus enclin à faire du bien, on ne manque
point de le faire approcher de celui, qui tient
le plat. On va même quelquefois le chercher
bien loin, & si la vieillesse, ou quelque infir-
mité ne lui permettoit pas de marcher, on le
porteroit sur ses épaules.

On a souvent pressé les Missionnaires de se
trouver à ces jeux, dans la persuasion où l'on
est, que leurs Génies tutélaires sont les plus
puissans de tous. Il arriva un jour dans un
Village Huron qu'une Malade ayant fait
appeler un Jongleur, ce Charlatan lui or-
donna le jeu du plat, & marqua un autre
Village que le sien pour jouer. Elle envoya
aussitôt demander au Chef de ce Village son
agrément: il fut accordé, on joua, & le jeu
fini, la Malade fit aux Joueurs de grands re-
mercimens de la guérison, qu'ils lui avoient,
disoit-elle, procurée. Il n'en étoit pourtant
rien, au contraire elle étoit plus mal, mais
il faut toujours paroître content, lors même
qu'on a moins sujet de l'être.

La mauvaise humeur de cette Femme &
de ses Parens tomba sur les Missionnaires,
qui avoient refusé d'assister au jeu, quelques

1721.

Juin.

1721.

Juin.

instance, qu'on leur eût faite pour les y engager, & dans le chagrin de leur peu de complaisance en cette occasion, on leur reprocha que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Génies des Sauvages n'avoient plus aucun pouvoir. Ces Religieux ne manquèrent pas de profiter de cet aveu pour faire sentir à ces Infidèles la foiblesse de leurs Divinités, & la supériorité du Dieu des Chrétiens; mais outre que dans ces rencontres il est rare qu'on soit assez bien disposé pour entendre raison, ces Barbares répondent froidement: « Vous avez vos Dieux, & nous avons les nôtres: » c'est un malheur pour nous, qu'ils ne soient pas aussi puissans que les vôtres.

Le Détroit est une des Contrées du Canada, où un Botaniste pourroit faire plus de découvertes. J'ai déjà observé que tout le Canada produit une grande quantité de Simples, qui ont de grandes vertus. On ne doute pas que les neiges n'y contribuent beaucoup, mais il y a ici une variété de terroir, qui jointe à la douceur du Climat, & à la liberté, qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la Terre, parce que le Pays est plus découvert, donne lieu de croire que les Plantes y ont plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'herbe
à la Puce, &
de ses effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernièrement la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre par-tout, & dont la connoissance est des plus nécessaires aux Voyageurs, non pas pour ses bonnes qualités, car je ne lui en ai encore vu attribuer aucune, mais parce qu'on ne sçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'Herbe à la Puce, mais ce nom n'est pas assez expressif pour marquer les effets, qu'elle produit. Ces

B'UN V
effets so
tempéran
en est m
les uns,
qués d'un
quinze jo
gale fore
mangeais
sur d'autr
alors la p
couverte
les mains
point enco
au bout de
Il croît
plein sol,
couleur de
plus petits
lens confits
poison mo
tems un an
sure des Ser
à l'instant s
& immanqu
le Pays cont
jusqu'environ
après quoi
tiers, & mo
cinq ou six l
au Sud-Oues
ries, qui s'é
tout sens, &
prodigieuse d
parlé plus d'u

effets sont plus ou moins sensibles, selon le tempéramment de ceux, qui la touchent : il en est même, sur qui elle ne fait rien : mais les uns, en la regardant seulement, sont attaqués d'une fièvre violente ; qui dure plus de quinze jours, & qui est accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande démangeaison par tout le corps. Elle n'opere sur d'autres, que quand ils la touchent ; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de lépre. On en a vu, qui en avoient les mains toutes perduës. On n'y connoît point encore d'autre remède, que la patience ; au bout de quelque tems tout se dissipe.

Il croît aussi au Détroit des Citronniers en plein sol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils sont plus petits, & d'un goût fade : ils sont excellens confits. La racine de cet Arbre est un poison mortel & très-subtil, & en même tems un antidote souverain contre la morsure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'instant sur la playe : ce remède est prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conserve, dit-on, toute sa beauté jusqu'environ dix lieues dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou six lieues, en tirant vers le Lac Erié au Sud-Ouest, on découvre d'immenses Prairies, qui s'étendent plus de cent lieues en tout sens, & qui nourrissent une quantité prodigieuse de ces Bœufs, dont je vous ai déjà parlé plus d'une fois.

Je suis, &c.

R iij

1721.

Juin.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Plusieurs traits du caractère, des usages, & du Gouvernement des Sauvages.

Au Détroit, ce quatorzième de Juin, 1721.

MADAME,

APRÈS avoir fermé ma dernière Lettre ; & l'avoir remise à une Personne , qui descendoit à Québec , je me dispoisois moi-même à poursuivre mon Voyage , & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin , & par le peu de précautions de ceux , qui me conduisent , me voici de retour au Fort de Pontchartrain , où je crains beaucoup d'être obligé de rester encore plusieurs jours. Ce sont de ces contretems , auxquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens ; ils ne sont jamais pressés , & sont fort négligens à prendre leurs mesures. Mais comme il faut tirer parti de tout , je vais profiter de ce retardement , pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages , & de leur façon de se conduire dans les affaires. Cette connoissance vous mettra plus en état de comprendre bien des choses , que j'aurai occasion de vous dire dans la suite.

Je m'entendrai pourtant le moins que je pourrai sur ce sujet : premierement , parce que tout n'y est pas fort intéressant ; en second lieu , parce que je ne veux rien vous écrire ,

D'UN V
qui ne fo
& qu'il n
dont la si
au moi
soupçon
foi à tout
enfin asse
choses dan
demande u
longue ha
vous dirai
& cela m
suire dans
fera pas di
tout assez
merai mes
instruit.

Il faut c
voit nos Sa
vre en eux
des principe
duite , les m
ils se gouver
ve , n'ont pr
D'ailleurs les
futes , qui le
les vestiges
gieux , qu'ils
a cette Divin
ces , qu'on re
tions les plu
Croyance , &
vent les reme
croit , dans le
à leur conver
tés , qu'on ne

TRE.

ages, &
res.

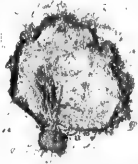
n, 1721.

re Lettre ;
ui descen-
i-même à
embarquai
ai pas été
autions de
i de retour
ains beau-
e plusieurs
auxquels il
Canadiens
fort néglig-
s comme il
profiter de ce
vous entre-
ages, & de
les affaires.
plus en état
que j'aurai
e.
oins que je
ment, parce
ut, en second
vous écrire,

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 391
qui ne soit appuyé sur de bons témoignages ,
& qu'il n'est pas aisé de trouver des personnes ,
dont la sincérité soit hors de toute atteinte ,
au moins d'exagération ; ou qu'on ne puisse
soupçonner d'avoir trop légèrement ajouté
foi à tout ce qu'on leur a débité , ou qui ayent
enfin assez de discernement , pour saisir les
choses dans leur vrai point de vûe ; ce qui
demande un long séjour dans le Pays , & une
longue habitude avec les Habitans. Je ne
vous dirai donc rien de moi sur cet article ,
& cela m'empêchera de mettre beaucoup de
suite dans ce que je dirai : mais il ne vous
sera pas difficile de rassembler , & de faire un
tout assez régulier des traits , dont je passe-
merai mes Lettres , à mesure , que j'en serai
instruit.

Il faut convenir, Madame , que plus on Les Sauva-
voit nos Sauvages de près , & plus on décou- ges du Canada
vre en eux de qualités estimables. La plupart sont plus aises
des principes , qui servent à régler leur con- à convertir ,
duite , les maximes générales , sur lesquelles que les Na-
ils se gouvernent , & le fond de leur caracte- tions les plus
re , n'ont presque rien , qui sente le Barbare. policées.
D'ailleurs les idées , quoiqu'entièrement con-
fuses , qui leur sont restées d'un premier Ette,
les vestiges presque effacés du Culte Reli-
gieux , qu'ils paroissent avoir autrefois rendu
à cette Divinité suprême ; & les foibles tra-
ces , qu'on remarque , jusques dans leurs ac-
tions les plus indifférentes , de l'ancienne
Croyance , & de la Religion primitive , peu-
vent les remettre plus facilement qu'on ne
croit, dans le chemin de la Vérité , & donner
à leur conversion au Christianisme des facilités ,
qu'on ne rencontre pas , ou qui sont

1721.
Juin.



1721.

Juin.

contre-balancées par de plus grands obstacles ; dans les Nations les plus civilisées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas , que la politesse , les lumières , les maximes d'Etat , forment dans celle-ci un attachement & une prévention pour leur fausse croyance ; que toute l'habileté , & tout le zèle des Ouvriers Evangéliques , ont bien de la peine à détruire , qu'il faut que la Grace agisse plus puissamment sur des Infidèles éclairés , que leur présomption aveugle presque toujours , que sur ceux , qui ne lui opposent que des lumières bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plupart des Peuples de ce Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique , dont la forme varie presque à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait son Chef indépendant de tous les autres de la même Nation , & de qui les Sujets dépendent en très-peu de choses , néanmoins il ne se conclut aucune affaire de quelque importance , que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie , les *Sagamos* étoient plus absolus , & il ne paroît pas qu'ils fussent obligés , comme les Chefs le sont presque par-tout ailleurs , de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire , ils étoient une espèce de tribut de leurs Sujets , & ne mettoient nullement leur grandeur , à ne se rien réserver pour eux. Mais il semble , que la dispersion de ces Sauvages Acadiens , & peut-être aussi leur Commerce avec les François , ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de se gouverner , dont *LESCARBOT* & *CHAMPLAIN* sont les seuls , qui nous aient donné quelque détail.

D'UN VO
Plusieurs
les , ou T
à ce qu'il
néanmoins
du moins
première ,
les deux au
de cette Tr
se traite qu
lées , sans
Chef séparé
affaires , qu
Chefs se réun
Tribu porte
tion entière
nom , & don
l'on veut les
trement les
res , si ce n
en fassent sub
Ainsi la M
du *Porc-Epi* :
de l'*Ours* , ou
vient sur cela
leurs Animaux
chaque Bourg
remettent cette
Auteurs des R
d'observer qu
tions , de Trib
maux , il y en
fondement dan
que événement
Hurons *Tionnon*
Tribu , s'appell
du *Petun* , & i

obstacles;
En effet
pas, que
imes d'E-
nement &
croissance;
e des Ou-
la peine à
gisse plus
urés, que
toujours,
t que des

ntinent ont
ocratique,
ni. Car en-
Chef indé-
même Na-
ent en très-
se conclut
tance, que
ie, les Sa-
ne paroît
e les Chefs
de faire des
ontraire, ils
eurs Sujets,
grandeur,
Mais il sem-
uvages Aca-
commerce avec
up de chan-
e se gouver-
PLAIN font
quelque de-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 393

Plusieurs Nations ont chacune trois Famil-
les, ou Tribus principales, aussi anciennes,
à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont
néanmoins une même Souche, & il y en a
du moins une, qui est regardée comme la
premiere, qui a une sorte de prééminence sur
les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux
de cette Tribu; au lieu qu'entr'elles, on ne
se traite que de Cousins. Ces Tribus sont mê-
lées, sans être confonduës, chacune a son
Chef séparé dans chaque Village; & dans les
affaires, qui interessent toute la Nation, ces
Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque
Tribu porte le nom d'un Animal, & la Na-
tion entiere a aussi le sien, dont elle prend le
nom, & dont la figure est sa marque, ou si
l'on veut ses armoiries. On ne signe point au-
trement les Traités, qu'en traçant ces figu-
res, si ce n'est que des raisons particulieres
en fassent substituer d'autres.

Ainsi la Nation Huronne, est la Nation
du *Porc-Epi*: sa premiere Tribu porte le nom
de l'*Ours*, ou du *Chevrenil*, les Auteurs va-
rient sur cela; les deux autres ont pris pour
leurs Animaux le *Loup* & la *Tortue*; enfin
chaque Bourgade a aussi le sien, & c'est appa-
remment cette variété, qui a désorienté les
Auteurs des Relations. D'ailleurs il est bon
d'observer qu'outre ces distinctions de Na-
tions, de Tribus, de Bourgades par les Ani-
maux, il y en a encore d'autres, qui ont leur
fondement dans quelque usage, ou dans quel-
que événement particulier. Par exemple, les
Hurons *Tionnontatez*, qui sont de la premiere
Tribu, s'appellent ordinairement la Nation
du *Petun*, & nous avons un Traité, où ces

I 7 2 I.

Juin.

Division des
Nations en
Tribus.

1721.

Juin.

Observation
sur les noms
des Chefs.

Sauvages, qui étoient alors à Michillimackinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor.

La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette différence néanmoins, que la Famille de la Tortuë y est divisée en deux, qu'on appelle *la grande & la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'est, pour ainsi dire, que de représentation, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulièrement, & qui est comme un titre de dignité. Ainsi l'un est appelé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisième, qui leur est personnel. Mais je croirois assez que cela n'est en usage que dans les Nations, où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui, qui le représente, doit faire un festin & des présents, prononcer l'éloge de son Prédecesseur, & chanter sa chanson. Il y a néanmoins tel nom personnel si célèbre, que nul n'ose se l'approprier, ou qui est du moins fort longtemps sans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle resusciter celui, qui le portoit.

De la Succession & de l'Élection des Chefs.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des festins, accompagnés de danses & de chants.

D'UN VO
Le Chef él
le panégyr
te, & d'in
rons, où c
cession se
qu'à la mo
qui lui suc
à son défa
féminine.
teindre, la
ou de la Na
davantage,

Il faut av
& si le Che
parvenu, o
toute l'autori
du Mineur. E
pas de grand
font toujours
qu'ou ils doiv
me qu'ils prie
commandent
bornes du per
c'est la raison
nement est d'a
sance est plus l
dre qu'il ne dég

Il y a plus,
choisir un Co
Chef, qui doit
avis duquel le
rendre. Ces Co
avoir l'œil su
particulierem
marquer l'emple
a Conseil gén

U E
illimaki-
gure d'un

Animaux ,
être une
anmoins ,
divisée en
petite Tor-
n porte le
s on ne lui
e même du
chaque Vil-
est , pour
ils en ont
articulière-
de dignité.
e , l'autre ,
ont un troi-
s je croirois
dans les Na-
héréditaire.
ont toujours
nouveau Chef,
e représente,
s, prononcer
e chanter la
om personnel
proprier, ou
sans être re-
pelle resusci-

où regne la
é de Chef est
nie de l'Élec-
uit à des fé-
& de chants

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 395
Le Chef élu ne manque aussi jamais de faire
le panégyrique de celui , dont il prend la pla-
ce , & d'invoquer son Génie. Parmi les Hu-
rons , où cette dignité est héréditaire , la suc-
cession se continue par les Femmes , en sorte
qu'à la mort du Chef , ce n'est pas son Fils ,
qui lui succede , mais le Fils de sa Sœur , ou
à son défaut , son plus proche Parent en ligne
féminine. Si toute une Branche vient à s'é-
teindre , la plus noble Matrone de la Tribu ,
ou de la Nation choisit le Sujet , qui lui plaît
davantage , & le déclare Chef.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner , & leur pou-
& si le Chef héréditaire n'y est pas encore voir.
parvenu , on lui donne un Régent , qui a
toute l'autorité , mais qui l'exerce sous le nom
du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent
pas de grandes marques de respect , & s'ils
sont toujours obéis , c'est qu'ils savent jus-
qu'ou ils doivent commander. Il est vrai mé-
me qu'ils prient , ou proposent plutôt qu'ils ne
commandent , & que jamais ils ne sortent des
bornes du peu d'autorité , qu'ils ont. Ainsi
c'est la raison , qui gouverne , & le gouver-
nement est d'autant plus efficace , que l'obéis-
sance est plus libre , & qu'on n'a pas à crain-
dre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Il y a plus , chaque Famille a droit de se Des Assistans
choisir un Conseiller , & un Assistant du ou Conseil-
Chef , qui doit veiller à ses intérêts , & sans
l'avis duquel le Chef ne scauroit rien entre-
prendre. Ces Conseillers sont sur tout obligés
d'avoir l'œil sur le trésor public , & c'est
particulièrement à eux , qu'il appartient d'en
marquer l'emploi. Leur réception se fait dans
le Conseil général , mais on n'en donne point

1721.

Juin.

Du Corps des
Anciens.

avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Ce Corps de Conseillers, ou Assistans, est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu savoir quel est précisément cet âge. Le dernier est des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs
de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déjà commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espèce de Général sans caractère, sans autorité réelle, qui ne peut ni récompenser, ni punir, que ses Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, sans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit: tant il est vrai que parmi des Hommes, qui se conduisent par la raison, & qui sont guidés par l'honneur & le zèle de la Patrie, l'indépendance ne détruit point la subordination, & que souvent l'obéissance libre & volontaire est toujours celle, sur laquelle on peut plus sûrement compter. Au reste les qualités requises pour un Chef de

D'UN
Guerre (s
teressé. J
sans peir
noir ces

Les Fe
tous les l
en excep
où elle
Mais si t
ment con
parlent a
bien qu'e
importan
tout se fa
soient que
dit, Mad
des Huro
pu obteni
est une bo
Femmes s
pourtant a
délibèrent
dans le Co
le résultat
en font le
posé des A
rence que
avec les res
Guerriers
qui est de
rien conclu
Nation ou
miné & ar
qui juge en
Il faut e
Assemblées

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 397
Guerre sont d'être heureux, brave, & désintéressé. Il n'est pas étonnant, qu'on obéisse sans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caractères.

1721.

Juin.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, si on en excepte le Canton Iroquois d'Onneyouth, où elle est alternative entre les deux Sexes. Mais si tel est le droit, la pratique y est rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles sachent, & rarement une affaire importante leur est communiquée, quoique tout se fasse en leur nom, & que les Chefs ne soient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pu obtenir un Missionnaire pour sa Bourgade, est une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes se réduit à bien peu de chose. On m'a pourtant assuré que ce sont encore elles, qui délibèrent les premières sur ce qu'on propose dans le Conseil, & qu'elles donnent ensuite le résultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conseil Général, composé des Anciens; mais il y a bien de l'apparence que tout cela se fait pour la forme & avec les restrictions, que je viens de dire. Les Guerriers consultent aussi entr'eux sur tout ce qui est de leur ressort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intéresse la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conseil des Anciens, qui juge en dernière instance.

Il faut convenir qu'on procède dans ces Assemblées avec une sagesse, une maturité, ces Conseils.

1721,

Juin.

une habileté, je dirai même communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athènes & au Sénat de Rome, dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'est qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes passions, qui ont si souvent altéré la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages sur le bien public. Les Intéressés ne laissent pas de faire jouer bien des ressorts, & d'employer un manège, dont on auroit peine à croire capable des Barbares, pour venir à bout de leurs desseins. Il est encore vrai qu'ils ont tous au souverain degré le grand art de cacher leur marche : mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur sont les principaux mobiles de toutes leurs Entreprises. Ce qu'on ne peut excuser en eux, c'est que le plus souvent ils mettent leur honneur à se venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le seul Christianisme peut bien corriger, & que toute notre politesse & notre Religion ne corrigent pas toujours.

Des
leurs.

Orateurs. Chaque Tribu a son Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guères que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conseils publics, & dans les Assemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteste, ils ont une connoissance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur ministère, & une dextérité à mettre leur bon droit sur tout son avantage, qui ne peut aller plus loin. Sur quelques occasions les Femmes ont aussi des Ora-

D'un Ve
teur, qu
étoit uni

Des Pe
rien, n
n'ont pou
semble
uns avec
naturellen
sans action
de quoj s
que nos S
qu'ils ont
Ce sont de
veller, de
réciproque
des invitati
sur la mor
considérable
té, une att
pacité dign
& elles le
roît; car ce
presque tou
& le motif
qu'un voile
rieux.

La Nation
siècles y fai
quoise. Ses
sur la plupart
cune d'elle n
& de pacifiqu
devenue fort
Mais rien n'a
midable, q
qu'elle soit b

teur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interprète.

1721.

Juin.

Des intérêts de ces Peuples.

Des Peuples, qu'on peut dire ne posséder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point d'ambition de s'étendre, devroient, à première vue, avoir peu de choses à démêler les uns avec les autres. Mais l'esprit de l'Homme naturellement inquiet ne sçauroit demeurer sans action, & il est ingénieux à se procurer de quoi s'occuper. Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages négocient sans cesse, & qu'ils ont toujours quelque affaire sur le tapis. Ce sont des Traités à conclure, ou à renouveler, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la guerre, des complimens sur la mort d'un Chef, ou d'une Personne considérable. Tout cela se fait avec une dignité, une attention, j'ose même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes, & elles le sont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela, ont presque toujours des instructions secrètes, & le motif apparent de leur députation n'est qu'un voile, qui en cache un autre plus sérieux.

La Nation du Canada, qui depuis deux siècles y fait la première figure, est l'Iroquois. Ses succès à la guerre lui ont donné sur la plupart des autres une supériorité, qu'aucune d'elle n'est plus en état de lui disputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle est devenue fort inquiète & fort intrigante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de sa situation, qu'elle sçut bientôt reconnoître, & dont elle

1721.

JUL.

a très-bien sçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres seroient obligés de la ménager, & il est vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etablissement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Persuadée de son côté que si l'une de ces deux Nations prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé le secret de balancer leurs succès, & si l'on fait réflexion que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille Combattans, & que depuis longtems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y suppléer que par beaucoup d'habileté & d'adresse.

Du gouver-
nement des
Villages.

Pour ce qui est des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduisent à très-peu de choses, & sont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement jusques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque peu importante qu'elle soit, est longtems en délibération: tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne se décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait sous main quelque présent à un Ancien pour s'assurer de son suffrage, on est sûr de l'obtenir, dès que le présent est accepté. Il est presque inouï qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette sorte, mais il ne le prend pas aisément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les jeunes Gens entrent de bonne heure en connoissance des affaires, ce qui

D'UN VO

les rend les
sommes en
leur prem
leur inspi
soin de for
ne puisse s

Le plus
c'est qu'il
minelle pa
défaut n'a
tes, qu'il a
de nos passi
désordres,
Civile, c'e
que point d
gent point
fort peu du

On peut e
la maniere,
ils ne sçaven
tant qu'ils s
point de raiso
dans le princ
le Jugement
pouvoir raiso
maîtres de le
vent répondre
maximes, ju
yvrognes, sa
de les blesser
disent-ils, q
ridicule de ce
qu'ils font.

En un mot
tément conva
libre, qu'aucu

les rend sérieux & mûrs, dans un âge, où nous sommes encore enfans ; cela les intéresse des leur première jeunesse au bien public, & leur inspire une émulation, qu'on a grand soin de fomenter, & dont il n'est rien, qu'on ne puisse se promettre.

1721.

Ju. n.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'est qu'il n'y a presque point de Justice Criminelle parmi ces Peuples ; à la vérité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes suites, qu'il auroit parmi nous ; le grand ressort de nos passions, & la source principale des désordres, qui troublent le plus la Société Civile, c'est-à-dire, l'intérêt, n'ayant presque point de force sur des Gens, qui ne songent point à thésauriser, & s'embarrassent fort peu du lendemain.

Ses défauts ;

On peut encore leur reprocher avec justice la manière, dont ils élèvent leurs Enfans : ils ne savent ce que c'est, que de les châtier ; tant qu'ils sont petits, on dit qu'ils n'ont point de raison, & les Sauvages ne sont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement ; quand ils sont dans un âge à pouvoir raisonner, on prétend qu'ils sont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à personne. On pousse ces deux maximes, jusqu'à se laisser maltraiter par des yvrognes, sans même se défendre, de peur de les blesser : *Pourquoi leur faire du mal*, disent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, *ils ne savent ce qu'ils font*.

En un mot, ces Américains sont parfaitement convaincus, que l'Homme est né libre, qu'aucune Puissance sur la Terre n'a

402 JOURNAL HISTORIQUE

droit d'attenter à sa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de sa perte. On a même eu bien de la peine à détromper sur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre, que par une suite de la corruption de notre nature, qui est l'effet du péché, la liberté effrenée de faire le mal diffère peu d'une espèce de nécessité de le commettre, vu la force du penchant, qui nous y porte; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre première liberté, en paroissant nous la ravir. Heureusement pour eux, l'expérience ne leur fait pas sentir sur bien des articles essentiels toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoissances étant plus bornées que les nôtres, leurs desirs le sont aussi davantage: réduits au simple nécessaire, auquel la Providence a suffisamment pourvu, à peine ont-ils l'idée du superflu.

Après tout, c'est un grand désordre que cette tolérance, & cette impunité; c'en est un aussi, que ce défaut de subordination, qui se remarque dans le Public, & encore plus dans le Domestique, où chacun fait ce qu'il veut; où le Pere, la Mere, & les Enfants vivent souvent comme des personnes rassemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entr'eux; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, sans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que si c'étoient des Etrangers; où les Enfants sont élevés dans une indépendance entière; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la nature, ni les plus indispensables devoirs de la Société.

D'UN VOYAGE

Si dans les contrées vernées, & la Religion to quelquefois rent l'hum & les Loix que le crim suivi du ch Nation, qu ricide même il encore plu nité est une & qui sent ourtant en dont je parle l'esprit de no Non-seule Personne, q n'est point r doit pas être core, qu'il e défendre con Enfant; bien n'y va point d risque d'être e s'il est possible Sauvage en tui étoit yvre, & l'être, quand coups, on se r le mort; c Meurtier ne s S'il étoit de sa qu'il avoit de b cette extrémi avoit point,

Si dans les Nations les plus sagement gouvernées, & qui sont retenues par le frein d'une Religion toute sainte, on ne laisse pas de voir quelquefois de ces Monstres, qui deshonnorent l'humanité, ils y font du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'est que le crime d'un Particulier, quand il est suivi du châtiment, devient le crime de la Nation, qui le laisse impuni, comme le parricide même l'est, parmi les Sauvages; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'est, cette impunité est une tache, que rien ne peut laver, & qui sent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quelques exceptions, dont je parlerai bientôt; mais en général, l'esprit de nos Sauvages est tel.

Non-seulement ils sont persuadés qu'une Personne, qui n'est pas en son bon sens, ^{Principes, sur quoi elle est établie.} n'est point répréhensible, ou du moins ne doit pas être punie; mais ils s'imaginent encore, qu'il est indigne d'un Homme, de se défendre contre une Femme, ou contre un Enfant; bien entendu apparemment, lorsqu'il n'y va point de la vie; ou qu'il n'y a point de risque d'être estropié, encore prend-on alors, s'il est possible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tue un autre de sa Cabanne, s'il étoit ivre, & souvent fait-on semblant de s'en fâcher, quand on veut faire de semblables coups, on se contente de plaindre & de pleurer le mort; c'est un malheur, dit-on, le Meurtrier ne sçavoit pas ce qu'il faisoit. S'il étoit de sang froid, on suppose aisément, qu'il avoit de bonnes raisons, pour en venir à cette extrémité. S'il est évident qu'il n'en avoit point, c'est à ceux de sa Cabanne,

1721.

Juin.

comme les seuls intéressés, à le châtier; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'est sans aucune forme de Justice; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particulier; quelquefois un Chef sera bien aise de profiter de l'occasion de se défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'est point puni d'une manière, qui satisfasse à la Justice, & qui établisse la sûreté & la tranquillité publiques.

Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabannes, auroit cependant toujours des suites fâcheuses, souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combustion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'est pourquoi dans ces rencontres le Conseil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'est ordinairement le Public, qui fait les présens, & toutes les démarches nécessaires auprès de la Famille offensée. La prompt punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & si les Parens du Mort peuvent l'avoir en leur Puissance, il leur est permis d'en faire ce qu'ils veulent; mais la Cabanne croit qu'il n'est pas de son honneur de le sacrifier, & souvent le Village, ou la Nation ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle manière les Hurons punissent l'Assassinat.

J'ai lu dans une Lettre du P. de Brebeuf, qui a longtemps vécu parmi les Hurons; que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les assassins en cette manière. Ils étendoient le corps mort sur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de se tenir plusieurs jours de suite immédiatement

d'ON VOY
au-dessous,
loit de ce C
mais encore
auprès de l
considérable
il n'obtient d
Mais le M
faisoit par a
seulement p
Intéressés, q
en leur puiss
Quoiqu'il

parmi tous
les Parens d'u
c'est de le re
Guerre; alors
adopté: A en
funt, & fait
occupe la pla
crimes odieux
de mort, du m
tels sont les M

Quiconque
sûreté nulle pa
quand on s'est
tion, pour l'ob
après quoi il e
Personniers de
paravant le con
n'oseroit le ret
assommés, ava
à peu près de n
leurs Familles,
Famille même,
Parmi les Hu
dérober, & q

au-dessous, & de recevoir tout ce qui décou-
loit de ce Cadavre, non-seulement sur soi,
mais encore sur son manger, qu'on mettoit
auprès de lui, à moins que par un présent
considérable, fait à la Cabanne du Deffunt,
il n'obtient de garantir ses vivres de ce poison.
Mais le Missionnaire ne dit point, si cela se
faisoit par autorité publique, ou si c'étoit
seulement une représaille, dont usoient les
Intéressés, quand ils pouvoient avoir l'Assassin
en leur puissance.

Quoiqu'il en soit, le moyen le plus usité
parmi tous les Sauvages pour dédommager
les Parens d'un Homme, qui a été assassiné,
c'est de le remplacer par un Prisonnier de
Guerre; alors ce Captif est presque toujours
adopté: il entre dans tous les droits du Dé-
funt, & fait bientôt oublier celui, dont il
occupe la place. Il est néanmoins quelques
crimes odieux, qui sont sur le champ punis
de mort, du moins parmi quelques Nations,
tels sont les Maléfices.

Quiconque en est soupçonné, n'est en
sûreté nulle part; on lui fait même subir,
quand on s'est saisi de lui, une sorte de ques-
tion, pour l'obliger à nommer ses Complices,
après quoi il est condamné au supplice des
Prisonniers de Guerre; mais on demande au-
paravant le consentement de sa Famille, qui
n'oseroit le refuser. Les moins criminels sont
assommés, avant que d'être brûlés. On traite
à peu près de même ceux, qui deshonnorent
leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'est la
Famille même, qui en fait justice.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins
à dérober, & qui le faisoient avec une dex-
tresse, pour les chos-
trouvées,

Reglement

pour les chos-
trouvées,

1721.

Juin.

terité, dont nos plus habiles Filoux se feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit decouvert le Voleur, non-seulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout ce qui étoit dans sa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. D'ailleurs, pour éviter toutes les contestations, qui pouvoient naître à ce sujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute chose trouvée, n'y eût-il qu'un instant, qu'elle eût été perdue, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvu que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déjà réclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la supercherie de la part du Premier, on l'obligeoit de restituer; ce qui occasionnoit quelquefois des dissensions assez difficiles à terminer: voici un trait assez singulier en ce genre.

Trait singulier à l'occasion d'une chose trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un collier de Porcelaine, qui valoit environ dix écus de notre monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermée dans un petit sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit suspendu son sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en aperçut, & qui avoit grande envie de lui escamoter son collier, crut l'occasion favorable de s'en saisir, sans qu'on pût l'accuser de vol: elle ne le perdit point de vue, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant passée dans le Champ voisin, elle courut à l'Arbre, prit le sac, & se mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourna la tête, & dit que ce sac lui appartenait.

D'UN VOY
que c'est ell
qu'elle ne l'a
intention é
travail; sa
pas des inter
Champ, san
censée l'avo

Après bien
Femmes, qu
mot desoblig
un Arbitre,
dont voici qu
dans la rigue
celle, qui l'a
sont telles, q
être taxée d'a
celle, qui le r
que petit prés
penser de lui f
cerent à ce Jug
que la crainte
autant de pouv
qu'en auroit la
général ces Pe
plus par les prin
autre motif.

Ce que je v
vous en donner
dit plus haut qu
d'un meurtre, le
soumissions pour
thager les Intér
cela même a plu
désordres, que les
n'est pourtant plu
sactions content

que c'est elle, qui l'a suspendu à un Arbre, qu'elle ne l'a ni perdu, ni oublié, & que son intention étoit de le reprendre à la fin de son travail; sa Partie lui répond, qu'on ne juge pas des intentions, & qu'étant sortie de son Champ, sans avoir repris son sac, elle étoit censée l'avoir oublié.

Après bien des contestations entre ces deux Femmes, qui ne se dirent pourtant pas un mot déobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont voici quelle fut la décision: « A juger dans la rigueur, dit-il, le sac appartient à celle, qui l'a trouvée; mais les circonstances sont telles, qu'à cette Femme ne veut pas être taxée d'avarice, elle le doit rendre à celle, qui le réclame, & se contenter de quel que petit présent, que celle-ci ne peut se dispenser de lui faire. » Les deux Parties acquiescent à ce Jugement; & il est bon d'observer que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir sur l'esprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtimement, & qu'en général ces Peuples se conduisent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Ce que je vais vous ajouter, Madame, Combien les Sauvages sont sensibles au point d'honneur, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les suites d'un meurtre, le Public se charge de faire les soumissions pour les coupables, & de dédommager les Intéressés; croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces désordres, que les Loix les plus sévères? Rien n'est pourtant plus vrai: car comme ces satisfactions coûtent beaucoup à des Hommes,

1721.

Juin.

dont la fierté passe tout ce qu'on en peut dire ; le Criminel est plus sensible à la peine, où il voit le Public à son sujet, qu'il ne le seroit à la sienne propre, & le zèle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puissamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des supplices.

D'ailleurs il est certain que l'impunité n'a pas toujours régné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis. & nos premiers Missionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils sçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui deshonoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le sang du Coupable. Le Pere de Brebeuf apperçut un jour un jeune Huron, qui assommoit une Fille, il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette violence. » C'est ma Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a volé, » je veux expier par sa mort l' affront, qu'elle m'a fait, & à toute notre Famille » On me demande ma Lettre, & je finis en vous assurant que je suis, &c.



LETTRE

QUE
peut dire ;
ine, où il
le seroit à
onneur de
issamment
e la crainte

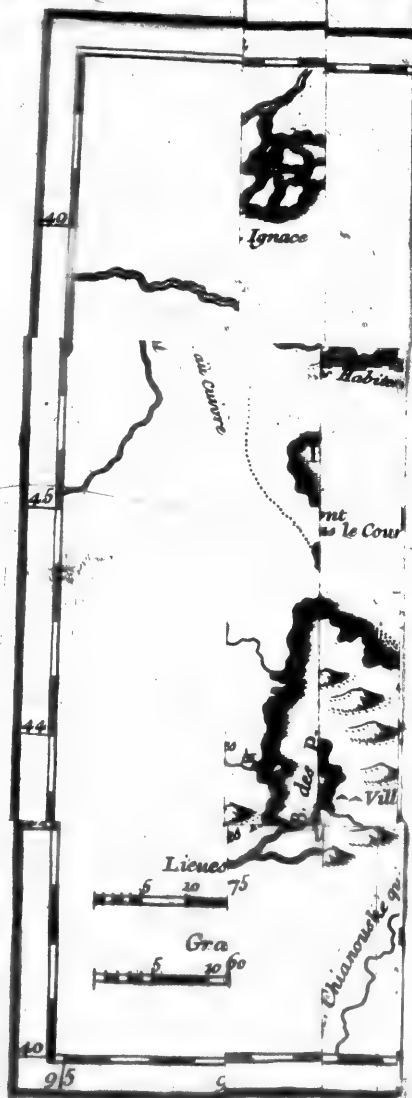
punité n'a
tant qu'elle
issionnaires
l'ancienne
nt réprimer
a toujours
i deshono-
oit en droit
du Coupa-
un jour un
e Fille ; il
demande ce
» C'est ma
lle a volé,
ont, qu'elle
e » On me
n vous assu-

LETTRE



Ce Canton est entièrement inconnu





D'UN VOY

DIX-N

Voyage du
cription de

A Michil

MAD

CE fut le
partis enfin
train du Dés
Soleil. A pe
orage accom
contraignit
& nous pass
le lendemain
traverser le
verse n'est co
Pays me par
chemin on l
qui a bien un
chure ; on l'a
parce que des
fugierent per
la droite ; &
autre , dont l
qu'on remon
contrer aucu
les Rivières
son nom.

La route d
Tom. V.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Voyage du Détroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.

A Michillimakinac, ce 30. Juin, 1721.

MADAME,

CE fut le dix-huitième de ce mois, que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Détroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë, qu'un orage accompagné d'un déluge de pluie, me contraignit de gagner la Terre bien mouillé, & nous passâmes la nuit fort mal à notre aise : le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverser le Lac de Sainte Claire, cette traverse n'est cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laisse sur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à son embouchure ; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugièrent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & presque vis-à-vis il y en a une autre, dont l'entrée est une fois plus large, & qu'on remonte quatre vint lieuës sans rencontrer aucun Rapide, ce qui est rare dans les Rivières de ce Pays : on n'a pu me dire son nom.

La route depuis le Fort du Détroit jusqu'à
Tom. V.

1721.

Juin.

la fin de la traversée, est Est-Nord-Est : de-là on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud pendant quatre lieues, au bout desquelles on trouve à main droite un Village de Mississaguez, placé sur un terrain fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable situation, qui se puisse voir. De-là jusqu'au Lac Huron, on compte douze lieues, & le Pays est toujours charmant. C'est un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, séparées par de belles Prairies, & semé d'Isles, dont quelques-unes sont assez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Est, & à l'entrée du Lac Huron la route est au Nord pendant douze autres lieues.

Soin, que
les jeunes Sau-
vages pren-
nent de se pa-
ger,

En faisant la traversée du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & sur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le passage, qu'il me demandoit : mais il ne me fut que d'un médiocre secours. En récompense il me divertit beaucoup, jusqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva sur notre tête, commença à m'inquiéter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à sa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prit son miroir, pour voir si le mouvement de ses bras n'avoit rien dérangé dans l'économie de son ajustement, ou si la sueur n'avoit pas altéré les traits, qu'il s'étoit formés sur son visage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne sçai s'il esperoit d'arriver au Village des Mississaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête, mais nous ne pûmes par-

D'UN V
aller si lo
chions p
traverse
Sauvage
de ce cor
lent aisé
il prétend
sa beauté
avoir bien
son natu
l'avois tr
bizarre aff
tant coût
peindre le
tout les j
cette paru
demie jour
pour aller
& qui s'en
d'eux-mêm
un mot.

Nous en
unième ver
y eûmes d'a
de l'Esturge
Tonnerre,
se contenta
qu'à près de
mais le vint
nous empêch
notre Canot
ment, parce
de Roche, c
convert d'un
coup loin au
nos Canadiers

ORIQUE

Nord-Est : de-là
squ'au Sud pen-
desquelles on
age de Missisa-
rtille, à l'entrée
s la plus agréa-
oir. De-là jus-
e-douze lieuës,
mant. C'est un
deau, bordé de
es par de belles
dont quelques-
fait toujours le
l'entrée du Lac
pendant douze

Lac de Sainte
canot un jeune
& sur les bras
en lui accordant
oit : mais il ne
ours. En recom-
jusqu'à ce qu'un
ète, commença
me s'étoit mis
nbarquer, & il
viron, qu'il ne
le mouvement
é dans l'écono-
la sueur n'avoit
roit formés sur
les autres cou-

river au Village
, pour s'y trou-
s ne pûmes pa-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 411
aller si loin. L'orage creva, comme nous tou-
chions presque à une Isle, où se termine la
traverse du Lac, & il fallut y rester. Le jeune
Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté
de ce contretems, car ces Gens-là se conso-
lent aisément de tout. Peut-être aussi n'avoit-
il prétendu que se montrer à nous dans toute
sa beauté ; mais si c'étoit là son dessein, il
avoit bien perdu sa peine, je l'avois vû dans
son naturel peu de jours auparavant, & je
l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce
bisarre assortiment de couleurs, qui lui avoit
tant coûté. On voit ici peu de Femmes se
peindre le visage, mais les Hommes, & sur-
tout les jeunes Gens, sont fort curieux de
cette parure ; il y en a, qui employent une
demi-journée à se farder ainsi, uniquement
pour aller de porte en porte se faire regarder,
& qui s'en retournent ensuite fort contens
d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit
un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vingt-
unième vers les dix heures du matin, & nous
y eûmes d'abord le divertissement de la Pêche
de l'Esturgeon. Le lendemain, malgré le
Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui
se contenta de nous menacer, j'avançai jus-
qu'à près de vingt-cinq lieuës dans le Lac,
mais le vingt-troisième une brume épaisse, qui
nous empêchoit de voir à quatre pas devant
notre Canot, nous obligea d'aller plus lente-
ment, parce que nous navigions sur un Banc
de Roche, qui en bien des endroits n'est pas
couvert d'un demi-pied d'Eau : il s'étend beau-
coup loin au large, & il a dix lieuës de long :
nos Canadiens l'ont appelé *les Pays Plats*.

S ij

1721.

Juin.

1721.

Juin.

Situation de
Michillima-
kinac.

Le jour suivant nous gagnâmes la *Baye du Saguinam*, laquelle a cinq ou six lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on assure être un très-beau Pays. De-là jusqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chasse. Dix lieues au-dessus de la Baye du Saguinam on aperçoit deux Rivières assez grandes à une lieue l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieues plus loin l'*Anse au Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, & assez peu de profondeur.

Michillimakinac (a) est par les quarante-deux degrés trente minutes de latitude Nord, sur la route, qui est de cent lieues depuis la Rivière du Détroit, en côtoyant la Rivière Occidentale du Lac Huron, vaut presque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poste, qui est bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & surtout les Hurons. Plusieurs Outaouais les y ont suivis. D'autres se sont dispersés dans les *Iles du Castor*, il n'en reste plus ici qu'un médiocre Village, où il se fait néanmoins encore un assez grand commerce de Pelletteries, parce que c'est le passage, ou le rendez-vous de quantité de Nations Sauvages.

On y a conservé le Fort, & la Maison des Missionnaires, qui n'y sont pas présentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais; mais la Cou-

(a) Quelques-uns prononcent *Missillimakinac*, ce qui a trompé M. de LA

MARTINIERE, lequel a fait deux endroits diffé-

D'UN V
Juge leur
faux
cer leur
rendent e
puis l'Eta
sion des
sieurs Na
mé d'app
route de
Bourbon
glois; ma
prévoir c
étions en

La situ
avantageu
entre trois
trois cent
grande Ba
ron, qui
conférence
le Lac Sup
trois sont
Barques, &
que par un
d'eau, pour
encore nav
Lac Erié,
n'y a de co
& le Lac
vint-deux
mais ces R
nots, de v
tout ce qu'o
Ce Lac a
à l'Ouest, &
de largeur

IQUE
es la *Baye du*
ix lieuës d'ou-
eur. Les Ou-
fond de cette
rès-beau Pays.
e on ne voit
mauvais Bois,
au-dessus de la
deux Rivières
de l'autre, &
l'*Anse au Ton-*
rture, & assez

les quarante-
latitude Nord,
lieuës depuis la
t la Rivè Occi-
esque le Nord.
Poste, qui est
e la Motte Ca-
neilleure partie
etablis, & sur-
raouais les y ont
és dans les *Iles*
ei qu'un médi-
moins encore un
lleteries, parce
rendez-vous de

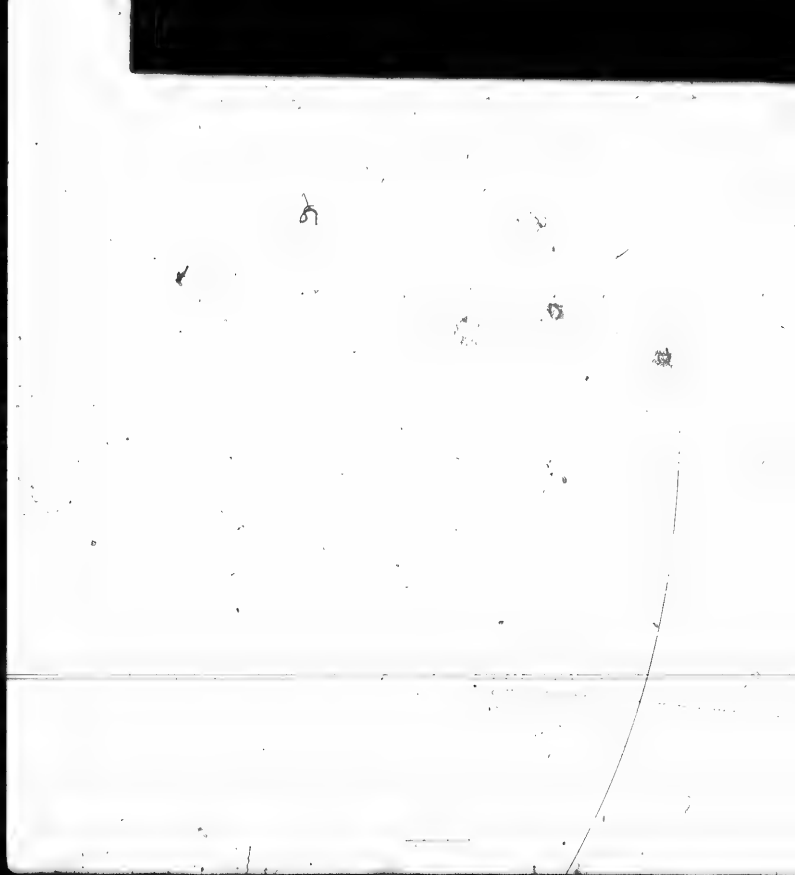
& la Maison de
as présentement
trouvé beaucoup
is; mais la Cou-

INIÈRE, lequel
eux endroits dis-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 413
juge leur présence nécessaire dans un lieu, où il
faudroit souvent traiter avec nos Alliés, pour exer-
cer leur ministère auprès des François, qui s'y
rendent en grand nombre. On m'assure que de-
puis l'Etablissement du Détroit, & la disper-
sion des Sauvages, qu'il a occasionnée, plu-
sieurs Nations du Nord, qui avoient accoutu-
mé d'apporter ici leurs Pelleteries, ont pris la
route de la Baye d'Hudson par la Rivière
Bourbon & y vont commercer avec les An-
glois; mais M. de la Motte n'avoit garde de
prévoir cet inconvénient, puisqu'alors nous
étions en possession de la Baye d'Hudson.

La situation de Michillimakinac est très-
avantageuse pour le commerce. Ce Poste est
entre trois grands Lacs; le *Michigan*, qui a
trois cent lieuës de circuit, sans parler de la
grande Baye, qui s'y décharge: le Lac *Hu-*
ron, qui a trois cent cinquante lieuës de cir-
conférence, & qui est en forme de triangle; &
le Lac *Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous
trois sont navigables pour les plus grandes
Barques, & les deux premiers ne sont séparés,
que par un petit Détroit, lequel a aussi assez
d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent
encore naviguer sans obstacle, dans tout le
Lac *Erié*, jusqu'à *Niagara*. Il est vrai qu'il
n'y a de communication entre le Lac *Huron*,
& le Lac *Supérieur*, que par un Canal de
vint-deux lieuës, fort embarrassé de Rapides;
mais ces Rapides n'empêchent point les Ca-
nots, de venir décharger à Michillimakinac.
tout ce qu'on peut tirer du Lac *Supérieur*.

Ce Lac a deux cent lieuës de long de l'Est Description
à l'Ouest, & en plusieurs endroits quatre-vint du Lac *Supé-*
de largeur du Nord au Sud. Toute la Côte rieur.









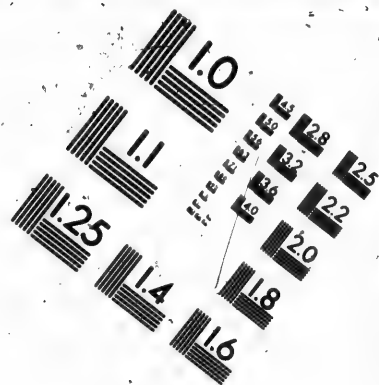
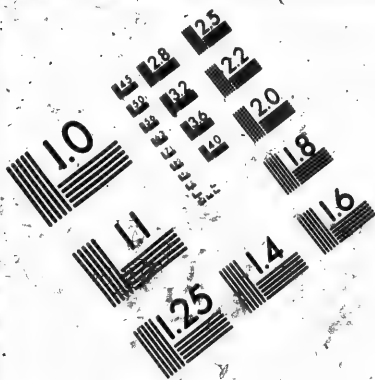
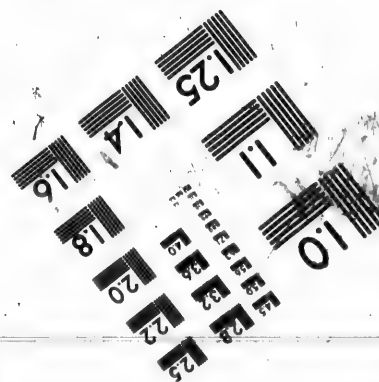
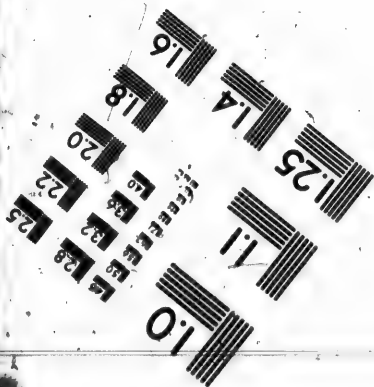
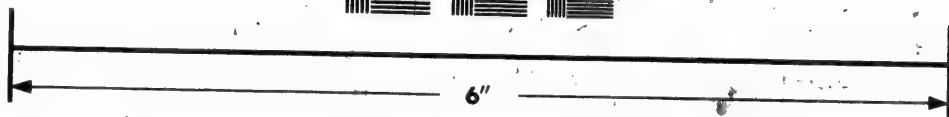
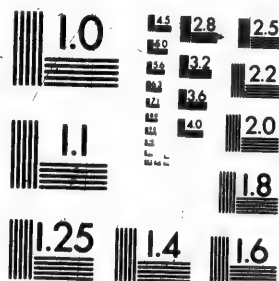


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y., 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

1721.

Juin.

414 JOURNAL HISTORIQUE

Meridionale est sablonneuse, & assez droite, il seroit dangereux d'y être surpris d'un vent du Nord, la Rive Septentrionale est plus commode pour voyager, parce qu'elle est toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il est très-aisé de se réfugier; & rien n'est plus nécessaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomene assez singulier.

Quand il doit s'y élever quelque tempête, disent-ils, on en est averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit fremissement sur la surface de l'eau, & cela dure toute la journée, sans croître d'une manière sensible; le lendemain le Lac est couvert de lames assez grosses, mais elles ne se brisent pas de tout le jour, de sorte qu'on peut marcher sans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, si le vent est du bon côté; mais le troisième jour, lorsqu'on y pense le moins, le Lac est tout en feu; l'Océan, dans sa plus grande fureur, n'est pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un asyle, pour se mettre en sûreté: c'est ce qu'on est assuré de trouver sur la Côte du Nord, au lieu que sur celle du Sud, il faut dès le second jour, camper assez loin du Rivage.

Fable des
Sauvages du
Lac Supé-
rieur.

Les Sauvages, par reconnoissance pour la quantité de Poissons, que leur fournit ce Lac; & par le respect, que leur inspire sa vaste étendue, en ont fait une espee de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur maniere. Je pense néanmoins, que ce n'est point au Lac même, mais au Génie, qui y préside, qu'ils adressent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac a quelque chose de Divin:

RIQUE
, & allez droite,
surpris d'un vent
onnale est plus
qu'elle est tou-
rment de petits
se réfugier ; &
d on navige en
yageurs ont re-
gulier.

elque tempête,
x jours aupara-
petit fremisse-
cela dure toute
maniere sensi-
uvert de lames
brisent pas de
t marcher sans
aucoup de che-
; mais le troi-
le moins, le
, dans sa plus
gité, & il faut
pour se mettre
uré de trouver
ue sur celle du
camper assez

Tance pour la
ournit ce Lac;
spire sa vaste
e de Divinité,
r maniere. Je
point au Lac
réside, qu'ils
en croit, l'o-
e de Divin:

DU DETROIT AC SUPERIEUR ET AC HURON,

inte Marie et le Poste de
hillimakinac,
*Manuscrits du Dépôt des
Plans de la Marine*

1744.

*B. Ingénieur de la
Marine.*

Montagnes



U LAC HURON

Del. par l'Auteur

PARTIE

CART

DU LAC

ENTRE LE

LE

SUPERIEUR

avec le Sault S

Dressé sur le

Cartes e

Pointe au Poisson
Blanc

I. du
Parisien

Pointe aux Chênes
Ance à la Pêche

Gros Cap
Pointe aux Pins
Hornes Louis

Sault s^e Marie

I. s^e
Georges

Pointe aux Iroquois

Portage à
Mission s^e Marie
Fort Sarras

R. des
Mascoutins Sakis

Baye
de Minerton

ECHELLE

Lieues commune de France



I. au Plâtre

Boutchicoury

Cap. s^e Ignace

B. s^e Ignace

Mission détruite

I. de s^e Martin

Chénau

le Fort détruit

la Grande Ile

Pointe aux Outardes

I. Michillimackinac

I. s^e Helene

I. Ronde

I. aux Blois Blancs

Mission
s^e Ignace

PARTIE

**CARTE DU DETROIT
ENTRE LE LAC SUPERIEUR ET
LE LAC HURON.**

avec le Sault Sainte Marie et le Poste de
Michillimakinac,

*Dressé sur les Manuscrits du Dépôt des
Cartes et Plans de la Marine*

· 1744 ·

*Par N. B. Ingénieur de la
Marine.*



PARTIE DU LAC HURON

d'un Voy
c'est Micha
mé, pour p
par où il se
a un Rapide
Missionnaire
sainte Eglise
Marie : ce
Barbares, f
le Dieu av
Eaux des Ri
qui ont rem

Sur ses bo
tour de cert
pieces de C
Culte super
gardent avec
des Dieux,
ramassent les
servent avec
usage. Ils d
ver beaucoup
cher tout de
ne paroît pl
l'ont transpo
l'apparence,
Lac l'ont co
est certain,
endroits une
tal, sans être
coup: A mon
connu un de
de son métier
la Mission d
allé chercher
liers, des Ca
Cuivre est so

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 415
c'est *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Castors. Dans le Canal, par où il se décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, causé par de gros Rochers; nos Missionnaires, qui y ont eu une très-florissante Eglise, l'ont nommé, *le Sault de Sainte Marie*: ces Rochers, selon la Tradition des Barbares, sont les restes d'une Chaussée, que le Dieu avoit construite, pour arrêter les Eaux des Rivières, & celles du Lac *Alimipegou*, qui ont rempli ce grand Lac.

1721.

Juin.

Sur ses bords, en quelques endroits, & autour de certaines Isles, on trouve de grosses pieces de Cuivre, qui sont encore l'objet du Culte superstitieux des Sauvages; ils les regardent avec vénération, comme un présent des Dieux, qui habitent sous les Eaux; ils en ramassent les plus petits fragmens, & les conservent avec soin, mais ils n'en font aucun usage. Ils disent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-dessus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont transporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de sable & de limon; & il est certain, qu'on a découvert en plusieurs endroits une assez grande quantité de ce métal, sans être même obligé de creuser beaucoup. A mon premier Voyage en ce Pays, j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfèvre de son métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Mission du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandelières, des Croix, & des Encensoirs; car ce Cuivre est souvent presque tout pur.

Mines de
Cuivre.

1721.

Juin.

Suite des traditions des Sauvages sur Michillimakinac.

Lorsque Michabou, ajoutent les Sauvages, forma le Lac Supérieur, il demouroit à Michillimakinac, où il étoit né; ce nom est proprement celui d'une petite Isle, presque ronde, fort haute, située à l'extrémité du Lac Huron, & il s'est étendu par l'usage, à tout le Pays d'alentour. L'Isle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze lieuës. Elle a deux autres Isles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou six lieuës de long; l'autre est très-petite, & tout-à-fait ronde: toutes deux sont bien boisées, & les Terres y sont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'est qu'un Rocher tout-à-fait stérile, & à peine couvert d'un peu de mousse & d'herbes. Elle est cependant un des lieux du Canada des plus célèbres, & elle a été longtemps, selon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compté, dit-on, jusqu'à trente Bourgades, répandues aux environs de l'Isle. On prétend que ce sont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occasion. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en reste plus aucun vestige; j'ai lu quelque part que nos anciens Missionnaires en ont encore vu quelques restes (*).

Abondance de la Pêche dans ce Canton.

Les Michillimakinacs ne vivoient guères que de Pêche, & il n'y a peut-être pas un seul endroit dans le monde, où elle soit plus abondante. Les Poissons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y

(*) Le nom de Michillimakinac signifie une grande quantité de Tortues: mais je n'ai pas osé dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

D'UN
déchar
Poisson
tikame
Truite
lesquel
se, &
avec so
cinq
plus fa
est à pe
Maquer
leur en
tent qu
Ancêtre
que ce f
na l'idé
Madame
Dieu, c
gnent p
Insecte.
Tout
ne donne
faut pas
Terroirs
chose des
gauche,
dans le L
sont reti
pris cette
lesquels i
tiers-ci.
leur dem
aujourd'h
Familles
au Nord d
des plus

QUE

Sauvages ;
roit à Mi-
e nom est
e, presque
ité du Lac
ge, à tout
ir trois ou
it de douze
ad, dont la
de long ;
ait ronde ;
es Terres y
Michilli-
fait stérili-
mousse &
es lieux du
a été lon-
Traditions
d'une Na-
dont on a
bourgades,
On prétend
et détruite,
ni à quelle
qu'il n'en
quelque part
ont encore

ient guéres
pas un seul
plus abon-
muns dans
es, qui s'y

n'ai pas oui
en trouve au-
s qu'ailleurs.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 417
déchargent, sont le Hareng, la Carpe, le
Poisson doré, le Brochet, l'Esturgeon, l'As-
tikamegue, ou Poisson blanc, & surtout la
Truite. On y en pêche de trois sortes, parmi
lesquelles il y en a d'une grosseur monstreu-
se, & en si grande quantité, qu'un Sauvage
avec son Epée en darde quelquefois jusqu'à
cinquante, en trois heures de tems ; mais le
plus fameux de tous est le Poisson blanc : il
est à peu près de la grosseur, & de la figure du
Maquereau, à l'eau & au sel, rien n'est meil-
leur en fait de Poisson. Les Sauvages racon-
tent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs
Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, &
que ce fût la toile d'Araignée, qui lui en don-
na l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez,
Madame, ne sont pas plus d'honneur à leur
Dieu, qu'il n'en mérite, puisqu'ils ne crai-
gnent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil
Insecte.

Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûe, Des Isles de
ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne Castor, & de
faut pas aller bien loin, pour trouver des la Nation des
Terroirs propres à tout. Il faut dire la même Castor.
chose des Isles du Castor, qu'on laisse à main
gauche, peu de tems après qu'on est entré
dans le Lac Michigan. Les Ouraouais, qui s'y
sont retirés, y sement du Maiz, & ils ont
pris cette bonne coutume des Hurons, avec
lesquels ils ont longtemps vécu dans ces Quar-
tiers-ci. Les Amikoués faisoient autrefois
leur demeure dans ces Isles ; cette Nation est
aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de
Familles, qui ont passé l'Isle Manitoulin,
au Nord du Lac Huron ; elle est pourtant une
des plus nobles du Canada, suivant les Sau-

1721.

Juin

1721.

Juin.

vages, qui la croient descendue du *Grand Castor*, lequel est après Michabou, ou le *Grand Lièvre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom.

C'est lui, dit-on encore, qui a formé le *Lac Nipissing*; & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Rivière des Outaouais, qui en sort, sont des restes de Chaussée, qu'il avoit construites, pour venir à bout de son dessein. On ajoute qu'il est mort au même endroit, & qu'il est enterré sur une Montagne, qu'on apperçoit sur le bord Septentrional du *Lac Nipissing*. Cette Montagne présente assez naturellement d'un certain côté, la figure d'un *Castor*; & c'est, sans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces contes; mais les Sauvages soutiennent que c'est le grand *Castor*, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choisie pour le lieu de sa sépulture, & ils ne passent jamais par cet endroit, sans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur *Tabac*.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'observation sur ce Poste; si célèbre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Maris.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine, & il est assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; cet usage est fondé sur ce qu'on se persuade, que des Sœurs s'accommoderont mieux entr'elles, que des Étrangères. Dans ce cas, toutes les Femmes sont sur le même

D'UN
pied, &
en a d
sont le
tions o
où ils
la Cha
introdu
ples de
s'étoien
il regn
nontho
core, c'
Pour
rapport
quois y
n'être p
l'adopti
Mais le
doit en
celle que
tera: la
même c
Parens d
avoir eu
âge d'en
tent, es
pitre 23
qui refus
rente de
seroit à t
faire la
il faudro
faute de
pourvoir
sens; c'es
(a) Su

pied, mais parmi les vrais Algonquins, iby
 en a de deux ordres, & celles du second
 sont les Esclaves des autres. Quelques Na-
 tions ont des Femmes dans tous les Quartiers,
 où ils doivent séjourner quelque tems pour
 la Chasse; & on m'a assuré que cet abus s'est
 introduit depuis quelque tems parmi les Pen-
 ples de la Langue Huronne, qui de tout tems
 s'étoient contentés d'une seule Femme. Mais
 il regne dans le Canton Iroquois de Tson-
 nonthouan un bien plus grand désordre en-
 core, c'est la pluralité des Maris.

1721.
 Juin.

Pour ce qui est des degrés de Parenté, par
 rapport au Mariage, les Hurons & les Iro-
 quois y sont fort scrupuleux; il faut chez eux
 n'être point du tout Parent pour s'épouser,
 l'adoption même est comprise dans cette Loi.
 Mais le Mari, si sa Femme meurt la première,
 doit en épouser la sœur, ou à son défaut,
 celle que la Famille de la Défunte lui présen-
 tera: la Femme de son côté, est obligée à la
 même chose, à l'égard des Freres, ou des
 Parens de son Mari, si elle le perd sans en
 avoir eu d'enfans, & qu'elle soit encore en
 âge d'en avoir. Les raisons, qu'ils en appor-
 tent, est la même, qui est exprimée au Cha-
 pitre 23. du Deuteronomie (a). Le Mari,
 qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Pa-
 rente de la Femme, dont il est veuf, s'expo-
 seroit à tous les outrages, que lui voudroit
 faire la Personne, qu'il auroit rejetée, &
 il faudroit qu'il les souffrit en silence. Quand
 faute de Sujets, on permet à une Veuve de se
 pourvoir ailleurs, on doit lui faire des pré-
 sents; c'est un témoignage, que l'on rend à sa

Des degrés
 de Parenté.

(a) *Suscitabit Semén Fratris sui*, 25, 5.

1721.

Juin.

Loix
culieres
des Mariages.

bonne conduite, & qu'elle a droit d'exiger, si véritablement elle s'est bien comportée tout le tems qu'a duré son premier Mariage.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles considérables, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles, sur-tout parmi les Algonquins. Communément la stabilité des Mariages est sacrée dans ce Pays, & la plupart regardent comme un vrai désordre ces conventions, que quelques-uns font de relter ensemble autant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de se séparer, quand ils se lasseront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit sa Femme sans un sujet légitime, devroit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit son Mari, sans y être forcée par sa mauvaise conduite, passeroit encore plus mal son tems.

Chez les Miamis le Mari est en droit de couper le nez à la Femme fugitive: mais chez les Iroquois & les Hurons on peut se quitter de concert. Cela se fait sans bruit, & les Parties ainsi séparées peuvent prendre de nouveaux engagements. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puisse y avoir sur cela aucune difficulté: « Nous ne pouvions pas vivre en bonne intelligence ma Femme & moi », disoit l'un d'eux, à un Missionnaire, qui tâchoit de lui faire comprendre l'indécence de cette séparation. « Mon Voisin étoit dans le même cas, nous avons changé de Femmes, & nous sommes tous quatre contents: quoi de plus raisonnable, que de se rendre mutuellement heureux, quand il en coûte si peu, & qu'on ne fait tort à personne ».

D'UN V
Toutefo
marqué
pas anci
quoise.
Ce qu
des Mien
c'est la j
Les Iroq
dans ce
plus prat
l'excès.
son Mar
bien-se te
l'infidèle
prendre
Homme,
sujet, sen
C'est un
traitent le
n'y paroiss
aveuglém
dépendent
Barbares,
leurs Pare
il leur sero
dre. On n
consentem
lité. Les
faites par
dinaire qu
des Parens
quelqu'une
Famille n'a
elle, mais
mens. En c
pas pressés

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XIX. 421
Toutefois cet usage, ainsi que je l'ai déjà re-
marqué, est regardé comme un abus, & n'est
pas ancien, au moins dans la Nation Iro-
quoise.

1721.

Juin.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'est la jalousie, qui est égale des deux côtés. Les Iroquois se vantent de ne point donner dans ce travers ; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, assurent qu'ils sont jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que son Mari a une inclination, sa Rivale doit bien se tenir sur ses gardes, d'autant plus que l'infidèle Epoux ne peut ni la défendre, ni prendre en aucune manière son parti. Un Homme, qui maltraiteroit sa Femme pour ce sujet, seroit déshonoré.

Jalousie des Sauvages.

C'est uniquement entre les Parens, que se traitent les Mariages : les Parties intéressées n'y paroissent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bizarrerie de ces Barbares, qui ne se rendent dépendans de leurs Parens, que dans la chose même, où il leur seroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien sans leur consentement, mais ce n'est qu'une formalité. Les premières démarches doivent être faites par les Matrones ; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tardoit trop à être recherchée, sa Famille n'agit sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne sont pas pressées de se marier, parce qu'il leur est

De quelle ma-
nière se trai-
tent les Ma-
riages.

1721.

Juin.

permis de faire autant qu'elles veulent, l'essai du Mariage, & que la cérémonie des nœces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les jeunes Gens se comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chose dans les premiers tems. Mais ce qui est presque incroyable, & qui est néanmoins attesté par de bons Auteurs, c'est qu'en plusieurs endroits les nouveaux Epoux sont ensemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence: c'est, dit-on, pour faire voir qu'ils se sont épousés par amitié, & non point pour satisfaire leur passion. On montreroit même au doigt une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nœces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui se raconte de la maniere, dont les jeunes Gens se comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur est permis de se voir en particulier. Car quoique l'usage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus pressant danger, où puisse être exposée la pudeur, & sous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne se passe rien contre les regles de la plus austere bienséance, & qu'il ne se dit pas une parole, qui puisse tant soit peu blesser la modestie. Vous trouverez bon, sans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où sont entrés quelques Auteurs; il vous feroit paroître la chose encore moins vraisemblable.

Des cérémonies du Mariage.

Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage

D'UN V
de ces P
viennen
tions di
Auteur
exactem
digne de
devoir r
Epoux à
dans tout
aux man
qu'il fait
dans quel
contente
sa Caban
place, or
& le Mar
férences &
sentir qu'i
En effet
il y en a,
comme de
me des syn
clavage, o
collier (a),
portent dan
entendre q
deux, à fa
vision de bo
La coûtum
qu'elle porte
elle doit de
bois, dont c
vant. Et il ef

(a) Ce Col
lui, dont j'ai
leurs, c'est-à-

IQUE
alent, l'essai
e des nœces
pour la ren-

beaucoup de
jeunes Gens
aite de leur
encore toute
ns. Mais ce
ni est néan-
s, c'est qu'en
Epoux sont
ant dans une
a, pour faire
itie, & non
On montre-
emme, qui
des nœces.
s de peine à
nière, dont
endant la re-
r est permis
oique l'usage
amés, tou-
er, où puisse
s voiles mê-
l ne se passe
austere bien-
e parole, qui
destie. Vous
adame, que
où sont en-
eroit paroître
able.

a écrit des
du Mariage

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 423
de ces Peuples bien des variétés; soit qu'elles
viennent des différentes Coutumes des Na-
tions diverses, ou du peu de soin, que les
Auteurs des Relations ont eu de s'en instruire
exactement: d'ailleurs tout m'y a paru si peu
digne de votre curiosité, que je n'ai pas cru
devoir m'y arrêter beaucoup. C'est au futur
Epoux à faire les présens, & en cela, comme
dans tout le reste, il ne se peut rien ajouter
aux manieres respectueuses & à la discrétion,
qu'il fait paroître à l'égard de sa future Epouse;
dans quelques endroits le jeune Homme se
contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille dans
sa Cabanne, & si elle le souffre, & reste à sa
place, on le prend pour son contentement,
& le Mariage est fait. Mais à travers ces dé-
férences & ces respects il ne laisse pas de faire
sentir qu'il sera bientôt le Maître.

En effet parmi les présens, qu'elle reçoit,
il y en a, qui doivent moins être regardés
comme des témoignages d'amitié, que com-
me des symboles & des avertissemens de l'es-
clavage, où elle va être réduite: tels sont le
collier (*), la chaudiere & une buche, qui se
portent dans sa Cabanne. C'est pour lui faire
entendre que ce sera à elle à porter les far-
deaux, à faire la cuisine, & à fournir la pro-
vision de bois.

La coutume est même en quelques endroits
qu'elle porte d'avance dans la Cabanne, où
elle doit demeurer après ses nœces, tout le
bois; dont on aura besoin pour l'hyver sui-
vant. Et il est à remarquer qu'en tout ce que

(*) Ce Collier est ce. | longue & large bande de
lui, dont j'ai parlé ail- | Cuir, qui sert à porter les
leurs, c'est-à-dire, une | fardeaux.

1721.

Juin.

Avantages
des Mères sur
les Pères.

je viens de dire, il n'y a aucune différence entre les Nations, où les Femmes ont toute l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui sont en quelque façon les Maîtresses de l'Etat, du moins pour la forme, & qui en sont le Corps principal, quand elles sont parvenues à un certain âge, & qu'elles ont des Enfans en état de les faire respecter, n'ont avant cela nulle considération, & sont dans le domestique les Esclaves de leurs Maris.

En général il n'est peut-être point de Peuples au Monde, qui méprisent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'est le plus sanglant affront, qu'on puisse lui faire. Cependant, & cela est encore bien bizarre, les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoissent qu'elle. Le Pere est toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que s'il n'est pas regardé comme Pere, il est toujours respecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne sçai au reste si tout cela est universel parmi tous les Peuples, que nous connoissons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le service de la Cabanne, sont encore obligées de fournir à tous les besoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reste plus personne pour leur rendre ces services, & qui ne sont plus en état, à raison de leur âge, ou de leurs infirmités, de s'aider eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, le nouveau Marié ne laisse pas d'avoir aussi ses charges: outre la

D'UN
Chasse
autant
Natte
ou rép
tandis
Belle-M
de sa C
sort jar
cennée
ritiere.
d'un ou
Belle-M
Les
accouch
Il s'en t
lontems
Quand
qui tout
pense le
la porte
un faiss
sa déliv
pres Cab
couches;
chent en
tres, des
me, on d
lage, &
qu'elles s
avoir ou
pour les p
Ce tern
de la Cab
on en seco
trée on all
à peu près

une différence
ont toute
n'entrent pour
s mêmes Fem-
les Maîtresses
me, & qui en
elles sont par-
elles ont des
pecter, n'ont
& sont dans
eurs Maris.

point de Peu-
plus le Sexe.
, c'est le plus
lui faire. Ce-
n bizarre, les
Mere, & ne
est toujours
ux, tellement
gardé comme
omme le Mai-
u reste si tout
Peuples, que
non plus que
de bons Mé-
es, outre ce
er d'elles pour
ncore obligées
leurs propres
ent s'entendre
personne pour
ne sont plus
ou de leurs in-
s.

eau Marié ne
ges ; outre la

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 415
Chasse & la Pêche, dont l'obligation dure
autant que sa vie, il doit d'abord faire une
Natte pour sa Femme, lui bâtir une Cabanne,
ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, &
tandis qu'il demeure avec son Beau-Pere & sa
Belle-Mere, faire porter chez eux le produit
de sa Chasse. Parmi les Iroquois la Femme ne
sort jamais de sa Cabanne, parce qu'elle est
centée en être la Maîtresse, ou du moins l'hé-
ritiere. Dans d'autres Nations elle va au bout
d'un ou deux ans de Mariage loger avec sa
Belle-Mere.

Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, Des Accou-
accouchent sans peine, & sans aucun secours, chemens, &
Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui sont de leurs sui-
lontems en travail, & souffrent beaucoup. tes.
Quand cela arrive, on avertit la Jeunesse,
qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y
pense le moins, vient faire de grands cris à
la porte de sa Cabanne, & la surprise lui cause
un saisissement, qui lui procure sur le champ
sa délivrance. Ce n'est jamais dans leurs pro-
pres Cabannes, que les Femmes font leurs
couches; plusieurs sont surprises, & accou-
chent en travaillant, ou en voyage: aux au-
tres, dès qu'elles se sentent près de leur ter-
me, on dresse une petite Hutte hors du Vil-
lage, & elles y restent quarante jours après
qu'elles sont accouchées. Je crois pourtant
avoir oui dire que cela ne se pratique, que
pour les premières couches.

Ce terme expiré, on éteint tous les feux
de la Cabanne, où elles doivent retourner;
on en secouë toutes les hardes, & à leur ren-
trée on allume un nouveau feu. On observe
à peu près les mêmes formalités à l'égard de

1721.

Juin.

toutes les personnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires ; & non-seulement tant qu'ils durent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme est enceinte ou nourrice, & elles nourrissent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne seroit plus louable que cette coutume, si l'un & l'autre se gardoient alors la fidélité, qu'ils se doivent ; mais souvent on y manque de part & d'autre. Telle est la corruption du cœur de l'Homme, que les plus sages Réglemens sont souvent l'occasion des plus grands désordres. On prétend même que l'usage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les suites de leur infidélité, est assez familier dans ce Pays.

Du soin, que les Mères prennent de leurs Enfans.

Il ne se peut rien imaginer au-delà du soin, que les Mères prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau ; mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux-mêmes ; non par dureté, ou par indifférence, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse, qu'elles ont pour eux ; mais parce qu'elles sont persuadées qu'il faut laisser faire la nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la première enfance, est l'imposition du nom, qui est pour ces Peuples une affaire importante.

De l'imposition du nom.

La cérémonie s'en fait dans un festin, où il ne paroît que des personnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas cet Enfant est sur les genoux de son Pere ou de sa Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, sur-tout à celui, qui doit être son Génie tutélaire, car chacun a le sien, mais il ne l'a point en naissant. On

d'un V
ne crée
Famille
revienn
on en ch
peuvent
mais je
tout ; &
prenant
celui, c
quefois
Pere par

On n
nom pro
cours fan
lui donne
de celui,
entre les
traite de
de Coufir
tre, ou f
sonne, à

Au res
noms im
qu'on les
qui on les
tions de c
venger, s'
à soulager
qui a perdu
trouve plu
moins qu'
celui, qu'
puisse lui e
core de no
qu'il seroit
pour cela d

QUÉ
le tems de
nt tant que
ore pendant
rice, & elles
ans, leurs
en ne seroit
si l'un &
, qu'ils se
ue de part
du cœur de
emens sont
désordres.
e quelques
cher dans
délité, est

là du soin,
sans, tan-
u moment
andonnent
ar dureté,
dent qu'a-
pour eux ;
qu'il faut
er en rien.
fance, est
es Peuples

festin, où
ême Sexe,
Pendant
oux de son
ot point de
out à celui,
car chacun
aissant. On

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 417
ne crée jamais de nouveaux noms, chaque
Famille en conserve un certain nombre, qui
reviennent tour à tour. Quelquefois même
on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne
peuvent être portés au-delà de certain âge,
mais je ne crois pas que cela se pratique par-
tout ; & comme parmi quelques Peuples, en
prenant un nom, on se met à la place de
celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quel-
quefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-
Pere par celui, qui pourroit être le sien.

On n'appelle jamais un Homme par son Observations
nom propre, quand on lui parle dans le dis- sur les noms,
cours familier, ce seroit une impolitesse ; on
lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard
de celui, qui lui parle ; mais quand il n'y a
entre les deux ni Parenté, ni affinité, on se
traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou
de Cousins, suivant l'âge de l'un & de l'autre,
ou selon l'estime, qu'on fait de la Per-
sonne, à qui on adresse la parole.

Au reste ce n'est pas tant pour rendre les
noms immortels, si j'ose ainsi m'exprimer,
qu'on les relève, que pour engager ceux, à
qui on les donne, ou à imiter les belles ac-
tions de ceux, qui les ont portés, ou à les
venger, s'ils ont été tués ou brûlés ; ou enfin
à soulager leurs Familles. Ainsi une Femme,
qui a perdu son Mari, ou son Fils, & ne se
trouve plus appuyée de personne, diffère le
moins qu'elle peut à faire passer le nom de
celui, qu'elle pleure, sur quelqu'un, qui
puisse lui en tenir lieu. Enfin on change en-
core de nom en plusieurs autres occasions,
qu'il seroit trop long de détailler : il suffit
pour cela d'un songe, ou d'une ordonnance

1721.

Juin.

1721.

Juillet.

du Médecin, ou de quelque raison aussi frivole. Mais en voilà assez sur cette matière, & voici un Voyageur, qui vient me demander si je ne veux point le charger de quelque commission pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je suis, &c.

VINTIÈME LETTRE.

Voyage à la Baye. Description de la route, & de la Baye. Irruption des Espagnols vers les Missouris, & leur défaite. Danes des Sauvages.

A Michillimakinac, ce 21 de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma dernière Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce poste d'environ quatre-vingt lieues. Je profitai pour cela de l'occasion de M. de MONTIGNY, Capitaine d'une Compagnie des Tronpes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louis, & dont le nom est célèbre dans les Fastes de la Colonie, mais pour le moins aussi estimable pour sa probité, & son caractère plein de droiture & de franchise, que pour sa valeur & ses exploits de guerre.

De la Baye Nous nous embarquâmes le deux de Juillet des Noquets. après midi, nous cotoyâmes pendant trente lieues une Langue de terre, qui sépare le Lac

d'un
Michi
des en
il n'est
vais Pa
Rivier
neuse,
Un per
on ent
est bon
ou la L
Nation
& dont
disperse
fixe.

La B
Grande
tamis,
cienne
font très
encore
la meil
petit Vi
sions, i
pûmes j
bitans.
Nation,
attachée

Le fix
le jour p
le calme
quâmes u
un très-b
mes vint
qu'une tr
& pour d
l'eau de l

aussi fri-
e matiere ,
ne deman-
le quelque
onc fermer

&c.

TRE.

la romse ,
agnols vers
Danses des

et, 1721.

crité, j'ai
de ce poste
ositaï pour
IGNY,
oupes, que
evalier de
lébre dans
r le moins
son carac-
hise, que
erre.
x de Juillet
lant trente
pare le Lac

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 429

Michigan du Lac Supérieur; elle n'a en bien des endroits que quelques lieues de large, & il n'est guères possible de voir un plus mauvais Pays; mais il est terminé par une jolie Riviere nommée *la Manistie*, fort poissonneuse, & qui abonde sur-tout en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Ouest, on entre dans un grand Golphe, dont l'entrée est bordée d'Isles, on le nomme *le Golphe*, ou *la Baye des Noquets*. C'est une très-petite Nation, venue des bords du Lac Supérieur, & dont il ne reste plus que quelques Familles dispersées çà & là, sans avoir de demeure fixe.

1721.
Juillet.

La Baye des Noquets n'est séparée de la Isles des Pou-
Grande Baye, que par les *Isles des Pouteoua-teouatamis*, & j'ai déjà remarqué que c'est là l'ancienne demeure de ces Sauvages. La plupart sont très-bien boisées; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure, il n'y reste même qu'un assez petit Village, où, malgré que nous en eussions, il nous fallut passer la nuit: nous ne pûmes jamais le refuser aux instances des Habitans. Aussi n'y a-t-il point en Canada de Nation, qui ait toujours été plus sincèrement attachée aux François.

Le sixième nous fûmes arrêtés presque tout le jour par les vents contraires, mais le soir le calme étant revenu, nous nous embarquâmes un peu après le coucher du Soleil par un très-beau clair de Lune, & nous marchâmes vint-quatre heures de suite, n'ayant fait qu'une très-petite pause pour dire la Messe, & pour dîner. Le Soleil étoit si ardent, & l'eau de la Baye si chaude, que la Gomme de

430 JOURNAL HISTORIQUE

1721.

Juillet.

Des Malho-
mines, ou fol-
les Avoines.

notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrâce, l'endroit, où nous nous arrêtrâmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (a) & de Bru-
lots (b), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours, & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Après avoir fait cinq ou six lieues, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appelé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce Légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assuré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Saulteurs. Mais on ajoute qu'ils ont encore un langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortilèges.

(a) Ce sont des Cousins | coup plus petits, & dont
un peu plus gros que les | la piqure met tout le corps
nôtres. | en feu.

(b) Moucheron beau-

UN
Un
de parl
& d'af
devien
me que
troit,
très-be
neux &
appelle
roient
une tr
attaqué
très-gr
dans la
charge
Ils s'y
de Lac
vivant d
soit une
nom de
Rivage.
on ne vo
étoit inf
l'origine
leur avo
commun
jamais éc
qu'ils éu
vouluren
qu'ils avo
Entrepris
ils ne se f
meilleurs
aller cher
versoient
d'un furie
périr.

IQUE
rs endroits.
it, où nous
rouva telle-
) & de Bru-
possible de
ussions pas
me le tems
éclairoit,
trois heu-

euës, nous
l'une petite
Occidentale
entrée d'une
e des *Mal-*
pellé *Folles*
ls font leur
e. Toute la
, qui n'est
dommage,
es, & des
même plus
m'a assuré
à peu près
& les Saul-
encore un
muniquent
leur compte
nt, lequel
, & y est
qui me font
rtiliges.

rits, & dont
tout le corps

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 431

Un peu au-dessous de l'Isle, dont je viens de parler, le Pays change tout à-coup de face, & d'assez sauvage, qu'il est jusques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque chose de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il soit par-tout couvert de très-beaux Arbres, il est beaucoup plus sablonneux & moins fertile. Les *Oichagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demeu- roient autrefois sur les Bords de la Baye, dans une très-charmante situation; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre; les autres se réfugièrent dans la Riviere des Outagamis, qui se dé- charge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placèrent sur les bords d'une espece de Lac; & je ne sçai, si ce n'est pas là, que vivant de Poissons, dont le Lac leur fournis- soit une grande abondance, on leur donna le nom de *Puans*, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'est là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'est communiqué à la Baye, dont ils ne se sont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poste, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entreprise leur causa une nouvelle perte, dont ils ne se font point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi; mais comme ils tra- verseroient le Lac Michigan, ils furent surpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

1721.

Juillet,

Des Peu-
ples appelés
Puans.

1721.

Juillet.

Du Fort, & Embouchure
de la Mission
de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui est placé sur la Rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de son Embouchure, & avant que d'y arriver, on laisse à main droite un Village de Sakis. Les Otchagras sont venus depuis peu se placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-autour du Fort. Le Missionnaire, qui est logé assez près du Commandant, espere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les Sakis, auprès desquels il travaille assez infructueusement. Les uns & les autres paroissent de très-bonnes Gens, sur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut est d'être un peu Voleurs. Leur Langue est fort différente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Aussi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoissons en ce Pays.

Des Sakis. Les Sakis, quoiqu'en petit nombre, sont divisés en deux Factions, dont l'une est attachée aux Outagamis, & l'autre aux Pouteouatamis. Ceux, qui sont établis dans ce Poste, sont pour la plupart de ce dernier parti, & par conséquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonstrations de joye: dès qu'ils le sceurent près d'arriver, ils se rangerent en armes sur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le saluerent d'une décharge de leurs fusils, qu'ils accompagnèrent de grands cris d'allégresse. Ensuite quatre des Principaux entrèrent dans la Riviere, où ils eurent bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture; abor-

derent

son
Robe
vreu
noier
jusqu
& lui
teuses
Le
me re
senta
liers E
qui me
reçu to
occasio
mains
Il y
venus
dessein
chasser
extrême
souri,
deux Vi
Aidez
leur orig
point d'
les Espag
sirent un
de la mêm
gué des d
soit, & n
ne vinsse
où les E
D'autres
que les E
vres, & d
rent s'éc
Tom.

QUE
ort, qui est
la Riviere
de son
arriver, on
e Sakis. Les
u se placer
s Cabannes
naire, qui
nt, espere,
de les trou-
rès desquels
t. Les uns &
nnes Gens,
s grand dé-
eur Langue
res, ce qui
aucune de
toujours eu
es Occiden-
noissons en
mbre, sont
une est atra-
aux Pou-
lis dans ce
dernier par-
intérêts. Ils
nt avec de
dès qu'ils le
erent en ar-
nt qu'ils le
d'une dé-
mpagnerent
e quatre des
re, où ils eu-
ature; abor-
derent

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 433
son Canot, & le reçurent dans une grande
Robe composée de plusieurs Peaux de Che-
vreuils bien cousues ensemble, dont ils te-
noient chacun un bout. Ils le porterent ainsi
jusqu'à son Logis, où ils le complimenterent,
& lui dirent des choses extrêmement flat-
teuses.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations
me rendirent visite, & un Otchagra me pré-
senta un Pistolet Catalan, une paire de sou-
liers Espagnols, & je ne sai quelle Droque,
qui me parut une espèce d'Onguent. Il avoit
reçu tout cela d'un Aïouez, & voici à quelle
occasion ces choses étoient tombées entre les
mains de celui-ci.

Il y a environ deux ans, que des Espagnols,
venus, dit-on, du Nouveau Mexique, à dessein de pénétrer jusqu'aux Illinois, & d'en
chasser les François, qu'ils voyoient avec une
extrême jalousie s'approcher si fort du Mis-
souri, descendirent ce Fleuve, & attaquèrent
deux Villages d'Ossotatas, Peuples Alliés des
Aïouez, dont on prétend même qu'ils tirent
leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient
point d'armes à feu, & qu'ils furent surpris,
les Espagnols en eurent bon marché, & en-
firent un grand carnage. Un troisième Village
de la même Nation, & qui n'étoit pas éloi-
gné des deux autres, averti de ce qui se pas-
soit, & ne doutant point que ces Conquistans
ne vinssent à eux, leur dressa une embuscade,
où les Espagnols donnerent étourdiment.
D'autres disent, que les Sauvages ayant sçu
que les Ennemis s'étoient presque tous en-
dormis, & dormoient profondément, tombe-
rent sur eux pendant la nuit; & ce qui est

Tom. V.

T

1721.

Juillet.

Espagnols
à défauts par les
Sauvages du
Missouri.

1721.

Juillet.

certain, c'est qu'ils les égorgerent presque tous.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre se sauva chez les *Missourites*, qui le retinrent Prisonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les *Missourites* prenoient plaisir à lui voir faire le Manège, où il étoit fort habile; il profita de leur curiosité pour se tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracoloit en leur présence, il s'éloigna insensiblement, puis piquant des deux tout-à-coup, il disparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Prisonnier, on n'a point su au juste, ni de quel endroit du Nouveau Mexique étoient partis ces Espagnols, ni quel étoit leur dessein: car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que sur des bruits de Sauvages, qui peut-être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par cette défaite ils nous avoient rendu un grand service.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prières, que je n'ai point vu: c'étoit apparemment son Bréviaire. J'achetai le Pistolet: les Souliers ne valoient rien; & le Sauvage ne voulut jamais se défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remède souverain contre toutes sortes de maux. Je fus curieux de savoir comment il prétendoit s'en servir, & il me répondit, qu'il suffisoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on étoit atteint, on étoit guéri sur le champ; il me dit aussi qu'il n'alloit pas qu'il en eût encore

d'
fait
poir
Sau
qu'i
ayer
plus
L
gran
qui
ver à
tenir
eut p
terre
role,
Roy
purifi
loient
par le
dans l
leurs
Je l
puissan
mais q
Elemen
tres acc
vinces
au gran
& qui se
ture: qu
trouve
être exa
connoître
mages,
Créature

(4) Ces
Roi en Fra

fait l'expérience, & je lui conseillai de ne la point faire. On commence ici à trouver les Sauvages bien grossiers ; il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi spirituels, ou du moins qu'ils aient l'esprit aussi ouvert que ceux, qui ont plus de commerce avec nous.

1721.

Juillet.

Le jour suivant les Sakis vinrent en assez grand nombre chez le Missionnaire, avec qui je logeais, & me firent prier de me trouver à une espèce de Conseil, qu'ils vouloient tenir. J'y consentis, & quand tout le monde eut pris sa place, le Chef mit un Collier à terre devant moi, & l'Orateur prenant la parole, me pria au nom de tous d'engager le Roy (*) à les prendre sous sa protection, à purifier l'air, qui depuis quelque tems, disoient-ils, étoit corrompu ; ce qui paroïssoit par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient dans leurs Villages, & à les défendre contre leurs Ennemis.

Conseil des Sakis, & à quel sujet.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien puissant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient, mais que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Elemens ; & que quand les Maladies, ou d'autres accidens semblables désoloient ses Provinces, il s'adressoit, pour les faire cesser, au grand Esprit, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui seul est le Maître Souverain de la Nature : qu'ils en fissent de même, & qu'ils s'en trouvaient bien ; mais que pour mériter d'en être exaucé, il falloit commencer par le reconnoître, & lui rendre le culte & les hommages, qu'il a droit d'attendre de toutes les Créatures raisonnables : qu'ils ne pouvoient

(*) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de Roi en François.

1721,
Juillet.

rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roi, que d'écouter le Pere (a), que sa Majesté leur avoit envoyé, & de se rendre dociles à ses instructions; que c'étoit un Homme cheri du Ciel; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande estime pour lui; & que sa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu besoin de son secours, devoit les avoir convaincus de la rendre & sincere amitié, qu'il leur portoit; enfin que je ne recevrois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'eussent promis de se comporter à l'égard de ce Missionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le passé, & de lui ôter désormais tout sujet de se plaindre de leur indocilité.

Quant à la protection du Roy, que vous demandez, & à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre défense contre vos Ennemis; ce grand Prince a prévenu vos souhaits, il a donné sur cela de bons ordres à Ononhio (b), déjà porté de lui-même à les exécuter avec un zele & une affection de Pere (c). C'est de quoi vous ne sçauriez douter, si vous faites attention au Commandant, qu'il vous envoie. Il n'est pas possible que vous ignoriez, & vous me paroissez en effet bien instruits, que parmi les Capitaines François il y en a peu, qui l'égalent en valeur,

(a) Le Pere PERRE
CHARDON, Jésuite.

(b) C'est le nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il veut dire, Grande Montagne, & vient du Cheva-

lier de Montmagny, qui a été le second Gouverneur du Canada.

(c) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Pères.

&
you
les
plu
pen
se f
effe
I
tion
dive
une
Log
feren
autre
fur p
conn
ainfi
cript
gras
& fin
aussi
les Sa
Ce
litaire
l'on d
leur d
faits c
opini
sentim
Calun
Mercu
regard
ceux,
du Tar
jeunes
prépare

UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 437

& vous l'aimerez bientôt encore plus, que vous ne l'estimez déjà. Cette réponse parut les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur collier, & le Missionnaire se flatta que cette action produiroit un bon effet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donnerent l'une après l'autre, le divertissement de la Danse du Calumet dans une grande Esplanade, sur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque différence dans la manière, dont les uns & les autres exécuteront cette Danse; mais elle ne fut pas considérable. Elle me fit seulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup; ainsi il n'est pas possible d'en donner une Description, qui convienne à toutes. Les Orchestras diversifièrent un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire; aussi sont-ils mieux faits, & plus lestes que les Sakis.

Cette action est proprement une Fête militaire: les seuls Guerriers y sont Acteurs; & l'on diroit qu'elle n'a été instituée, que pour leur donner occasion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne suis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le sentiment de ceux, qui ont soutenu que le Calumet tiroit son origine du Caducée de Mercure, & que dans son institution il fut regardé comme un symbole de Paix. Tous ceux, que je vis danser, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué, étoient de jeunes Gens équipés, comme quand ils se préparent à marcher en Guerre, ils s'étoient

1721.
Juillet.

Les Sauvages de la Baye dansent le Calumet.

Description de cette Danse.

1721.

Juillet.

peint le visage de toutes sortes de couleurs ; leurs têtes étoient ornées de plumes , & ils en tenoient à la main en guise d'éventails : le Calumet en étoit aussi paré , & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent : l'Orchestre & les Danseurs étoient tout-au-tour , les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes , les Femmes séparées des Hommes , tous assis à terre , & parées de leurs plus belles Robes ; ce qui faisoit d'un peu loin un assez beau coup d'œil.

Entre l'Orchestre & le Commandant , qui étoit assis devant la porte de son Logis , on avoit dressé un poteau , auquel , à la fin de chaque Danse , un Guerrier venoit donner un coup de sa hache d'arme ; à ce signal il se faisoit un grand silence , & cet Homme racontoit à haute-voix quelques-unes de ses prouesses ; il en recevoit ensuite les applaudissemens , puis alloit se remettre à sa place , & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations , & je vous avoue , Madame , que je n'y pris pas grand plaisir , non-seulement à cause de la Monotonie , & du peu d'agrément de la Musique , mais parce que tout se réduisoit dans les Danses à des contorsions , qui , à ce qu'il me sembloit , n'exprimoient rien , & n'avoient rien de divertissant.

La Fête se faisoit en l'honneur du nouveau Commandant ; toutefois on ne lui fit aucun des honneurs , dont parlent quelques Relations. On ne vint pas se prendre , pour le mettre sur une Natte neuve ; on ne lui fit point de présent , au moins que je sache ; on ne lui passa point de plumages sur la tête ; je

ne lui vis point présenter le Calumet ; & il n'y eut point d'Hommes absolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'est point l'usage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai seulement que de tems en tems toute l'assistance jetoit de grands cris pour applaudir aux Danseurs, principalement durant la Danse des Ouchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

J'aurois apparemment eu plus de plaisir à voir la Danse de la *Décoverte*. Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la chose, dont elle est le sujet & la figure. C'est une représentation au naturel de tout ce qui se fait dans une Expédition de Guerre ; & comme j'ai déjà observé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à surprendre leurs Ennemis, c'est sans doute pour cette raison, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Décoverte*.

Quoi qu'il en soit, un Homme y danse toujours seul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque tems immobile, après quoi il représente tout de suite le départ des Guerriers, la marche, les campemens ; il va à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on droit qu'il veut tuer tout le monde ; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de Guerre ; il fait semblant de casser la tête à un autre ; il couche un troi-

1721.

Juillet.

Des Traités
qui se font
par le moyen
de la Danse
du Calumet.

sième en jouë, enfin il se met à courir de toute sa force. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens : c'est la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes situations, où s'est trouvé son esprit pendant sa dernière Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Quand la Danse du Calumet a pour objet, comme c'est l'ordinaire, la conclusion d'une Paix, ou d'un Traité d'alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la pipe ; & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves : quelquefois des Peaux de Cerfs & d'Elan, bien passées, ornées de figures faites avec du poil de Porc-Epy ; & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Autres Dan-
ses.

Il y a d'autres Danses plus simples, où l'on n'a eu en vûe que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui,

Wu
qui d
lage
bane
tous
succe
on fa
lent,
voir l
épar
quelq
conqu
de lui
que a
ment
Ce qu
car la
tu pâli
sont po
que de
Fanfan
la mên
rendre
sur cel
se sâch
dant la
Dan
une au
Les Da
Symph
& du C
On y o
même
main,
son bou
du mêm
& qu'on

qui donne la Fête, y fait inviter tout le Village au son du Tambour, & c'est dans la Cabane, qu'on s'assemble, si elle peut contenir tous les Convies. Les Guerriers y dansent successivement, puis frappent sur un poteau; on fait silence, ils disent tout ce qu'ils veulent, & s'arrêtent de tems en tems pour recevoir les félicitations des Auditeurs, qui ne les épargnent point. Mais si on s'aperçoit que quelqu'un se vante à faux, il est permis à quiconque de prendre de la terre, ou des cendres, de lui en frotter la tête, ou de lui faire quelque autre avanie, qu'il voudra. Ordinairement on lui poirait le visage, en lui disant: Ce que j'en fais, c'est pour cacher ta honte, car la première fois que tu verras l'Ennemi, tu pâiras. » C'est ainsi que tous les Peuples sont persuadés que c'est le propre des Poltrons, que de se vanter. Celui, qui a ainsi puni ce Fanfaron, prend sa place, & s'il tombe dans la même faute, l'autre ne manque pas de lui rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont sur cela aucun privilege, & il ne faut point se fâcher. Cette Danse se fait toujours pendant la nuit.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre, qu'on appelle la *Danse du Boeuf*. Les Danseurs forment plusieurs cercles, & la Symphonie, toujours composée du Tambour & du Chichikoué, est au milieu de la place. On y observe de ne point séparer ceux d'une même Famille; on ne se tient point par la main, & chacun porte à la main ses armes & son bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté; & quoiqu'on saute beaucoup, & qu'on s'élève extrêmement haut, on ne

Danse du Boeuf.

1721.

Juillet.

fort jamais de mesure ni de cadence.

De tems en tems un Chef de Famille présente son Bouclier : tous frappent dessus , & à chaque fois il rappelle le souvenir de quelqu'un de ses beaux faits : il va ensuite couper un morceau de Tabac à un poteau , où l'on a eu soin d'en attacher une certaine quantité , & il le donne à un de ses Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui , ou qu'il a eu part à celles , dont il vient de se vanter , il est en droit d'aller prendre le morceau de Tabac , dont celui-ci vient de faire un présent , & de le donner à un autre. Cette Danse est suivie d'un Festin ; mais je ne vois pas bien d'où lui est venu le nom , qu'elle porte , si ce n'est à cause des Boucliers , sur lesquels on frappe , & qui sont couverts de Peaux de Bœuf.

Danses ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danses ordonnées par les Jongleurs pour la guérison des Malades ; mais elles sont ordinairement fort lascives. Il y en a de pur divertissement , & qui n'ont rapport à rien. Elles se font presque toujours en rond , au son du Tambour & du Chichikoué , & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Ceux ci y dansent les armes à la main , & quoiqu'on ne se tienne point , on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui est de ce que j'ai déjà dit , qu'on ne fait point de mesure , cela ne doit point être difficile à croire , parce que la Musique des Sauvages n'a que deux ou trois tons , qui reviennent sans cesse. Aussi s'ennuyent-ou beaucoup à ces Fêtes , dès la première fois qu'on y assiste , parce qu'elles durent longtemps , & qu'on entend toujours la même chose.

D'U
Co
si on
coup
nent
de sup
leurs p
être p
quente
Aimal
tion. U
Souris
Fille la
l'Enfan
mit à fa
étoit m
raison :
le Génie
pas ma
Après q
le mang
Ils on
pour les
qu'un ,
rémonie
peinte d
pendant
les hom
lebrent e
tandis qu
s'en réga
ont comm
préparer
que les O
jours de
Chasseurs
vent les E

Comme les Nations voisines de la Baye, si on en excepte les Pouteoutamis, sont beaucoup plus grossières que les autres, elles donnent aussi beaucoup plus dans toutes sortes de superstitions. Le Soleil & le Tonnerre sont leurs principales Divinités, & elles semblent être plus persuadées que celles, que nous fréquentons d'avantage, que chaque espèce d'Animal a un Génie, qui veille à sa conservation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite Fille la ramassa pour la manger: le Pere de l'Enfant, qui l'apperçut, la lui arracha, & se mit à faire de grandes caresses à l'Animal, qui étoit mort: le François lui en demanda la raison: » C'est, répondit-il, pour appaiser le Génie des Souris, afin qu'il ne tourmente pas ma Fille, quand elle aura mangé celle-ci. » Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont sur-tout beaucoup de vénération pour les Ours: Dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Festin accompagné de cérémonies assez singulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes sortes de couleurs est placée pendant le repas sur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célèbrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent son corps en pièces, & s'en régalerent. Non-seulement ces Sauvages ont comme tous les autres, la coutume de se préparer aux grandes Chasses par des jeûnes, que les Outagamis poussent même jusqu'à dix jours de suite; mais encore, tandis que les Chasseurs sont en campagne, on oblige souvent les Enfans de jeûner, on observe les son-

1721.

Juillet.

Superstitions
des Peuples
voisins de la
Baye.

1721.

Juillet.

ges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le succès de la Chasse. L'intention de ces jeûnes est d'apaiser les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chasser; & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'opposeront, ou s'ils seront favorables aux Chasseurs.

La Nation, qui depuis vingt ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, est celle des *Ontagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par plusieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois assez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours disposés à nous susciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils se sont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuse, qui s'est aussi aguerrie peu à peu; & cette union nous rend aujourd'hui presque impraticable la navigation de tout le haut du *Micissipi*. Il n'y a pas même trop de sûreté à naviguer sur la Rivière des Illinois, à moins qu'on ne soit en état de ne pas craindre une surprise; ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverses Nations au Nord & à l'Ouest du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort questionnés sur les Pays, qui sont à l'Ouest, & au Nord-Ouest du Canada; & quoique je sache qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre tout ce que disent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Espagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord,

N'UN
que ce
rique
le Mi
navig
qui co
Mer d
décour
que pa
indices
qui so
pénétr
on trou
& des t
reprise

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 445

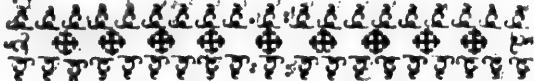
que ce que nous connoissons du Nouveau Mexique & de la Californie, & qu'en remontant le Missourï aussi loin, qu'il est possible d'y naviguer, on trouve une grande Rivière, qui coule à l'Ouest, & se décharge dans la Mer du Sud. Indépendamment même de cette découverte, que je crois plus facile par-là, que par le Nord; je ne puis douter, vu les indices, que j'ai eus de plusieurs endroits, & qui sont assez uniformes, qu'en essayant de pénétrer jusqu'à la source du Missourï, on trouvera de quoi se dédommager des frais & des fatigues, que demande une telle Entreprise.

Je suis, &c.

Fin du cinquième Tome.

1721.

Juillet.



TABLE

D E S

PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce cinquième Volume.

A

Abénaquis : du Village de ces Sauvages à Beckancourt, 164. du Village des Abénaquis de S. François, 178. des Nations Abénaquises, 273. 274.

Aigles de deux especes en Canada, 227.

Algonquins : de la Langue Algonquine, 273. Algonquins inférieurs, 274. Algonquins supérieurs, 275. Caractère de la Langue Algonquine, 289. 290. particularités de cette Langue 291. 292. différence des peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. & suiv. les suites de cette Guerre, 297. & suiv.

Américains, dissertation sur leur origine : sentimens de plusieurs sçavants Auteurs, qui ont traité plus au

long cette question, 1. & suiv. A quois se peut réduire la question proposée, & comment on y peut répondre, 51. & suiv.

Anglois : différence des Colonies Angloises & Françaises, 118. Opposition inutile des Anglois à un établissement sur la Rivière de Niagara, 335.

Anguilles : de la pêche des Anguilles en Canada, 250. 251.

Anticosty, Isle : sa description, 93.

Arbres particuliers au Canada, 239. pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feuilles au mois de Mai, 304.

Armes offensives & défensives des Sauvages, 328.

Affassinat : de quelle maniere les Hurons le punissent, 404. 405.

Affiniboils, Sauvages ; leur caractère : du Lac des Affiniboils, 271. & suiv.

Baie
ples d
& su
de cer
Baie des
descrip
Baie des
Baie des
ment,
Mission
Sauvag
sent le
Baleine :
l'Espad
des Bale
S. Laure
Banc (le g
Neuve :
& suiv.
& des B
gnent, 7
Beckancour
lieu, 16
me nom d
celui de
162 163.
nâquis de
164.
Bœuf : de la
en Canada
tion de cer
Bœuf musqué
cet Animal
Bois du Cana
Boussole : obs
déclinaison

C Alumer ;
Sauvages, &
311. de son
& suiv. Per
danse du Ca
& suiv. Trai

TABLE DES MATIERES. 447

B

BAIE d'Hudson : des peuples de ses environs, 265.
& suiv. autres Sauvages de cette Baie, 276. 277.

Baie des Tsonnonthouans : sa description, 331

Baie des No jets, 429.

Baie des puants, ou simple ment, la Baie : Port, & Mission en ce lieu, 432. les Sauvages de cette Baie dans sent le Calumet, 437.

Baleine : son Combat avec l'Espadon, 80. de la pêche des Baleines dans le Fleuve S. Laurent, 219.

Banc (le grand) de Terre-Neuve : sa description, 71.
& suiv. causes des Vents & des Brumes qui y regnent, 73. *& suiv.*

Beckancourt : situation de ce lieu, 161. Riviere de même nom : d'où lui étoit venu celui de Riviere puante, 162. 163. Village des Abénaquis de Beckancourt, 164.

Bœuf : de la Chasse du Bœuf en Canada, 192. description de cet Animal, 193.
 Bœuf musqué : description de cet Animal, 194.

Bois du Canada, 234. *& suiv.*
 Bouffole : observation sur ses déclinaisons, 101.

C

Calumet : du Calumet des Sauvages, & de son usage, 311. de son origine, 312.
& suiv. Description de la danse du Calumet, 437.
& suiv. Traités qui se font

par le moyen de cette danse, 440.

Canada : idées fausses qu'on s'en est fait en France, 125. 126. fautes qu'on a faites dans son établissement, 129. *& suiv.* mauvaise conduite par rapport au commerce de Pelletteries, 129. *& suiv.* des Congés & de leurs abus, 131. *& suiv.* divers changemens dans les Monnoies, 134. *& suiv.* différence du Cal-tor de ce pays d'avec celui de l'Europe, 139. 140. Seigneuries du Canada : le droit de patronage n'y est point attaché : le commerce permis aux Gentils-Hommes du pays, 160. 161. on ne le connoît en France que par son mauvais côté : excès du froid qui y regne, 241. *& suiv.* Heureuse condition de ses habitans, 252. son étendue, 269. des Vignes de ce pays, 301. 302. pourquoi les Arbres n'y ont pas encore des feuilles au mois de Mai, 304.
 Canadiens, Créoles du Canada : leur condition heureuse, 252. plusieurs ne savent pas en profiter, 253. bonnes & mauvaises qualités de ces Créoles, 253. *& suiv.*

Canoes : description des Canots d'écorce, 284. 285.

Carcajou, ou Quincajou : comment il donne la chasse aux Orignaux, 189. 190.

Cardinaux, espèce d'Oiseaux en Canada, 230.

Caribou : description de ce

Animal, 191.
 Casconchiagon, Riviere, sa description, 33.
 Castor : différence du Castor de Canada d'avec celui de l'Europe, 139. 140. du poil du Castor, 146. 147. description Anatomique de cet Animal, 141. *& suiv.* du Castor gras, & du Castor sec, 146. différents usages du poil de Castor, 147. Industrie & travaux du Castor, 147. *& suiv.* leur prévoyance, 150. *& suiv.* des Castors Terriers, 152. 153. Chasse de ces Animaux, 154. *& suiv.* quelques particularités sur ces Amphibies, 156. 157.
 Castor : des Isles & de la Nation du Castor, 417. 418.
 Castoréum : ce que c'est, 144. 145.
 Catarocouy : réflexion sur le Fort de Catarocouy, & sur le chemin qu'on prend pour y aller, 281. 282. description de ce Fort, 287. 288. route de ce lieu jusqu'à l'Anse de la Famine : description du pays, 301. *& suiv.*
 Cèdres de deux sortes en Canada, 337. Cèdres blancs & rouges, 376.
 Cérfs : de ceux du Canada, 190.
 Chambly : Fort de Chambly ; sa situation, 221.
 Charlevoix (le P. de) Auteur du Journal, son voyage de Paris à Rochefort : danger qu'il courut sur la Loire, 67. 68. Il s'embarque & met à la voile, 71.

tempête qu'il essuyé, 76. 77.
 réception qu'on lui fait chez les Poutéouatamis, 384. son départ du Détroit pour Michillimackinac, 409. *& suiv.*
 Chefs des Sauvages : observation sur leurs noms, 394. de la succession & de l'élection de ces Chefs : de leur pouvoir, 394. 395. des Chefs de Guerre, 396.
 Chènes de deux sortes en Canada, 237.
 Chevreuil : particularités de celui du Canada, 195.
 Chiens : des chiens de Chasse des Sauvages, 176.
 Citrons du Détroit, 389.
 Colliers de porcelaine : usage qu'en font les Sauvages, 309. 310.
 Congés : abus des congés, 131. 132.
 Conseil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit : quel en fut le résultat, 380. *& suiv.* des Assistans ou Conseillers aux Conseils des Sauvages, 395. sagesse de ces Conseils : des Orateurs qui ont droit d'y parler, 397. 398.
 Cuivre : Mines de cuivre sur les bords du Lac Supérieur, 415.
 D

Danse du Feu parmi les Sauvages : sa description, 337. 338. Histoire à ce sujet, 338. 339.
 Danse du Calumet : sa description, 437. *& suiv.* Danse de la découverte, 439.

D
 des Traités
 le moyen
 Calumet,
 ses, 440.
 Bœuf, 44
 ordonnées
 cins, 442.
 Description,
 de Terre-N
suiv. d'une
& suiv. de
 costly, 93. d
& suiv. de
 Lorette, 12
 la Ville des
 166. de l'E
 187. du Bo
 & du Bœuf
 194. de l'In
 de Montréal,
 du Loup Ma
 Rapides du F
 rent, 181.
 Canots d'Econ
 du Fort de
 287. 288. de
 Sud du Lac O
 317. des Rac
 marcher sur la
 Traites pour
 sage, 326. 32
 viere de Casco
 330. de la Bai
 nonthouans,
 Riviere de Nia
 du pays des
 cette Riviere,
 de la Danse du
 338. du Sault de
 343. *& suiv.* de
 373. du Lac Supé
 414. de la Dan
 lumet, 437. *& suiv.*
 étroit : arrivée a
 nature de ce pa
 Sauvages établis

DES MATIERES.

Fort du Détroit, 378.

effluve, 76. 77.
on lui fait
utéouatamis ;
art du Détroit
illimakipac ;

vaiges : obser-
vations noms, 394.
tion & de l'é-
es Chefs : de
ir, 394. 395.
Guerre, 396.
x sortes en Ca-

rticularités de
nada, 195.

chies de Chasse
r, 176.

etroit, 389.
rcelaine : usage
les Sauvages ;

s des congés ;

is Nations Sau-
du le Comman-

etroit : quel en
har, 380. &

listans ou Con-
seils des

es, 395. sage-
seils : des Ora-

nt droit d'y par-

98.

es de cuire sur
u Lac Supérieur,

D.

Feu parmi les
sa description,
Histoire à ce su-

30.
lumet : sa des-

7. & suiv. Dan-
couverte, 419.

des Traités qui se font par
le moyen de la danse du
Calumet, 440. autres dan-
ses, 440. 441. danse du
Bœuf, 441. 442. danses
ordonnées par les Méde-
cins, 442.

Description, du grand Banc
de Terre-Neuve, 71. &

suiv. d'une Tempête, 75.

& suiv. de l'Isle d'Anti-
costy, 93. de Quebec, 183.

& suiv. de la Mission de
Lorette, 120. & suiv. de

la Ville des trois Rivières,
166. de l'Original, 186.

187. du Bœuf Sauvage,
& du Bœuf musqué, 193.

194. de l'Isle & de la Ville
de Montréal, 202. & suiv.

du Loup Marin, 214. des
Rapides du Fleuve S. Lau-

rent, 281. 282. 285. des
Canots d'Ecorce, 283. 284.

du Fort de Cataracouy,
287. 288. de la Côte du

Sud du Lac Ontario, 316.

317. des Raquettes pour
marcher sur la neige, & des

Traîtes pour porter le ba-
ge, 326. 327. de la Ri-

viere de Casconchiagon,
330. de la Baie des Tfon-

nonthouans, 333. de la
Riviere de Niagara, 332.

du pays des environs de
cette Riviere, 335. 336.

de la Danse du Feu, 337.

338. du Sault de Niagara,
343. & suiv. du Lac Erié,

373. du Lac Supérieur, 413.

414. de la Danse du Ca-
lumet, 437. & suiv.

etroit : arrivée au Détroit :
nature de ce pays, 377.

Sauvages établis auprès du

E Rable : de l'eau & du Su-
cred'Eable, 179. & suiv.
Erable mâle, & Erable fe-
melle, 237.

Erié : description du Lac Erié,
373. de la Côte Septentrio-

nale de ce Lac, 374.

Eskimaux, Sauvages ; leur
caractère & leurs coutu-

mes, 263. & suiv.

Espadon : description de ce
poisson, & de son combat

avec la Baleine, 80.

Espagnols : un de leurs par-
tis est défait par les Sauva-

ges de Missouri, 433. 434.

Esturgeon : maniere dont on
le pêche, 225. 226.

F Amine : route de Catara-
couy à l'Anse de la Fami-

ne, 301. & suiv. descrip-
tion de ce lieu, 303.

Femmes : leur pouvoir dans
quelques Nations Sauva-

ges, 357. Avantages des
Meres sur les Peres, 424.

des accouchements, & de
leurs suites, 425. du soin

qu'elles prennent de leurs
enfants, 426.

Feu : description de la Danse
du Feu : Histoire à ce su-

jet, 337. & suiv.

Fleltan : description de ce pois-
son, 81.

Fontaines singulieres, 331.

François : différence des Co-
lonies Françaises & Amé-

gloises, 119.

578

400

4

16

Frères du Canada, 238.
 Froid: excès du froid en Canada, 242. 243. inconveniens qui en résultent, 244.
 Réflexions sur les causes de ce grand froid, 245. *& suiv.*

G

Gaspé, ou Gachepé: Baie & pointe de ce nom, 90.
 Goberge: description de ce poisson, 223.
 Gouffre à la place d'une Montagne déracinée, 98.
 Grotius: ses démêlés avec Jean de Laët sur l'origine des Américains, 17. *& suiv.*

Guerre: maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. du Dieu de la Guerre, 306. de la déclaration de la Guerre, 307. motifs qui engagent les Sauvages à faire la Guerre, 317. 318. de quelle maniere on s'y résout: préparatifs du Chef, 318. 319. délibération du Conseil: mesures qu'on prend pour avoir des prisonniers, 320. 321. Chants, Danes & Festins des Guerriers, 322. épreuves où l'on met les Guerriers: précautions pour les blessés, 323. 324. adieux des Guerriers, 327. leurs armes offensives & défensives, 328. d'usoir qu'ils ont de porter leurs Dieux, 329. circonstances de la marche des Guerriers, 347. 348. du Campement: de la rencontre des différens parties de Guerre, 349. de l'en-

trée dans le pays ennemi: des approches, & de l'attaque, 350. 351. leur maniere de combattre: leur instinct pour connoître les traces de leurs ennemis, 352. des signes qu'on laisse de la victoire: précautions pour assurer la retraite, & pour garder les prisonniers, 353. 354. comment on annonce la victoire dans les Villages, 355. Triomphe des Guerriers, 358.

H

Herbe à la puce: ses effets, 388. 389.
 Hêtres du Canada, 238. 239.
 Hontan (le Baron de): Calomnie qu'il débite au sujet de la Foire de Montréal, 210.
 Hornn (George de): son sentiment sur l'origine des Américains, 35. *& suiv.*
 Hurons, Nation Sauvage: des peuples de la Langue Huronne, 278. 279. Caractère de la Langue Huronne, 289. particularités de cette Langue, 290. dissension des peuples des Nations Huronnes, & de ces des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. *& suiv.* les suites de cette Guerre, 297. *& suiv.* maladie extraordinaire d'un Huronne: manieres ridicules qu'elle employe pour guérison, 339. *& suiv.* en quelle disposition l'A-

D leur trouve
 Déroit,
 maniere ils
 assassinat, 40
 ment par
 pour les ch
 trait singul
 sion, 405. C

Jésuites: desc
 Collège à C
 112.

Jeu: du jeu d
 Offeleers, 38
 superstitieux
 la guérison d
 386. 387.
 Illinois, Natio
 leur origine
 me que celle
 278.

Iroquois du Sau
 & de la Mont
 dres que caus
 la traite de l
 207. *& suiv.*
 leur établisse
 S. Louis, 25
 veur des pre
 tans de cette pe
 261. politique d
 399. 400.

Illes aux Oiseaux
 Ille aux Coudres
 tion, 98
 Ille d'Orléans, 1
 Illes de Richelieu
 François, 177.
 Ille de Jesus, 205
 Illes de Saint Pier

Kicapous, Natio
 80, 276.

DES MATIERES.

411

le pays ennemi:
oches, & de l'at-
10. 351. leur ma-
combattre: leur
our connoître les
leurs ennemis,
signes qu'on laisse
orte: précautions
rer la retraite, &
ter les prisonniers,
comment on an-
victoire dans les
355. Triomphe
riers, 358.

la puce: ses ef-
389.

Canada, 238. 239.
e Baron de la
e qu'il débite au
la Foire de Mont-
o.

orge de) son sen-
sur l'origine de
ains, 35. & *suiv.*
Nation Sauvage
ples de la Langue
e, 278. 279. Ca-
de la Langue Hu-
289. particularité
Langue, 290. dis-
des peuples des Na-
monnes, & de ces
ions Algonquines
gine de la Guer-
ne eu à souven-
es Iroquois, 29
les suites de ces
297. & *suiv.* ma-
traordinaire d'un
e: manieres ridic-
le employé pour
A, 339. & *suiv.*
le disposition d'

leur trouve les Hurons du
Déroit, 383. de quelle
maniere ils punissent l'As-
assinat, 404. 405. Regle-
ment parmi ces peuples
pour les choses trouvées:
trait singulier à cette occa-
sion, 405. & *suiv.*

Jesuites: description de leur
Collège à Quebec, 117.
112.

Jeu: du jeu du plat, ou des
Offelers, 385. 386. usage
superstitieux de ce jeu pour
la guérison des malades,
386. 387.

Illinois, Nation Sauvage:
leur origine paroît la mê-
me que celle des Miamis,
278.

Iroquois du Sault S. Louis,
& de la Montagne: désor-
dres que cause parmi eux
la traite de l'Eau-de-vie,
207. & *suiv.* origine de
leur établissement au Sault
S. Louis, 258. 259. ser-
veur des premiers Habi-
tans de cette peuplade, 260.
261. politique des Iroquois,
399. 400.

Isles aux Oiseaux, 89. 90.
Isle aux Coudres: sa situa-
tion, 98

Isle d'Orléans, 101. 102.
Isles de Richelieu & de Saint
François, 177.

Isle de Jesus, 205. 206.
Isles de Saint Pierre, 87.

Kicapous, Nation Sauva-
ge, 276.

Lac de Saint Pierre, 165.
166.

Lac des Assiniboils, 271. &
suiv.

Lacs: Flux & Reflux de ceux
du Canada, 304.

Lac Supérieur: sa descrip-
tion, 413. 414. Fable des
Savages touchant ce Lac:
Mines de Cuivre sur ses
bords, 414. 415.

Laër (Jean de) ce qu'il pen-
se du sentiment du P. d'A-
costa, de ceux de Lescar-
bor, de Breverood, & de
Grotius, sur l'origine des
Américains, 12. & *suiv.*
ses démêlés avec Grotius
sur ce sujet, 17. & *suiv.* son
sentiment particulier sur
cette question, 29. & *suiv.*
ce qu'il dit de celui de Mo-
raëz, 34.

Langues du Canada: Langue
Huronne: Langue Algon-
quine: caractère & parti-
cularités de ces deux Lan-
gues, 288. & *suiv.*

Lencornet: description de ce
poisson: maniere de le pren-
dre, 223.

Lorette, Village en Canada:
description de la Mission
qui y est établie: serveur
des Savages de ce lieu,
120. & *suiv.*

Loup Marin: de la pêche du
Loup Marin, 211. descrip-
tion de cet Animal: ses
diverses espèces, 212. 213.
usage de sa chair & de sa
peau, 214. particularités
de ces Animaux, 215. 216.

T A B L E

Loups Serviers. *Voyez*, Ser-
viers.

M

Magdeleine : Cap de la
Magdelaine, 168.

Magiciens : punition des Ma-
giciens parmi les Sauvages,
405.

Malhomines, ou Folles Avol-
nes. Nation Sauvage, 430.

Marées du Fleuve Saint Lau-
rent, 100. 101. espèce de
Marée des Lacs du Cana-
da, 304.

Mariages des Sauvages : de
la pluralité des femmes &
des maris : des degrés de
parenté, 478. 419. Roix
particulières pour le ma-
riage, 420. de quelle
manière se traitent les Ma-
riages, 421. 422. cérémo-
nies qui s'y pratiquent, 423.

Marfousins de deux couleurs :
usage de leurs peaux, 216.
217. de la pêche de ces pois-
sons, 218. 219.

Mascoutins, Nation Sauva-
ge, 277.

Merisier du Canada, 237. 238.

Miamis, Sauvages, paroif-
sent avoir la même origi-
ne que les Illinois, 278.
pratiques qui leur sont pro-
pres pour se préparer à la
Guerre, 324. 325.

Michillimakinac : situation
de ce poste, 412. 413.
Traditions des Sauvages
sur Michillimakinac : abon-
dante de la pêche dans ce
Canton, 416. 417.

Missouri : les Sauvages de
Missouri désont un parti
Espagnol, 433. 434.

Monnoyes : divers changé-
ments dans celles du Ca-
nada, 134. & *suiv.*

Montagne : Village Iroquois
de la Montagne, 208.

Montréal : différence du Pays
de Quebec & de celui de
Montréal, 201. description
de l'Isle & de la Ville de
Montréal, 202. & *suiv.*
des environs de cette Isle,
206. 207, de la Foire de
Montréal, 209. 210.

Morues (des) & de la pêche
de ce poisson, 77. & *suiv.*

N

Nagara, Rivière : sa
description, 332. projet
d'un établissement sur cet-
te Rivière : opposition inu-
tile des Anglois, 333. &
suiv. description du Pays
de Niagara, 335. 336. des-
cription du Sault de Nia-
gara : observations sur cet-
te Cascade, 343. & *suiv.*

Nom : observation sur les
noms des Chefs des Sau-
vages, 394. de la céré-
monie de l'imposition du
nom parmi ces peuples
observations à ce sujet,
426. 427.

Noquets, Sauvages : Baie de
Noquets, 429.

Noyers du Canada, 238.

O

Oiseaux : des principales
espèces d'oiseaux qu'on voit
en Canada, 228 & *suiv.*
Oiseau-Mouche du Canada
en quoi il diffère du Co-

libry des
Ontario : de
Côte du su-
rio, 316.
Oneyouth
Capitaine
lé par les
& *suiv.*
Orignal, ou
tion de ce
186. en qu
le chasser
manieres d
188. 189. c
cajou lui de
189. 190.

Ormes de deu
nada, 239.
Ours : prépar
utions des
la chasse de
169. & *suiv.*
mois sans
maniere de
l'Ours : cér
le, qui se p
on a tué un
maux : réce
fait aux Ch
retour, 173.
particularité
174. 175.

Otagamis, Sa
Otaouais, Sau

Pelletes : r
duite par rap
merce des Pel
& *suiv.* de c
pelle la menu
196. & *suiv.*
Perdrix de trois
Canada, 227
Plus de deux esp
da, 236.

DES MATIERES.

libry des Isles, 231- 232.
Ontario : description de la
Côte du sud du Lac Onta-
rio, 316. 317.

Onneyouth : courage d'un
Capitaine Onneyouth brû-
lé par les Hurons, 367.
O *suiv.*

Orignal, ou Elan : descrip-
tion de cet Animal, 185.
186. en quel temps il faut
le chasser, 187. diverses
manieres dont on le chasse,
188. 189. comment le Car-
cajou lui donne la chasse,
189. 190.

Ourses de deux especes en Ca-
nada, 239.

Ours : préparatifs & super-
stitions des Sauvages pour
la chasse de cet Animal,
169. O *suiv.* il passe six
mois sans manger, 172.
maniere dont on chasse
l'Ours : cérémonie ridicu-
le, qui se pratique quand
on a tué un de ces Ani-
maux : réception que l'on
fait aux Chasseurs à leur
retour, 173. 174. quelques
particularités sur les Ours,
174. 175.

Ouatamis, Sauvages, 277.
Ojouais, Sauvages, 275.

P

Pelletteries : mauvaise con-
duite par rapport au com-
merce des Pelletteries, 119.
O *suiv.* de ce qu'on ap-
pelle la menue Pelletterie,
196. O *suiv.*

Perdrix de trois especes en
Canada, 227. 228.

Pis de deux especes en Cana-
da, 236.

Plie de Mer : maniere de pé-
cher ce poisson, 223. 224.

Poissons : de ceux qui se trou-
vent dans le Golphe & dans
le Fleuve S. Laurent, 222.
O *suiv.* poissons particu-
liers au Canada, 226. 227.
Poisson armé : sa description,
224. comment il chasse aux
Oiseaux, 225.

Porcelaine du Canada, 308.
des Branches & des Coliers
de Porcelaine : leur usage,
309. 310.

Poste : maniere de courir la
poste en Traîne, 159.

Poutouatamis, Sauvages,
277. réception qu'ils font à
l'Auteur, 384. Isles des Pou-
teoutamis, 429.

Prisonniers de Guerre parmi
les Sauvages : premiere ré-
ception qu'on leur fait,
357. 358. leurs bravades.
359. ce qu'on leur fait souf-
frir à leur entrée dans le
Village, 359. 360. distri-
bution qu'on en fait, 360.
comment on décide de leur
sort, 361. O *suiv.* de ceux
qui sont adoptés : de ceux
qui sont destinés au feu,
363. comment ils recei-
vent l'Arrêt de leur con-
damnation, 364. 365. prin-
cipes de la barbarie qu'on
exerce envers eux, 366.

Provençal : aventure singu-
liere d'un Navire Proven-
çal, 119. 120.

Puants, Sauvages ainsi ap-
pellés, 431. Fort, & Mis-
sion de la Baie des puants,
432.

Quebec : origine du nom

de cette Ville, 103. sa situation, 104. 105. description de cette Ville & de ses principaux édifices, 105. *& suiv.* l'Evêché, 107. 108. la Cathédrale & le Séminaire, 108. 109. du Fort, & du Cap aux Diamants, 109. 110. des Récollets & des Ursulines, 110. du Collège des Jésuites, 111. 112. l'Hôtel - Dieu, 112. 113. de l'Hôpital Général, 113. 114. des Fortifications, 114. 115. des Habitans de cette Ville, 116. 117. différence du pays de Quebec & de celui de Montréal, 101.

R

Rapide : description des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285. **Rapide**, ou Sault de Niagara : sa description : observations sur cette Cascade, 343. *& suiv.* **Raquettes** : description des Raquettes pour marcher sur la neige, 326. **Rat musqué** : sa description, 157. 158. **Raze** (Cap de) sa situation, 86. **Récollets** : description de leur maison à Quebec, 110. **Renards du Canada**, 196. **Richelieu** : Isles de Richelieu, 177. 200. Port de Richelieu, 182. **Rivière de Beckancourt** : d'où lui étoit venu le nom de Rivière puante, 162. 163. **Rivière des Prairies**, 206.

Rosiers : Cap des Rosiers, 90.

S

Saguenay, Rivière, 96. **Saint Laurent** : du Golphe de ce nom, 89. **Saint Laurent** : de l'entrée du Fleuve de ce nom, 90. 91. de ses Marées, & de la déclinaison de la Bouffole, 100. 101. poissons qui s'y trouvent, 222. *& suiv.* description des Rapides de ce Fleuve, 281. 282. 285. **Saint François** : Isles & Village de Saint François, 177. 178. Lac de S. François, 284. 285. **Saint Paul** (Baie de) 93. **Saint Pierre**, Isles qui portent ce nom, 87. Lac de S. Pierre, 165. 166. **Sakis**, Nation Sauvage, 432. 433. Conseil de ces peuples, & à quel sujet, 435. 436. **Sapins** de quatre especes en Canada, 236. **Sault de Niagara**. *Voyez*, **Rapide**. **Sault de Montmorenci**, 104. **Sault au Récollet**, 206. **Sault S. Louis** : Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis, 207. 208. origine de cet établissement, 258. 259. serueur de ses premiers Habitans, 260. 261. **Sauvages** : serueur des Sauvages Chrétiens de Lorete, 121. 122. préparatifs & superstitions des Sauvages pour la Chasse de l'Ours, 169. *& suiv.* maniere dont ils font cette Chasse : c'est

monie r
tique q
Ours :
fait aux
retour
chiens c
marient
de s'en f
tere de
de la Ba
& suiv.
Nord de
tres Sau
d'Hudfo
niere de
parmi les
306. mo
gent à fai
318. *Voyez*
Sauvages :
courage,
la barbar
envers le
Guerre,
dans leur
370. *& suiv.*
vages éta
Fort du D
seil de c
chez le C
ce Fort :
résultat, 3
Sauvages du
quoi ils se
convertir
polices,
rale de leur
392. divisio
en Tribus,
tion sur les
de la succe
lection de c
leur pouvo
des Allistau
lers : du Cor
des Chefs, u

7, Riviere, 96.
nt: du Golphe de
89.

nt: de l'entrée du
ce nom, 90. 91.
arées, & de la
on de la Boussole,
poussons qui s'y
222. *Et suiv.*
on des Rapides de
281. 282. 285.
ois: Isles & Vil-
Saint François,
Lac de S. Fran-
4. 285.

(Baie de) 93.
e, Isles qui por-
om, 87. Lac de
165. 166.
on Sauvage, 432.
nseil de ces peu-
à quel sujet, 435.

quatre especes en
236.

diagara. *Voyez*,

ontmorenci, 104.
ecoller, 206.

ouis: Bourgade
du Sault S. Louis,
origine de ces
ment, 258. 259.
es premiers Ha-
260. 261.

serveur des Sau-
rétiens de Lorette,
préparatifs &
ons des Sauvages
chasse de l'Ours,
iv. maniere dont
ette Chasse: été

DES MATIERES.

monie ridicule, qui se pra-
tique quand on a tué un
Ours: réception que l'on
fait aux chasseurs à leur
retour, 173. 174. de leurs
chiens de Chasse, 176. ils
marient la Seine avant que
de s'en servir, 225. carac-
tere de ceux des environs
de la Baie d'Hudson, 265.
Et suiv. des Sauvages du
Nord de Canada, 274. au-
tres Sauvages de la Baie
d'Hudson, 276. 277. ma-
niere de chanter la Guerre
parmi les Sauvages, 305.
306. motifs qui les enga-
gent à faire la Guerre, 317.
318. *Voyez*, Guerre.

Sauvages: idée qu'ils ont du
courage, 323. principes de
la barbarie qu'ils exercent
envers les prisonniers de
Guerre, 366. leur habileté
dans leurs négociations,
370. *Et suiv.* Nations Sau-
vages établies auprès du
Fort du Détroit, 378. Con-
seil de ces trois Nations
chez le Commandant de
ce Fort: quel en fut le
résultat, 380. *Et suiv.*

Sauvages du Canada: pour-
quoi ils sont plus aisés à
convertir que les Nations
policées, 391. idée géné-
rale de leur Gouvernement,
392. division des Nations
en Tribus, 393. Observa-
tion sur les noms des Chefs:
de la succession & de l'é-
lection de ces Chefs, & de
leur pouvoir, 394. 395.
des Assistans ou Conseil-
lers du Corps des Anciens:
des Chefs de Guerre, 395.

396. pouvoir des Femmes
dans quelques Nations,
397. sagesse de leurs Con-
seils: leurs Orateurs, 397.
398. intérêts de ces peuples,
399. du Gouvernement des
Villages: ses défauts: prin-
cipes de ces défauts, 400.
Et suiv. combien ils sont
sensibles au point d'hon-
neur, 407. 408. soin que les
jeunes Sauvages prennent
de se parer, 410. 411.
Fable des Sauvages tou-
chant le Lac Supérieur,
414. 415. leurs Tradi-
tions sur Michillimakinac,
416. leurs Mariages, 418.
Et suiv. jalousie des Sau-
vages, 421. de l'impossi-
bilité du nom parmi eux:
observations à ce sujet,
426. 427. les Sauvages de
la Baie dansent le Calumet,
437. superstitions des Sau-
vages voisins de la Baie,
443. 444. diverses Nations
au Nord & à l'Ouest du Ca-
nada, 444. 445.

Seine: les Sauvages marient
ce filet avant que de s'en
servir, 225.

Serpent à sonnettes: sa des-
cription: remede contre sa
morsure, 233. 334.

Serviers: des Loups, ou Chats
Serviers du Canada, 295.

Sioux, Sauvages: leur manie-
re de vivre, 269. *Et suiv.*

T

Tadoussac: Port de ce
nom, 96. 97.

Terre-Neuve: des Habitants
de cette Isle, 262.

T A B L E.

Toultats, Ile : sa situation, 186.

Tornes : ce qu'elles ont de singulier en Canada & en Acadie, 224.

Tourtes, espece de Ramiers : leur passage en Canada, 151, 152.

Traines : description des Traines pour porter le bagage, 317.

Traite de l'Eau-de-vie : des fordes qu'elle cause parmi les Iroquois du Sayle saint Louis & de la Montagne, 208, 209.

Trois Rivières : Ville de ce nom : sa situation, 165.

description de cette Ville, 166. origine de son établissement, 167.

V

Vaches Marines : leur description, & comment on les pêche, 216.

Veuves (Madame & Mademoiselle de) : belles actions de ces deux Dames Canadiennes, 183. *Et suiv.*

Voyages : désagréments & incommodités des voyages en Canada, 315, 316. agréments de ces voyages, 375. Ursulines de Quebec, 110.

Fin de la Table du cinquième Volume.

de cette Ville,
de son établis-
67.

y
tarines; leur des-
& comment on
216.

Madame & Ma-
de y belles ac-
es deux Dames
es, 183. & suiv.
séagréments &
ités des voyages
315. 316. agré-
es voyages, 375.
Quebec, 110.

Volume,

